

OEUVRES DE RACINE

Tome II

RACINE

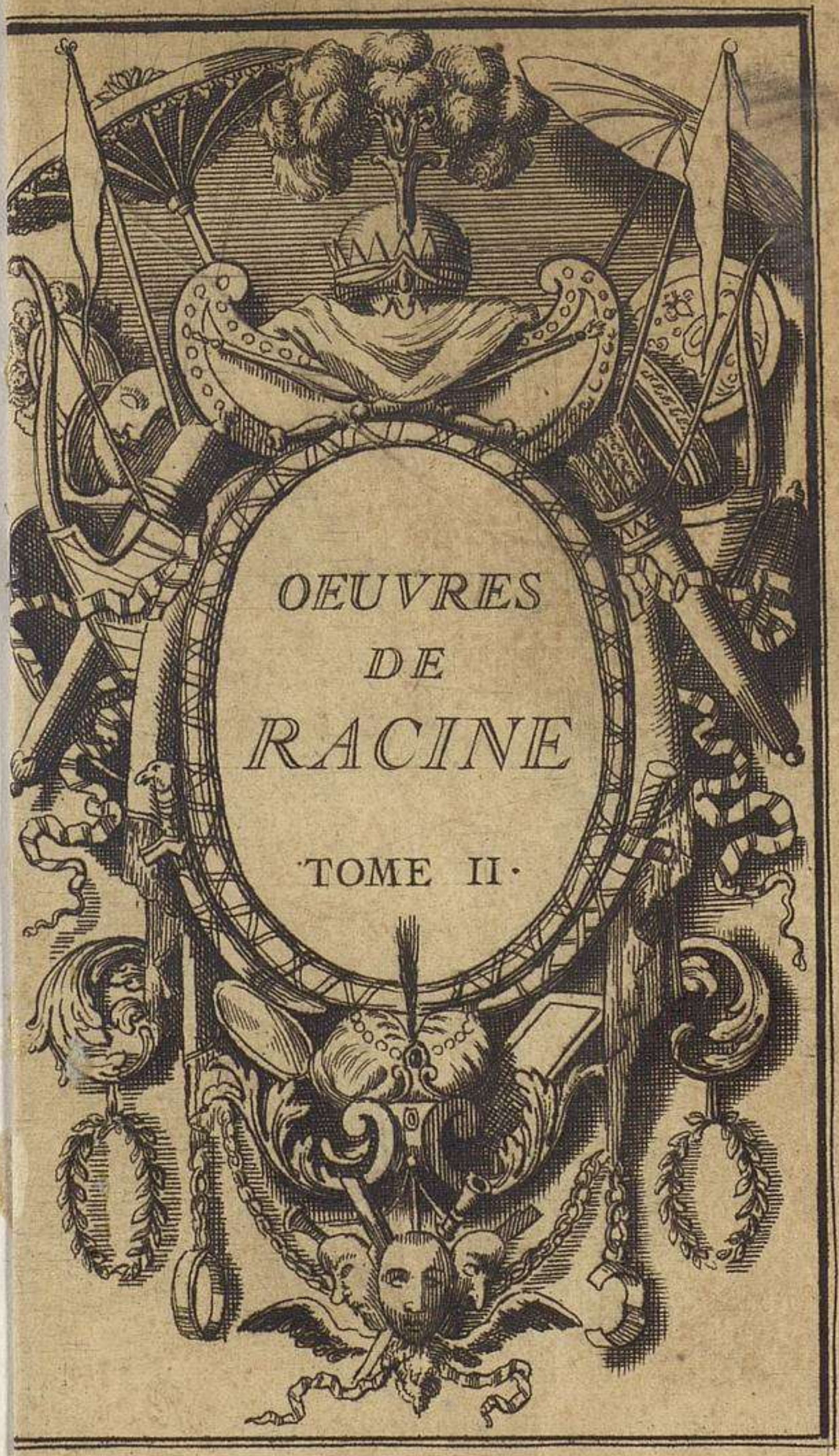
VIII

816 Rac



OEUVRES  
DE  
RACINE

TOME II.





# ŒUVRES

DE

# RACINE.

## TOME SECONDE.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

---

M. DCCXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

HT 83 900



P I E C E S

*contenuës en ce second Volume.*

B A J A Z E T.

M I T R I D A T E.

I P H I G E N I E.

P H E D R E.

E S T H E R.

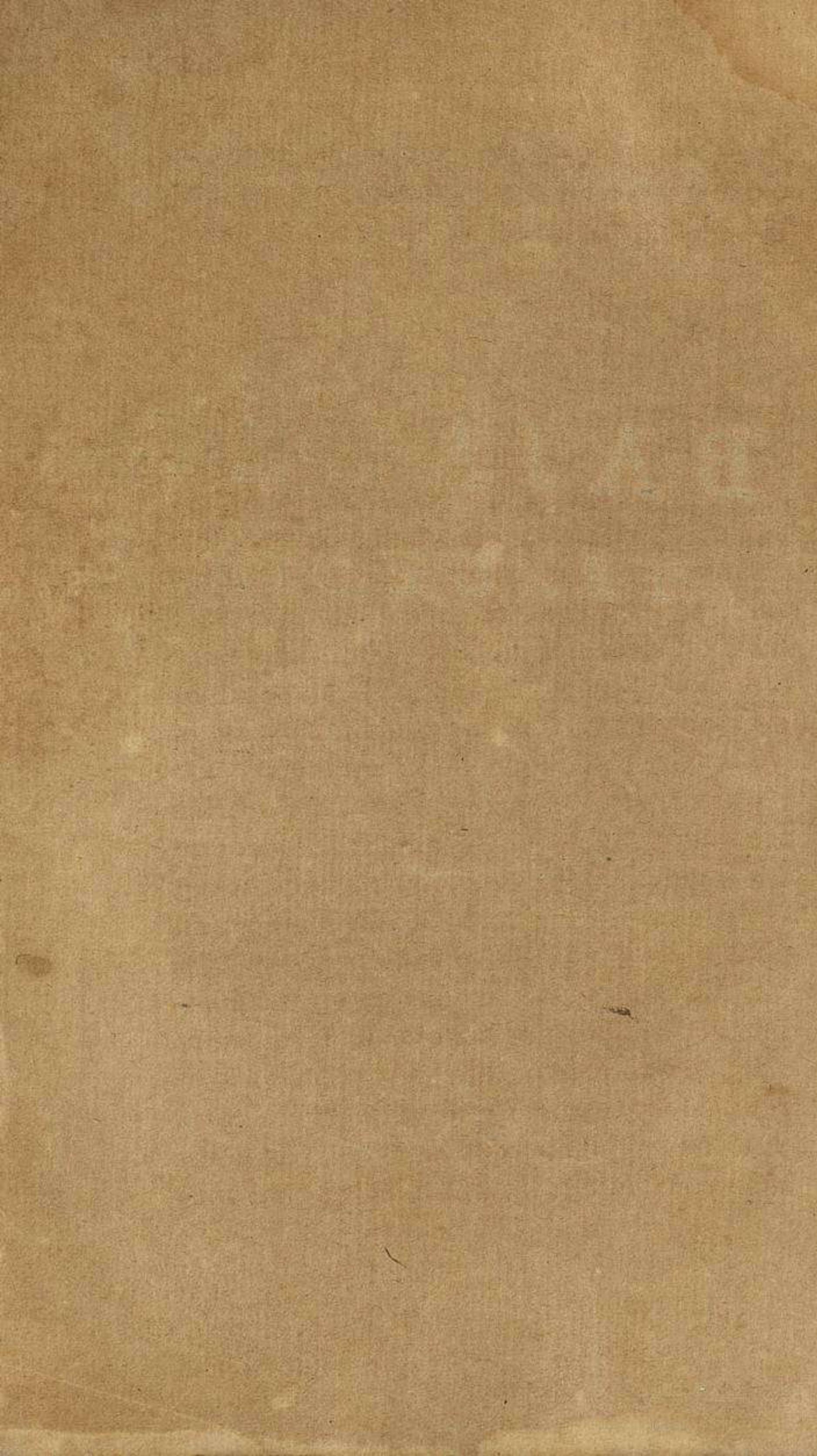
A T H A L I E.

&

C A N T I Q U E S.

BAJAZET.

TRAGEDIE.







## P R E F A C E.



U L T A N Amurat , ou Sultan Morat, Empereur des Turcs, celuy qui prit Babylone en 1638. a eu quatre Freres. Le premier, c'est à sçavoir Osman, fut Empereur avant luy, & regna environ trois ans, au bout desquels les Jannissaires luy osterent l'Empire & la vie. Le second se nommoit Orcan. Amurat dès les premiers jours de son regne le fit étrangler. Le troisiéme estoit Bajazet, Prince de grande esperance, & c'est luy qui est le Heros de ma Tragedie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siege de Babylone. Après la prise de cette Ville le Sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir : ce qui fut conduit & executé à peu près de la maniere que je le represente. Amurat avoit encore un frere, qui fut depuis le Sultan Ibrahim, & que ce mê-

## P R E F A C E.

me Amurat negligea comme un Prince stupide qui ne luy donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet qui regne aujourd'huy, est fils de cet Ibrahim, & par consequent neveu de Bajazet.

Les particularitez de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune Histoire imprimée. Monsieur le Comte de Cézy estoit Ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le Serrail. Il fut instruit des amours de Bajazet, & des jalousies de la Sultane. Il vit même plusieurs fois Bajazet, à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du Serrail sur le canal de la Mer noire. Monsieur le Comte de Cézy disoit que c'estoit un Prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort. Et il y a encore plusieurs personnes de qualité, qui se souviennent de luy en avoir entendu faire le recit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques Lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la Scene une Histoire si recente. Mais je n'ai rien vû dans les regles du Poëme Dramatique, qui dût me détourner de mon entreprise. A la verite je ne conseillerois pas à un Auteur

## P R E F A C E.

teur de prendre pour sujet d'une Tragedie une Action aussi moderne que celle-cy, si elle s'étoit passée dans le pais où il veut faire représenter sa Tragedie, ni de mettre des Heros sur le Theatre, qui auroient esté connus de la plûpart des Spectateurs. Les Personnages Tragiques doivent estre regardez d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les Personnages que nous avons vû de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les Heros, augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous. *Major è longinquo reverentia.* L'éloignement des pais repare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guères de difference entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, & ce qui en est à mille lieuës. C'est ce qui fait par exemple, que les Personnages Turcs, quelque modernes qu'i's soient, ont de la dignité sur nôtre Theatre. On les regarde de bonne heure comme Anciens. Ce sont des mœurs & des coûtumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les Princes & les autres personnes qui vivent dans le Serrail, que nous les considerons, pour ainsi dire, comme des

## P R E F A C E.

gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'étoit à peu près de cette manière que les Persans estoient anciennement confiderez des Atheniens. Aussi le Poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une Tragedie la Mere de Xerxes, qui estoit peut-estre encore vivante, & de faire représenter sur le Theatre d'Athenes la desolation de la Cour de Perse, après la déroute de ce Prince. Cependant ce même Eschyle s'estoit trouvé en personne à la bataille de Salamine où Xerxes avoit esté vaincu. Et il s'estoit trouvé encore à la défaite des Lieutenans de Darius pere de Xerxes, dans la plaine de Marathon. Car Eschyle estoit homme de guerre, & il estoit frere de ce fameux Cyngire, dont il est tant parlé dans l'Antiquité, & qui mourut si glorieusement en attaquant un des Vaisseaux du Roy de Perse.





*Extrait du Privilege du Roy.*

**P**AR Lettres Patentés du Roy du 29. May 1686. scellées du grand Sceau de cire jaune, & signées par le Roy, LE PETIT: Il est permis à Denys Thierry, Imprimeur Libraire, & Ancien Consul des Marchands à Paris, d'imprimer, vendre, & debiter un Livre intitulé, *Les Oeuvres du Sieur Racine, Trésorier de France à Moulins*, pendant le temps & espace de quinze années entières & consecutives, à compter du jour de la premiere édition en vertu desdites Lettres; avec défenses à toutes personnes d'en vendre ni debiter d'autre impression que de celle dudit Thierry, à peine de trois mille livres d'amende, & autres portées par ledit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 4. Décembre 1684. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celui du Conseil Privé du Roy du 27. Février 1665. Signé, C. ANGOI, Syndic.*

Ledit Thierry a associé audit Privilege, Claude Barbin, & Pierre Trabouillet, Libraires à Paris.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 15. Avril 1687.*

---

*Autre Extrait de Privilege du Roy.*

**E**T par autres Lettres Patentés du Roy, données à Paris le 19. Juill. 1696. signées par le Roy, BELLAVOINE: il est permis à Denys Thierry, Imprimeur Libraire, & Ancien Juge Consul des Marchands à Paris, d'imprimer, vendre & debiter, *Les Oeuvres de Monsieur Racine Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy*, avec des augmentations & corrections, pendant le temps & espace de dix années entières & consecutives, qui ne commenceront à courir que du jour que les précédentes Lettres seront expirées: avec défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, vendre & debiter ledit Livre d'autre impression que de celle dudit Thierry, à peine de trois mille livres d'amende, & autres portées par lesdites Lettres de Privilege.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 21. Juillet 1696. Signé P. AUBOYIN, Syndic.*

Ledit Thierry a associé audit Privilege, Claude Barbin, & Pierre Trabouillet, Libraires à Paris.



## ACTEURS.

BAJAZET, Frere du Sultan Amurat.

ROXANE, Sultane, Favorite du Sultan Amurat.

ATALIDE, Fille du Sang Ottoman.

ACOMAT, Grand Visir.

OSMIN, Confident du Grand Visir.

ZATIME, Esclave de la Sultane.

ZAIRE, Esclave d'Atalide.

*La Scene est à Constantinople, autrement  
dite Bysance, dans le Serrail  
du Grand Seigneur.*











*BAJAZET*



# BAJAZET.

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.



VIEN, fuy-moy. La Sultane en ce lieu se doit rendre.

Je pourray cependant te parler, & t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux, dont l'accès étoit même interdit à nos yeux ?

Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe, mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus.

Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.

A ij

Que ton retour tarδοit à mon impatience !  
 Et que d'un œil content je te voi dans Byfance !  
 Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris  
 Un voyage si long pour moi seul entrepris.  
 De ce qu'ont vû tes yeux parle en témoin fincère.  
 Songe que du recit, Osmin, que tu vas faire,  
 Dépendent les destins de l'Empire Ottoman.  
 Qu'as-tu vû dans l'armée, & que fait le Sultan ?

O S M I N.

Babylone, Seigneur, à son Prince fidelle,  
 Voyoit fans s'étonner nôtre armée autour d'elle,  
 Les Persans rassemblez marchοient à son secours,  
 Et du Camp d'Amurat s'approchoient tous les jours.  
 Lui même fatigué d'un long Siège inutile,  
 Sembloit vouloir laisser Babylone tranquile;  
 Et fans renouveler ses assauts impuissans,  
 Résolu de combattre, attendoit les Persans.  
 Mais comme vous sçavez, malgré ma diligence,  
 Un long chemin separe & le Camp & Byfance.  
 Mille obstacles divers m'ont même traversé,  
 Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

A C O M A T.

Que foisoient cependant nos braves Janissaires ?  
 Rendent-ils au Sultan des hommages fincères ?  
 Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rieu lû ?  
 Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

O S M I N.

Amurat est content, si nous le voulons croire,  
 Et sembloit se promettre une heureuse victoire.  
 Mais en vain par ce calme il croit nous ébloüir,  
 Il affecte un repos dont il ne peut jouir.  
 C'est en vain que forçant ses soupçons ordinaires,  
 Il se rend accessible à tous les Janissaires.  
 Il se souvient toujours que son inimitié  
 Voulut de ce grand Corps retrancher la moitié !

Lors que pour affermir sa puissance nouvelle ,  
 Il vouloit , disoit-il , sortir de leur tutelle.  
 Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours ,  
 Comme il les craint sans cesse , ils le craignent tou-  
 jours.

Ses caresses n'ont point effacé cette injure.  
 Votre absence est pour eux un sujet de murmure.  
 Ils regrettent le temps à leur grand cœur si doux ,  
 Lors qu'assurez de vaincre ils combattoient sous vous.

## A C O M A T.

Quoi ! tu crois , cher Osmin , que ma gloire passée  
 Flatte encor leur valeur , & vit dans leur pensée ?  
 Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir ,  
 Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur Visir ?

## O S M I N.

Le succès du combat reglera leur conduite.  
 Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.  
 Quoi qu'à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,  
 Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.  
 Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.  
 Mais enfin le succès dépend des destinées.  
 Si l'heureux Amurat secondant leur grand cœur  
 Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur ,  
 Vous les verrez soumis rapporter dans Byfance  
 L'exemple d'une aveugle & basse obéissance.  
 Mais si dans le combat le Destin plus puissant  
 Marque de quelque affront son Empire naissant ;  
 S'il fuit , ne doutez point que fiers de sa disgrâce ,  
 A la haine bien-tost ils ne joignent l'audace ,  
 Et n'expliquent , Seigneur , la perte du combat ,  
 Comme un arrest du Ciel qui reprouve Amurat.  
 Cependant , s'il en faut croire la Renommée ,  
 Il a depuis trois mois fait partir de l'armée  
 Un Esclave chargé de quelque ordre secret.  
 Tout le Camp interdit trembloit pour Bajazet.

On craignoit qu' Amurat par un ordre severe  
N'envoyât demander la tête de son Frere.

A C O M A T.

Tel étoit son dessein. Cet Esclave est venu.  
Il a montré son ordre, & n'a rien obtenu.

O S M I N.

Quoi, Seigneur ! Le Sultan reverra son visage,  
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

A C O M A T.

Cet Esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,  
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

O S M I N.

Mais le Sultan surpris d'une trop longue absence,  
En cherchera bien-tost la cause & la vengeance.  
Que lui répondrez-vous ?

A C O M A T.

Peut-être avant ce temps

Je sçaurai l'occuper de soins plus importants.  
Je sçais bien qu' Amurat a juré ma ruine.  
Je sçais à son retour l'accueil qu'il me destine.  
Tu vois pour m'arracher du cœur de ses Soldats,  
Qu'il va chercher sans moi les sieges, les combats.  
Il commande l'Armée. Et moi dans une Ville  
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.  
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un Visir ?  
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir.  
J'ai sçu lui préparer des craintes & des veilles.  
Et le bruit en ira bien-tost à ses oreilles.

O S M I N.

Quoi donc ? Qu'avez-vous fait ?

A C O M A T.

J'espere qu'aujourd'hui  
Bajazet se déclare, & Roxane avec lui,

# TRAGÉDIE.

OSMIN.

Quoi ! Roxane , Seigneur , qu' Amurat a choisie  
 Entre tant de beautez , dont l'Europe & l'Asie  
 Dépeuplent leurs Etats & remplissent sa Cour !  
 Car on dit qu'elle seule a fixé son Amour.  
 Et même il a voulu que l'heureuse Roxane ,  
 Avant qu'elle eût un Fils , prît le nom de Sultane :

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle , Osmin. Il a voulu  
 Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.  
 Tu sçais de nos Sultans les rigueurs ordinaires.  
 Le Frere rarement laisse jouir ses Freres  
 De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang ,  
 Qui les a de trop près approchez de son rang.  
 L'imbecile Ibrahim , sans craindre sa naissance ,  
 Traîne , exempt de peril , une éternelle enfance.  
 Indigne également de vivre & de mourir ,  
 On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.  
 L'autre trop redoutable , & trop digne d'envie ,  
 Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.  
 Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps  
 La molle oisiveté des Enfans des Sultans.  
 Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance ,  
 Et même en fit sous moi la noble experience.  
 Toi-même tu l'as vû courir dans les combats  
 Emportant après lui tous les cœurs des Soldats ,  
 Et goûter tout sanglant le plaisir & la gloire ,  
 Que donne aux jeunes cœurs la premiere Victoire.  
 Mais malgré ses soupçons le cruel Amurat ,  
 Avant qu'un Fils naissant eût rassuré l'Etat ,  
 N'osoit sacrifier ce Frere à sa vengeance ,  
 Ni du sang Ottoman proscrire l'esperance.  
 Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé ,  
 Laisa dans le Serrail Bajazet renfermé.

A iij

Il partit, & voulut que fidelle à sa haine ;  
 Et des jours de son Frere arbitre souveraine ;  
 Roxane au moindre bruit, & sans autres raisons  
 Le fist sacrifier à ses moindres soupçons.  
 Pour moi, demeuré seul, une juste colere  
 Tourna bien-tost mes vœux du côté de son Frere.  
 J'entretins la Sultane, & cachant mon dessein,  
 Lui montrai d'Amurat le retour incertain,  
 Les murmures du camp, la fortune des armes.  
 Je plains Bajazet. Je lui vantai ses charmes,  
 Qui par un soin jaloux dans l'ombre retenus,  
 Si voisins de ses yeux, leur étoient inconnus.  
 Que te dirai-je enfin ? La Sultane éperdue  
 N'eut plus d'autres desirs que celui de sa vûe.

## O S M I N.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards  
 Qui semblent mettre entre eux d'invincibles rem-  
 parts ?

## A C O M A T.

Peut-être il te souvient qu'un recit peu fidelle  
 De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.  
 La Sultane à ce bruit feignant de s'effrayer,  
 Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.  
 Sur la foi de ses pleurs ses Esclaves tremblèrent.  
 De l'heureux Bajazet les Gardes se troublèrent.  
 Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,  
 Leurs Captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.  
 Roxane vit le Prince. Elle ne put lui taire  
 L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.  
 Bajazet est aimable. Il vit que son salut  
 Dépendoit de lui plaire, & bien-tost il lui plut.  
 Tout conspiroit pour lui. Ses soins, sa complaisance,  
 Ce secret découvert, & cette intelligence,  
 Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer,  
 L'embarras irritant de ne s'oser parler,



## TRAGÉDIE.

Même témérité , perils , craintes communes ,  
Lierent pour jamais leurs cœurs & leurs fortunes.  
Ceux-mêmes dont les yeux les devoient éclairer ,  
Sortis de leur devoir , n'osèrent y rentrer.

O S M I N.

Quoi ? Roxane d'abord leur découvrant son ame ,  
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flâme ?

O S M I N.

Ils l'ignorent encore ; Et jusques à ce jour  
Atalide a prêté son nom à cet amour.

Du Pere d'Amurat Atalide est la Nièce ,  
Et même avec ses Fils partageant sa tendresse ,  
Elle a vû son enfance élevée avec eux.

Du Prince en apparence elle reçoit les vœux ;  
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane ,  
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.

Cependant , cher Osmin , pour s'appuyer de moi ,  
L'un & l'autre ont promis Atalide à ma foi.

O S M I N.

Quoi , vous l'aimez , Seigneur ?

A C O M A T.

Voudrois-tu qu'à mon âge

Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?

Qu'un cœur qu'ont endurcit la fatigue & les ans ;

Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens ?

C'est par d'autres attraites qu'elle plaît à ma vûë.

J'aime en elle le sang dont elle est descenduë.

Par elle Bajazet en m'aprochant de lui ,

Me va contre lui-même assurer un appui.

Un Visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage :

A peine ils l'ont choisi , qu'ils craignent leur ouvrage.

Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir ;

Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.

Bajazet aujourd'hui m'honore & me caresse.

Ses perils tous les jours réveillent sa tendresse.

Ce même Bajazet sur le Trône affermi,  
 Méconnoitra peut-être un inutile Ami.  
 Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,  
 S'il ose quelque jour me demander ma tête . . . .  
 Je ne m'explique point, Osmin. Mais je prétens  
 Que du moins il faudra la demander long-temps.  
 Je sçai rendre aux Sultans de fideles services.  
 Mais je laisse au Vulgaire adorer leurs caprices,  
 Et ne me pique point du scrupule insensé  
 De benir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,  
 Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.  
 Invisible d'abord elle entendoit ma voix,  
 Et craignoit du Serrail les rigoureuses loix.  
 Mais enfin bannissant cette importune crainte,  
 Qui dans nos entretiens jettoit trop de contrainte,  
 Elle-même a choisi cet endroit écarté,  
 Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.  
 Par un chemin obscur une Esclave me guide,  
 Et . . . Mais on vient. C'est elle, & sa chere Atalide,  
 Demeure. Et s'il le faut, sois prêt à confirmer  
 Le recit important dont je vais l'informer.





## SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME,  
ZAIRE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

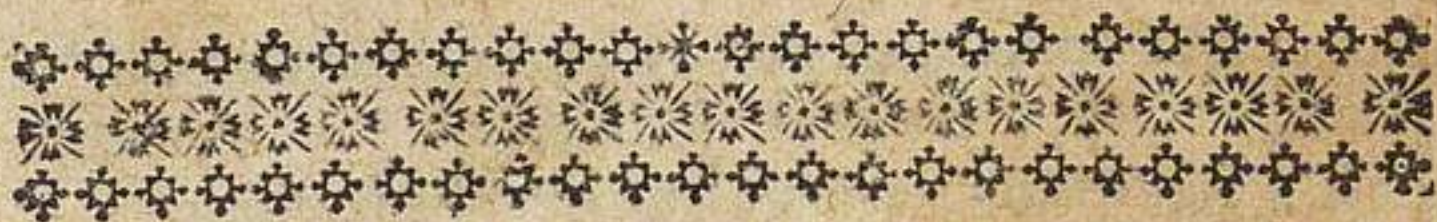
**L**A Verité s'accorde avec la Renommée,  
Madame, Osmin a vû le Sultan, & l'Armée.  
Le Superbe Amurat est toujours inquiet,  
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet.  
D'une commune voix ils l'appellent au Trône.  
Cependant les Persans marchent vers Babylone,  
Et bien-tost les deux camps aux pieds de son Rempart  
Devoient de la bataille éprouver le hazard.  
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées.  
Et même, si d'Osmin je compte les journées,  
Le Ciel en a déjà réglé l'événement,  
Et le Sultan triomphe, ou fuit en ce moment.  
Déclarons-nous, Madame, & rompons le silence.  
Fermions-lui dès ce jour les portes de Byfance.  
Et sans nous informer s'il triomphe, ou s'il fuit,  
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit.  
S'il fuit, que craignez-vous ? S'il triomphe au con-  
traire,  
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire.  
Vous voudrez, mais trop tard, soustraire à son pou-  
voir  
Un Peuple dans ses murs prêt à le recevoir.

Pour moi , j'ai sçû déjà par mes brigues secretes  
 Gagner de nôtre Loi les sacrez Interpretes.  
 Je sçai combien credule en sa devotion  
 Le Peuple suit le frein de la Religion.  
 Souffrez que Bajazet voye enfin la lumiere.  
 Des murs de ce Palais ouvrez-lui la barriere.  
 Déployez en son nom cet Etendart fatal ,  
 Des extrêmes perils l'ordinaire signal.  
 Les Peuples prévenus de ce nom favorable ,  
 Sçavent que sa vertu le rend seule coupable.  
 D'ailleurs un bruit confus , par mes soins confirmé ,  
 Fait croire heureusement à ce Peuple allarmé ,  
 Qu'Amurat le dédaigne , & veut loin de Byfance  
 Transporter désormais son Trône & sa présence.  
 Déclarons le peril dont son Frere est pressé.  
 Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé.  
 Sur tout qu'il se déclare & se montre lui-même ,  
 Et fasse voir ce front digne du diadème.

## R O X A N E.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.  
 Allez brave Acomat , assembler vos Amis.  
 De tous leurs sentimens venez me rendre compte.  
 Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.  
 Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien ,  
 Sans sçavoir si son cœur s'accorde avec le mien.  
 Allez , & revenez.





## SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE,  
ZATIME, ZAIRE.

ROXANE.

**E**Nfin, belle Atalide,  
Il faut de nos destins que Bajazet décide.  
Pour la dernière fois je le vais consulter.  
Je vais sçavoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Est-il temps d'en douter,  
Madame? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.  
Vous avez du Visir entendu le langage.  
Bajazet vous est cher. Sçavez-vous si demain  
Sa liberté, ses jours seront en votre main?  
Peut-être en ce moment Amurat en furie  
S'approche pour trancher une si belle vie.  
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui.

ATALIDE.

Quoi, Madame! les soins qu'il a pris pour vous  
plaître,

Ce que vous avez fait; ce que vous pouvez faire,  
Ses perils, ses respects, & sur tout vos appas,  
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas?

Croyez que vos bontez vivent dans sa memoire.

R O X A N E.

Helas ! Pour mon repos que ne le puis-je croire ?  
 Pourquoi faut-il au moins que pour me consoler,  
 L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler ?  
 Vingt fois sur vos discours pleine de confiance,  
 Du trouble de son cœur jouissant par avance,  
 Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,  
 Et l'ai fait en secret amener devant moi.  
 Peut-être trop d'amour me rend trop difficile.  
 Mais sans vous fatiguer d'un recit inutile,  
 Je ne retrouvois point ce trouble, cette ardeur,  
 Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.  
 Enfin si je lui donne & la vie & l'Empire,  
 Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

A T A L I D E.

Quoi donc ? A son amour qu'allez-vous proposer ?

R O X A N E.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

A T A L I D E.

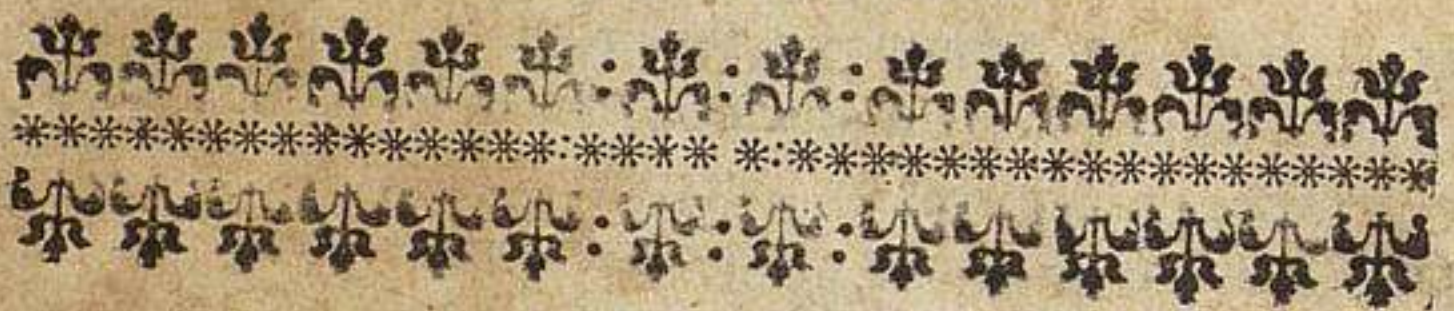
Vous épouser ! ô Ciel ! que pretendez-vous faire ?

R O X A N E.

Je sçai que des Sultans l'usage m'est contraire.  
 Je sçai qu'ils se sont fait une superbe loi  
 De ne point à l'hymen assujettir leur foi.  
 Parmi tant de Beutez qui briguent leur tendresse,  
 Ils daignent quelquefois choisir une Maîtresse :  
 Mais toujours inquiete avec tous ses appas,  
 Esclave, elle reçoit son Maître dans ses bras ;  
 Et sans sortir du joug où leur loi la condamne,  
 Il faut qu'un Fils naissant la déclare Sultane.  
 Amurat plus ardent, & seul jusqu'à ce jour  
 A voulu que l'on dût ce titre à son amour.  
 J'en reçus la puissance aussi-bien que le titre,  
 Et des jours de son Frere il me laissa l'arbitre.

Mais ce même Amurat ne me promet jamais  
 Que l'Hymen dût un jour couronner ses bienfaits.  
 Et moi qui n'aspirois qu'à cette seule gloire,  
 De ces autres bienfaits j'ai perdu la memoire.  
 Toutefois, que sert-il de me justifier ?  
 Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.  
 Malgré tous ses malheurs plus heureux que son Frere  
 Il m'a plû, sans peut être aspirer à me plaire.  
 Femmes, Gardes, Visir, pour lui j'ai tout séduit.  
 En un mot vous voyez jusqu'ou je l'ai conduit.  
 Graces à mon amour, je me suis bien servie  
 Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie.  
 Bajazet touche presque au Trône des Sultans.  
 Il ne faut plus qu'un pas. Mais c'est où je l'attens.  
 Malgré tout mon amour, si dans cette journée  
 Il ne m'attache à lui par un juste hymenée,  
 S'il ose m'alleguer une odieuse loi,  
 Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi,  
 Dès le même moment sans songer si je l'aime,  
 Sans consulter enfin si je me perds moi-même,  
 J'abandonne l'Ingrat, & le laisse rentrer  
 Dans l'état malheureux, d'où je l'ai sçû tirer.  
 Voilà surquoi je veux que Bajazet prononce.  
 Sa perte, ou son salut dépend de sa réponse.  
 Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui  
 Me prêter vôtre voix pour m'expliquer à lui.  
 Je veux que devant moi sa bouche & son visage  
 Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage;  
 Que lui-même en secret amené dans ces lieux,  
 Sans être préparé se presente à mes yeux.  
 Adieu, vous sçauvez tout après cette entrevûë.





## S C E N E I V.

A T A L I D E , Z A I R E.

A T A L I D E.

**Z**Aïre, c'en est fait, Atalide est perduë.

Z A I R E.

Vous!

A T A L I D E.

Je prévoi déjà tout ce qu'il faut prévoir.  
Mon unique esperance est dans mon desespoir.

Z A I R E.

Mais, Madame, pourquoi?

A T A L I D E.

Si tu venois d'entendre  
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre,  
Quelles conditions elle veut imposer!  
Bajazet doit perir, dit-elle, ou l'épouser.  
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême?  
Et s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même?

Z A I R E.

Je conçois ce malheur. Mais à ne point mentir,  
Vôtre amour dès long-temps a dû le pressentir.

A T A L I D E.

Ah, Zaire! L'amour a-t-il tant de prudence?  
Tout sembloit avec nous être d'intelligence.

Roxane



Roxane se livrant toute entiere à ma foi ,  
 Du cœur de Bajazet se reposoit sur moi ,  
 M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche ;  
 Le voyoit par mes yeux , lui parloit par ma bouche ;  
 Er je croyois toucher au bienheureux moment ,  
 Où j'allois par ses mains couronner mon Amant.  
 Le Ciel s'est déclaré contre mon artifice.  
 Et que falloit-il donc , Zaire , que je fisse ?  
 A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer ,  
 Et perdre mon Amant pour la désabuser ?  
 Avant que dans son cœur cette amour fût formée ;  
 J'aimois , & je pouvois m'assurer d'être aimée.  
 Dès nos plus jeunes ans , tu t'en souviens assez ,  
 L'amour ferra les nœuds par le sang commencez.  
 Elevée avec lui dans le sein de sa Mere ,  
 J'appris à distinguer Bajazet de son Frere ;  
 Elle-même avec joye unit nos volontez ;  
 Et quoi qu'après sa mort l'un de l'autre écartez ,  
 Conservant sans nous voir le desir de nous plaire ,  
 Nous avons scû toujournous nous aimer & nous taire.  
 Roxane , qui depuis , loin de s'en défier ,  
 A ses desseins secrets voulut m'associer ,  
 Ne put voir sans amour ce Heros trop aimable ;  
 Elle courut lui tendre une main favorable.  
 Bajazet étonné rendit grace à ses soins ,  
 Lui rendit des respects. Pouvoit-il faire moins ?  
 Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il sou-  
 haite ?  
 De ses moindres respects Roxane satisfait ,  
 Nous engagea tous deux , par sa facilité ,  
 A la laisser jouir de sa credulité.  
 Zaire , il faut pourtant avouer ma foiblesse.  
 D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.  
 Ma Rivale accablant mon Amant de bienfaits ,  
 Opposoit un Empire à mes foibles attraits.

Mille soins la rendoient presente à sa memoire.  
 Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire.  
 Et moi je ne puis rien. Mon cœur pour tout dis-

cours ,

N'avoit que des soupirs qu'il repetoit toujours.  
 Le Ciel seul sçait combien j'en ai versé de larmes.  
 Mais enfin Bajazet dissipa mes allarmes.

Je condamnai mes pleurs , & jusques au ourd'hui  
 Je l'ai pressé de seindre , & j'ai parlé pour lui.  
 Helas ! Tout est fini. Roxane méprisée ,  
 Bientost de son erreur sera défabusée.

Car enfin Bajazet ne sçait point se cacher.  
 Je connois sa vertu prompte à s'effaroucher.  
 Il faut qu'à tous momens tremblante & secourable ,  
 Je donne à ses discours un sens plus favorable.

Bajazet va se perdre. Ah ! si comme autrefois ,  
 Ma Rivale eût voulu lui parler par ma voix !  
 Au moins si j'avois pû préparer son visage !  
 Mais , Zaire , je puis l'attendre à son passage.  
 D'un mot , ou d'un regard je puis le secourir.  
 Qu'il l'épouse en un mot, plutôt que de perir.  
 Si Roxane le veut , sans doute il faut qu'il meure.  
 Il se perdra , te dis-je. Atalide , demeure.  
 Laisse sans t'allarmer , ton Amant sur sa foi.  
 Penses-tu meriter qu'on se perde pour toi ?  
 Peut être Bajazet secondant ton envie ,  
 Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie.

Z A I R E.

Ah ! dans quels soins, Madame , allez-vous vous plon-

ger ?

Toujours avant le temps faut-il vous affliger ?  
 Vous n'en pouvez douter , Bajazet vous adore.  
 Suspendez , ou cachez l'ennui qui vous devore.  
 N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.  
 La main qui l'a sauvé le sauvera toujours ,

# TRAGÉDIE.

Pourvû qu'entretenuë en son erreur fatale,  
Roxane jusqu'au bout ignore sa Rivale.  
Venez en d'autres lieux renfermer vos regrets,  
Et de leur entrevûë attendre le succès.

## ATALIDE.

Hé bien, Zaire, allons. Et toi si ta justice  
De deux jeunes Amans veut punir l'artifice,  
O Ciel ! si nôtre amour est condamné de toi,  
Je suis la plus coupable : épuise tout sur moi.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

---

### SCENE PREMIERE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

**P** RINCE, l'heure fatale est enfin arrivée  
 Qu'à votre liberté le Ciel a réservée.  
 Rien ne me retient plus, & je puis dès ce jour  
 Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.  
 Non que vous assurent d'un triomphe facile,  
 Je mette entre vos mains un Empire tranquille;  
 Je fais ce que je puis, je vous l'avois promis.  
 J'arme votre valeur contre vos Ennemis.  
 J'écarte de vos jours un peril manifesté.  
 Votre vertu, Seigneur, achevera le reste.  
 Osmin à vû l'armée, elle panche pour vous.  
 Les Chefs de nôtre Loi conspirent avec nous.  
 Le Visir Acomat vous répond de Byfance.  
 Et moi, vous le sçavez, je tiens sous ma puissance,  
 Cette foule de Chefs, d'Esclaves, de Muets,  
 Peuple que dans ces murs renferme ce Palais,  
 Et dont à ma faveur les ames asservies,  
 M'ont vendu dès long-temps leur silence & leurs vies.  
 Commencez maintenant. C'est à vous de courir  
 Dans le champ glorieux que j'ai sçû vous ouvrir.

Vous n'entreprenez point une injuste carrière.  
 Vous repouffez, Seigneur, une main meurtrière.  
 L'exemple en est commun. Et parmi les Sultans  
 Ce chemin à l'Empire a conduit de tout temps.  
 Mais pour mieux commencer, hâtons-nous l'un &  
 l'autre,

D'assurer à la fois mon bonheur & le vôtre.  
 Montrez à l'Univers, en m'attachant à vous,  
 Que quand je vous servois, je servois mon Epoux;  
 Et par le nœud sacré d'un heureux hymenée  
 Justifiez la foi que je vous ai donnée.

B A J A Z E T.

Ah ! Que proposez-vous, Madame ?

R O X A N E.

Hé quoi, Seigneur ?

Quel obstacle secret trouble nôtre bonheur ?

B A J A Z E T

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...  
 Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire ?

R O X A N E.

Oüy, je sçai que depuis qu'un de vos Empereurs,  
 Bajazet, d'un Barbare éprouvant les fureurs,  
 Vit au Char du Vainqueur son Epouse enchaînée,  
 Et par toute l'Asie à sa suite traînée ;  
 De l'honneur Ottoman ses Successeurs jaloux  
 Ont daigné rarement prendre le nom d'Epoux.  
 Mais l'amour ne suit point ces loix imaginaires,  
 Et sans vous rapporter des Exemples vulgaires,  
 Solyman ( vous sçavez qu'entre tous vos Ayeux,  
 Dont l'Univers a craint le bras victorieux,  
 Nul n'éleva si haut la grandeur Ottomane )  
 Ce Solyman jetta les yeux sur Roxane.  
 Malgré tout son orgueil, ce Monarque si fier  
 A son Trône, à son Lit daigna l'associer.

Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'Impératrice ,

Qu'un peu d'attraits peut-être , & beaucoup d'artifice.

B A J A Z E T.

( fice.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis ,

Ce qu'étoit Solyman , & le peu que je suis.

Solyman jouïssoit d'une pleine puissance ;

L'Egypte ramenée à son obéissance ,

Rhodes , des Ottomans ce redoutable écueil

De tous ses Défenseurs devenu le cercueil ,

Du Danube asservi les rives desolées ,

De l'Empire Persan les bornes reculées ,

Dans leurs climats brûlans les Africains domptez ,

Faisoient taire les loix devant ses volontez ,

Que suis-je ? J'attens tout du Peuple , & de l'Armée

Mes malheurs font encor toute ma renommée.

Infortuné , proscriit , incertain de regner ,

Dois-je irriter les cœurs , au lieu de les gagner ?

Témoins de nos plaisirs plaindront-ils nos miseres ?

Croiront-ils mes perils , & vos larmes sinceres ?

Songez , sans me flatter du sort de Solyman ,

Au meurtre tout recent du malheureux Osman.

Dans leur rebellion les Chefs des Janissaires

Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires ,

Se crurent à sa perte assez autorisez

Par le fatal hymen que vous me proposez.

Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur suffrage ,

Peut-être avant le temps j'oserai davantage.

Ne precipitons rien. Et daignez commencer

A me mettre en état de vous recompenser.

R O X A N E.

Je vous entens , Seigneur. Je vois mon imprudence.

Je vois que rien n'échappe à vôtre prévoyance.

Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger

Où mon amour trop prompt vous alloit engager.

Pour vous, pour vôtre honneur vous en craignez les  
suites,

Et je le crois, Seigneur, puis que vous me le dites.

Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,

Les perils plus certains où vous vous exposez ?

Songez-vous que sans moi tout vous devient con-  
traire,

Que c'est à moi sur tout qu'il importe de plaire ?

Songez-vous que je tiens les portes du Palais,

Que je puis vous l'ouvrir, ou fermer pour jamais ;

Que j'ai sur vôtre vie un empire suprême,

Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?

Et sans ce même amour qu'offensent vos refus,

Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus ?

BAJAZET.

Oüy, je tiens tout de vous, & j'avois lieu de croire  
Que c'étoit pour vous-même une assez grande gloi-  
re ;

Et voyant devant moi tout l'Empire à genoux,

De m'entendre avoüer que je tiens tout de vous.

Je ne m'en défens point. Ma bouche le confesse,

Et mon respect sçaura le confirmer sans cesse.

Je vous dois tout mon sang. Ma vie est vôtre bien.

Mais enfin voulez-vous . . . . .

ROXANE.

Non je ne veux plus rien.

Ne m'importune plus de tes raisons forcées.

Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées.

Je ne te presse plus, Ingrat, d'y consentir.

Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.

Car enfin qui m'arrête ? Et quelle autre assurance

Demanderois-je encor de son indifférence ?

L'Ingrat est-il touché de mes empressements ?

L'amour même entre-il dans ses raisonnemens ?

Ah ! je vois tes desseins. Tu crois , quoi que je fasse  
 Que mes propres perils t'assurent de ta grace ,  
 Qu'engagée avec toi par de si forts liens ,  
 Je ne puis separer tes interets des miens.  
 Mais je m'assure encore aux bontez de ton Frere.  
 Il m'aime , tu le sçais. Et malgré sa colere ,  
 Dans ton perfide sang je puis tout expier ,  
 Et ta mort suffira pour me justifier.  
 N'en doute point, j'y cours, & dès ce moment même.

Bajazet , écoutez , je sens que je vous aime.  
 Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir.  
 Le chemin est encore ouvert au repentir.  
 Ne desespererez point une Amante en furie.  
 S'il m'échappoit un mot , c'est fait de vôtre vie.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter , elle est entre vos mains.  
 Peut-être que ma mort utile à vos desseins ,  
 De l'heureux Amurat obtenant vôtre grace ,  
 Vous rendra dans son cœur vôtre premiere place.

ROXANE.

Dans son cœur ? Ah ! Crois-tu quand il le voudroit  
 bien ,  
 Que si je perds l'espoir de regner dans le tien ,  
 D'une si douce erreur si long-temps possédée ,  
 Je puisse désormais souffrir une autre idée ,  
 Ni que je vive enfin , si je ne vis pour toi ?  
 Je te donne , Cruel , des armes contre moi ,  
 Sans doute , & je devrois retenir ma foiblesse.  
 Tu vas en triompher. Oüy , je te le confesse ,  
 J'affectois à tes yeux une fausse fierté.  
 De toi dépend ma joye & ma felicité.  
 De ma sanglante mort ta mort sera suivie.  
 Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie ?  
 Tu soupires enfin , & sembles te troubler.  
 Acheve , parle.

BAJAZET



BAJAZET.

O Ciel ! Que ne puis-je parler !

ROXANE.

Quoy donc ! Que dites-vous ? & que viens-je d'entendre ?

Vous avez des secrets que je ne puis apprendre !  
Quoy ! de vos sentimens je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET.

Madame , encore un coup , c'est à vous de choisir.  
Daignez m'ouvrir au Trône un chemin legitime ,  
Ou bien , me voilà prest , prenez vôtre victime.

ROXANE.

Ah ! c'en est trop enfin , tu seras satisfait.  
Hola , Gardes , qu'on vienne.



## SCENE II.

ROXANE, ACOMAT, BAJAZET.

ROXANE.

A Comat , e'en est fait.

Vous pouvez retourner , je n'ai rien à vous dire.

Du Sultan Amurat je reconnois l'empire.

Sortez. Que le Serrail soit désormais fermé ,

Et que tout rentre icy dans l'ordre accoutumé.





## S C E N E I I I.

B A J A Z E T, A C O M A T.

A C O M A T.

**S**eigneur, qu'ai-je entendu ? Quelle surprise extrême !

Qu'allez-vous devenir ? Que deviens-je moi-même ?  
D'où naît ce changement ? Qui dois-je en accuser ?  
O Ciel !

B A J A Z E T.

Il ne faut point ici vous abuser.  
Roxane est offensée, & court à la vengeance.  
Un obstacle éternel rompt nôtre intelligence.  
Visir, songez à vous, je vous en averti,  
Et sans compter sur moi prenez vôtre parti.

A C O M A T.

Quoi ?

B A J A Z E T.

Vous & vos amis cherchez quelque retraite.  
Je sçai dans quels perils mon amitié vous jette,  
Et j'esperois un jour vous mieux recompenser.  
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

A C O M A T.

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible ?  
Tantost dans le Serrail j'ai laissé tout paisible.  
Quelle fureur saisit vôtre esprit & le sien ?

B A J A Z E T.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

A C O M A T.

Hé bien ?

L'usage des Sultans à ses vœux est contraire.  
 Mais cet usage enfin, est-ce une loi severe,  
 Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer ?  
 La plus sainte des loix, ah ! c'est de vous sauver,  
 Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste,  
 Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

B A J A Z E T.

Ce reste malheureux seroit trop acheté,  
 S'il faut le conserver par une lâcheté.

A C O M A T.

Et pourquoi vous en faire une image si noire !  
 L'Hymen de Solyman ternit-il sa memoire ?  
 Cependant Solyman n'étoit point menacé  
 Des perils évidens dont vous êtes pressé.

B A J A Z E T.

Et ce sont ces perils & ce soin de ma vie,  
 Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie ;  
 Solyman n'avoit point ce pretexte odieux.  
 Son Esclave trouva grace devant ses yeux.  
 Et sans subir le joug d'un hymen necessaire,  
 Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

A C O M A T.

Mais vous aimez Roxane.

B A J A Z E T.

Acomat, c'est assez.

Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.  
 La mort n'est point pour moi le comble des disgraces,  
 J'ofai tout jeune encor la chercher sur vos traces.  
 Et l'indigne prison où je suis renfermé,  
 A la voir de plus près m'a même accoûtumé.  
 Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.  
 Elle finit le cours d'une vie agitée.

C ij

Helas ! si je la quitte avec quelque regret . . .  
 Pardonnez , Acomat , je plains , avec sujet ,  
 Des cœurs dont les bontez trop mal recompensées ,  
 M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

A C O M A T.

Ah ! si nous perissons , n'en accusez que vous ,  
 Seigneur. Dites un mot , & vous nous sauvez tous.  
 Tout ce qui reste icy de braves Janissaires ,  
 De la Religion les saints Dépositaires ,  
 Du Peuple Byfantin ceux qui plus respectez ,  
 Par leur exemple seul reglent ses volontez ,  
 Sont prests de vous conduire à la Porte sacrée.  
 D'où les nouveaux Sultans font leur premiere entrée.

B A J A Z E T.

Hé bien , brave Acomat , si je leur suis si cher ,  
 Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher.  
 Du Serrail , s'il le faut , venez forcer la porte.  
 Entrez accompagnez de leur vaillante escorte.  
 J'aime mieux en sortir sanglant couvert de coups ,  
 Que chargé , malgré moy , du nom de son Epoux :  
 Peut-être je sçauray dans ce desordre extrême ,  
 Par un beau desespoir me secourir moi-même ,  
 Attendre , en combattant , l'effet de vôtre foy ,  
 Et vous donner le temps de venir jusqu'à moy.

A C O M A T.

Hé , pourrai-je empêcher malgré ma diligence ,  
 Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance ?  
 Alors qu'aura servi ce zele impetueux ,  
 Qu'à charger vos Amis d'un crime infructueux ?  
 Promettez. Affranchi du peril qui vous presse ,  
 Vous verrez de quel poids sera vôtre promesse.

B A J A Z E T.

Moy !



Toutefois , Acomat , ne vous éloignez pas.  
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.



## S C E N E V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

**H**E' bien ! c'est maintenant qu'il faut que je vous  
laisse.

Le Ciel punit ma feinte , & confond vôtre adresse.  
Rien ne m'a pû parer contre ses derniers coups ;  
Il falloit , ou mourir , ou n'être plus à vous.

Dequoi nous a servi cette indigne contrainte ?  
Je meurs plus tard. Voilà tout le fruit de ma feinte.  
Je vous l'avois prédit. Mais vous l'avez voulu,  
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pû.

Belle Atalide , au nom de cette complaisance ,  
Daignez de la Sultane éviter la présence.

Vos pleurs vous trahiroient , cachez-les à ses yeux ,  
Et ne prolongez point de dangereux Adieux.

ATALIDE.

Non , Seigneur. Vos bontez pour une Infortunée  
Ont assez disputé contre la Destinée.

Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.  
Il faut vous rendre. Il faut me quitter , & regner.

BAJAZET.

Vous quitter ?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.  
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée ,

Il est vray , je n'ay pû concevoir sans effroy ,  
 Que Bajazet pût vivre , & n'être plus à moy.  
 Et lors que quelquefois de ma Rivale heureuse  
 Je me representois l'image douloureuse ,  
 Vôtre mort ( pardonnez aux fureurs des Amans )  
 Ne me paroïssoit pas le plus grand des tourmens.  
 Mais à mes tristes yeux vôtre mort préparée  
 Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée.  
 Je ne vous voyois pas ainsi que je vous vois ,  
 Prest à me dire adieu pour la dernière fois.  
 Seigneur , je sçai trop bien avec quelle constance  
 Vous allez de la mort affronter la presence.  
 Je sçay que vôtre cœur se fait quelques plaisirs  
 De me prouver sa foy dans ses derniers soupirs.  
 Mais hélas ! épargnez une ame plus timide.  
 Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide.  
 Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs ,  
 Qui jamais d'une Amante épuiserent les pleurs.

B A J A Z E T.

Et que deviendrez-vous , si dès cette journée  
 Je celebre à vos yeux ce funeste hymenée ?

A T A L I D E.

Ne vous informez point ce que je deviendray.  
 Peut-estre à mon destin , Seigneur , j'obéiray.  
 Que sçay-je ? A ma douleur je chercheray des charmes.

Je songeray peut-estre au milieu de mes larmes ,  
 Qu'à vous perdre pour moy vous estiez resolu ,  
 Que vous vivez , qu'enfin c'est moy qui l'ay voulu.

B A J A Z E T.

Non , vous ne verrez point cette fête cruelle.  
 Plus vous me commandez de vous estre infidelle ,  
 Madame , plus je vois combien vous meritez  
 De ne point obtenir ce que vous souhaitez.

Quoy! cet amour si tendre, & né dans nôtre enfance;  
 Dont les feux avec nous ont crû dans le silence,  
 Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter,  
 Mes sermens redoublez de ne vous point quitter,  
 Tout cela finiroit par une perfidie?  
 J'épouserois, & qui? (s'il faut que je le die)  
 Une Esclave attachée à ses seuls interests,  
 Qui presente à mes yeux les supplices tout prests;  
 Qui m'offre ou son hymen ou la mort infallible;  
 Tandis qu'à mes perils Atalide sensible,  
 Et trop digne du sang qui lui donna le jour,  
 Veut me sacrifier jusques à son amour.  
 Ah! Qu'au jaloux Sultan ma teste soit portée,  
 Puis qu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée.

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, & ne me point trahir.

BAJAZET.

Parlez. Si je le puis je suis prest d'obéir.

ATALIDE.

La Sultane vous aime. Et malgré sa colere,  
 Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,  
 Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir  
 Qu'un jour . . . .

BAJAZET.

Je vous entens, je n'y puis consentir.  
 Ne vous figurez point que dans cette journée,  
 D'un lâche desespoir ma vertu consternée,  
 Craigne les soins d'un Trône où je pourrois monter;  
 Et par un prompt trépas cherche à les éviter.  
 J'écoute trop, peut-être, une imprudente audace.  
 Mais sans cesse occupé des grands noms de ma race,  
 J'esperois que fuyant un indigne repos  
 Je prendrois quelque place entre tant de Heros.  
 Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle,  
 Je ne puis plus tromper une Amante credule.



En vain pour me sauver je vous l'aurois promis.  
 Et ma bouche, & mes yeux du mensonge ennemis,  
 Peut-être dans le temps que je voudrois lui plaire,  
 Feroient par leur desordre un effet tout contraire;  
 Et de mes froids soupirs ses regards offensez,  
 Verroient trop que mon cœur ne les a point poussez  
 O Ciel ! Combien de fois je l'aurois éclaircie,  
 Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie,  
 Si je n'avois pas crainit que ses soupçons jaloux  
 N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous ?  
 Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse ?  
 Je me parjurerois ? Et par cette bassesse . . . .  
 Ah ! loin de m'ordonner cet indigne détour,  
 Si vôtre cœur étoit moins plein de son amour,  
 Je vous verrois sans doute en rougir la première  
 Mais pour vous épargner une injuste priere,  
 Adieu, je vais trouver Roxane de ce pas.  
 Et je vous quitte.

A T A L I D E.

Et moi, je ne vous quitte pas.  
 Venez, Cruel, venez, je vais vous y conduire,  
 Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.  
 Puis que malgré mes pleurs mon Amant furieux  
 Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux ;  
 Roxane malgré vous nous joindra l'un & l'autre.  
 Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre,  
 Et je pourray donner à vos yeux effrayez  
 Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

B A J A Z E T.

O Ciel ! que faites-vous ?

A T A L I D E.

Cruel, pouvez-vous croire  
 Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire ?  
 Pensez-vous que cent fois en vous faisant parler  
 Ma rougeur ne fût pas preste à me deceler ?

Mais on me presentoit vôtre perte prochaine.  
 Pourquoi faut-il, Ingrat, quand la mienne est certaine,  
 Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous ?  
 Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux.  
 Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.  
 Vous-même vous voyez le temps qu'elle vous donne.  
 A-t-elle en vous quittant fait sortir le Visir ?  
 Des Gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?  
 Enfin dans sa fureur implorant mon adresse,  
 Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse ?  
 Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain  
 Qui lui fasse tomber les armes de la main.  
 Allez, Seigneur. Sauvez vôtre vie & la mienne.

B A J A Z E T.

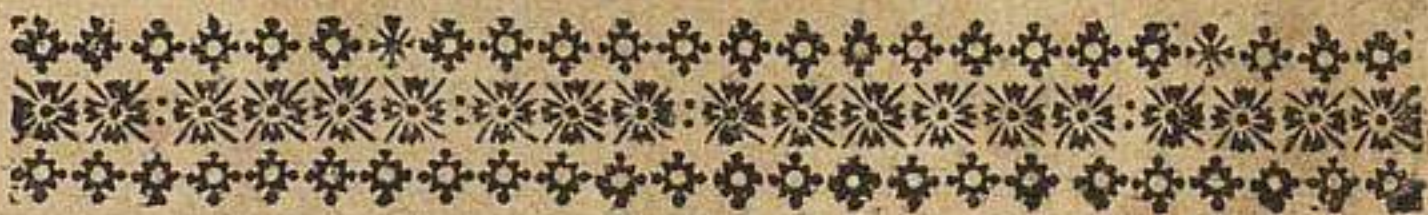
Hé bien. Mais quels discours faut-il que je lui tiennne ?

A T A L I D E.

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter.  
 L'occasion, le Ciel pourra vous les dicter.  
 Allez. Entre elle & vous je ne dois point paroître.  
 Vôtre trouble, ou le mien nous feroient reconnoître.  
 Allez encore un coup, je n'ose m'y trouver.  
 Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sau-  
 ver.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

**Z**AIRE, il est donc vray, sa grace est prononcée ?  
 ZAIRE.

Je vous l'ay dit, Madame, une Esclave empressée,  
 Qui courroit de Roxane accomplir le desir,  
 Aux Portes du Serrail a reçu le Visir. (gagne)  
 Ils ne m'ont point parlé. Mais mieux qu'aucun lan-  
 Le transport du Visir marquoit sur son visage  
 Qu'un heureux changement le rappelle au Palais ;  
 Et qu'il y vient signer une éternelle paix.  
 Roxane a pris sans doute une plus douce voye.

ATALIDE.

Ainsi de toutes parts les plaisirs & la joye  
 M'abandonnent, Zaire, & marchent sur leurs pas.  
 J'ai fait ce que j'ai dû, je ne m'en repens pas.

ZAIRE.

Quoy, Madame ! Quelle est cette nouvelle allarme ?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaire, par quel charme,  
 Ou pour mieux dire enfin, par quel engagement,

Roxane en sa fureur paroiffoit inflexible.  
A-t-elle de fon cœur quelque gage infaillible ?  
Parle. L'époufe-t-il ?

Z A I R E.

Je n'en ay rien appris ;  
Mais enfin , s'il n'a pû fe sauver qu'à ce prix ,  
S'il fait ce que vous-même avez fçû lui prescrire ,  
S'il l'époufe en un mot.

A T A L I D E.

S'il l'époufe , Zaire ?

Z A I R E.

Quoy ! vous repentez-vous des genereux discours ,  
Que vous dictoit le foïn de conferver fes jours ?

A T A L I D E.

Non , non , il ne fera que ce qu'il a dû faire.  
Sentimens trop jaloux , c'est à vous de vous taire.  
Si Bajazet l'époufe , il fuit mes volontez.  
Respectez ma vertu qui vous a furmontez.  
A ces nobles confeils ne meflez point le vôtre.  
Et loin de me le peindre entre les bras d'une autre ,  
L'aiffez-moi fans regret me le reprefenter ,  
Au Trône où mon amour l'a forcé de monter.  
Oüy , je me reconnois , je fuis toujours la même.  
Je voulois qu'il m'aimât , chere Zaire , il m'aime ,  
Et du moins cet espoir me confole aujourd'hui ,  
Que je vais mourir digne , & contente de lui.

Z A I R E.

Mourir ! Quoy vous auriez un deffein fi funefte ?

A T A L I D E.

J'ay cedé mon Amant. Tu t'étonnes du refte.  
Peux-tu compter Zaire au nombre des malheurs  
Une mort , qui prévient & finit tant de pleurs ?  
Qu'il vive , c'est affez. Je l'ai voulu fans doute ,  
Et je le veux toujours , quelque prix qu'il m'en coûte.

Je n'examine point ma joye ou mon ennuy.  
 J'aime assez mon Amant pour renoncer à luy,  
 Mais hélas ! il peut bien penser avec justice,  
 Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,  
 Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin,  
 L'aime trop pour vouloir en estre le témoin.  
 Allons, je veux sçavoir . . . .

Z A I R E.

Moderez-vous de grace.  
 On vient vous informer de tout ce qui se passe.  
 C'est le Visir.



S C E N E I I.

A T A L I D E , A C O M A T , Z A I R E.

A C O M A T.

**E**Nfin nos Amans sont d'accord,  
 Madame. Un calme heureux nous remet dans le Port.  
 La Sultane a laissé desarmé sa colere.  
 Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;  
 Et tandis qu'elle montre au peuple épouvanté  
 Du Prophete Divin l'Etendart redouté,  
 Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,  
 Je vais de ce signal faire entendre la cause,  
 Remplir tous les esprits d'une juste terreur,  
 Et proclamer enfin le nouvel Empereur.

Cependant permettez que je vous renouele  
 Le souvenir du prix qu'on promet à mon zele.  
 N'attendez point de moy ces doux emportemens,  
 Tels que j'en vois paroître au cœur de ces Amans

Mais si par d'autres soins plus dignes de mon âge,  
Par de profonds respects, par un long esclavage,  
Tel que nous le devons au Sang de nos Sultans,  
Je puis . . . .

A T A L I D E.

Vous m'en pourrez instruire avec le temps.  
Avec le temps aussi vous pourrez me connoître.  
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait  
paroître ?

A C O M A T.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés  
De deux jeunes Amans l'un de l'autre charmez ?

A T A L I D E.

Non. Mais à dire vray ce miracle m'étonne.  
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?  
L'épouse-t-il enfin.

A C O M A T.

Madame, je le croy.

Voicy tout ce qui vient d'arriver devant moy.

Surpris, je l'avoüray, de leur fureur commune,  
Querellans les Amans, l'Amour, & la Fortune,  
J'estois de ce Palais sorti desespéré.  
Déjà sur un Vaisseau dans le Port préparé,  
Chargeant de mon débris les reliques plus cheres,  
Je méditois ma fuite aux terres étrangères.  
Dans ce triste dessein au Palais rappelé,  
Plein de joye & d'espoir j'ai couru, j'ai volé.  
La porte du Serrail à ma voix s'est ouverte.  
Et d'abord une Esclave à mes yeux s'est offerte,  
Qui m'a conduit sans bruit dans un Appartement,  
Où Roxane attentive écoutoit son Amant.  
Tout gardoit devant eux un auguste silence.  
Moy-même résistant à mon impatience,  
Et respectant de loin leur secret entretien,  
J'ay long-temps immobile observé leur maintien.

Enfin avec des yeux qui découvroient son ame,  
L'une a tendu la main pour gage de sa flâme,  
L'autre avec des regards éloquens, pleins d'amour,  
L'a de ses feux, Madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Helas !

ACOMAT.

Ils m'ont alors apperçû l'un & l'autre.  
Voilà, m'a-t-elle dit, vôtre Prince & le nôtre.  
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.  
Allez lui préparer les honneurs souverains.  
Qu'un Peuple obéissant l'attende dans le Temple.  
Le Serrail va bien-tost vous en donner l'exemple.  
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé.  
Et soudain à leurs yeux je me suis dérobé.  
Trop heureux d'avoir pû, par un recit fidelle,  
De leur paix en passant vous compter la nouvelle,  
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds.  
Je vais le couronner, Madame, & j'en répons.



SCÈNE III.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

**A**llons, retirons-nous, ne troublons point leur  
joye.

ZAIRE.

Ah, Madame ! croyez . . . .

## ATALIDE.

Que veux-tu que je croye ?  
 Quoy donc à ce spectacle irai-je m'exposer ?  
 Tu vois que c'en est fait. Ils se vont épouser.  
 La Sultane est contente, il l'assure qu'il l'aime ?  
 Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même.  
 Cependant croyois-tu, quand jaloux de sa foy,  
 Il s'alloit plein d'amour sacrifier pour moy,  
 Lors que son cœur tantost m'exprimant sa tendresse  
 Refusoit à Roxane une simple promesse ;  
 Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir,  
 Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir ;  
 Croyois-tu que son cœur contre toute apparence,  
 Pour la persuader trouvât tant d'éloquence ?  
 Ah ! peut-être après tout, que sans trop se forcer,  
 Tout ce qu'il a pû dire, il a pû le penser.  
 Peut-être en le voyant, plus sensible pour elle  
 Il a vû dans ses yeux quelque grace nouvelle.  
 Elle aura devant lui fait parler ses douleurs,  
 Elle l'aime, un Empire autorise ses pleurs,  
 Tant d'amour touche enfin une ame genereuse.  
 Helas ! Que de raisons contre une Malheureuse !

## ZAIRE.

Mais ce succès, Madame, est encore incertain.  
 Attendez.

## ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nîrois en vain.  
 Je ne prens point plaisir à croître ma misere.  
 Je sçai pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.  
 Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas  
 Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéit pas.  
 Mais après les Adieux que je venois d'entendre,  
 Après tous les transports d'une douleur si tendre ;  
 Je sçai qu'il n'a point dû lui faire remarquer  
 La joye & les transports qu'on vient de m'expliquer.  
 Toy-



Toy-même juge-nous , & voy si je m'abuse :  
 Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse ?  
 Au sort de Bajazet ai-je si peu de part ?  
 A me chercher lui-même attendroit-il si tard ,  
 N'étoit que de son cœur le trop juste reproche  
 Lui fait peut-être , hélas ! éviter cette approche !  
 Mais non , je lui veux bien épargner ce souci.  
 Il ne me verra plus.

Z A I R E.

Madame , le voicy.



S C E N E I V.

BAJAZET, ATALIDE, ZAIRE.

BAJAZET.

C'En est fait , j'ai parlé , vous estes obéie.  
 Vous n'avez plus , Madame , à craindre pour  
 ma vie.

Et je serois heureux , si la foy , si l'honneur  
 Ne me reprochoit point mon injuste bonheur ,  
 Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,  
 Pouvoit me pardonner aussi-bien que Roxane.  
 Mais enfin je me vois les armes à la main.  
 Je suis libre , & je puis contre un Frere inhumain ,  
 Non plus par un silence aidé de vôtre adresse ,  
 Disputer en ces lieux le cœur de sa Maîtresse ,  
 Mais par de vrais combats , par de nobles dangers ,  
 Moi-même le cherchant aux climats étrangers ,  
 Lui disputer les cœurs du Peuple & de l'Armée ,  
 Et pour Juge entre nous prendre la Renommée.

*Tome I I.*

D

Que vois-je ? Qu'avez-vous ? Vous pleurez !

ATALIDE.

Non , Seigneur ,

Je ne murmure point contre vôtre bonheur.  
 Le Ciel , le juste Ciel vous devoit ce miracle.  
 Vous sçavez si jamais j'y formai quelque obstacle.  
 Tant que j'ai respiré , vos yeux me sont témoins  
 Que vôtre seul peril occupoit tous mes soins ,  
 Et puis qu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie ,  
 C'est sans regret aussi que je la sacrifie.  
 Il est vrai , si le Ciel eût écouté mes vœux ,  
 Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.  
 Vous n'en auriez pas moins épousé ma Rivale.  
 Vous pouviez l'assurer de la foy conjugale.  
 Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'Epoux ,  
 Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.  
 Roxane s'estimoit assez recompensée ,  
 Et j'aurois en mourant cette douce pensée ,  
 Que vous ayant moy-même imposé cette loy ,  
 Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moy ;  
 Qu'emportant chez les morts toute vôtre tendresse ,  
 Ce n'est point un Amant en vous que je lui laisse.

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, & d'Epoux & d'Amant ?  
 O Ciel de ce discours quel est le fondement ?  
 Qui peut vous avoir fait ce recit infidelle ?  
 Moy j'aimerois Roxane , ou je vivrois pour elle ,  
 Madame ! ah croyez-vous que loin de le penser ,  
 Ma bouche seulement eût pû le prononcer ?  
 Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire ,  
 La Sultane a suivi son penchant ordinaire :  
 Et soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour  
 Comme un gage certain qui marquoit mon amour ,

Soit que le temps trop cher la pressast de se rendre ;  
 A peine ai-je parlé , que sans presque m'entendre ,  
 Ses pleurs précipitez ont coupé mes discours.  
 Elle met dans ma main sa fortune , ses jours ;  
 Et se fiant enfin à ma reconnoissance ,  
 D'un hymen infallible a formé l'esperance.  
 Moi-même rougissant de sa credulité ,  
 Et d'un amour si tendre & si peu merité ;  
 Dans ma confusion , que Roxane , Madame ,  
 Attribuoit encore à l'excès de ma flâme ,  
 Je me trouvois barbare , injuste , criminel.  
 Croyez qu'il m'a fallu dans ce moment cruel ,  
 Pour garder jusqu'au bout un silence perfide ,  
 Rappeller tout l'amour que j'ai pour Atalide.  
 Cependant quand je viens après de tels efforts ,  
 Chercher quelque secours contre tous mes remords ,  
 Vous-même contre moy je vous vois irritée ,  
 Reprocher vôtre mort à mon ame agitée.  
 Je vois enfin , je vois qu'en ce même moment  
 Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.  
 Madame finissons & mon trouble & le vôtre.  
 Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre.  
 Roxane n'est pas loin. Laissez agir ma foy.  
 J'irai bien plus content & de vous & de moy ,  
 Détromper son amour d'une feinte forcée ,  
 Que je n'allois tantost déguiser ma pensée.  
 La voicy.

## A T A L I D E.

Juste Ciel ! Où va-t-il s'exposer ?  
 Si vous m'aimez , gardez de la desabuser.





## S C E N E V.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

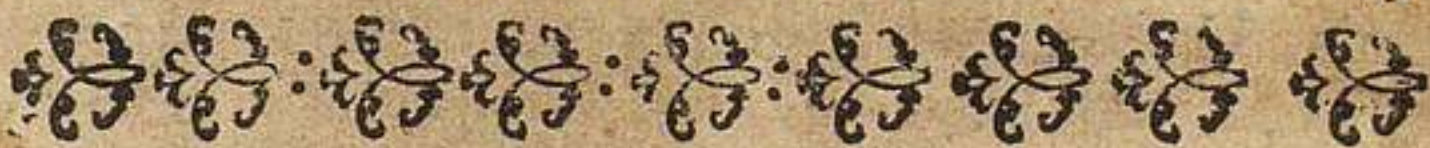
**V**enez, Seigneur, venez. Il est temps de paroître,  
 Et que tout le Serrail reconnoisse son Maître.  
 Tout ce Peuple nombreux, dont il est habité,  
 Assemblé par mon ordre attend ma volonté.  
 Mes esclaves gagnez, que le reste va suivre,  
 Sont les premiers Sujets que mon amour vous livre.  
 L'auriez-vous crû, Madame, & qu'un si prompt re-  
 tour

Fît à tant de fureur succeder tant d'amour ?  
 Tantoist à me vanger fixe & déterminée,  
 Je jurois qu'il voyoit sa derniere journée.  
 A peine cependant Bajazet m'a parlé,  
 L'amour fit le serment, l'amour l'a violé.  
 J'ai crû dans son désordre entrevoir sa tendresse,  
 J'ay prononcé sa grace, & je crois sa promesse.

BAJAZET.

Oüy, je vous ai promis, & j'ai donné ma foy  
 De n'oublier jamais tout ce que je vous doy ;  
 J'ay juré que mes soins, ma juste complaisance,  
 Vous répondront toujourns de ma reconnoissance.  
 Si je puis à ce prix meriter vos bienfaits,  
 Je vais de vos bontez attendre les effets.





## SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

**D**E quel étonnement, ô Ciel ! suis-je frappée ?  
Est-ce un songe ? Et mes yeux ne m'ont-ils  
point trompée ?

Quel est ce sombre accueil, & ce discours glacé,  
Qui semble revoquer tout ce qui s'est passé ?

Sur quel espoir croit-il que je me sois renduë,  
Et qu'il ait regagné mon amitié perduë ?

J'ai crû qu'il me juroit que jusques à la mort  
Son amour me laissoit maîtresse de son sort.

Se repent-il déjà de m'avoir appaisée ?

Mais moy-même tantost me serois-je abusée ?

Ah !... Mais il vous parloit. Quels étoient ses discours,  
Madame ?

ATALIDE.

Moi, Madame ! Il vous aime toujours.

ROXANE.

Il y va de sa vie, au moins que je le croye.

Mais de grace, parmi tant de sujets de joye,

Répondez-moy, comment pouvez-vous expliquer

Ce chagrin, qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vûë.

Il m'a de vos bontez long-temps entretenuë.

Il en étoit tout plein quand je l'ay rencontré.

J'ai crû le voir sortir tel qu'il étoit entré.

Mais, Madame, après tout, faut-il estre surprise,  
Que tout prest d'achever cette grande entreprise  
Bajazet s'inquiette, & qu'il laisse échapper  
Quelque marque de soins qui doivent l'occuper ?

ROXANE.

Je voi qu'à l'excuser vôtre adresse est extrême.  
Vous parlez mieux pour lui, qu'il ne parle lui-même.

ATALIDE.

Et quel autre interest . . . .

ROXANE.

Madame, c'est assez.

Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.  
Laissez-moi. J'ai besoin d'un peu de solitude.  
Ce jour me jette aussi dans quelque inquietude.  
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin & mes soins,  
Et je veux un moment y penser sans témoins.



## SCENE VII.

ROXANE, *seule.*

**D**E tout ce que je vois que faut-il que je pense ?  
Tous deux à me tromper sont ils d'intelligence ?  
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ !  
N'ai-je pas même entr'eux surpris quelque regard ?  
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !  
O Ciel ! A cet affront m'auriez-vous condamnée ?  
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits ?  
Tant de jours douloureux, tant d'inquietes nuits,  
Mes brigues, mes complots, ma trahison fatale,  
N'aurois-je tout tenté que pour une Rivale !

Mais peut-être qu'aussi trop prompte à m'affliger  
 J'observe de trop près un chagrin passager.  
 J'impute à son amour l'effet de son caprice.  
 N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?  
 Prest à voir le succès de son déguisement,  
 Quoi, ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?  
 Non, non, rassurons-nous. Trop d'amour m'intimide.  
 Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?  
 Quel seroit son dessein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?  
 Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?  
 Mais hélas ! De l'amour ignorons-nous l'empire ?  
 Si par quelque autre charme Atalide l'attire,  
 Qu'importe qu'il nous doive, & le Sceptre, & le jour ?  
 Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?  
 Et sans chercher plus loin, quand l'Ingrat me sçut  
 plaire,

Ai-je mieux reconnu les bontez de son Frere ?  
 Ah ! si d'une autre chaîne il n'étoit point lié,  
 L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?  
 N'eût-il pas sans regret secondé mon envie ?  
 L'eût-il refusé même aux dépens de sa vie ?  
 Que de justes raisons... Mais qui me vient parler ?  
 Que veut-on ?



## SCÈNE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

**P**ardonnez si j'ose vous troubler.  
 Mais, Madame, un Esclave arrive de l'Armée ;  
 Et quoique sur la Mer la porte fût fermée,

Les Gardes sans tarder l'ont ouverte à genoux  
 Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous.  
 Mais , ce qui me surprend , c'est Orcan qu'il envoie.

R O X A N E.

Orcan !

Z A T I M E.

Oüy , de tous ceux que le Sultan employe ,  
 Orcan le plus fidelle à servir ses desseins ,  
 Né sous le Ciel brûlant des plus noirs Afriquains.  
 Madame , il vous demande avec impatience.  
 Mais j'ai crû vous devoir avertir par avance ;  
 Et souhaitant sur tout qu'il ne vous surprist pas ,  
 Dans vôtre Appartement j'ai retenu ses pas.

R O X A N E.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ?  
 Quel peut-être cet ordre ? Et que puis-je répondre ?  
 Il n'en faut point douter , le Sultan inquiet  
 Une seconde fois condamne Bajazet.  
 On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre ?  
 Tout m'obéit icy. Mais dois-je le défendre ?  
 Quel est mon Empereur , Bajazet ? Amurat ?  
 J'ai trahi l'un. Mais l'autre est peut-estre un Ingrat.  
 Le temps presse, que faire en ce doute funeste ?  
 Allons. Employons bien le moment qui nous reste.  
 Ils ont beau se cacher. L'amour le plus discret  
 Laisse par quelque marque échapper son secret.  
 Observons Bajazet. Etonnons Atalide.  
 Et couronnons l'Amant , ou perdons le Perfide.

*Fin du troisième Acte.*

ACTE IV





# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

AH ! sçais-tu mes frayeurs ! Sçais-tu que dans  
ces lieux

J'ay vû du fier Orcan le visage odieux ?

En ce mont fatal que je crains sa venue !

Que je crains .. Mais di-moi , Bajazet t'a-t-il vûë ?

Qu'a-t-il dit ? Se rend-il , Zaire , à mes raisons ?

Ira-t-il voir Roxane , & calmer ses soupçons ?

ZAIRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande.

Roxane ainsi l'ordonne , elle veut qu'il l'attende.

Sans doute à cet Esclave elle veut le cacher.

J'ay feint en le voyant de ne le point chercher.

J'ay rendu vôtre Lettre , & j'ai pris sa réponce.

Madame , vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE lit.

*Après tant d'injustes détours ,*

*Faut-il qu'à feindre encor vôtre amour me convie ?*

*Mais je veux bien prendre soin d'une vie .*

*Dont vous jurez que dépendent vos jours.*

Tome II.

E

*Je verrai la Sultane. Et par ma complaisance,  
Par de nouveaux sermens de ma reconnoissance,  
J'appaiserai, si je puis, son courroux.*

*N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,  
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,*

*Puis que jamais je n'aimerai que vous.*

*Helas ! Que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?  
Ne sçai-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore ?  
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sçait s'accommoder ?  
C'est Roxane, & non moi qu'il faut persuader.  
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie ?  
Funeste aveuglement ! Perfide jalousie !*

*Recit menteur ! Soupçons que je n'ai pû celer !*

*Falloit-il vous entendre, ou falloit-il parler ?*

*C'étoit fait, mon bonheur surpassoit mon attente.*

*J'étois aimée, heureuse, & Roxane contente.*

*Zaire, s'il se peut, retourne sur tes pas.*

*Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas.*

*Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.*

*Qu'elle le croye enfin. Que ne puis-je moy-même,*

*Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,*

*Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !*

*Mais à d'autres perils je crains de le commettre.*

Z A I R E.

Roxane vient à vous.

A T A L I D E.

Ah ! Cachons cette Lettre.





## SCÈNE II.

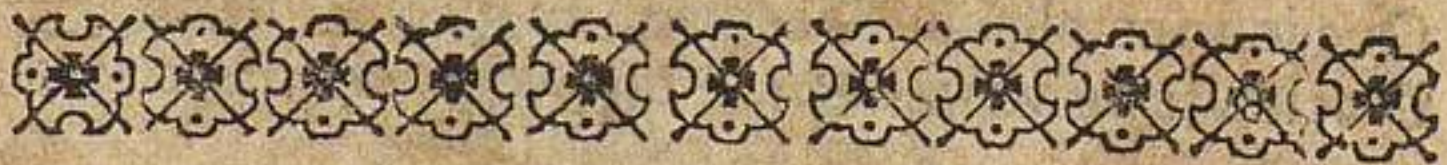
ROXANE, ATALIDE,  
ZATIME, ZAIRE.

ROXANE.

**V**ien j'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, *à Zaire.*

**V**a, cours, & tâche enfin de le persuader.



## SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME,

ROXANE.

**M**adame, j'ai reçu des Lettres de l'Armée,  
De tout ce qui s'y passe estes-vous informée ?

ATALIDE.

On m'a dit que du Camp un Esclave est venu,  
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux, la fortune est changée,  
Madame, & sous ses loix Babylone est rangée.

E ij

A T A L I D E.

Hé quoi, Madame? Osmin . . . .

R O X A N E.

Etoit mal averti.

Et depuis son départ cet Esclave est parti.

C'en est fait.

A T A L I D E.

Quel revers!

R O X A N E.

Pour comble de disgrâce

Le Sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

A T A L I D E.

Quoy! les Persans armez ne l'arrestent donc pas?

R O X A N E.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas.

A T A L I D E.

Que je vous plains, Madame! Et qu'il est nécessaire  
D'achever promptement ce que vous vouliez faire!

R O X A N E.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

A T A L I D E.

O Ciel!

R O X A N E.

Le temps n'a point adouci sa rigueur.

Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

A T A L I D E.

Et que vous mande-t-il?

R O X A N E.

Voyez. Lisez vous-même.

Vous connoissez, Madame, &amp; la lettre, &amp; le seing

A T A L I D E.

Du cruel Amurat je reconnoi la main.

*Elle lit.**Avant que Babylone éprouvât ma puissance,  
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.*

*Je ne veux point douter de vôtre obéissance ,  
Et croi que maintenant Bajazet ne vit plus.  
Je laisse sous mes loix Babylone asservie ,  
Et confirme en partant mon ordre souverain.  
Vous , si vous avez soin de vôtre propre vie ,  
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main.*

ROXANE.

Hé bien ?

ATALIDE.

Cache tes pleurs , malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble ?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide.

Mais il pense proscrire un Prince sans appuy.

Il ne sçait pas l'amour qui vous parle pour luy ,

Que vous & Bajazet vous ne faites qu'une ame ,

Que plutôt , s'il le faut , vous mourrez....

ROXANE.

Moy , Madame ?

Je voudrois le sauver , je ne le puis haïr.

Mais...

ATALIDE.

Quoy donc ? Qu'avez-vous resolu ?

ROXANE.

D'obéïr.

ATALIDE.

D'obéïr !

ROXANE.

Et que faire en ce peril extrême ?

Il le faut.

ATALIDE.

Quoy ! ce Prince aimable.... qui vous aime ,  
Verra finir ses jours qu'il vous a destinez !

E iij

ROXANE.

Il le faut. Et déjà mes ordres sont donnez.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, &amp; ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la Chambre prochaine.

Mais au moins observez ses regards, ses discours,

Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.



## SCENE IV.

ROXANE, seule.

**M**A Rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.

Voilà sur quelle foy je m'étois assurée.

Depuis six mois entiers j'ai crû que nuit & jour

Ardente elle veilloit au soin de mon amour.

Et c'est moi qui du sien ministre trop fidelle,

Semble depuis six mois ne veiller que pour elle;

Qui me suis appliquée à chercher les moyens

De lui faciliter tant d'heureux entretiens,

Et qui même souvent prevenant son envie,

Ay hâté les momens les plus doux de sa vie.

Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir,

Si dans sa perfidie elle a sçû réussir.

Il faut.... Mais que pourrois-je apprendre davantage?

Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?

Vois-je pas au travers de son saisissement,

Un cœur dans ses douleurs content de son Amant?

Exempte des soupçons dont je suis tourmentée ,  
Ce n'est que pour les jours qu'elle est épouvantée.  
N'importe. Poursuivons. Elle peut comme moy  
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foy.  
Pour le faire expliquer tendons-lui quelque piège.  
Mais quel indigne employ moi-même m'imposai-je ?  
Quoi donc ! à me gêner appliquant mes esprits ,  
J'iray faire à mes yeux éclater les mépris ?  
Lui-même il peut prévoir & tromper mon adresse.  
D'ailleurs l'ordre , l'Esclave , & le Visir me presse.  
Il faut prendre parti , l'on m'attend. Faisons mieux ,  
Sur tout ce que j'ai vû fermons plutôt les yeux.  
Laissons de leur amour la recherche importune.  
Pouffons à bout l'Ingrat , & tentons la fortune.  
Voyons , si par mes soins sur le Trône élevé ,  
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé ;  
Et si de mes bienfaits lâchement libérale ,  
Sa main en osera couronner ma Rivale.  
Je sçaurai bien toujours retrouver le moment  
De punir , s'il le faut , la Rivale , & l'Amant,  
Dans ma juste fureur observant le Perfide ,  
Je sçauray le surprendre avec son Atalide ;  
Et d'un même poignard les unissant tous deux ,  
Les percer l'un & l'autre , & moi-même après eux.  
Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre ;  
Je veux tout ignorer.





## S C E N E V.

R O X A N E , Z A T I M E.

R O X A N E.

A H ! que viens-tu m'apprendre,  
 Zatime ? Bajazet en est-il amoureux ?  
 Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux.

Z A T I M E.

Elle n'a point parlé. Toujours évanouie,  
 Madame, elle ne marque aucun reste de vie,  
 Que par de longs soupirs, & des gemissemens,  
 Qu'il semble que son cœur va suivre à tous momens.  
 Vos Femmes, dont le soin à l'envy la soulage,  
 Ont découvert son sein pour leur donner passage.  
 Moy-même avec ardeur secondant ce dessein,  
 J'ay trouvé ce Billet enfermé dans son sein.  
 Du Prince vôtre Amant j'ay reconnu la lettre,  
 Et j'ay crû qu'en vos mains je devois le remettre.

R O X A N E.

Donne. Pourquoi fremir ? Et quel trouble soudain  
 Me glace à cet objet, & fait trembler ma main !  
 Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.  
 Il peut même.... Lisons, & voyons sa pensée.  
 ..... Ni la mort, ni vous-même,  
 Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,  
 Puis que jamais je n'aimeray que vous.  
 Ah ! de la trahison me voilà donc instruite.  
 Je reconnoi l'appas, dont il m'avoit séduite.



Ainsi donc mon amour étoit recompensé,  
 Lâche, indigne du jour que je t'avois laissé ?  
 Ah ! Je respire enfin. Et ma joye est extrême  
 Que le Traître une fois se soit trahi lui-même.  
 Libre des soins cruels, où j'allois m'engager,  
 Ma tranquile fureur n'a plus qu'à se venger.  
 Qu'il meüre. Vengeõs-nous. Courez. Qu'on le saisisse.  
 Que la main des Muets s'arme pour son supplice.  
 Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunez,  
 Par qui de ses Pareils les jours sont terminez.  
 Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colere.

ZATIME.

Ah Madame !

ROXANE.

Quoi donc ?

ZATIME.

Si sans trop vous déplaire,  
 Dans les justes transports, Madame, où je vous vois,  
 J'osois vous faire entendre une timide voix ;  
 Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,  
 Aux mains de ces Cruels merite qu'on le livre.  
 Mais tout Ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui  
 Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?  
 Et qui sçait si déjà quelque bouche infidelle  
 Ne l'a point averti de vôtre amour nouvelle ?  
 Des cœurs comme le sien, vous le sçavez assez,  
 Ne se regagnent plus, quand ils sont offensez,  
 Et la plus prompte mort dans ce moment severe,  
 Devient de leur amour la marque la plus chere.

ROXANE.

Avec quelle insolence, & quelle cruauté,  
 Ils se joüoient tous deux de ma credulité !  
 Quel panchant, quel plaisir je sentoie à les croire !  
 Tu ne remportoie pas une grande victoire,

Perfide , en abusant ce cœur préoccupé ,  
 Qui lui-même craignoit de se voir détrompé.  
 Moy ! Qui de ce haut rang qui me rendoit si fiere ,  
 Dans le sein du malheur t'ay cherché la premiere ,  
 Pour attacher des jours tranquiles , fortunez ,  
 Aux perils dont tes jours étoient environnez.  
 Après tant de bonté , de soin , d'ardeurs extrêmes ,  
 Tu ne sçauois jamais prononcer que tu m'aimes !  
 Mais dans quel souvenir me laiffay-je égarer ?  
 Tu pleures malheureuse ? Ah ! tu devois pleurer ,  
 Lors que d'un vain désir à ta perte pouffée ,  
 Tu conçûs de le voir la premiere pensée.  
 Tu pleures ? Et l'Ingrat tout prest à te trahir ,  
 Prépare les discours dont il veut t'ébloüir.  
 Pour plaire à ta Rivale il prend soin de sa vie.  
 Ah ! Traître, tu mourras ? Quoi ! tu n'es point partie ?  
 Va. Mais nous-mêmes allons , précipitons nos pas.  
 Qu'il me voye attentive au soin de son trépas ,  
 Lui montrer à la fois , & l'ordre de son Frere ,  
 Et de sa trahison ce gage trop sincere.  
 Toi , Zatime , retien ma Rivale en ces lieux.  
 Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux.  
 Qu'elle soit cependant fidellement servie.  
 Prens soin d'elle. Ma haine a besoin de sa vie.  
 Ah ! si pour son Amant facile à s'attendrir ,  
 La peur de son trépas la fit presque mourrir ,  
 Quel surcroît de vengeance & de douceur nouvelle ,  
 De le montrer bien-tost pâle & mort devant elle ,  
 De voir sur cet objet ses regards arrêtez  
 Me payer les plaisirs que je leur ay prêtez !  
 Va , retien-la. Sur tout garde bien le silence.  
 Moi . . . Mais qui vient icy differer ma vengeance ?





## SCÈNE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

**Q**ue faites-vous, Madame ? En quels retardemens  
 D'un jour si précieux perdez-vous les momens ?  
 Byfance par mes foins presque entièreassemblée  
 Interroge ses Chefs, de leur crainte troublée.  
 Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes Amis,  
 Attendent le signal que vous m'aviez promis.  
 D'où vient que sans répondre à leur impatience,  
 Le Serrail cependant garde un triste silence ?  
 Déclarez-vous, Madame, & sans plus differer...

ROXANE.

Oùï, vous serez content, je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame, quel regard, & quelle voix severe  
 Malgré vôtre discours m'assure du contraire ?  
 Quoy ! déjà vôtre amour des obstacles vaincu...

ROXANE.

Bajazet est un traître, & n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Luy !

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même également perfide,  
 Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment ?

ROXANE.

Cette Atalide,

Qui même n'étoit pas un assez digne prix,  
De tout ce que pour lui vous avez entrepris...

A C O M A T.

Hé bien ?

R O X A N E.

Lisez. Jugez après cette insolence,  
'Si nous devons d'un Traître embrasser la défense.  
Obéïssons plutôt à la juste rigueur  
D'Amurat qui s'approche & retourne vainqueur ;  
Et livrant sans regret un indigne complice,  
Appaisons le Sultan par un prompt sacrifice.

A C O M A T *lui rendant le Billet,*

Oüi, puis que jusques-là l'Ingrat m'ose outrager,  
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,  
Madame. Laissez-moi nous laver l'un & l'autre  
Du crime que sa vie a jetté sur la nôtre.  
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

R O X A N E.

Non, Acomat.

Laissez-moi le plaisir de confondre l'Ingrat.  
Je veux voir son desordre, & jouir de sa honte.  
Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.  
Je vais tout préparer. Vous, cependant allez  
Disperfer promptement vos Amis assemblez.



S C E N E V I I.

A C O M A T, O S M I N.

A C O M A T.

**D**emeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que  
je sorte.

OSMIN.

Quoi jusques-là, Seigneur, vôtre amour vous trans-  
 porte,

N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin ?  
 Voulez-vous de sa mort estre encor le témoin ?

ACOMAT.

Que veux-tu dire ? Es-tu toi-même si crédule,  
 Que de me soupçonner d'un couroux ridicule ?  
 Moi jaloux ? Plût au Ciel qu'en me manquant de foi,  
 L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN.

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT.

Et la Sultane est-elle en état de m'entendre ?  
 Ne voyois-tu pas bien, quand je l'allois trouver,  
 Que j'allois avec lui me perdre, ou me sauver ?  
 Ah ! de tant de conseils événement sinistre !  
 Prince aveugle ! Ou plutôt trop aveugle Ministre !  
 Il te sied bien, d'avoir en de si jeunes mains  
 Chargé d'ans, & d'honneurs, confié tes desseins,  
 Et laissé d'un Visir la fortune flottante,  
 Suivre de ces Amans la conduite imprudente.

OSMIN.

Hé laissez-les entr'eux exercer leur couroux,  
 Bajazet veut périr, Seigneur, songez à vous.  
 Qui peut de vos desseins reveler le mystere,  
 Sinon quelques Amis engagez à se taire ?  
 Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi ;  
 Mais moi, qui voy plus loin, qui par un long usage  
 Des maximes du Trône ai fait l'apprentissage ;  
 Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois Sultans,  
 Ai vû de mes Pareils les malheurs éclatans,

Je sçay , fans me flater , que de la seule audace  
 Un homme tel que moy doit attendre sa grace ,  
 Et qu'une mort sanglante est l'unique traité  
 Qui reste entre l'Esclave , & le Maître irrité.

O S M I N.

Fuiez donc.

A C O M A T.

J'approuvois tantost cette pensée .  
 Mon entreprise alors étoit moins avancée.  
 Mais il m'est désormais trop dur de reculer.  
 Par une belle chute il faut me signaler ,  
 Et laisser un débris du moins après ma fuite ,  
 Qui de mes Ennemis retarde la poursuite.  
 Bajazet vit encor. Pourquoi nous étonner ?  
 Acomat de plus loin a sçu le ramener.  
 Sauvons-le , malgré luy , de ce peril extrême ,  
 Pour nous , pour nos Amis, pour Roxane elle-même.  
 Tu vois combien son cœur prest à le protéger ,  
 A retenu mon bras trop prompt à le venger.  
 Je connois peu l'amour. Mais j'ose te répondre,  
 Qu'il n'est pas condamné puis qu'on le veut confondre,  
 Que nous avons du temps. Malgré son desespoir  
 Roxane l'aime encore , Osmin , & le va voir.

O S M I N.

Enfin que vous inspire une si noble audace ?  
 Si Roxane l'ordonne , il faut quitter la place.  
 Ce Palais est tout plein . . .

A C O M A T.

Où , d'Esclaves obscurs ,  
 Nourris loin de la guerre , à l'ombre de ses Murs.  
 Mais toi , dont la valeur d'Amurat oubliée  
 Par de communs chagrins à mon sort s'est liée ,  
 Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs ?

O S M I N.

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs.

## A C O M A T.

D'Amis, & de Soldats une troupe hardie  
Aux portes du Palais attend nôtre sortie.  
La Sultane d'ailleurs se fie à mes discours.  
Nourri dans le Serrail j'en connoi les détours.  
Je sçai de Bajazet l'ordinaire demeure.  
Ne tardons plus. Marchons. Et s'il faut que je meure,  
Mourons, moi, cher Osmin, comme un Visir; & toi  
Comme le Favori d'un homme tel que moi.

*Fin du quatrième Acte.*





## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

ATALIDE, *seule.*

**H**ELAS ! je cherche en vain. Rien ne s'offre à  
ma vûë.

Malheureuse ! Comment puis-je l'avoir perduë ?

Ciel, aurois-tu permis que mon funeste amour  
Exposât mon Amant tant de fois en un jour !

Que pour dernier malheur, cette Lettre fatale  
Fût encor parvenuë aux yeux de ma Rivale ?

J'étois en ce lieu même, & ma timide main,  
Quand Roxane a paru, l'a cachée en mon sein.  
Sa présence a surpris mon ame désolée.

Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée.

J'ay senti défaillir ma force, & mes esprits.

Ses Femmes m'entouroient quand je les ay repris,  
A mes yeux étonnez leur troupe est disparuë.

Ah ! trop cruelles mains qui m'avez secouruë,  
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains ;

Et par vous cette Lettre a passé dans ses mains.

Quel dessein maintenant occupe sa pensée ?

Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?

Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?

Ah ! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment ;

Cependant on m'arreste, on me tient enfermée.

On ouvre. De son sort je vais estre informée.

SCENE II.





## SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

**R**OXANE.  
Retirez-vous.

ATALIDE.  
Madame . . . Excusez l'embarras . . .

ROXANE.  
Retirez-vous , vous dis-je , & ne repliquez pas.  
Gardes qu'on la retienne.



## SCÈNE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

**O**ui , tout est prest , Zatime.  
Orcan , & les muets attendent leur Victime.  
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.  
Je puis le retenir. Mais s'il fort , il est mort.  
Vient-il ?

ZATIME.  
Oui , sur mes pas un Esclave l'ameine ;  
Et loin de soupçonner sa disgrâce prochaine ,

Il m'a paru , Madame , avec empressement  
Sortir , pour vous chercher , de son Appartement.

R O X A N E.

Ame lâche , & trop digne enfin d'être déçûë ,  
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vûë ,  
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner ?  
Quand même il se rendroit , peux-tu lui pardonner ?  
Quoy ne devrois-tu pas être déjà vengée ?  
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ,  
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci ?  
Que ne le laissons-nous perir . . . Mais le voicy.



S C E N E I V.

B A J A Z E T , R O X A N E.

R O X A N E.

**J** E ne vous feray point de reproches frivoles.  
Les momens sont trop chers pour les perdre en  
paroles.

Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez ,  
Et je ne vous dirois que ce que vous sçavez.

Malgré tout mon amour , si je n'ay pû vous plaire ,  
Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire ,  
Ce même amour peut-être , & ces mêmes bienfaits ,  
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.

Mais je m'étonne enfin que pour reconnoissance ,  
Pour prix de tant d'amour , de tant de confiance ,  
Vous ayez si long-temps par des détours si bas ,  
Feint un amour pour moy que vous ne sentiez pas.

B A J A Z E T.

Qui moi , Madame ?

ROXANE.

Oùï, toi. Voudrois-tu point encore  
 Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ;  
 Ne prétendrois-tu point par tes fausses couleurs ,  
 Déguiser un amour qui te retient ailleurs ,  
 Et me jurer enfin d'une bouche perfide ,  
 Tout ce que tu ne fens , que pour ton Atalide !

BAJAZET.

Atalide , Madame ! O Ciel ! Qui vous a dit . . . .

ROXANE.

Tien , perfide , regarde & démens cet écrit.

BAJAZET.

Je ne vous dis plus rien. Cette Lettre sincere  
 D'un malheureux amour contient tout le mystere.  
 Vous sçavez un secret que tout prest à s'ouvrir,  
 Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.  
 J'aime , je le confesse. Et devant que vôtre ame  
 Prévenant mon espoir m'eût déclaré sa flâme ,  
 Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé ,  
 A tout autre désir mon cœur étoit fermé.  
 Vous me vintes offrir , & la vie , & l'Empire ,  
 Et même vôtre amour , si j'ose vous le dire ,  
 Consultant vos bienfaits , les crut , & sur leur foy  
 De tous mes sentimens vous répondit pour moy.  
 Je connus vôtre erreur. Mais que pouvois-je faire ?  
 Je vis en même-temps qu'elle vous étoit chere.  
 Combien le Trône tente un cœur ambitieux !  
 Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.  
 Je chéry , j'acceptay sans tarder davantage ,  
 L'heureuse occasion de sortir d'esclavage ;  
 D'autant plus qu'il falloit l'accepter , ou périr ,  
 D'autant plus que vous-même ardente à me l'offrir ,  
 Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée ;  
 Que même mes refus vous auroient exposée ,

F ij

Qu'après avoir osé me voir & me parler,  
 Il étoit dangereux pour vous de reculer.  
 Cependant je n'en veux pour témoin que vos plaintes,  
 Ay-je pû vous tromper par des promesses feintes ?  
 Songez combien de fois vous m'avez reproché  
 Un silence témoin de mon trouble caché.  
 Plus l'effet de mes soins, & ma gloire étoient proches,  
 Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.  
 Le Ciel qui m'entendoit, sçait bien qu'en même-tems  
 Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissans.  
 Et si l'effet enfin suivant mon espérance,  
 Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance,  
 J'aurois par tant d'honneurs, par tant de dignitez,  
 Contenté vôtre orgueil, & payé vos bontez,  
 Que vous-même peut-être . . .

ROXANE.

Et que pourrois-tu faire ?  
 Sans l'offre de ton cœur par où peux-tu me plaire ?  
 Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits ?  
 Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?  
 Maîtresse du Serrail, Arbitre de ta vie,  
 Et même de l'Etat qu'Amurat me confie,  
 Sultane, & ce qu'en vain j'ai crû trouver en toy,  
 Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moy.  
 Dans ce comble de gloire, où je suis arrivée,  
 A quel indigne honneur m'avois-tu réservée ?  
 Traînerois-je en ces lieux un sort infortuné,  
 Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné,  
 De mon rang descendue, à mille autres égale,  
 Ou la première Esclave enfin de ma Rivale ?

Laissons ces vains discours. Et sans m'importuner,  
 Pour la dernière fois veux-tu vivre & regner ?  
 J'ay l'ordre d'Amurat, & je puis t'y soustraire.  
 Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

BAJAZET.

Que faut-il faire ?

ROXANE.

Ma Rivale est icy. Suy-moy sans differer.  
 Dans les mains des Muets viens la voir expirer.  
 Et libre d'un amour à ta gloire funeste,  
 Viens m'engager ta foy ; le temps fera le reste.  
 Ta grace est à ce prix , si tu veux l'obtenir.

BAJAZET.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir ,  
 Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire ;  
 L'horreur & le mépris que cette offre m'inspire.  
 Mais à quelle fureur me laissant emporter  
 Contre ses tristes jours vais-je vous irriter ?  
 De mes emportemens elle n'est point complice.  
 Ni de mon amour même , & de mon injustice.  
 Loin de me retenir par des conseils jaloux ,  
 Elle me conjuroit de me donner à vous.  
 En un mot separez ses vertus de mon crime.  
 Poursuivez , s'il le faut , un couroux legitime ,  
 Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir.  
 Mais laissez-moy du moins mourir sans vous haïr.  
 Amurat avec moy ne l'a point condamnée.  
 Epargnez une vie assez infortunée.  
 Ajoûtez cette grace à tant d'autres bontez,  
 Madame. Et si jamais je vous fus cher.

ROXANE.

Sortez.





## SCENE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la dernière fois , Perfide , tu m'as vûë ,  
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est dûë.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter ,  
Et vous prie un moment de vouloir l'écouter ,  
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidelle ,  
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oüi , qu'elle vienne. Et toy , suy Bajazet qui sort ,  
Et quand il fera temps , vien m'apprendre son sort.



## SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

Je ne viens plus , Madame , à feindre disposée ,  
Tromper vôtre bonté si long-temps abusée.  
Confuse , & digne objet de vos inimitiez ,  
Je viens mettre mon cœur . & mon crime à vos piez.  
Oüi . Madame , il est vray que je vous ay trompée.  
Du soin de mon amour seulement occupée ,

Quand j'ay vû Bajazet , loin de vous obéir ,  
Je n'ay dans mes discours songé qu'à vous trahir.  
Je l'aimay dès l'enfance. Et dès ce temps , Madame,  
J'avois par mille soins sçû prévenir son ame.  
La Sultane sa Mere ignorant l'avenir ,  
Helas ! pour son malheur , se plût à nous unir.  
Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un & l'autre ,  
Si connoissant mon cœur , ou me cachant le vôtre ,  
Vôtre amour de la mienne eût sçû se défier !  
Je ne me noircis point , pour le justifier.  
Je jure par le Ciel , qui me voit confonduë ,  
Par ces grands Ottomans , dont je suis descenduë ,  
Et qui tous avec moy vous parlent à genoux ,  
Pour le plus pur du sang, qu'ils ont transmis en nous.  
Bajazet à vos soins tost ou tard plus sensible ,  
Madame , à tant d'attraits n'étoit pas invincible.  
Jalouse , & toujourns preste à lui représenter  
Tout ce que je croyois digne de l'arrêter ,  
Je n'ai rien négligé , plaintes , larmes , colere ,  
Quelquefois attestant les Manes de sa Mere ;  
Ce jour même , des jours le plus infortuné ,  
Luy reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné ,  
Et de ma mort enfin le prenant à partie ,  
Mon importune ardeur ne s'est point rallentie ,  
Qu'arrachant , malgré lui des gages de sa foy ,  
Je ne sois parvenuë à le perdre avec moy.

Mais pourquoi vos bontez seroient-elles lassées ?  
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées.  
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus  
Se réjoindront bien-tost , quand je ne seray plus.  
Quelque peine pourtant qui soit dûë à mon crime ,  
N'ordonnez pas vous-même une mort legitime ,  
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu ,  
Couverte de mon sang par vos mains répandü.

D'un cœur trop tendre encore épargnez la foiblesse.  
 Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,  
 Madame, mon trépas n'en fera pas moins prompt.  
 Jouislez d'un bonheur, dont ma mort vous répond.  
 Couronnez un Heros, dont vous serez chérie.  
 J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie.  
 Allez, Madame, allez. Avant vôtre retour,  
 J'aurai d'une Rivale affranchi vôtre amour.

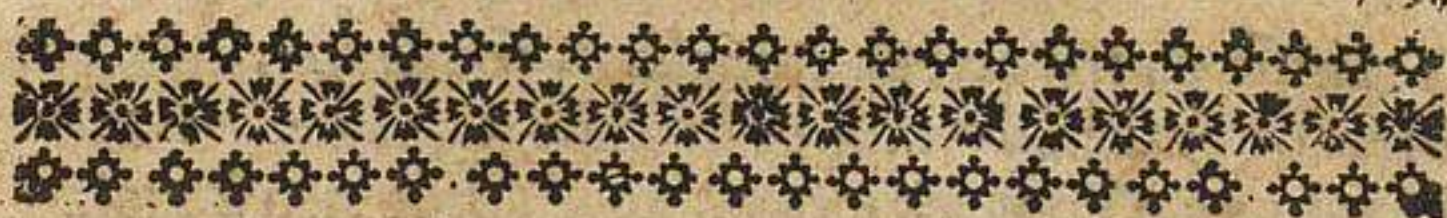
R O X A N E.

Je ne merite pas un si grand sacrifice.  
 Je me connois, Madame, & je me fais justice.  
 Loin de vous separer, je prétends aujourd'huy,  
 Par des nœuds éternels vous unir avec luy.  
 Vous jouirez bien-toft de son aimable vûë.  
 Levez-vous. Mais que veut Zatime toute émue?



SCENE VII.





## SCÈNE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

**A**H ! venez vous montrer, Madame, ou désormais  
 Le rebelle Acomat est Maître du Palais.  
 Profanant des Sultans la demeure sacrée,  
 Ses criminels Amis en ont forcé l'entrée.  
 Vos Esclaves tremblans, dont la moitié s'enfuit,  
 Doutent si le Visir vous sert, ou vous trahit.

ROXANE.

Ah les traîtres ! Allons, & courons le confondre.  
 Toi, garde ma Captive, & songe à m'en répondre.



## SCÈNE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

**H**Elas ! Pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?  
 J'ignore quel dessein les anime tous deux.  
 Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,  
 Je ne demande point, Zatime, que ta bouche

*Tome II.*

G

Trahisse en ma faveur Roxane & son secret.  
 Mais de grace , dy-moi ce que fait Bajazet.  
 L'as-tu vû ? Pour ses jours n'ai-je encor rien à crain-  
 dre ?

Z A T I M E.

Madame , en vos malheurs je ne puis que vous plain-  
 dre.

A T A L I D E.

Quoy , Roxane déjà l'a-t-elle condamné ?

Z A T I M E.

Madame , le secret m'est sur tout ordonné.

A T A L I D E.

Malheureuse , di-moy seulement s'il respire.

Z A T I M E.

Il y va de ma vie , & je ne puis rien dire.

A T A L I D E.

Ah ! c'en est trop , Cruelle. Acheve , & que ta main  
 Luy donne de ton zele un gage plus certain.  
 Perce toi-même un cœur que ton silence accable ,  
 D'une Esclave barbare , Esclave impitoyable.  
 Précipite des jours qu'elle me veut ravir ,  
 Montre-toy , s'il se peut , digne de la servir.  
 Tu me retiens en vain. Et de cette même heure  
 Il faut que je le voye , ou du moins que je meure.





## SCÈNE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

**A**H que fait Bajazet ? Où le puis-je trouver ,  
 Madame ? Aurai-je encor le temps de le sauver ?  
 Je cours tout le Serrail. Et même dès l'entrée  
 De mes braves Amis la moitié séparée  
 A marché sur les pas du courageux Osmin ,  
 Le reste m'a suivi par un autre chemin.  
 Je cours , & je ne voi que des troupes craintives ,  
 D'Esclaves effrayez , de Femmes fugitives.

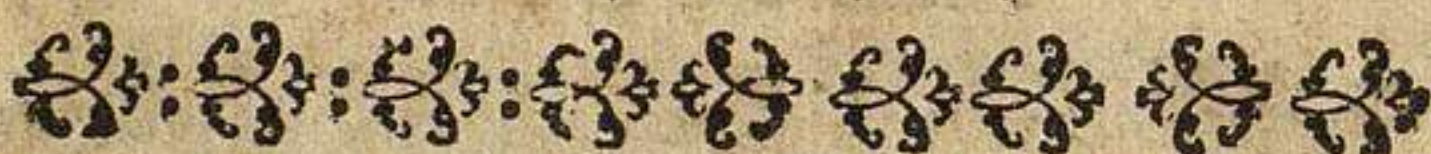
ATALIDE.

Ah ! Je suis de son sort moins instruite que vous.  
 Cette Esclave le sçait.

ACOMAT.

Grains mon juste couroux.  
 Malheureuse , repons.





## S C E N E X.

ATALIDE, ACOMAT,  
ZATIME, ZAIRE.

ZAIRE.

**M** Adame !  
ATALIDE.

Hé bien, Zaire à

Qu'est-ce ?

ZAIRE.

Ne craignez plus. Votre ennemie expire.

ATALIDE.

Roxane ?

ZAIRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,  
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoy ! luy ?

ZAIRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,  
Sans doute il a voulu prendre cette Victime.

ATALIDE.

Juste Ciel ! l'innocence a trouvé ton appuy.  
Bajazet vit encor, Visir, courez à luy.

ZAIRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite,  
Il a tout vû.



## SCÈNE XI.

ATALIDE, ACOMAT,  
ZAIRE, OSMIN.

ACOMAT.

SES yeux ne l'ont-ils point séduite ?  
Roxane est-elle morte ?

OSMIN.

Oùi, j'ai vû l'Assassin.

Retirer son poignard tout fumant de son sein,  
Orcan qui méditoit ce cruel stratagème,  
La servoit à dessein de la perdre elle-même ;  
Et le Sultan l'avoit chargé secrettement,  
De lui sacrifier l'Amante après l'Amant.  
Lui-même d'aussi loin qu'il nous a vû paroître,  
*Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre Maître,  
De son auguste seing reconnoissez les traits,  
Perfides, & sortez de ce sacré Palais.*  
A ce discours laissant la Sultane expirante,  
Il a marché vers nous : & d'une main sanglante  
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat  
Autorise ce Monstre à ce double attentat.  
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,  
Transportez à la fois de douleur, & de rage,  
Nos bras impatiens ont puni son forfait,  
Et vangé dans son sang la mort de Bajazet.

ATALIDE.

Bajazet !

ACOMAT.

Que dis-tu ?

OSMIN.

Bajazet est sans vie

L'ignorez-vous ?

ATALIDE.

O Ciel !

OSMIN.

Son Amante en furie

Près de ce lieu, Seigneur, craignant vôtre secours ;  
Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.

Moi-même des objets j'ai vû le plus funeste ,

Et de sa vie en vain j'ay cherché quelque reste.

Bajazet étoit mort. Nous l'avons rencontré

De morts & de mourans noblement entouré ,

Que vengeant sa défaite , & cedant sous le nombre ;

Ce Heros a forcez d'accompagner son Ombre.

Mais puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous.

ACOMAT.

Ah ! destins ennemis, où me réduisez-vous !

Je sçais en Bajazet la perte que vous faites ,

Madame. Je sçais trop qu'en l'état où vous estes ;

Il ne m'appartient point de vous offrir l'appuy

De quelques malheureux qui n'esperoient qu'en luy.

Saisi , desesperé d'une mort qui m'accable ,

Je vais non point sauver cette tête coupable ,

Mais redevable aux soins de mes tristes Amis ,

Défendre jusqu'au bout leurs jours. qu'ils m'ont  
commis.

Pour vous, si vous voulez qu'en quelqu'autre contrée

Nous allions confier vôtre Teste sacrée ,

Madame , consultez. Maître de ce Palais

Mes fideles Amis attendront vos souhaits.

Et moy , pour ne point perdre un temps si salutaire ;

Je cours où ma présence est encor necessaire ,

Et jusqu'au pied des Murs que la Mer vient laver ,

Sur mes Vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.



## SCÈNE DERNIÈRE.

ATALIDE, ZAIRE.

ATALIDE.

**E**Nfin, c'en est donc fait? Et par mes artifices,  
 Mes injustes soupçons, mes funestes caprices,  
 Je suis donc arrivée au douloureux moment,  
 Où je voi par mon crime expirer mon Amant!  
 N'étoit-ce pas assez, cruelle destinée,  
 Qu'à lui survivre hélas! je fusse condamnée?  
 Et falloit-il encor que pour comble d'horreurs,  
 Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs?  
 Oiii, c'est moy, cher Amant, qui t'arrache la vie,  
 Roxane, ou le Sultan, ne te l'ont point ravie.  
 Moi seule, j'ai tissé le lien malheureux  
 Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.  
 Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée?  
 Moy, qui n'ai pû tantost, de ta mort menacée,  
 Retenir mes esprits, prompts à m'abandonner!  
 Ah! N'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner?  
 Mais c'en est trop. Il faut par un prompt sacrifice  
 Que ma fidelle main te venge, & me punisse.  
 Vous, de qui j'ai troublé la gloire, & le repos,  
 Heros, qui deviez tous revivre en ce Heros,  
 Toy, Mere malheureuse, & qui dès nôtre enfance,  
 Me confias son cœur dans une autre esperance,

Infortuné Visir, Amis desesperez,  
Roxane, venez tous contre moy conjurez,  
Tourmenter à la fois une Amante éperduë, \* *Elle se*  
Et \* prenez la vengeance enfin qui vous est due. *tuë.*

Z A I R E.

'Ah! Madame....Elle expire. O Ciel! En ce malheur  
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur!

F I N.





MITHRIDATE:

TRAGEDIA.

MILFORD

MASS.



## TRAGÉDIE.



L n'y a guères de nom plus connu que celui de Mithridate. Sa vie & sa mort font une partie considérable de l'Histoire Romaine. Et sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands Capitaines de la Republique, c'est à sçavoir, de Sylla, de Lucullus, & de Pompée. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer icy mes Auteurs. Car excepté quelque événement que j'ay un peu rapproché par le droit que donne la Poësie, tout le monde reconnoitra aisément que j'ai suivi l'Histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guères d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate, qui n'ayent trouvé place dans ma Tragédie. J'y ai inseré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs & les sentimens de ce Prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, & enfin cette jalousie qui lui étoit si naturelle, & qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses.

La seule chose qui pourroit n'estre pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des Scenes, qui ont le plus réüissi dans ma Tragédie, je croi que le plaisir du Lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les Historiens ont dit ce que je fais dire à Mithridate.

Florus, Plutarque & Dion Cassius nomment les païs par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail : Et après avoir marqué les facilitez & les secours que Mithridate esperoit trouver dans sa marche; il ajoûte que ce Projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire revolter toute l'Armée, & que les Soldats effrayez de l'entreprise de son Pere, la regarderent comme le desespoir d'un Prince qui ne cherchoit qu'à perir avec éclat.

Ainsi elle fut en partie cause de sa mort; qui est l'action de ma Tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connoître à Mithridate les secrets sentimens de ses deux Fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le Théâtre qui ne soit tres-necessaire. Et les plus belles Scenes

sont en danger d'ennuyer du moment qu'on les peut separer de l'Action, & qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin.

Voici la reflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate. Cet homme se étoit veritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avoit souvent se éprouvé la bonne & la mauvaise fortune, se il ne croyoit rien au dessus de ses esperan- se ces & de son audace, & mesuroit ses des- ce seins bien plus à la grandeur de son coura- ce ge, qu'au mauvais état de ses affaires. Bien se resolu, si son entreprise ne réüssissoit point, ce de faire une fin digne d'un grand Roy, & ce de s'enfvelir lui-même sous les ruines ce de son empire, plutôt que de vivre dans ce l'obscurité & dans la bassesse. ce

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, & qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur & les sentimens de cette Princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime; & c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite, que j'ai fondé un caractere que je puis dire qui n'a point déplû. Le Lecteur trouvera bon que je rapporte ses

paroles telles qu'Amiot les a traduites. Car elles ont une grace dans le vieux stile de ce Traducteur, que je ne croi point pouvoir égaler dans nôtre langue moderne.

*Cette-ci étoit fort renommée entre les Grecs, pource que quelques sollicitations que lui scût faire le Roy en étant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eût accord de mariage passé entr'eux, & qu'il lui eût envoyé le Diadème ou bandeau royal & appelée Roïne. La pauvre Dame depuis que le Roy l'eût épousée avoit vécu en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle au lieu d'un mari lui avoit donné un Maître; & au lieu de compagnie conjugale, & que doit avoir une Dame d'honneur, lui avoit baillé une garde & garnison d'hommes barbares qui la tenoient comme prisonniere loin du doux país de la Grece, en lieu où elle n'avoit qu'un songe & une ombre de biens, & au contraire avoit réellement perdu les veritables, dont elle jouïssoit au país de sa naissance. Et quand l'Eunuque fut arrivé devers elle, & lui eût fait commandement de par le Roy qu'elle eût à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal, & se le noiant à l'entour du col s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort*

*Et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : O maudit , & malheureux tissu , ne ce me serviras-tu point au moins à ce triste service ? En disant ces paroles , elle le jetta contre terre crachant dessus , & tendit la gorge à l'Eunuque.*

Xipharés étoit fils de Mithridate & d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance , où étoient les trésors de Mithridate , pour mettre son fils Xipharés dans les bonnes graces de Pompée. Il y a des Historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune Prince , pour se venger de la perfidie de sa Mere.

Je ne dis rien de Pharnace. Car qui ne sçait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes , & qui força ce Prince à se vouloir empoisonner , & à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses Ennemis ? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules-Cesar , & qui fut tué ensuite dans une autre bataille.





## ACTEURS.

MITHRIDATE, Roy de Pont, &  
de quantité d'autres  
Royaumes,

MONIME, accordée avec Mithri-  
date, & déjà déclarée  
Reine.

PHARNACE,  
XIPHARE'S, { Fils de Mithridate,  
mais de différentes  
Meres.

ARBATE, Confident de Mithri-  
date, & Gouverneur de  
la Place de Nymphée.

PHOEDIME, Confidente de Moni-  
me.

ARCAS, Domestique de Mi-  
thridate.

GARDES.

*La Scene est à Nymphée, Port de Mer  
sur le Bosphore Cimmerien, dans la  
Taurique Chersonese.*



*Tome II.*

II







*MITRIDATE*



# MITHRIDATE.

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

XIPHARE'S ARBATE.

XIPHARES.



Nous faisoit, Arbate, un fidele rap-  
port.

Rome en effet triomphe, & Mithridate  
est mort.

Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon  
Pere,

Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.

Après un long combat tout son Camp dispersé

Dans la foule des morts en fuyant l'a laissé ;

Et j'ai sçu qu'un Soldat dans les mains de Pompée,  
Avec son Diadème a remis son épée.

Ainsi ce Roy, qui seul a durant quarante ans

Lassé tout ce que Rome eut de Chefs importants,

Hij

Et qui dans l'Orient balançant la Fortune,  
Vangeoit de tous les Rois la colere commune,  
Meurt, & laisse après lui pour venger son trépas,  
Deux Fils infortunez qui ne s'accordent pas.

A R B A T E.

Vous, Seigneur ! Quoy l'ardeur de regner en sa place  
Rend déjà Xipharés ennemi de Pharnace ?

X I P H A R E' S.

Non, je ne prétens point, cher Arbate, à ce prix  
D'un malheureux Empire acheter le débris.  
Je sçais en lui des ans respecter l'avantage.  
Et content des Etats marquez pour mon partage,  
Je verray sans regret tomber entre ses mains,  
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

A R B A T E.

L'amitié des Romains ? Le Fils de Mithridate,  
Seigneur ? Est-il bien vrai ?

X I P H A R E' S.

N'en doute point, Arbate.

Pharnace dès long-temps tout Romain dans le cœur,  
Attend tout maintenant de Rome, & du Vainqueur.  
Et moy plus que jamais à mon Pere fidelle,  
Je conserve aux Romains une haine immortelle.  
Cependant & ma haine, & ses prétentions  
Sont les moindres sujets de nos divisions.

A R B A T E.

Et quel autre interest contre lui vous anime ?

X I P H A R E' S.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime  
Qui du Roy nôtre Pere attira tous les vœux,  
Dont Pharnace après lui se déclare amoureux.

A R B A T E.

Hé bien, Seigneur ?

## XIPHARE'S.

Je l'aime, & ne veux plus m'en taire ;  
 Puis qu'enfin pour Rival je n'ai plus que mon Frere.  
 Tu ne t'attendois pas sans doute à ce discours.  
 Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours ;  
 Cet amour s'est long-temps accru dans le silence.  
 Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,  
 Et mes premiers soupirs, & mes derniers ennuis !  
 Mais en l'état funeste où nous sommes réduits,  
 Ce n'est guère le temps d'occuper ma memoire,  
 A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.  
 Qu'il te suffise donc, pour me justifier,  
 Que je vis, que j'aimai la Reine le premier ;  
 Que mon Pere ignoroit jusqu'au nom de Monime,  
 Quand je conçûs pour elle un amour legitime.  
 Il la vit. Mais au lieu d'offrir à ses beautez  
 Un hymen, & des vœux dignes d'estre écoulez ;  
 Il crut que sans prétendre une plus haute gloire,  
 Elle lui cederait un indigne victoire.  
 Tu sçais par quels efforts il tenta sa vertu,  
 Et que lassé d'avoir vainement combattu,  
 Absent, mais toujours plein de son amour extrême ;  
 Il lui fit par tes mains porter son Diadème.  
 Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains  
 M'annoncerent du Roy l'amour & les desseins ;  
 Quand je sçûs qu'à son lit Monime reservée,  
 Avoit pris avec toy le chemin de Nymphée.  
 Helas ! ce fut encor dans ce temps odieux,  
 Qu'aux offres des Romains ma Mere ouvrit les yeux,  
 Ou pour vanger sa foy par cet hymen trompée,  
 Ou ménageant pour moy la faveur de Pompée,  
 Elle trahit mon Pere, & rendit aux Romains  
 La Place, & les Tresors confiez en ses mains.  
 Quel devins-je au recit du crime de ma Mere !  
 Je ne regardai plus mon Rival dans mon Pere.

J'oubliai mon amour par le sien traversé.

Je n'eus devant mes yeux que mon Pere offensé.

J'attaquai les Romains, & ma Mere éperdue

Me vit en reprenant cette Place rendue,

A mille coups mortels contre-eux me dévoüer,

Et chercher en mourant à la désavoüer.

L'Euxin depuis ce temps fut libre, & l'est encore.

Et des Rives de Pont aux Rives du Bosphore

Tout reconnut mon Pere, & ses heureux Vaisseaux

N'eurent plus d'Ennemis que les Vents & les Eaux.

Je voulois faire plus. Je prétendois, Arbate,

Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.

Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.

Au milieu de mes pleurs, je ne le cele pas,

Monime, qu'en tes mains mon Pere avoit laissée,

Avec tous ses traits revint en ma pensée.

Que dis-je? En ce malheur je tremblai pour ses  
jours.

Je redoutay du Roy les cruelles amours.

Tu sçais combien de fois ses jalouses tendresses

Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.

Je volay vers Nymphée. Et mes tristes regards

Rencontrerent Pharnace au pié de ses Remparts.

J'en conçûs, je l'avoüe, un presage funeste.

Tu nous reçûs tous deux, & tu sçais tout le reste.

Pharnace en ses desseins touûjours impetueux,

Ne dissimula point ses vœux présomptueux,

De mon Pere à la Reine il compta la disgrâce,

L'assura de sa mort, & s'offrit en sa place.

Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.

Mais enfin à mon tour je prétens éclater.

Autant que mon amour respecta la puissance

D'un Pere, à qui je fus dévoüé dès l'enfance;

Autant ce même amour maintenant revolté,

De ce nouveau Rival brave l'autorité.



Ou Monime à ma flâme elle-même contraire,  
 Condamnera l'aveu que je prétens luy faire,  
 Ou bien quelques malheurs qu'il en puisse avenir,  
 Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.

Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre;  
 C'est à toy de choisir quel parti tu dois prendre;  
 Qui des deux te paroît plus digne de ta foy,  
 L'Éclave des Romains, ou le Fils de ton Roy?  
 Fier de leur amitié Pharnace croit peut-être  
 Commander dans Nymphée & me parler en Maître;  
 Mais icy mon pouvoir ne connoît point le sien.  
 Le Pont est son partage, & Colchos est le mien.  
 Et l'on sçait que toujourns la Colchide & ses Princes  
 Ont compté ce Bosphore au rang de leurs Provinces.

## A R B A T E.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ay quelque pouvoir  
 Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir.  
 Avec le même zele, avec la même audace  
 Que je servois le Pere, & gardois cette Place;  
 Et contre vôtre Frere, & même contre vous,  
 Après la mort du Roy, je vous sers contre tous.  
 Sans vous ne sçai-je pas que ma mort assurée  
 De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée?  
 Sçai-je pas que mon sang par ses mains répandu,  
 Eût souillé ce rempart contre lui défendu.  
 Assurez-vous du cœur & du choix de la Reine.  
 Du reste, ou mon credit n'est plusqu'une ombre vaine,  
 Ou Pharnace laissant le Bosphore en vos mains,  
 Ira jouïr ailleurs des bontez des Romains.

## X I P H A R E ' S.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême?  
 Mais on vient. Cours, Ami, c'est Monime elle-même.





## S C E N E I I.

M O N I M E , X I P H A R E ' S .

M O N I M E .

**S** Eigneur ; je viens à vous. Car enfin aujourd'hui ,  
 Si vous m'abandonnez , quel sera mon appui !  
 Sans Parens , sans Amis , désolée & craintive ,  
 Reine long-temps de nom , mais en effet Captive ,  
 Et Veuve maintenant sans avoir eu d'Epoux ,  
 Seigneur , de mes malheurs ce sont-là les plus doux.  
 Je tremble à vous nommer l'Ennemi qui m'opprime.  
 J'espere toutefois qu'un Cœur si magnanime  
 Ne sacrifiera point les pleurs des Malheureux  
 Aux interests du sang qui vous unit tous deux.  
 Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace.  
 C'est lui, Seigneur, c'est lui, dont la coupable audace  
 Veut la force à la main m'attacher à son sort ,  
 Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.  
 Sous quel Astre fatal faut-il que je sois née ?  
 Au joug d'un autre hymen sans amour destinée ,  
 A peine je suis libre , & goûte quelque paix ,  
 Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.  
 Peut-être je devrois plus humble en ma misere ,  
 Me souvenir du moins que je parle à son Frere.  
 Mais soit raison , destin , soit que ma haine en lui  
 Confonde les Romains dont il cherche l'appui ,  
 Jamais Hymen formé sous le plus noir auspice  
 De l'Hymen que je crains n'égala le supplice.

Et

Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,  
 Si je n'ai plus pour moy que mon seul desespoir;  
 Au pied du même Autel où je suis attenduë,  
 Seigneur, vous me verrez à moi-même renduë.  
 Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,  
 Et dont jamais encor je n'ay pû disposer.

XIPHARE'S.

Madame, assurez-vous de mon obéissance.  
 Vous avez dans ces lieux une entière puissance.  
 Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs.  
 Mais vous ne sçavez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé quel nouveau malheur peut affliger Monime,  
 Seigneur?

XIPHARE'S.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,  
 Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui,  
 Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous!

XIPHARE'S.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes.  
 Attestez, s'il le faut, les puissances celestes  
 Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,  
 Pere, Enfans animez à vous persecuter.  
 Mais avec quelque ennui que vous puissiez apprendre  
 Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,  
 Jamais tous vos malheurs ne sçauroient approcher  
 Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.  
 Ne croyez point pourtant que semblable à Pharnace  
 Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place,  
 Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,  
 Et vous ne dépendrez ni de lui, ni de moi.  
 Mais quand je vous auray pleinement satisfaite,  
 En quels lieux avez-vous choisi vôtre retraite?

Sera-ce loin , Madame , ou près de mes Etats ?  
 Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas ?  
 Verrez-vous d'un même œil le crime & l'innocence ?  
 En fuyant mon Rival fuirez-vous ma présence ?  
 Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits ,  
 Faudra-t-il me refoudre à ne vous voir jamais ?

## M O N I M E.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

## X I P H A R E ' S.

Hé quoy , belle Monime ,  
 Si le temps peut donner quelque droit legitime ,  
 Faut-il vous dire icy que le premier de tous  
 Je vous vis , je formai le dessein d'estre à vous ;  
 Quand vos charmes naissans inconnus à mon Pere ,  
 N'avoient encor paru qu'aux yeux de vôtre Mere ?  
 Ah si par mon devoir forcé de vous quitter ,  
 Tout mon amour alors ne pût pas éclater ;  
 Ne vous souvient-ils plus sans compter tous le reste ,  
 Combien je me plains de ce devoir funeste ?  
 Ne vous souvient-ils plus, en quittant vos beaux yeux ,  
 Quelle vive douleur attendrit mes adieux ?  
 Je m'en souviens tout seul. Avoüez-le , Madame ,  
 Je vous rappelle un songe effacé de vôtre ame.  
 Tandis que loin de vous sans espoir de retour ,  
 Je nourrissois encore un malheureux amour ,  
 Contente & resoluë à l'hymen de mon Pere ,  
 Tous les malheurs du Fils ne vous affligeoient guere ?

## M O N I M E.

Helas !

## X I P H A R E ' S.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis ?

## M O N I M E.

Prince . . . n'abusez point de l'état où je suis.

# TRAGÉDIE.

XIPHARE'S.

En abuser ? O Ciel ! Quand je cours vous défendre ,  
Sans vous demander rien , sans oser rien prétendre.  
Que vous dirai-je enfin ? Lors que je vous promets  
De vous mettre en état de ne me voir jamais.

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sçauriez faire.

XIPHARE'S.

Quoy malgré mes sermens vous croyez le contraire ?  
Vous croyez qu'abusant de mon autorité ,  
Je prétens attenter à vôtre liberté !

On vient , Madame , on vient . . . Expliquez-vous de  
grace.

Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace ;  
Pour me faire , Seigneur , consentir à vous voir ,  
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARE'S.

Ah Madame . . . .

MONIME.

Seigneur , vous voyez vôtre Frere ;





## S C E N E III.

MONIME , PHARNACE , XIPHARE'S.

P H A R N A C E.

**J**usques à quand , Madame , attendrez-vous mon  
Pere ?

Des témoins de sa mort viennent à tous momens  
Condamner vôtre doute & vos retardemens.

Venez , fuyez l'aspect de ce Climat sauvage ,  
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.

Un Peuple obéissant vous attend à genoux ,  
Sous un Ciel plus heureux & plus digne de vous.

Le Pont vous reconnoît dès long-temps pour sa  
Reine ,

Vous en portez encor la marque souveraine ;

Et ce bandeau Royal fut mis sur vôtre front  
Comme un gage assuré de l'Empire de Pont.

Maître de cet Etat que mon Pere me laisse ,  
Madame , c'est à moi d'accomplir sa promesse.

Mais il faut , croyez-moi , sans attendre plus tard ,  
Ainsi que nôtre hymen presser nôtre départ.

Nos interests communs , & mon cœur le demandent.

Prests à vous recevoir mes vaisseaux vous attendent ,

Et du pié de l'Autel vous y pouvez monter ,

Souverainé des Mers , qui vous doivent porter.

## MONIME.

Seigneur, tant de bontez ont lieu de me confondre.  
Mais puisque le temps presse, & qu'il faut vous ré-  
pondre ;

Puis-je laissant la feinte & les déguisemens,  
Vous découvrir icy mes secrets sentimens ?

## PHARNACE.

Vous pouvez tout.

## MONIME.

Je croy que je vous suis connue.  
Ephese est mon pais. Mais je suis descendue  
D'Ayeux, ou Rois, Seigneur, ou Heros, qu'autrefois  
Leur vertu chez les Grecs mit au dessus des Rois.  
Mithridate me vit. Ephese & l'Ionie  
A son heureux Empire étoit alors unie.  
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foy.  
Ce fut pour ma famille une suprême loy.  
Il fallut obéir. Esclave couronnée  
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.  
Le Roy qui m'attendoit au sein de ses Etats,  
Vit emporter ailleurs ses desseins & ses pas :  
Et tandis que la Guerre occupoit son courage,  
M'envoya dans ces lieux éloignez de l'orage.  
J'y vins. J'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,  
Mon Pere paya cher ce dangereux honneur,  
Et les Romains vainqueurs pour premiere Victime  
Prirent Philopœmen le Pere de Monime.  
Sous ce titre funeste il se vit immoler.  
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.  
Quelque juste fureur dont je sois animée,  
Je ne puis point à Rome opposer une Armée.  
Inutile témoin de tous ses attentats,  
Je n'ay pour me vanger ni Sceptre, ni soldats.  
Enfin, je n'ay qu'un cœur. Tout ce que je puis faire

C'est de garder la foi que je dois à mon Pere ,  
De ne point dans son sang aller tremper mes mains ,  
En épousant en vous l'Allié des Romains.

P H A R N A C E.

Que parlez-vous de Rome , & de son Alliance :  
Pourquoi tout ce discours & cette défiance ?  
Qui vous dit qu'avec eux je prétens m'allier ?

M O N I M E.

Mais vous-même , Seigneur , pouvez-vous le nier ?  
Comment m'offrirez-vous l'entrée & la Couronne  
D'un Pais que par tout leur Armée environne ,  
Si le traité secret qui vous lie aux Romains  
Ne vous en assuroit l'Empire & les chemins ?

P H A R N A C E.

De mes intentions je pourrois vous instruire ,  
Et je sçai les raisons que j'aurois à vous dire ;  
Si laissant en effet les vains déguisemens ,  
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentimens.  
Mais enfin je commence après tant de traverses ,  
Madame , à rassembler vos excuses diverses.  
Je croy voir l'intérest que vous voulez celer ,  
Et qu'un autre qu'un Pere icy vous fait parler.

X I P H A R E ' S.

Quel que soit l'intérest qui fait parler la Reine ,  
La réponse , Seigneur , doit-elle estre incertaine ?  
Et contre les Romains vôtre ressentiment ,  
Doit-il pour éclater balancer un moment ?  
Quoy nous aurons d'un Pere entendu la disgrâce ?  
Et lents à le venger , prompts à remplir sa place ,  
Nous mettrons nôtre honneur & son sang en oubly ?  
Il est mort. Sçavons-nous s'il est ensevely ?  
Qui sçait si dans le temps que vôtre ame empresseée  
Forme d'un doux hymen l'agreable pensée ;  
Ce Roy , que l'Orient tout plein de ses exploits ,  
Peut nommer justement le dernier de ses Rois ,



Dans ses propres Etats privé de sepulture,  
 Ou couché sans honneur dans une foule obscure,  
 N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,  
 Et des indignes Fils qui n'osent le venger?  
 Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore:  
 Si dans tout l'Univers quelque Roy libre encore,  
 Parthe, Scythe, ou Sarmathe, aime sa liberté,  
 Voilà nos Alliez. Marchons de ce côté.  
 Vivons ou perissons dignes de Mithridate,  
 Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flate,  
 A défendre du joug & nous & nos Etats,  
 Qu'à contraindre des cœurs, qui ne se donnent pas.

P H A R N A C E.

Il sçait vos sentimens. Me trompois-je, Madame!  
 Voilà cet interest si puissant sur vôtre ame,  
 Ce Pere, ces Romains que vous me reprochez.

X I P H A R E ' S.

J'ignore de son cœur les sentimens cachez.  
 Mais je m'y soumettrois, sans vouloir rien prétendre,  
 Si comme vous, Seigneur, je croyois les entendre.

P H A R N A C E.

Vous feriez bien, & moy je fais ce que je doy.  
 Vôtre exemple n'est pas une regle pour moy.

X I P H A R E ' S.

Toutefois en ces lieux je ne connois personne,  
 Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

P H A R N A C E.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainfi

X I P H A R E ' S.

Je le puis à Colchos, & je le puis icy.

P H A R N A C E.

Icy? Vous y pourriez rencontrer vôtre perte.



## S C E N E I V.

MONIME, PHARNACE, XIPHARE'S,  
PHOEDIME.

PHOEDIME.

**P**Rinces, toute la mer est de vaisseaux couverte,  
Et bien-tost démentant le faux bruit de sa mort,  
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME.

Mithridate !

XIPHARE'S.

Mon Pere !

PHARNACE.

Ah ! Que viens-je d'entendre ?

PHOEDIME.

Quelques vaisseaux legers sont venus nous l'ap-  
prendre,

C'est lui-même. Et déjà pressé de son devoir,  
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARE'S.

Qu'avons-nous fait !

MONIME, à Xipharés.

Adieu, Prince. Quelle nouvelle !





## SCÈNE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

**M**ithridate revient ! Ah ! Fortune cruelle !  
 Ma vie & mon amour tous deux courent ha-  
 zard.

Les Romains que j'attens arriveront trop tard.  
 Comment faire ? \* J'entens que vôtre cœur soupire,  
 Et j'ai conçu l'Adieu qu'elle vient de vous dire,  
 Prince. Mais ce discours demande un autre temps.  
 Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.  
 Mithridate revient peut-être inexorable.  
 Plus il est malheureux, plus il est redoutable.  
 Le peril est pressant, plus que vous ne pensez.  
 Nous sommes criminels, & vous le connoissez.  
 Rarement l'amitié désarme sa colere.  
 Ses propres Fils n'ont point de Juge plus severe.  
 Et nous l'avons vû même à ses cruels soupçons,  
 Sacrifier deux Fils pour de moindres raisons.  
 Craignons pour vous, pour moy, pour la Reine  
 elle-même.

Je la plains, d'autant plus que Mithridate l'aime,  
 Amant avec transport, mais jaloux sans retour,  
 Sa haine va toujours plus loin que son amour.  
 Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte.  
 Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.  
 Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,  
 Et j'auray des secours que je n'explique pas.

\* à Xipharés.

M'en croirez-vous ? Courrons assurer nôtre grace ;  
 Rendons-nous vous & moi maîtres de cette Place ;  
 Et faisons qu'à ses Fils il ne puisse dicter  
 Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARE'S.

Je sçai quel est mon crime , & je connois mon Pere.  
 Et j'ai par dessus vous le crime de ma Mere.  
 Mais quelque Amour encor qui me pût ébloüir ,  
 Quand mon Pere paroît je ne sçay qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidelles l'un à l'autre.  
 Vous sçavez mon secret , j'ay penetré le vôtre.  
 Le Roy toujourns fertile en dangereux détours ,  
 S'armera contre nous de nos moindres discours.  
 Vous sçavez sa coûtume , & sous quelles tendresses  
 Sa haine sçait cacher ses trompeuses adresses.  
 Allons. Puis qu'il le faut , je marche sur vos pas.  
 Mais en obéissant ne nous trahissons pas.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

QUOY, vous êtes icy quand Mithridate arrive,  
 Quand, pour le recevoir chacun court sur la rive!  
 Que faites-vous? Madame, Et quel ressouvenir  
 Tout à coup vous arrête, & vous fait revenir?  
 N'offenserez-vous point un Roy qui vous adore,  
 Qui presque vôtres Epoux....

MONIME.

Il ne l'est pas encore,  
 Phœdime, & jusques-là je croi que mon devoir  
 Est de l'attendre icy, sans l'aller recevoir.

PHOEDIME.

Mais ce n'est point, Madame, un Amant ordinaire.  
 Songez qu'à ce grand Roy promise par un Père,  
 Vous avez de ses feux un gage solennel,  
 Qu'il peut quand il voudra confirmer à l'Autel.  
 Croyez-moi, montrez-vous, venez à sa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre.

Voi ce visage en pleurs , & loin de le chercher ,  
Di-moi plutôt , di-moi que je m'aille cacher.

P H O E D I M E.

Que dites-vous ? O Dieux !

M O N I M E.

Ah retour qui me tué !

Malheureuse ! Comment paroîtrai-je à sa vue ,  
Son Diadème au front , & dans le fond du cœur ,  
Phœdime... Tu m'entens , & tu vois ma rougeur.

P H O E D I M E.

Ainsi vous retombez dans les mêmes allarmes  
Qui vous ont dans la Grece arraché tant de larmes ?  
Et toujours Xipharés revient vous traverser ?

M O N I M E.

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser.  
Xipharés ne s'offroit alors à ma memoire ,  
Que tout plein de vertus , que tout brillant de gloire ,  
Et je ne sçavois pas que pour moi plein de feux ,  
Xipharés des mortels fût le plus amoureux.

P H O E D I M E.

Il vous aime , Madame ! Et ce Heros aimable...

M O N I M E.

Est aussi malheureux que je suis miserable.  
Il m'adore , Phœdime , & les mêmes douleurs  
Qui m'affligoient icy le tourmentoient ailleurs.

P H O E D I M E.

Sçait-il en sa faveur jusqu'où va vôtre estime ?  
Sçait-il que vous l'aimez ?

M O N I M E.

Il l'ignore , Phœdime.

Les Dieux m'ont secouruë , & mon cœur affermi  
N'a rien dit , ou du moins n'a parlé qu'à demi.  
Helas ! si tu sçavois , pour garder le silence ,  
Combien ce triste cœur s'est fait de violence !

Quels assauts, quels combats j'ai tantost soutenus !  
 Phœdime, si je puis je ne le verrai plus.  
 Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,  
 Je verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.  
 Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.  
 Mais n'importe, s'il m'aime il en jouïra peu.  
 Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,  
 Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

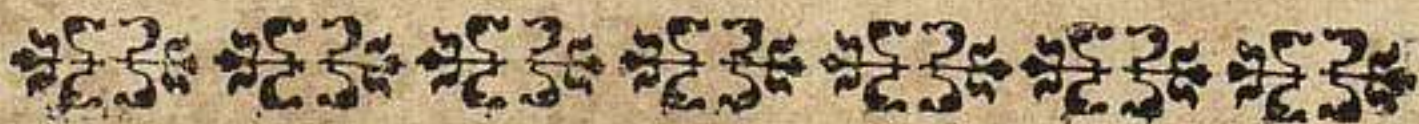
PHŒDIME.

On vient. Que faites-vous, Madame ?

MONIME.

Je ne puis.

Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis.



SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE,  
 XIPHARE'S, ARBATE,  
 Gardes.

MITHRIDATE.

**P**Rinces, quelques raisons que vous me puissiez dire,  
 Votre devoir icy n'a point dû vous conduire,  
 Ni vous faire quitter en de si grands besoins,  
 Vous le Pont, vous Colchos, confiez à vos soins.  
 Mais vous avez pour juge un Pere qui vous aime.  
 Vous avez cru des bruits que j'ai semez moi-même,  
 Je vous crois innocens puis que vous le voulez,  
 Et je rends grace au Ciel qui nous a rassemblez.

Tout vaincu que je suis , & voisin du naufrage ,  
 Je medite un Dessein digne de mon courage.  
 Vous en ferez tantost instruits plus amplement.  
 Allez , & laissez-moi reposer un moment.



## S C E N E I I I.

M I T H R I D A T E , A R B A T E .

M I T H R I D A T E .

**E**Nfin après un an , tu me revois , Arbate ,  
 Non plus comme autrefois cet heureux Mithri-  
 Qui de Rome toujourns balançant le destin , (date,  
 Tenois entr'elle & moy l'Univers incertain.  
 Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage  
 D'une nuit , qui laissoit peu de place au courage.  
 Mes Soldats presque nuds dans l'ombre intimidez ,  
 Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardez ,  
 Le desordre par tout redoublant les allarmes ,  
 Nous-mêmes contre nous tournant nos propres ar-  
 mes ,  
 Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux ,  
 Enfin toute l'horreur d'un combat tenebreux ;  
 Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste ?  
 Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste.  
 Et je ne dois la vie en ce commun effroy ,  
 Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moy.  
 Quelque temps inconnu j'ai traversé le Phase.  
 Et de là penetrant jusqu'au pié du Caucase ,  
 Bien-tost dans des vaisseaux sur l'Euxin préparez ,  
 J'ai rejoint de mon Camp les restes separez,



Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,  
 J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.  
 Toujours du même amour tu me vois enflamé.  
 Ce cœur nourri de sang, & de guerre affamé,  
 Malgré le faix des ans & du sort qui m'opprime,  
 Traîne par tout l'amour qui l'attache à Monime,  
 Et n'a point d'ennemis, qui lui soient odieux,  
 Plus que deux Fils ingrats, que je trouve en ces lieux.

A R B A T E.

Deux Fils, Seigneur!

M I T H R I D A T E.

Ecoute. A travers ma colere

Je veux bien distinguer Xipharés de son Frere.  
 Je sçay que de tout temps à mes ordres soumis,  
 Il hait autant que moy nos communs ennemis.  
 Et j'ai vû sa valeur à me plaire attachée,  
 Justifier pour lui ma tendresse cachée.  
 Je sçai même, je sçai avec quel desespoir,  
 A tout autre interest préférant son devoir,  
 Il courut démentir une Mere infidelle,  
 Et tira de son crime une gloire nouvelle.  
 Et je ne puis encor, ni n'oserois penser  
 Que ce Fils si fidelle ait voulu m'offenser.  
 Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils atten-  
 dre?

L'un & l'autre à la Reine ont-ils osé prétendre?  
 Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder?  
 Moy-même de quel œil dois-je icy l'aborder?  
 Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprès d'elle;  
 Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidelle.  
 Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vû? Que sçais-tu?  
 Depuis quel tems, pourquoi, comment t'es-tu rendu?

A R B A T E.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace  
 Aborda le premier au pié de cette Place.

Et de vôtre trépas autorisant le bruit  
 Dans ces murs aussi-tost voulut être introduit.  
 Je ne m'arrestai point à ce bruit temeraire.  
 Et je n'écoutois rien, si le Prince son Frere  
 Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses  
 pleurs,  
 Ne m'eût en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin que firent-ils ?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine,  
 Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine,  
 Et s'offrir d'assurer par un hymen prochain,  
 Le bandeau qu'elle avoit reçu de vôtre main.

MITHRIDATE.

Traître ! sans lui donner le loisir de répandre  
 Les pleurs que son amour auroit dûs à ma cendre ?  
 Et son Frere ?

ARBATE.

Son Frere au moins jusqu'à ce jour,  
 Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'a-  
 mour,

Et toujours avec vous son cœur d'intelligence,  
 N'a semblé respirer que guerre & que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisoit icy ?

ARBATE.

Seigneur, vous en ferez tost ou tard éclaircy.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, &amp; je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ai pû compren-  
 dre,

Ce Prince a crû pouvoir après vôtre trépas,  
 Compter cette Province au rang de ses Etats ;

Et

Et sans connoître icy de loix que son courage,  
Il venoit par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer ;  
Si le Ciel de mon sort me laisse disposer.  
Oüy, je respire Arbate, & ma joye est extrême.  
Je tremblois, je l'avoüe, & pour un Fils que j'aime ;  
Et pour moi qui craignois de perdre un tel appuy,  
Et d'avoir à combattre un Rival tel que luy.  
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colere  
Un Rival dès long-temps soigneux de me déplaire ;  
Qui toujours des Romains admirateur secret,  
Ne s'est jamais contre-eux déclaré qu'à regret ;  
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue  
Ait pû porter ailleurs une amour qui m'est due,  
Malheur au criminel qui vient me la ravir,  
Et qui m'ose offenser, & n'ose me servir.  
L'aime-t-elle ?

ARBATE.

Seigneur, je voi venir la Reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez icy mon amour & ma haine,  
Epargnez mes malheurs, & daignez empêcher  
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.  
Arbate, c'est assez, qu'on me laisse avec elle.





## SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

**M** Adame, enfin le Ciel, près de vous me rappelle,  
Et secondant du moins mes plus tendres sou-  
hairs,

Vous rend à mon amour plus belle que jamais.

Je ne m'attendois pas que de nôtre hymenée

Je dusse voir si tard arriver la journée.

Ny qu'en vous retrouvant, mon funeste retour

Fist voir mon infortune & non pas mon amour.

C'est pourtant cet amour qui de tant de retraites,

Ne me laisse choisir que les lieux où vous estes;

Et les plus grands malheurs pourront me sembler  
doux,

Si ma présence icy n'en est point un pour vous.

C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.

Vous devez à ce jour dès long-temps vous attendre,

Et vous portez, Madame, un gage de ma foy

Qui vous dit tous les jours que vous estes à moy.

Allons donc assurer cette foy mutuelle.

Ma gloire loin d'icy vous & moy nous appelle,

Et sans perdre un moment pour ce noble dessein,

Aujourd'hui vôtre Fpoux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire.

Vous ont cédé sur moy leur souverain empire,

Et quand vous userez de ce droit tout-puissant,  
Je ne vous répondray qu'en vous obéissant.

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,  
Vous n'allez à l'Autel que comme une victime:  
Et moy tyran d'un cœur qui se refuse au mien,  
Même en vous possédant je ne vous devray rien.  
Ah Madame! Est-ce là dequoi me satisfaire?  
Faut-il que désormais renonçant à vous plaire  
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser?  
Mes malheurs en un mot me font-ils mépriser?  
Ha! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,  
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,  
Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,  
Vaincu, persecuté, sans secours, sans Etats,  
Errant de mers en mers, & moins Roy que Pirate,  
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,  
Apprenez que suivi d'un nom si glorieux  
Par tout de l'Univers j'attacherois les yeux,  
Et qu'il n'est point de Rois, s'ils sont dignes de l'être,  
Qui sur le trône assis n'enviaissent peut-être  
Au dessus de leur gloire un naufrage élevée,  
Que Rome, & quarante ans ont à peine achevé.  
Vous-même d'un autre œil me verriez-vous, Madame,

me,  
Si ces Grecs vos Ayeux revivoient dans votre ame?  
Et puis qu'il faut enfin que je sois votre Epoux,  
N'étoit-il pas plus noble, & plus digne de vous,  
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,  
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,  
Et de me rassurer, en flatant ma douleur,  
Contre la défiance attachée au malheur?  
Hé quoi n'avez-vous rien, Madame, à me répondre?

Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.

K.ij,

Vous demeurez muette ; & loin de me parler ;  
Je voy malgré vos soins vos pleurs prests à couler.

MONIME.

Moy , Seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.  
J'obéis. N'est-ce pas assez me faire entendre ?  
Et ne suffit-il pas . . .

MITHRIDATE.

Non , ce n'est pas assez ;

Je vous entens icy mieux que vous ne pensez.  
Je voy qu'on m'a dit vray. Ma juste jalousie  
Par vos propres discours est trop bien éclaircie,  
Je voy qu'un Fils perfide épris de vos beautez  
Vous a parlé d'amour , & que vous l'écoutez.  
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles.  
Mais il jouïra peu de vos pleurs infidelles.  
Madame , & désormais tout est sourd à mes lois ,  
Ou bien vous l'avez vû pour la dernière fois.  
Appelez Xipharés.

MONIME.

Ah! que voulez-vous faire ?

Xipharés . . . .

MITHRIDATE.

Xipharés n'a point trahi son Pere.  
Vous vous pressez en vain de le désavoïer ,  
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.  
Ma honte en seroit moindre ainsi que vôtre crime ,  
Si ce Fils en effet digne de vôtre estime ,  
A quelque amour encore avoit pû vous forcer.  
Mais qu'un Traître qui n'est hardi qu'à m'offenser ,  
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace ,  
Que Pharnace, en un mot , ait pû prendre ma place ,  
Qu'il soit aimé, Madame , & que je sois haï ?





## SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME,  
XIPHARE'S.

MITHRIDATE.

Venez, mon Fils, venez, vôtre Pere est trahi.  
Un Fils audacieux insulte à ma ruine,  
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,  
Aime la Reine enfin, lui plaît, & me ravit  
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.  
Heureux pourtant, heureux! que dans cette disgrâce  
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace,  
Qu'une Mere infidelle, un Frere audacieux  
Vous presentent en vain leur exemple odieux.  
Ouy, mon Fils, c'est vous seul sur qui je me repose,  
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se  
propose,  
J'ay choisi dès long-temps pour digne compagnon,  
L'heritier de mon Sceptre, & sur tout de mon nom.  
Pharnace en ce moment, & ma flâme offensée  
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée.  
D'un voyage important les soins & les apprests,  
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prests,  
Mes soldats dont je veux tenter la complaisance,  
Dans ce même moment demandent ma presence.  
Vous cependant icy veillez pour mon repos.  
D'un Rival insolent arrestez les complots.

Ne quittez point la Reine, & s'il se peut vous-même  
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un Roy qui  
l'aime

Détournez-la, mon Fils, d'un choix injurieux.  
Juge sans interest vous la convaincrez mieux.  
En un mot c'est assez éprouver ma foiblesse.  
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,  
Que sçai-je ? à des fureurs, dont mon cœur outragé  
Ne se repentiroit qu'après s'être vengé.



## SCENE VI.

MONIME, XIPHARE'S.

XIPHARE'S.

**Q**ue dirai-je, Madame ? Et comment dois-je  
entendre.

Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre ?  
Seroit-il vrai, grands Dieux ! que trop aimé de vous,  
Pharnace eût en effet mérité ce courroux ?  
Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême ?

MONIME.

Pharnace ? ô Ciel ! Pharnace ? Ah qu'entens-je moi-  
même !

Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour  
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,  
Et que de mon devoir esclave infortunée,  
A d'éternels ennuis je me voye enchaînée ?



Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs.  
 A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs.  
 Malgré toute ma haine on veut qu'il m'ait sçû plaire.  
 Je le pardonne au Roy, qu'aveugle sa colere,  
 Et qui de mes secrets ne peut-estre éclairci.  
 Mais vous, Seigneur, mais vous, me traitez vous ainsi.

XIPHARÉS.

Ah, Madame, excusez un Amant qui s'égare,  
 Qui lui-même lié par un devoir barbare  
 Se voit prest de tout perdre, & n'ose se venger.  
 Mais des fureurs du Roy que puis-je enfin juger ?  
 Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.  
 Quel heureux criminel en peut être la cause ?  
 Qui ? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.  
 Plaiguez vôtre malheur sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÉS.

Je sçai trop quel tourment je m'apprête moi-même.  
 C'est peu de voir un pere épouser ce que j'aime.  
 Voir encor un Rival honoré de vos pleurs,  
 Sans doute c'est pour moi le comble des malheurs.  
 Mais dans mon desespoir je cherche à les accroître.  
 Madame, par pitié, faites-le moi connoître.  
 Quel est-il cet Amant ? qui dois-je soupçonner ?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?  
 Tantost quand je fuyois une injuste contrainte,  
 A qui contre Pharnace ay-je adressé ma plainte ?  
 Sous quel appui tantost mon cœur s'est-il jetté ?  
 Quel amour ay-je enfin sans colere écouté ?

XIPHARÉS.

O Ciel ! Quoi je serois ce bienheureux coupable,  
 Que vous avez pû voir d'un regard favorable ?  
 Vos pleurs pour Xipharés auroient daigné couler ?

## M O N I M E.

Oüy, Prince, il n'est plus temps de le dissimuler.  
 Ma douleur pour se taire a trop de violence.  
 Un rigoureux devoir me condamne au silence.  
 Mais il faut bien enfin malgré ses dures lois,  
 Parler pour la premiere & la dernière fois.  
 Vous m'aimez dès long-temps. Une égale tendresse  
 Pour vous depuis long-temps m'afflige & m'interesse.  
 Songez depuis quel jour ces funestes appas  
 Firent naître un amour qu'ils ne meritoient pas.  
 Rappelez un espoir, qui ne vous dura guere,  
 Le trouble où vous jetta l'amour de vôtre Pere,  
 Le tourment de me perdre, & de le voir heureux,  
 Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux ?  
 Vous n'en sçauriez, Seigneur, retracer la memoire,  
 Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire ;  
 Et lors que ce matin j'en écoutois le cours,  
 Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.  
 Inutile, ou plutôt funeste sympathie !  
 Trop parfaite union par le sort démentie !  
 Ah ! Par quel soin cruel le Ciel avoit-il joint  
 Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point !  
 Car quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,  
 Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire ;  
 Ma gloire me rappelle & m'entraîne à l'Autel,  
 Où je vais vous jurer un silence éternel.  
 J'entens, vous gemissez. Mais telle est ma misere.  
 Je ne suis point à vous, je suis à vôtre Pere.  
 Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,  
 Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.  
 J'attens du moins, j'attens de vôtre complaisance,  
 Que désormais par tout vous fuirez ma presence.  
 J'en viens de dire assez pour vous persuader  
 Que j'ay trop de raisons de vous le commander.

Mais

Mais après ce moment , si ce cœur magnanime  
 D'un véritable amour a brûlé pour Monime ,  
 Je ne reconnoy plus la foy de vos discours ,  
 Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

## XIPHARES.

Quelle marque, grand Dieu ! d'un amour déplorable !  
 Combien en un moment heureux & miserable !  
 De quel comble de gloire , & de felicitéz ,  
 Dans quel abîme affreux vous me precipitez !  
 Quoy ! j'aurai pû toucher un cœur comme le vôtre ?  
 Vous aurez pû m'aimer ? Et cependant un autre  
 Possèdera ce cœur dont j'attirois les vœux ?  
 Pere injuste , cruel , mais d'ailleurs malheureux !  
 Vous voulez que je fuie , & que je vous évite ?  
 Et cependant le Roy m'attache à vôtre suite.  
 Que dira-t-il ?

## MONIME.

N'importe , il me faut obéir.  
 Inventez des raisons qui puisse l'ébloüir.  
 D'un Heros tel que vous c'est-là l'effort suprême :  
 Cherchez , Prince , cherchez pour vous trahir vous-  
 même ,  
 Tout ce que pour jouïr de leurs contentemens ,  
 L'amour fait inventer aux vulgaires Amans.  
 Enfin je me connois , il y va de ma vie.  
 De mes foibles efforts ma vertu se défie.  
 Je sçai qu'en vous voyant , un tendre souvenir  
 Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir ;  
 Que je verrai mon ame en secret déchirée,  
 Revoler vers le bien , dont elle est séparée.  
 Mais je sçai bien aussi que s'il dépend de vous ,  
 De me faire cherir un souvenir si doux ;  
 Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée  
 N'en punisse aussi-tost la coupable pensée ,

Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher  
 Pour y laver ma honte , & vous en arracher.  
 Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reste,  
 Je me sens arrester par un plaisir funeste.  
 Plus je vous parle , & plus , trop foible que je suis ,  
 Je cherche à prolonger le peril que je suis.  
 Il faut pourtant , il faut se faire violence ,  
 Et sans perdre en adieux un reste de constance ,  
 Je fuis. Souvenez-vous , Prince , de m'éviter ,  
 Et meritez les pleurs que vous m'allez coûter.

## XIPHARÉS.

Ah Madame.... Elle fuit, & ne veut plus m'entendre.  
 Malheureux Xipharés , quel parti dois-tu prendre ?  
 On t'aime , on te bannit , toi-même tu vois bien  
 Que ton propre devoir s'accorde avec le sien.  
 Cours par un prompt trépas abreger ton supplice.  
 Toutefois attendons que son fort s'éclaircisse ,  
 t s'il faut qu'un Rival la ravisse à ma foy ,  
 Du moins , en expirant , ne la cedons qu'au Roy.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

MITHRIDATE, PHARNACE,  
XIPHARE'S.

MITHRIDATE.

**A** PPROCHEZ, mes Enfans. Enfin l'heure est  
venue

Qu'il faut que mon secret éclate à vôtre veuë.

A mes nobles projets je voy tout conspirer.

Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

Je fuis, ainsi le veut la Fortune ennemie.

Mais vous sçavez trop bien l'histoire de ma vie,

Pour croire que long-temps soigneux de me cacher

J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.

La Guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces.

Déjà plus d'une fois retournant sur mes traces,

Tandis que l'Ennemi par ma fuite trompé

Tenoit après son char un vain peuple occupé,

Et gravant en airain ses fresles avantages

De mes Etats conquis enchaînoit les images;

Le Bosphore m'a vû, par de nouveaux apprests,

Ramener la Terreur du fond de ses marais,

Lij

Et chassant les Romains de l'Asie étonnée  
 Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.  
 D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé  
 Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.  
 Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes  
 De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.  
 Des biens des Nations ravisseurs alterez,  
 Le bruit de nos trésors les a tous attirés :  
 Ils y courent en foule, & jaloux l'un de l'autre,  
 Desertent leur pais pour inonder le nostre.  
 Moy seul je leur resiste. Ou laissez, ou soumis  
 Ma funeste amitié pese à tous mes amis.  
 Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.  
 Le grand nom de Pompée assure sa conquête.  
 C'est l'effroy de l'Asie. Et loin de l'y chercher,  
 C'est à Rome, mes Fils, que je pretens marcher.  
 Ce dessein vous surprend, & vous croyez peut-être  
 Que le seul desespoir aujourd'huy le fait naître.  
 J'excuse vostre erreur. Et pour être approuvez,  
 De semblables projets veulent être achevez.

Ne vous figurez point, que de cette Contrée  
 Par d'éternels remparts Rome soit separée.  
 Je sçay tous les chemins par où je dois passer,  
 Et si la mort bien-toist ne me vient traverser,  
 Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,  
 Je vous rens dans trois mois au pié du Capitole.  
 Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours  
 Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ;  
 Que du Scythe avec moy l'alliance jurée  
 De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée ?  
 Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,  
 Nous verrons nostre camp grossir à chaque pas.  
 Daces, Pannoniens, la fiere Germanie,  
 Tous n'atendent qu'un Chef contre la tyrannie.

Vous avez vû l'Espagne , & sur tout les Gaulois  
Contre ces mêmes Murs qu'ils ont pris autrefois ,  
Exciter ma vengeance , & jusques dans la Grece  
Par des Ambassadeurs accuser ma paresse.

Ils sçavent que sur eux prest à se déborder  
Ce Torrent , s'il m'entraîne , ira tout inonder.  
Et vous les verrez tous prévenant son ravage ,  
Guider dans l'Italie , & suivre mon passage.

C'est-là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,  
Vous trouverez par tout l'horreur du nom Romain ,  
Et la triste Italie encor toute fumante  
Des feux qu'a rallumez sa liberté mourante.

Non , Princes , ce n'est point au bout de l'Univers  
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ,  
Et de près inspirant les haines les plus fortes ,  
Tes plus grands Ennemis , Rome , sont à tes portes.

Ah ! s'ils ont pû choisir pour leur Libérateur ,  
Spartacus , un Esclave , un vil Gladiateur ,  
S'ils suivent au combat des Brigans qui les vengent ,  
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent  
Sous les drapeaux d'un Roy long-temps victorieux ,  
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses Ayeux ?

Que dis-je ? En quel état croyez-vous la surprendre ?  
Vuide de Legions qui la puissent défendre ,  
Tandis que tout s'occupe à me persecuter ,  
Leurs femmes , leurs Enfans pourront-ils m'arrester ?

Marchons , & dans son sein rejettons cette guerre  
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la Terre.

Attaquons dans leurs murs ces Conquerans si fiers.  
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurspropres foyers.

Annibal l'a prédit , croyons-en ce grand Homme ,  
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.

Noyons-la dans son sang justement répandu.

Brûlons ce Capitole , où j'estois attendu.

Détruisons ses honneurs , & faisons disparoître  
 La honte de cent Rois , & la mienne peut-être ;  
 Et la flâme à la main effaçons tous ces Noms  
 Que Rome y consacroit à d'éternels affrons.

Voilà l'ambition dont mon ame est saisie.  
 Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie ,  
 J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.  
 Je sçais où je lui dois trouver des Défenseurs.  
 Je veux que d'ennemis par tout enveloppée  
 Rome rappelle en vain le secours de Pompée.  
 Le Parthe , des Romains comme moi la terreur ,  
 Consent de succéder à ma juste fureur.  
 Prest d'unir avec moi sa haine & sa famille ,  
 Il me demande un Fils pour Epoux à sa Fille.  
 Cet honneur vous regarde , & j'ai fait choix de vous ;  
 Pharnace. Allez , soyez ce bienheureux Epoux.  
 Demain , sans differer , je prétens que l'Aurore  
 Découvre mes Vaisseaux déjà loin du Bosphore.  
 Vous que rien n'y reti nt , partez dès ce moment  
 Et meritez mon choix par vôtre empressement.  
 Achevez cet hymen. Et repassant l'Euphrate  
 Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.  
 Que nos Tyrans communs en pâlisent d'effroy ,  
 Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moy.

## P H A R N A C E.

Seigneur , je ne vous puis déguiser ma surprise.  
 J'écoute avec transport cette grande entreprise.  
 Je l'admire. Et jamais un plus hardi dessein  
 Ne mit à des vaincus les armes à la main.  
 Sur tout j'admire en vous ce cœur infatigable  
 Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.  
 Mais si j'ose parler avec sincérité ,  
 En estes-vous réduit à cette extrémité ?



Pourquoi tenter si loin des courses inutiles  
 Quand vos Etats encor vous offrent tant d'aziles,  
 Et vouloir affronter des travaux infinis,  
 Dignes plutôt d'un Chef de malheureux bannis,  
 Que d'un Roy, qui n'aguere, avec quelque apparence,  
 De l'Aurore au couchant portoit son esperance,  
 Fondonoit sur trente Etats son Thrône florissant,  
 Dont le débris est même un Empire puissant ?  
 Vous seul, Seigneur, vous seul, après quarante années  
 Pouvez encor luter contre les destinées ;  
 Implacable ennemi de Rome, & du repos,  
 Comptez-vous vos soldats pour autant de Heros ?  
 Pensez-vous que ces cœurs tremblans de leur défaite,  
 Fatiguez d'une longue & penible retraite,  
 Cherchent avidement sous un Ciel étranger  
 La mort, & le travail pire que le danger ?  
 Vaincus plus d'une fois aux yeux de la Patrie,  
 Soutiendront-ils ailleurs un Vainqueur en furie ?  
 Sera-t-il moins terrible, & le vaincront-ils mieux  
 Dans le sein de sa Ville, à l'aspect de ses Dieux ?

Le Parthe vous recherche, & vous demande un  
 Gendre,

Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre  
 Lors que tout l'Univers sembloit nous protéger,  
 D'un Gendre sans appui voudra-t-il se charger ?  
 M'en irai-je moy seul, rebut de la Fortune,  
 Essuyer l'inconstance au Parthe si commune,  
 Et peut-être pour fruit d'un temeraire amour  
 Exposer vôtre nom au mépris de sa Cour ?  
 Du moins s'il faut céder, si contre nôtre usage  
 Il faut d'un Suppliant emprunter le visage,  
 Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,  
 Sâs vous-même implorer des Rois moindres que vous ;  
 Ne pourrions-nous pas prendre une plus seure voye ?  
 Jettons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joye.

Rome en vôtre faveur facile à s'appaiser. . . .

XIPHARÈS.

Rome, mon Frere ! ô Ciel ! Qu'osez-vous proposer ?  
 Vous voulez que le Roy s'abaisse & s'humilie ?  
 Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie ?  
 Qu'il se fie aux Romains , & subisse des lois  
 Dont il a quarante ans défendu tous les Rois ?  
 Continuez , Seigneur. Tout vaincu que vous estes ,  
 La guerre , les perils sont vos seules retraites.  
 Rome poursuit en vous un Ennemi fatal ,  
 Plus conjuré contre-elle , & plus craint qu'Annibal.  
 Tout couvert de son sang, quoique vous puissiez faire,  
 N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire ,  
 Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains  
 La donna dans l'Asie à cent mille Romains.

Toutefois épargnez vôtre tête sacrée.

Vous-même n'allez point de contrée en contrée ,  
 Montrer aux Nations Mithridate détruit ,  
 Et de vôtre grand nom diminuer le bruit.  
 Vôtre vengeance est juste ; il la faut entreprendre.  
 Brûlez le Capitole & mettez Rome en cendre.  
 Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins ,  
 Faites porter ce feu par de plus jeunes mains ,  
 Et tandis que l'Asie occupera Pharnace ,  
 De cette autre entreprise honorez mon audace.  
 Commandez. Laissez-nous de vôtre nom suivis  
 Justifier par tout que nous sommes vos Fils.  
 Embrassez par nos mains le Couchant & l'Aurore,  
 Remplissez l'Univers , sans sortir du Bosphore.  
 Que les Romains pressez de l'un à l'autre bout  
 Doutent où vous serez, & vous trouvent par tout.  
 Dès ce même moment ordonnez que je parte.  
 Icy tout vous retient : Et moy tout m'en écarte ,  
 Et si ce grand Dessein surpasse ma valeur ,  
 Du moins ce desespoir convient à mon malheur.

Trop heureux d'avancer la fin de ma misere,  
 J'iray... j'effaceray le crime de ma Mere.  
 Seigneur. Vous m'en voyez rougir à vos genoux,  
 J'ay honte de me voir si peu digne de vous.  
 Tout mon sang doit laver une tâche si noire.  
 Mais je cherche un trépas utile à vôtre gloire,  
 Et Rome unique objet d'un desespoir si beau,  
 Du Fils de Mithridate est le digne Tombeau.

MITHRIDATE *se levant.*

Mon Fils, ne parlons plus d'une Mere infidelle.  
 Vôtre Pere est content, il connoît vôtre zele,  
 Et ne vous verra point affronter de danger  
 Qu'avec vous son amour ne veuille partager,  
 Vous me suivrez, je veux que rien ne nous separe.  
 Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.  
 Les Vaisseaux sont tous prest. J'ay moi-même or-  
 donné

La suite, & l'appareil qui vous est destiné.  
 Arbate à cet Hymen chargé de vous conduire  
 De vôtre obéissance aura soin de m'instruire.  
 Allez. Et souûtenant l'honneur de vos Ayeux,  
 Dans cet embrassement recevez mes Adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.  
 Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que perir,  
 Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.  
 Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ay commandé de partir tout à l'heure.  
 Mais après ce moment.. Prince, vous m'entendez,  
 Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dûssiez vous presenter mille morts à ma vûë ,  
 Je ne sçaurois chercher une Fille inconnuë.  
 Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est où je t'atens.

Tu ne sçaurois partir , Perfide , & je t'entens.  
 Je sçai pourquoi tu fuis l'Hymen où je t'envoye.  
 Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proye.  
 Monime te retient. Ton amour criminel  
 Prétendoit l'arracher à l'Hymen paternel.  
 Ny l'ardeur dont tu sçais que l'ai recherchée ,  
 Ny déjà sur son front ma Couronne attachée ,  
 Ny cet azile même où je la fais garder ,  
 Ny mon juste couroux n'ont pû t'intimider.  
 Traître , pour les Romains tes lâches complaisances  
 N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses.  
 Il te manquoit encor ces perfides amours ,  
 Pour estre le supplice & l'horreur de mes jours.  
 Loin de t'en repentir , je voy sur ton visage  
 Que ta confusion ne part que de ta rage.  
 Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains  
 Tu ne coures me perdre, & me vendre aux Romains.  
 Mais avant que partir je me feray justice.  
 Je te l'ai dit.





## SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE;  
XIPHARÈS. Gardes.

MITHRIDATE.

**H** Ola, Gardes. Qu'on le saisisse.  
Oùï, lui-même, Pharnace. Allez, & de ce pas  
Qu'enfermé dans la Tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien ! Sans me parer d'une innocence vaine,  
Il est vray mon amour merite vôtre haine.  
J'aime. L'on vous a fait un fidelle recit.  
Mais Xipharés, Seigneur, ne vous a pas tout dit.  
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre  
Et ce Fils si fidelle a dû vous faire entendre,  
Que des mêmes ardeurs dès long-temps enflâmé,  
Il aime aussi la Reine, & même en est aimé.





## S C E N E III.

MITHRIDATE, XIPHARE'S.

XIPHARE'S.

**S** Eigneur, le croirez-vous qu'un dessein si coupable . . .

MITHRIDATE.

Mon Fils, je sçay dequoy vôtre Frere est capable.  
 Me preserve le Ciel de soupçonner jamais  
 Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits ;  
 Qu'un Fils, qui fut toujourns le bonheur de ma vie,  
 Ait pû percer ce cœur qu'un Pere lui confie.  
 Je ne le croiray point. Allez. Loin d'y songer,  
 Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.





## SCÈNE IV.

## MITHRIDATE.

**J**E ne le croiray point ? Vain espoir qui me flate !  
 Tu ne le crois que trop malheureux Mithridate.  
 Xipharés mon Rival ? Et d'accord avec luy  
 La Reine auroit osé me tromper aujourd'huy ?  
 Quoy ! De quelque côté que je tourne la vûe,  
 La foy de tous les cœurs est pour moy disparuë ?  
 Tout m'abandonne ailleurs ? Tout me trahit icy ?  
 Pharnace, Amis, Maîtresse ? Et toi, mon Fils, aussi ?  
 Toy de qui la vertu consolant ma disgrâce...  
 Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace !  
 Quelle foiblesse à moi d'en croire un Furieux,  
 Qu'arme contre son Frere un couroux envieux,  
 Ou dont le desespoir me troublant par des fables,  
 Grossit pour se sauver le nombre des coupables ?  
 Non, ne l'en croyons point. Et sans trop nous presser,  
 Voyons, examinons. Mais par où commencer ?  
 Qui m'en éclaircira ? Quels témoins ? Quel indice ?  
 Le Ciel en ce moment m'inspire un artifice.  
 Qu'on appelle la Reine. Oüi sans aller plus loin,  
 Je veux l'ouïr. Mon choix s'arrête à ce témoin.  
 L'amour avidement croit tout ce qui le flate.  
 Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'Ingrate ?  
 Voyons, qui son amour accusera des deux.  
 S'il n'est digne de moy, le piège est digne d'eux.  
 Trompons qui nous trahit. Et pour connoître un  
     Traître,  
 Il n'est point de moyens... Mais je la voy paroître.

Feignons. Et de son cœur d'un vain espoir flatté  
Par un mensonge adroit tirons la vérité.



## S C E N E V.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

**E**Nfin j'ouvre les yeux, & je me fais justice.  
 C'est faire à vos beautez un triste sacrifice,  
 Que de vous presenter, Madame, avec ma foy  
 Tout l'âge, & le malheur que je traîne avec moy.  
 Jusqu'icy la Fortune, & la victoire même  
 Cachoient mes cheveux blancs sous trente Diadèmes,  
 Mais ce temps-là n'est plus. Je regnois, & je fuis.  
 Mes ans se sont accrus. Mes honneurs sont détruits;  
 Et mon front dépoüillé d'un si noble avantage  
 Du temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage,  
 D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits.  
 D'un Camp prest à partir vous entendez les cris.  
 Sortant de mes Vaisseaux, il faut que j'y remonte  
 Quel temps pour un Hymen, qu'une fuite si prompte,  
 Madame! Et de quel front vous unir à mon sort,  
 Quand je ne cherche plus que la guerre & la mort?  
 Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.  
 Quand je me fais justice il faut qu'on se la fasse.  
 Je ne souffriray point que ce Fils odieux,  
 Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,  
 Possédant une amour, qui me fut déniée,  
 Vous fasse des Romains devenir l'Alliée.



Mon Trône vous est dû. Loin de m'en repentir.  
 Je vous y place même, avant que de partir ;  
 Pourvû que vous vouliez, qu'une main qui m'est  
 chere,  
 Un Fils, le digne objet de l'amour de son Pere,  
 Xipharés en un mot devenant vôtre Epoux,  
 Me vange de Pharnace, & m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharés ! Luy, Seigneur !

MITHRIDATE.

Oùi lui-même, Madame.

D'où peut naître à ce nom le trouble de vôtre ame ?  
 Contre un si juste choix qui peut vous revolter ?  
 Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter ?  
 Je le repete encor. C'est un autre moi-même,  
 Un Fils victorieux, qui me cherit, que j'aime.  
 L'ennemi des Romains, l'Heritier, & l'appuy  
 D'un Empire & d'un Nom qui va renaître en luy.  
 Et quoy que vôtre amour ait osé se promettre,  
 Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous ? O Ciel ! Pourriez-vous approuver...  
 Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprou-  
 ver ?

Cessez de tourmenter une ame infortunée.  
 Je sçai que c'est à vous que je fus destinée.  
 Je sçai qu'en ce moment pour ce nœud solemnel  
 La Victime, Seigneur, nous attend à l'Autel.  
 Venez.

MITHRIDATE.

Je le voi bien, quelque effort que je fasse,  
 Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.  
 Je reconnoi toujourns vos injustes mépris,  
 Ils ont même passé sur mon malheureux Fils.

MONIME.

Je le méprise !

## MITHRIDATE.

## MITHRIDATE.

Hé bien ? n'en parlons plus, Madame.  
 Continuez. Brûlez d'une honteuse flâme.  
 Tandis qu'avec mon fils je vais loin de vos yeux,  
 Chercher au bout du monde un trépas glorieux ;  
 Vous cependant icy servez avec son Frere,  
 Et vendez aux Romains le sang de vôtre Pere.  
 Venez. Je ne sçaurois mieux punir vos dédain,  
 Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains.  
 Et sans plus me charger du soin de vôtre gloire,  
 Je veux laisser de vous jusqu'à vôtre memoire.  
 Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

## MONIME.

Plûtost de mille morts dússiez-vous me punir.

## MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, & j'entens vôtre fuite.

## MONIME.

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je reduite ?  
 Mais enfin je vous crois, & je ne puis penser  
 Qu'à feindre si long-temps vous puissiez vous forcer.  
 Les Dieux me sont témoins, qu'à vous plaire bornée,  
 Mon ame à tout son fort s'étoit abandonnée.  
 Mais si quelque foiblesse avoit pû m'allarmer,  
 Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer ;  
 Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes allarmes  
 Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.  
 Ce Fils victorieux que vous favorisez,  
 Cette vivante image en qui vous vous plaisez,  
 Cet Ennemy de Rome & cet autre vous-même,  
 Enfin ce Xipharés que vous voulez que j'aime . . .

## MITHRIDATE.

Vous l'aimez !

## MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,  
 Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour Epoux ;

Avant

Avant que vôtre amour m'eût envoyé ce gage ,  
 Nous nous aimions... Seigneur , vous changez de  
 visage.

MITHRIDATE.

Non , Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.  
 Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.  
 Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée.  
 Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O Ciel ! Me ferois-je abusée ?

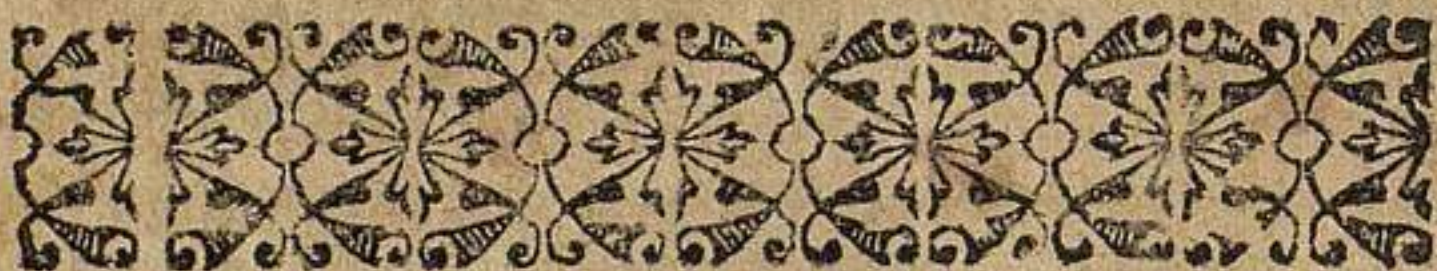


SCÈNE VI.

MITHRIDATE.

Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se jouoit de nous.  
 Ah Fils ingrat ! Tu vas me répondre pour tous.  
 Tu periras. Je sçais combien ta Renommée ,  
 Et tes fausses vertus ont séduit mon Armée.  
 Perfide , je te veux porter des coups certains :  
 Il faut , pour te mieux perdre , écarter les mutins ,  
 Et faisant à mes yeux partir les plus rebelles ,  
 Ne garder près de moy que des troupes fidelles.  
 Allons. Mais sans montrer un visage offensé ,  
 Dissimulons encor , comme j'ay commencé.

*Fin du troisième Acte.*



## ACTE IV.

### SCENE PREMIERE.

MONIME, PHOEDIME.

MONIME.

**P**HOEDIME, au nom des Dieux, fai ce que je  
desire.

Va voir ce qui se passe, & reviens me le dire.

Je ne sçai. Mais mon cœur ne se peut rassurer.

Mille soupçons affreux viennent me déchirer.

Que tarde Xipharés ? Et d'où vient qu'il differe

A seconder des vœux qu'autorise son Pere ?

Son Pere en me quittant me l'alloit envoyer.

Mais il feignoit peut-estre, il falloit tout nier.

Le Roy feignoit ? Et moi découvrant ma pensée...

O Dieux ! En ce peril m'auriez-vous délaissée !

Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment

Mon amour indiscret eût livré mon Amant ?

Quoy, Prince ! Quand tout plein de ton amour ex-  
trême,

Pour sçavoir mon secret tu me pressois toi-même,

Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché.

Je t'ay même puni de l'avoir attaché ;

Et quand de toy peut-être un Pere se défie ,  
 Que dis-je ? Quand peut-être il y va de ta vie ;  
 Je parle & trop facile à me laisser tromper ,  
 Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

## P H O E D I M E.

'Ah ! traitez-le , Madame , avec plus de justice.  
 Un grand Roy descend-il jusqu'à cet artifice ?  
 A prendre ce détour qui l'auroit pû forcer ?  
 Sans murmure à l'Autel vous l'alliez devancer.  
 Vouloit-il perdre un Fils qu'il aime avec tendresse ?  
 Jusqu'ici les effets secondent sa promesse.  
 Madame , il vous disoit qu'un important dessein ,  
 Malgré lui le forçoit à vous quitter demain.  
 Ce seul dessein l'occupe , & hâtant son voyage ,  
 Lui-même ordonne tout présent sur le rivage.  
 Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de Soldats ,  
 Et par tout Xipharés accompagne ses pas.  
 D'un Rival en fureur est-ce là la conduite ?  
 Et voit-on ses discours démentis par la suite ?

## M O N I M E.

Pharnace cependant par son ordre arrêté  
 Trouve en lui d'un Rival toute la dureté.  
 Phœdime , à Xipharés fera-t-il plus de grace ?

## P H O E D I M E.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace  
 L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

## M O N I M E.

Autant que je le puis je cede à tes raisons.  
 Elles calment un peu l'ennui qui me devore.  
 Mais pourtant Xipharés ne paroît point encore.

## P H O E D I M E.

Vaine erreur des Amans , qui pleins de leurs desirs ,  
 Voudroient que tout cedât au soin de leurs p'aisirs !  
 Qui prests à s'irriter contre le moindre obstacle . . .

MONIME.

Ma Phœdime , & qui peut concevoir ce miracle ?  
 Après deux ans d'ennuis , dont tu sçais tout le poids ;  
 Quoi ! je puis respirer pour la première fois ?  
 Quoj , cher Prince ! avec toy je me verrois unie ?  
 Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie ,  
 Tu verrois ton devoir , je verrois ma vertu  
 Approuver un amour si long-temps combattu ?  
 Je pourrois tous les jours t'affurer que je t'aime ?  
 Que ne viens-tu ? . .



## SCENE II.

MONIME, XIPHARES'S.

PHOEDIME.

MONIME.

**S**eigneur , je parlois de vous-même.  
 Mon ame souhaitoit de vous voir en ce lieu ,  
 Pour vous . . . .

XIPHARES'S.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu ! Vous ?

XIPHARES'S.

Oui , Madame , &amp; pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entens-je ? On me disoit... Helas ! ils m'ont trahie.

## XIPHARE'S.

Madame , je ne ſçay quel Ennemy couvert  
 Revelant nos ſecrets vous trahit & me perd.  
 Mais le Roy, qui tantost n'en croyoit point Pharnace,  
 Maintenant dans nos cœurs ſçait tout ce qui ſe paſſe.  
 Il feint , il me careſſe , & cache ſon deſſein.  
 Mais moy , qui dès l'enfance élevé dans ſon ſein ,  
 De tous ſes mouvemens ay trop d'intelligence ,  
 J'ay lû dans ſes regards ſa prochaine vengeance.  
 Il preſſe , il fait partir tous ceux, dont mon malheur  
 Pourroit à la revolte exciter la douleur.  
 De ſes fauſſes bontez j'ay connu la contrainte.  
 Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte.  
 Il a ſçû m'aborder , & les larmes aux yeux ,  
 On ſçait tout , m'a-t-il dit , ſauvez-vous de ces lieux.  
 Ce mot m'a fait fremir du peril de ma Reine.  
 Et ce cher intereſt eſt le ſeul qui m'ameine.  
 Je vous crains pour vous-même, & je viens à genoux,  
 Vous prier ma Princeſſe , & vous fléchir pour vous.  
 Vous dépendez icy d'une main violente ,  
 Que le ſang le plus cher rarement épouvante.  
 Et je n'oſe vous dire à quelle cruauté  
 Mithridate jaloux s'eſt ſouvent emporté.  
 Peut-être c'eſt moi ſeul que ſa fureur menace.  
 Peut-être en me perdant il veut vous faire grace.  
 Daignez au nom des Dieux , daignez en profiter.  
 Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.  
 Moins vous l'aimez , & plus tâchez de lui complaire.  
 Feignez. Efforcez-vous. Songez qu'il eſt mon Pere.  
 Vivez , & permettez que dans tous mes malheurs  
 Je puiſſe à vôtre amour ne coûter que des pleurs.

## MONIME.

Ah ! je vous ay perdu !

## XIPHARE'S.

Genereuſe Monime ,

Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.

Vôtre seule bonté n'est point ce qui me nuit.  
 Je suis un malheureux que le destin poursuit.  
 C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon Pere,  
 Qui le fit mon Rival, qui revolta ma Mere,  
 Et vient de susciter dans ce moment affreux.  
 Un secret Ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi ? Cet ennemi vous l'ignorez encore ?

XIPHARE'S.

Pour surcroit de douleur, Madame, je l'ignore.  
 Heureux ! si je pouvois avant que m'immoler,  
 Percer le traître cœur qui m'a pû deceler.

MONIME.

Hé bien, Seigneur, il faut vous le faire connoître.  
 Ne cherchez point ailleurs, cét ennemi, ce Traître.  
 Frappez. Aucun respect ne vous doit retenir.  
 J'ai tout fait. Et c'est moi que vous devez punir.

XIPHARE'S.

Vous !

MONIME.

Ah ! si vous sçaviez, Prince, avec quelle adresse  
 Le cruel est venu surprendre ma tendresse !  
 Quelle amitié sincere il affectoit pour vous !  
 Content s'il vous voyoit devenir mon Epoux.  
 Qui n'auroit crû. . . . Mais non, mon amour plus ti-  
 Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide. (mide  
 Les Dieux qui m'inspiroient, & que j'ai mal suivis,  
 M'ont fait taire trois fois par de secrets avis.  
 J'ay dû continuer. J'ai dû dans tout le reste . . .  
 Que sçai-je enfin ? J'ai dû vous être moins funeste.  
 J'ai dû craindre du Roy les dons empoisonnez,  
 Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARE'S.

Quoi ! Madame ? C'est vous, c'est l'amour qui m'ex-  
 pose ?



Mon malheur est parti d'une si belle cause ?  
 Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ?  
 Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux ?  
 Que voudrois-je de plus ? glorieux & fidelle ,  
 Je meurs. Un autre sort au Trône vous appelle.  
 Consentez-y , Madame , & sans plus résister.  
 Achevez un hymen qui vous y fait monter.

M O N I M E.

Quoi vous me demandez que j'épouse un Barbare ,  
 Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare ?

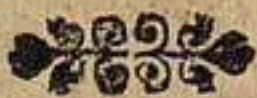
X I P H A R E ' S.

Songez , que ce matin , soumise à ses souhaits  
 Vous deviez l'épouser & ne me voir jamais.

M O N I M E.

Et connoissois-je alors toute sa barbarie ?  
 Ne voudriez vous point qu'approuvant sa furie ,  
 Après vous avoir vû tout percé de ses coups ,  
 Je suivisse à l'Autel un tyrannique Epoux ,  
 Et que dans une main de vôtre sang fumante  
 J'allasse mettre , hélas ! la main de vôtre Amante ?  
 Allez , de ses fureurs songez à vous garder ,  
 Sans perdre icy le temps à me persuader.  
 Le Ciel m'inspirera quel party je dois prendre.  
 Que seroit-ce , grands Dieux ! s'il venoit vous sur-  
 prendre ?

Que dis-je ? On vient. Allez. Courez. Vivez enfin ,  
 Et du moins attendez quel sera mon destin.





## SCENE III.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

**M** Adame , à quels perils il exposoit sa vie !  
C'est le Roy.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie,  
Va , ne le quitte point ; Et qu'il se garde bien  
D'ordonner de son sort , sans être instruit du mien.



## SCENE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

**A** Llons , Madame , allons. Une raison secrete  
Me fait quitter ces lieux , & hâter ma retraite.  
Tandis que mes soldats prests à suivre leur Roy ,  
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moy :  
Venez , & qu'à l'Autel m'a promesse accomplie  
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

MONIME.

Nous, Seigneur ?

MITHRIDATE.

Quoy, Madame, osez-vous balancer ?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser ?

MITHRIDATE.

J'eûs mes raisons alors. Oublions-les Madame.  
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flâme.  
Songez que vôtre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé pourquoy donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu ?

MITHRIDATE.

Quoy ! pour un Fils ingrat toujours préoccupée,  
Vous croiriez . . . .

MONIME.

Quoy, Seigneur ! Vous m'auriez donc trompée ?

MITHRIDATE

Perfide ! Il vous sied bien de tenir ce discours,  
Vous, qui gardant au cœur d'infidèles amours,  
Quand je vous élevois au comble de la gloire,  
M'avez des trahisons préparé la plus noire.  
Ne vous souvient-ils plus, cœur ingrat & sans foy,  
Plus que tous les Romains conjuré contre moy,  
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,  
Pour vous porter au Thrône, où vous n'osiez pré-  
tendre ?

Ne me regardez point vaincu, persecuté.  
Renvoyez-moy vainqueur, & par tout redouté.  
Songez de quelle ardeur dans Ephèse adorée,  
Aux Filles de cent Rois je vous ay préférée ;  
Et negligéant pour vous tant d'heureux Alliez,  
Quelle foule d'Etats je mettois à vos piés.  
Ah ! si d'un autre amour le paillard & vaincible  
Dés-lors à mes bontez vous rendoit insensible,

Pourquoi chercher si loin un odieux Epoux ?  
 Avant que de partir , pourquoi vous taisiez-vous ?  
 Attendiez-vous pour faire un aveu si funeste ,  
 Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste ;  
 Et que de toutes parts me voyant accabler ,  
 J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler ?  
 Cependant quand je veux oublier cet outrage ,  
 Et cacher à mon cœur cette funeste image ,  
 Vous osez à mes yeux rappeler le passé ,  
 Vous m'accusez encor , quand je suis offensé.  
 Je vois que pour un Traître un fol espoir vous flate.  
 A quelle épreuve , ô Ciel ! réduis-tu Mithridate !  
 Par quel charme secret laissai-je retenir  
 Ce courroux si severe , & si prompt à punir ?  
 Profitez du moment que mon amour vous donne.  
 Pour la dernière fois venez , je vous l'ordonne.  
 N'attirez point sur vous des perils superflus ,  
 Pour un Fils insolent que vous ne verrez plus.  
 Sans vous parer pour luy d'une foy qui m'est due :  
 Perdez-en la memoire , aussi bien que la vue ;  
 Et désormais sensible à ma seule bonté ,  
 Meritez le pardon qui vous est présenté.

## M O N I M E.

Je n'ay point oublié quelle reconnoissance ,  
 Seigneur , m'a dû ranger sous vôtre obéissance.  
 Quelque rang où jadis soient montez mes Ayeux ,  
 Leur gloire de si loin n'ébloüit point mes yeux.  
 Je songe avec respect de combien je suis née  
 Au dessous des grandeurs d'un si noble hymenée :  
 Et malgré mon panchant , & mes premiers desseins  
 Pour un Fils , après vous , le plus grands des humains,  
 Du jour que sur mon front on mit ce Diadème ,  
 Je renonçai , Seigneur , à ce Prince , à moi-même.  
 Tous deux d'intelligence à nous sacrifier ,  
 Loin de moy par mon ordre il couroit m'oublier.

Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre ;  
 Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre ,  
 Puisqu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux ,  
 Je faisois le bonheur d'un Heros tel que vous.  
 Vous seul , Seigneur , vous seul , vous m'avez arra-  
 chée

A cette obéissance , où j'estois attachée ;  
 Et ce fatal amour , dont j'avois triomphé ,  
 Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé ,  
 Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vûe ,  
 Vos détours l'ont surpris , & m'en ont convaincué.  
 Je vous l'ai confessé , je le dois soutenir.  
 En vain vous en pourriez perdre le souvenir ,  
 Et cet aveu honteux , où vous m'avez forcée ,  
 Demeurera toujourns présent à ma pensée.  
 Toujourns je vous croirois incertain de ma foy ;  
 Et le Tombeau, Seigneur, est moins triste pour moy,  
 Que le Lit d'un Epoux qui m'a fait cet outrage ,  
 Qui s'est acquis sur moy ce cruel avantage ,  
 Et qui me préparant un éternel ennuy ,  
 M'a fait rougir d'un feu , qui n'estoit pas pour luy.

MITHRIDATE.

C'est donc vôtre réponse? Et sans plus me complaire  
 Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?  
 Pensez-y-bien. J'attens pour me déterminer.

MONIME.

Non , Seigneur , vainement vous croyez m'étonner.  
 Je vous connois. Je sçai tout ce que je m'appreste ,  
 Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma teste.  
 Mais le dessein est pris. Rien ne peut m'ébranler.  
 Jugez-en , puis qu'ainsi je vous ose parler ,  
 Et m'emporte au delà de cette modestie ,  
 Dont jusqu'à ce moment je n'estois point sortie.  
 Vous vous estes servi de ma funeste main  
 Pour mettre à vôtre Fils un poignard dans le sein.

De ses feux innocens j'ai trahi le mystere ;  
 Et quand il n'en perdrait que l'amour de son Pere ,  
 Il en mourra , Seigneur. Ma foy , ni mon amour  
 Ne seront point le prix d'un si cruel détour.  
 Après cela jugez. Perdez une Rebelle.  
 Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle.  
 J'attendrai mon arrest , vous pouvez commander.  
 Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander ;  
 Croyez ( à la vertu je dois cette justice )  
 Que je vous trahis seule , & n'ai point de complice ;  
 Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis ,  
 Si j'en croyois , Seigneur , les vœux de vostre Fils.



## S C E N E V.

## MITHRIDATE.

**F**lle me quitte ? Et moy dans un lâche silence ,  
 Je semble de sa fuite approuver l'insolence ?  
 Peu s'en faut que mon cœur penchant de son côté  
 Ne me condamne encor de trop de cruauté !  
 Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?  
 Non , non , plus de pardon , plus d'amour pour l'In-  
 Ma colere revient , & je me reconnois. ( grate  
 Immolons en partant trois Ingrats à la fois.  
 Je vais à Rome , & c'est par de tels sacrifices  
 Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.  
 Je le dois , je le puis , ils n'ont plus de support.  
 Les plus sédi:ieux sont déjà loin du bord.  
 Sans distinguer entr'eux qui je hais , ou qui j'aime ,  
 Allons , & commençons par Xipharés luy-même.

Mais quelle est ma fureur ? Et qu'est-ce que je dis ?  
 Tu vas sacrifier , qui , malheureux ! ton Fils !  
 Un Fils que Rome craint ? qui peut venger son Pere ?  
 Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?  
 Ah ! dans l'état funeste où ma chute m'a mis ,  
 Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?  
 Songeons plutôt , songeons à gagner sa tendresse.  
 J'ay besoin d'un Vengeur , & non d'une Maîtresse.  
 Quoy ! Ne vaut-il pas mieux , puisqu'il faut m'en  
 priver ,  
 La ceder à ce Fils , que je veux conserver ?  
 Cedons-la. Vains efforts ! qui ne font que m'instruire  
 Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !  
 Je brûle , je l'adore , & loin de la bannir ...  
 Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.  
 Quelle pitié retient mes sentimens timides ?  
 N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?  
 O Monime ! ô mon Fils ! inutiles couroux !  
 Et vous, heureux Romains ! quel triomphe pour vous ,  
 Si vous sçaviez ma honte , & qu'un avis fidelle  
 De mes lâches combats vous portast la nouvelle !  
 Quoi ! des plus cheres mains craignant les trahisons ,  
 J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;  
 J'ay sçû par une longue & penible industrie ,  
 Des plus mortels venins prévenir la furie.  
 Ah ! qu'il eust mieux valu , plus sage , & plus heu-  
 reux ,  
 Et repoussant les traits d'un amour dangereux ,  
 Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées ,  
 Un cœur déjà glacé par le froid des années ?  
 De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?





## S C E N E V I.

MITHRIDATE, ARBATE.

A R B A T E.

S Eigneur, tous vos Soldats refusent de partir.  
 Pharnace les retient. Pharnace leur revele  
 Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

M I T H R I D A T E.

Pharnace ?

A R B A T E.

Il a séduit ses Gardes les premiers,  
 Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.  
 De mille affreux perils ils se forment l'image.  
 Les uns avec transport embrassent le rivage ;  
 Les autres qui partoient s'élancent dans les flots,  
 Ou présentent leurs dards aux yeux des Matelots.  
 Le desordre est par tout. Et loin de nous entendre ;  
 Ils demandent la Paix, & parlent de se rendre.  
 Pharnace est à leur tête, & flattant leurs souhaits,  
 De la part des Romains il leur promet la Paix.

M I T H R I D A T E.

Ah le Traître ! Courez. Qu'on appelle son Frere,  
 Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son Pere.

A R B A T E.

J'ignore son dessein. Mais un soudain transport  
 L'a déjà fait descendre, & courir vers le Port.  
 Et l'on dit que suivi d'un gros d'Amis fidelles,  
 On l'a vû se mêler au milieu des Rebelles.  
 C'est tout ce que j'en sçais.



TRAGEDIE.

151

MITHRIDATE.

Ah ! Qu'est-ce que j'entens ?  
Perfides , ma vengeance a tardé trop long-temps.  
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence  
Les Mutins n'oseroient soutenir ma présence.  
Je ne veux que les voir , je ne veux qu'à leurs yeux  
Immoler de ma main deux Fils audacieux.



SCENE VII.

MITHRIDATE, ARBATE,

ARCAS.

ARCAS.

**S**Eigneur , tout est perdu. Les Rebelles, Pharnace,  
Les Romains sont en foule autour de cette Place,

MITHRIDATE.

Les Romains !

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé.  
Et bien-tost dans ces Murs vous êtes assiégué.

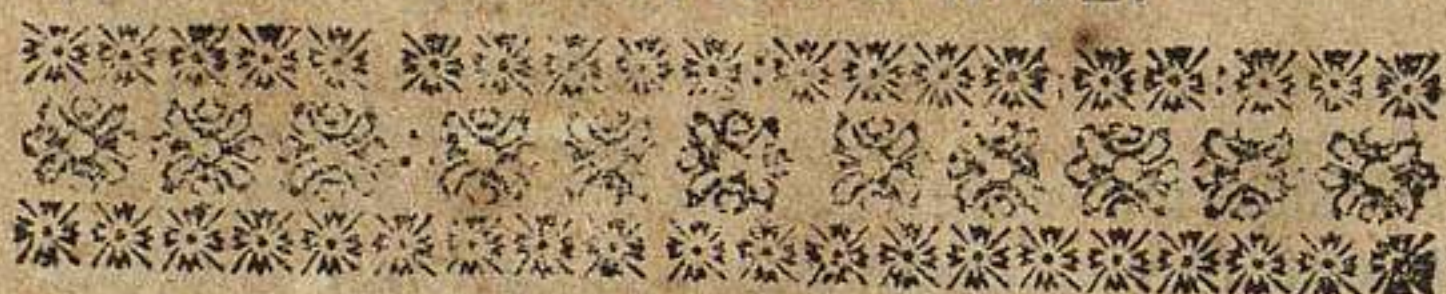
MITHRIDATE.

Ciel ! Courons. \* Ecoutez. Du malheur qui me presse  
Tu ne jouiras pas , infidelle Princesse.

\* à Arcas.

*Fin du quatrième Acte.*

N iiiij



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

**M**ADAME, où courez-vous ? Quels aveugles transports

Vous font tenter sur vous de criminels efforts ?

Hé quoy ! vous avez pû trop cruelle à vous-même,  
Faire un affreux lien d'un sacré Diadème ?

Ah ne voyez-vous pas, que les Dieux plus humains  
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains ?

MONIME.

Hé par quelle fureur obstinée à me suivre

Toy-même malgré moy veux-tu me faire vivre ?

Xipharés ne vit plus. Le Roy désespéré

Luy-même n'attend plus qu'un trépas assuré.

Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace ?

Perfide, prétens-tu me livrer à Pharnace ?

PHOEDIME.

Ah ! du moins attendez qu'un fidelle rapport

De son malheureux Frere ait confirmé la mort.

Dans la confusion que nous venons d'entendre ,  
 Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre ?  
 D'abord , vous le sçavez , un bruit injurieux  
 Le rangeoit du party d'un Camp séditioneux ;  
 Maintenant on vous dit que ces mesmes Rebelles  
 Ont tourné contre luy leurs armes criminelles.  
 Jugez de l'un par l'autre. Et daignez écouter....

MONIME.

Xipharés ne vit plus , il n'en faut point douter.  
 L'évenement n'a point démenty mon attente.  
 Quand je n'en n'aurois pas la nouvelle sanglante ;  
 Il est mort , & j'en ay pour garants trop certains ,  
 Son courage & son nom trop suspects aux Ro-  
 mains.

Ah ! Que d'un si beau sang dès long-temps alterée ,  
 Rome tient maintenant sa Victoire assurée !

Quel Ennemi son bras leur alloit opposer !

Mais sur qui , Malheureuse , oses-tu t'excuser ?

Quoi ! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'oppri-  
 mes ,

Et dans tous ses malheurs reconnoistre tes crimes ?

De combien d'Assassins l'avois-je envelopé ?

Comment à tant de coups seroit-il échappé ?

Il évitoit en vain les Romains & son Frere ,

Ne le livrois-je pas aux fureurs de son Pere ?

C'est moy , qui les rendant l'un de l'autre jaloux ,

Vins allumer le feu qui les embraze tous ,

Tison de la Discorde , & fatale Furie ,

Que le Demon de Rome a formée & nourrie.

Et je vis ? Et j'attens que de leur sang baigné

Pharnace des Romains revienne accompagné !

Qu'il étale à mes yeux sa parricide joye !

La mort au desespoir ouvre plus d'une voye.

Oùï, cruelles, en vain vos injustes secours  
 Me ferment du Tombeau les chemins les plus courts.  
 Je trouveray la mort jusques dans vos bras même.  
 Et toy fatal tissu, malheureux Diadème,  
 Instrument & témoin de toutes mes douleurs,  
 Bandeau que mille fois j'ay trempé de mes pleurs.  
 Au moins en terminant ma vie & mon supplice,  
 Ne pouvois-tu me rendre un funeste service ?  
 A mes tristes regards va, cesse de t'offrir.  
 D'autres armes sans toy sçauront me secourir,  
 Et perisse le jour, & la main meurtriere  
 Qui jadis sur mon front t'attacha la premiere.

## PHOEDIME.

On vient, Madame, on vient, Et j'espere qu'Arcas  
 Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas.





## SCÈNE II.

MONIME, PHOEDIME,  
ARCAS.

MONIME.

**E**N est-ce fait, Arcas ? Et le cruel Pharnace ...

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,  
Madame. On m'a chargé d'un plus funeste employ,  
Et ce poison vous dit la volonté du Roy.

PHOEDIME.

Malheureuse Princesse !

MONIME.

Ah quel comble de joye !  
Donnez. Dites, Arcas, au Roy qui me l'envoye,  
Que de tous les présens que m'a fait sa bonté,  
Je reçois le plus cher & le plus souhaité.  
A la fin je respire ; Et le Ciel me délivre  
Des secours importuns qui me forçoient de vivre.  
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois  
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

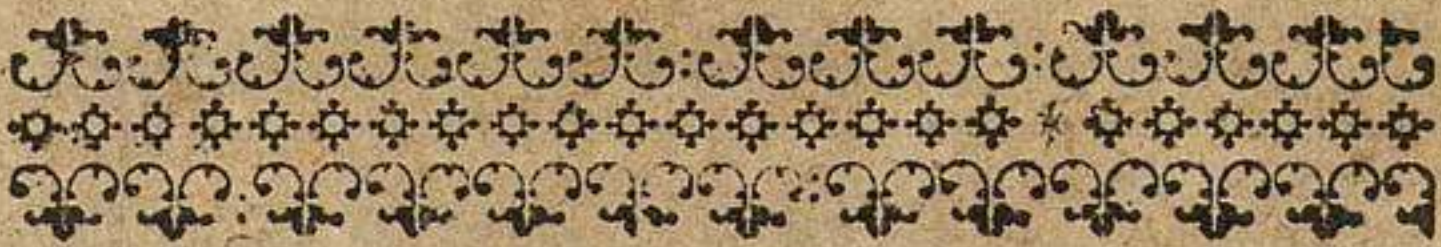
PHŒDIME.

Helas !

MONIME.

Retien tes cris , & par d'indignes larmes  
 De cet heureux moment ne trouble point les charmes  
 Si tu m'aimois. Phœdime , il falloit me pleurer ,  
 Quand d'un titre funeste on me vint honorer ;  
 Et lors que m'arrachant du doux sein de la Grece ,  
 Dans ce climat barbare on traîna ta Maîtresse.  
 Retourne maintenant chez ces Peuples heureux ;  
 Et si mon nom encor s'est conservé chez eux ,  
 Dy leur ce que tu vois , & de toute ma gloire ,  
 Phœdime , conte-leur la malheureuse histoire.  
 Et toy , qui de ce cœur , dont tu fus adoré ,  
 Par un jaloux destin fus toujours séparé.  
 Heros , avec qui même en terminant ma vie ,  
 Je n'ose en un tombeau demander d'estre unie.  
 Reçois ce sacrifice & puisse en ce moment ,  
 Ce Poison expier le sang de mon Amant.





## SCÈNE III.

MONIME, ARBATE,

PHOEDIME, ARCAS.

ARBATE.

**A** Rrestez , arrestez.

ARCAS.

Que faites-vous , Arbate ?

ARBATE.

Arrestez. J'accompli l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah ! laissez-moy.

**ARBATE** , *jettant le poison.*

Cessez , vous dis-je , & laissez-moy ,  
Madame , executer les volontez du Roy.

Vivez. Et vous Arcas , du succès de mon zele  
Cpurez à Mithridate apprendre la nouvelle.





## SCENE IV.

MONIME, ARBATE.

PHOEDIME.

MONIME.

AH ! trop cruel Arbate , à quoi m'exposez-vous ?  
 Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux ?  
 Et le Roy m'envoyant une mort si soudaine ,  
 Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine ?

ARBATE.

Vous l'allez voir paroître , & j'ose m'affurer ,  
 Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoy le Roy . . .

ARBATE.

Le Roy touche à son heure dernière ,  
 Madame , & ne voit plus qu'un reste de lumière.  
 Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats ,  
 Et Xipharés en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharés ? Ah grands Dieux ? Je doute si je veille ,  
 Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.



Xipharés vit encor, Xipharés, que mes pleurs . . .

## A R B A T E.

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.  
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée  
Ne vous a pas vous seule, & sans cause allarmée.  
Les Romains qui par tout l'appuyoient par des  
cris,

Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.  
Le Roy trompé luy-même en a versé des larmes.

Et désormais certain du malheur de ses armes,  
Par un rebelle Fils de toutes parts pressé,  
Sans espoir de secours tout prest d'estre forcé,  
Et voyant pour surcroist de douleur & de haine  
Parmi ses Étendarts porter l'Aigle Romaine;  
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,  
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.

D'abord il a tenté les atteintes mortelles  
Des Poisons que luy-même a crû les plus fidelles.  
Il les a trouvé tous sans force & sans vertu.  
*Vains secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu,  
Contre tous les Poisons soigneux de me défendre,  
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.  
Essayons maintenant des secours plus certains,  
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains.*  
Il parle, & défiant leurs nombreuses cohortes  
Du Palais à ces mots, il fait ouvrir les Portes.  
A l'aspect de ce front, dont la noble fureur  
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,  
Vous les eussiez vû tous, retournant en arriere;  
Laisser entre eux & nous une large carrière,  
Et déjà quelques-uns couroient épouventez,  
Jusques dans les vaisseaux qui les ont apportez.

Mais le diray-je, ô Ciel ! rassurez par Pharnace,  
 Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,  
 Ils reprennent courage, ils attaquent le Roy,  
 Qu'un reste de soldats défendoient avec moy.  
 Qui pourroit exprimer, par quels faits incroyables,  
 Quels coups, accompagnés de regards effroyables,  
 Son bras se signalant pour la dernière fois,  
 A de ce grand Heros terminé les exploits ?  
 Enfin las, & couvert de sang & de poussière,  
 Il s'estoit fait de morts une noble barrière.  
 Un autre Bataillon s'est avancé vers nous.  
 Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs  
 coups.

Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.  
 Mais luy, *C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate.*  
*Le sang, & la fureur m'emportent trop avant.*  
*Ne livrons pas sur tout Mithridate vivant.*  
 Aussi-tost dans son sein il plonge son épée.  
 Mais la mort fuit encor sa grande ame trompée.  
 Ce Heros dans mes bras est tombé tout sanglant,  
 Foible, & qui s'irritoit contre un trépas si lent,  
 Et se plaignant à moy de ce reste de vie,  
 Il soulevoit encor sa main appesantie,  
 Et marquant à mon bras la place de son cœur,  
 Sembloit d'un coup plus seur implorer la faveur.  
 Tandis que possédé de ma douleur extrême,  
 Je songe bien plutôt à me percer moy-même.  
 De grands cris ont soudain attiré mes regards.  
 J'ay vû, qui l'auroit crû ? j'ay vû de toutes parts,  
 Vaincus, & renversez les Romains, & Pharnace,  
 Fuyant vers leurs vaisseaux abandonner la place,  
 Et le Vainqueur vers nous s'avancant de plus près,  
 A mes yeux éperdus a montré Xipharés.

MONIME

## MONIME.

Juste Ciel !

## ARBATE.

Xipharés , toujours resté fidelle ,  
 Et qu'au fort du combat une troupe rebelle  
 Par ordre de son Frere avoit enveloppé :  
 Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé ,  
 Forçant les plus mutins , & regagnant le reste ,  
 Heureux & plein de joye en ce moment funeste ,  
 A travers mille morts , ardent , victorieux ,  
 S'estoit fait vers son Pere un chemin glorieux.  
 Jugez de quelle horreur cette joye est suivie.  
 Son bras aux pieds du Roy l'alloit jeter sans vie.  
 Mais on court , on s'oppose à son emportement.  
 Le Roy m'a regardé dans ce triste moment ,  
 Et m'a dit d'une voix qu'il pouffoit avec peine ,  
*S'il en est temps encor , cours , & sauve la Reine.*  
 Ces mots m'ont fait trembler pour vous , pour Xi-  
 pharés.

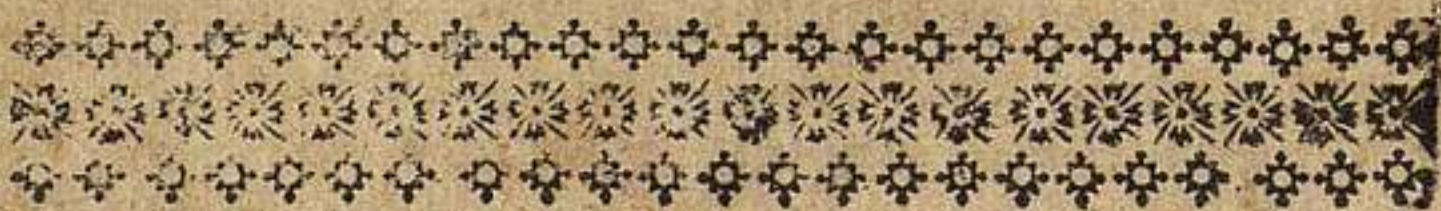
J'ay crains , j'ay soupçonné quelques ordres secrets.  
 Tout lassé que j'estois ma frayeur & mon zele ,  
 M'ont donné pour courir une force nouvelle ;  
 Et malgré nos malheurs , je me tiens trop heureux  
 D'avoir paré le coup , qui vous perdoit tous deux.

## MONIME.

Ah ! que de tant d'horreurs justement étonnée ,  
 Je plains de ce grand Roy la triste destinée !  
 Helas ! Et plût aux Dieux , qu'à son sort inhumain ,  
 Moy-même j'eusse pû ne point prester la main.  
 Et que simple témoin du malheur qui l'accable ,  
 Je le pusse pleurer sans en estre coupable !  
 Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits  
 Le sang du Pere , ô Ciel , & les larmes du Fils !

*Tome II.*





## SCENE DERNIERE.

MITHRIDATE, MONIME,  
XIPHARE'S, ARBATE, ARCAS.

*Gardes, qui soutiennent Mithridate.*

MONIME.

AH que vois-je, Seigneur, & quel sort est le  
vôtre !

MITHRIDATE.

Cessez, & retenez vos larmes l'un & l'autre.  
Mon sort de \* sa tendresse, & de votre amitié  
Veut d'autres sentimens que ceux de la pitié ;  
Et ma gloire plutôt digne d'être admirée,  
Ne doit point par des pleurs être deshonorée.

J'ai vangé l'Univers autant que je l'ai pû ;  
La Mort dans ce projet m'a seule interrompue  
Ennemy des Romains, & de la Tyrannie,  
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;  
Et j'ose me flater qu'entre les Noms fameux,  
Qu'une pareille haine a signalez contre eux,  
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,  
Ni de jour malheureux plus rempli leur Histoire.  
Le Ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon dessein,  
Rome en cendre me vist expirer dans son sein.

*\* en montrant Xipharés.*

Mais au moins quelque joye en mourant me console.  
 J'expire environné d'Ennemis que j'immolle.  
 Dans leur sang odieux j'ay pû tremper mes mains,  
 Et mes derniers regards ont vû fuir les Romains.  
 A mon Fils Xipharés je dois cette fortune.  
 Il épargne à ma mort leur présence importune.  
 Que ne puis-je payer ce service important  
 De tout ce que mon thrône eut de plus éclatant ?  
 Mais vous me tenez lieu d'Empire, de Couronne.  
 Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne,  
 Madame ; & tous ces vœux que j'exigeois de vous,  
 Mon cœur pour Xipharés vous les demande tous.

## M O N I M E.

Vivez, Seigneur, vivez pour le bonheur du Monde,  
 Et pour sa liberté qui sur vous seul se fonde.  
 Vivez pour triompher d'un Ennemy vaincu,  
 Pour venger . . .

## M I T H R I D A T E.

C'en est fait, Madame, & j'ay vécu.  
 Mon Fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre  
 Que de tant d'Ennemis vous puissiez vous défendre.  
 Bien-tost tous les Romains de leur honte irritez  
 Viendront icy sur vous fondre de tous côtez.  
 Ne perdez point le temps que vous laissez leur fuite,  
 A rendre à mon Tombeau des soins dont je vous quite.  
 Tant de Romains sans vie en cent lieux dispersez  
 Suffisent à ma cendre, & l'honorent assez.  
 Cachez-leur pour un temps vos noms, & vôtre vie.  
 Allez, reservez-vous . . .

## X I P H A R E' S.

Moy, Seigneur, que je fuie !  
 Que Pharnace impuni, les Romains triomphans  
 N'éprouvent pas bien-tost . . .

## MITHRIDATE.

Non, je vous le défens.

Tost ou tard il faudra que Pharnace perisse.

Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.

Mais je sens affoiblir ma force, & mes esprits.

Je sens que je me meurs. Approchez-vous mon Fils.

Dans cet embrassement dont la douceur me flate,

Venez, & recevez l'ame de Mithridate.

## M O N I M E.

Il expire.

## XIPHARE'S.

Ah, Madame! Unissons nos douleurs,

Et par tout l'Univers cherchons-luy des Vengeurs.

F I N.



# IPHIGENIE.

*TRAGEDIE.*

178  
22. 2  

---

260 2  
25. 2







## TRAGEDIE.



L n'y a rien de plus celebre dans les Poëtes que le sacrifice d'Iphigenie. Mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularitez de sacrifice. Les uns comme Eschyle dans Agamemnon, Sophocle dans Electra, & après eux Lucrece, Horace, & beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigenie fille d'Agamemnon, & qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrece au commencement de son premier Livre :

*Aulide quo pacto Triviai Virginis aram  
Iphianassai turparunt sanguine foede  
Ductores Danaum, &c.*

Et Clytemnestre dit dans Eschyle, qu'Agamemnon son mari qui vient d'expirer, rencontrera dans les Enfers Iphigenie sa Fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane ayant eu pitié de cette jeune Princesse, l'avoit enlevée & portée dans la Tauride, au moment

qu'on l'alloit sacrifier, & que la Déesse avoit fait trouver en sa place ou une Biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette Fable, & Ovide la mise au nombre des Metamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigenie. Plusieurs Auteurs, & entr'autres Stesichorus, l'un des plus fameux & des plus anciens Poètes Lyriques, ont écrit qu'il étoit bien vrai qu'une Princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigenie étoit une fille qu'Helene avoit eu de Thesée. Helene, disent ces Auteurs, ne l'avoit osé avoüer pour sa fille, parce qu'elle n'osoit déclarer à Menelas, qu'elle eût été mariée en secret avec Thesée. Pausanias \* rapporte & le témoignage & les noms des Poètes qui ont été de ce sentiment. Et il ajoûte que c'étoit la créance commune de tout le pais d'Argos.

Homere enfin le Pere des Poètes a si peu prétendu qu'Iphigenie fille d'Agammenon eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que dans le neuvième livre de l'Iliade, c'est-à-dire près de dix an depuis l'arrivée des Grecs devant

\* *Corinth. p. 125.*

Troye,

Troye, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille, sa fille Iphigenie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycene dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si differens, & sur tout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet Auteur que je dois l'heureux Personnage d'Eriphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette Tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la Scene par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse & aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigenie ? Et quelle apparence encore de dénouer ma Tragédie par le secours d'une Déesse & d'une machine, & par une métamorphose qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui seroit trop absurde & trop incroyable parmi nous ?

Je puis dire donc que j'ai été tres-heureux de trouver dans les Anciens cette autre Iphigenie, que j'ai pû représenter telle qu'il m'a plû, & qui tombant dans le malheur où cette Amante jalouse vouloit précipiter sa Rivale, merite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout-à-fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la Pièce est tiré du fond même de la Pièce. Et il ne faut que l'avoir vû représenter, pour com-

prendre quel plaisir j'ai fait au Spectateur, & en sauvant à la fin une Princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la Tragédie, & en la sauvant par une autre voye que par un miracle, qu'il n'auroit pû souffrir, parce qu'il ne le scauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce Heros se rend maître, & d'où il enleve Eriphyle avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, Poëte tres-connu parmi les Anciens, & dont Virgile \* & Quintilien font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit dans un de ses Poëmes, au rapport de Parthenius, qu'Achille avoit fait la conquête de cette Isle avant que de joindre l'armée des Grecs; & qu'il y avoit même trouvé une Princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses, en quoi je me suis un peu éloigné de l'Oeconomie & de la Fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les Passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoüe que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus aprouvez dans ma Tragédie. Et je l'avoüe d'autant plus volontiers, que ces ap-

\* *Eclog. 10. Instit. l. 10.*

probations m'ont confirmé dans l'estime & dans la veneration que j'ai toujours eu pour les Ouvrages qui nous restent de l'Antiquité. J'ay reconnu avec plaisir par l'effet qu'a produit sur nôtre Theatre, tout ce que j'ay imité ou d'Homere, ou d'Euripide, que le bon sens & la raison étoient les mêmes dans tous les Siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celuy d'Athenes. Mes Spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus sçavant peuple de la Grece, & qui ont fait dire, qu'entre les Poètes, Euripide étoit extrêmement tragique, *τραγικώτατος*, c'est-à-dire, qu'il sçavoit merveilleusement exciter la compassion & la terreur, qui sont les véritables effets de la Tragédie.

Je m'étonne après cela, que des Modernes ayent témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand Poète dans le jugement qu'ils ont fait de son Alceste. Il ne s'agit point icy de l'Alceste. Mais en vérité j'ay trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa memoire, & pour laisser échapper l'occasion de le reconciler avec ces Messieurs. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit, que parce qu'ils n'ont pas bien lû l'Ouvrage sur le-

quel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs Objections pour leur montrer qu'e j'ai raison de parler ainsi. Je dy la plus importante de leurs Objections. Car ils la repetent à chaque page, & ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse repliquer.

Il y a dans l'Alceste d'Euripide une Scene merveilleuse, où Alceste qui se meurt & qui ne peut plus se soutenir, dit à son mary les derniers adieux. Admete tout en larmes la prie de reprendre ses forces, & de ne se point abandonner elle-même. Alceste qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi.

*Je voy déjà la rame, & la barque fatale,  
J'entens le vieux Nocher sur la rive infernale,  
Impatient il crie; On t'attend icy bas,  
Tout est prêt, descens, vien, ne me retarde pas.*

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les graces qu'ils ont dans l'Original. Mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'Imprimeur a oublié de mettre dans le latin à côté de ces vers un *Al.* qui signifie que c'est A'ceste qui parle; & à côté des vers suivans un *Ad.* qui signifie

que c'est Admete qui répond. Là-dessus il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admete les paroles qu'Alceste dit à Admere, & celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admere (quoi qu'il soit en parfaite santé) *pense voir déjà Charon qui le vient prendre.* Et au lieu que dans ce passage d'Euripide, Charon impatient presse Alceste de le venir trouver; selon ces Messieurs c'est Admete effrayé qui est l'impatient, & qui presse Alceste d'expirer de peur que Charon ne le prenne. *Il l'exhorte, ce sont leurs termes, à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, & à mourir de bonne grace, il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir.* Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru fort vilain. Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût tres-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pû attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié, ne donneroient pas un démenti au malheureux Imprimeur qui les a trompez, la suite de ces quatre vers, & tous les discours qu'Admete tient dans la même Scene, étoient plus

que suffisans pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable. Car Admete, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie que toutes les morts ensemble lui seroient moins cruelles, que de la voir en l'état où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle. Il ne peut plus vivre si elle meurt. Il vit en elle. Il ne respire que pour elle.

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres Objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *Epoux surannez* d'Admete & d'Alceste, que l'un est *un vieux mary*, & l'autre *une Princesse déjà sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le Chœur, qu'Alceste toute jeune & dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune Epoux.

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands Enfans à marier. Comment n'ont-ils point lû le contraire en cent endroits, & sur tout dans ce beau Recit, où l'on dépeint Alceste mourante au milieu de ses deux petits Enfans qui la tirent en pleurant par la robe, & qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser.

Tout le reste de leurs Critiques est à peu près de la force de celles-cy. Mais je crois



qu'en voilà assez pour la défense de mon Auteur. Je conseille à ces Messieurs de ne plus décider si légèrement sur les Ouvrages des Anciens. Un homme tel qu'Euripide meritoit au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le condamner. Ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien ; Il faut être extrêmement circonspect & tres-retenu à prononcer sur les Ouvrages de ces grands Hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous n'entendons pas. Et s'il faut tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux pecher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses. *Modestè tamen & circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne [quod plerisque accidit] damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est, in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere, quàm multa displicere maluerim.*





## ACTEURS.

AGAMEMNON.

ACHILLE.

ULYSSE.

CLYTEMNESTRE, Femme d'Agamemnon.

IPHIGENIE, Fille d'Agamemnon.

ERIPHILE, Fille d'Helene & de Thesée.

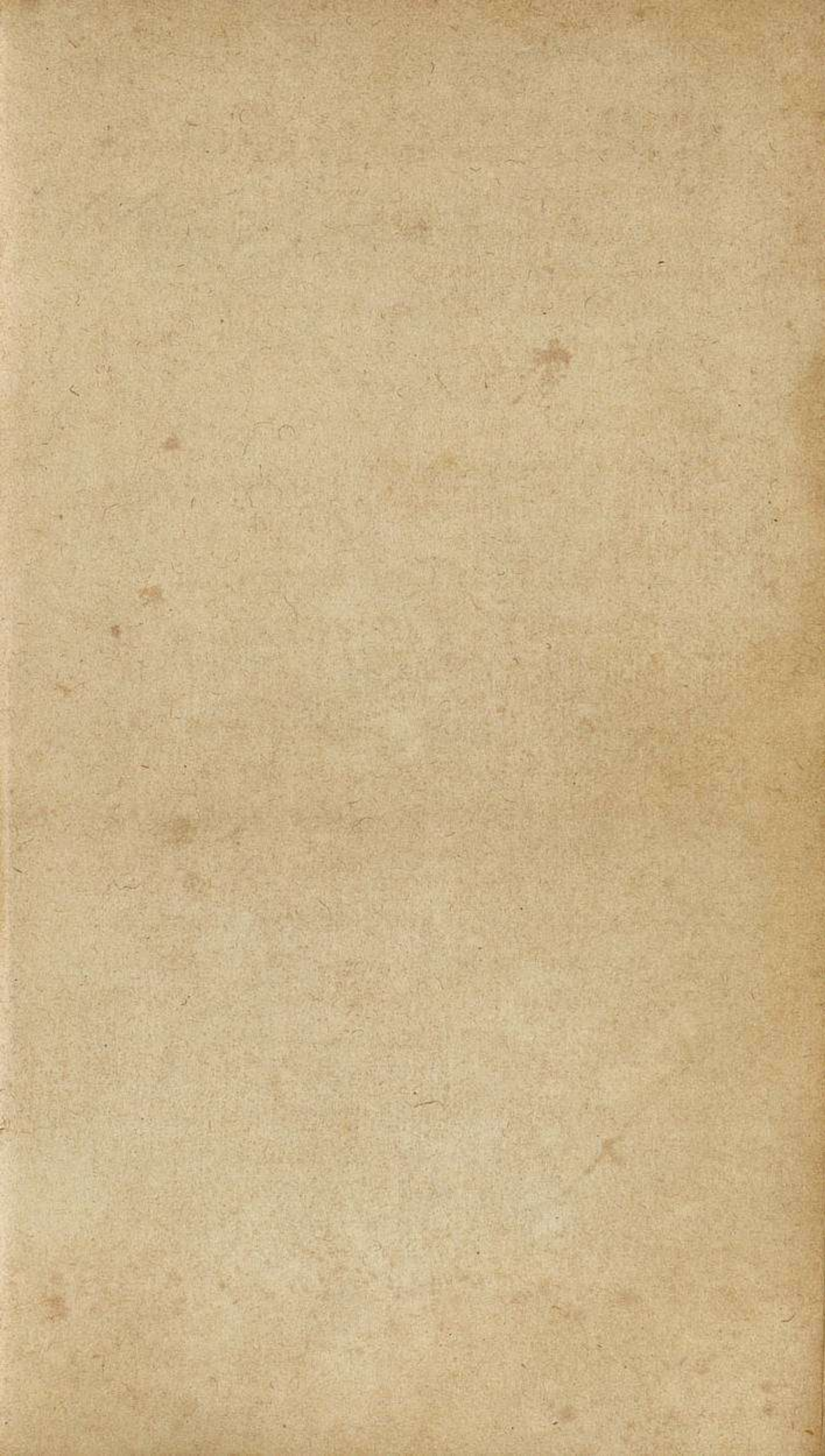
ARCAS, } Domestiques d'Agamemnon.  
EURYBATE, }

ÆGINE, Femme de la suite de Clytemnestre.

DORIS, Confidente d'Eriphile.

TROUPE DE GARDES.

*La Scene est en Aulide, dans la Tente  
d'Agamemnon.*









*IPHIGENIE*



# IPHIGENIE

TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.



Uy, c'est Agamemnon, c'est ton Roy  
qui t'éveille.

Vien, reconnoi la voix qui frappe ton  
oreille.

ARCAS.

C'est vous-même, Seigneur ! quel important besoin  
Vous a fait devancer l'Aurore de si loin ?

A peine un foible jour vous éclaire & me guide.

Vos yeux seuls & les miens sont ouverts dans l'Au-  
lide.

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?  
 Les vents nous auroient-ils exaucez cette nuit ?  
 Mais tout dort, & l'Armée, & les vents & Neptune.

## AGAMEMNON.

Heureux qui satisfait de son humble fortune,  
 Libre du joug superbe où je suis attaché,  
 Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

## ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage ?  
 Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage  
 Les Dieux à vos desirs toujours si complaisans,  
 Vous font-ils méconnoître, & hair leurs présens ?  
 Roy, Pere, Epoux heureux, Fils du puissant Atrée  
 Vous possédez des Grecs la plus riche Contrée.  
 Du sang de Jupiter issu de tous costez,  
 L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.  
 Le jeune Achille enfin vanté par tant d'Oracles,  
 Achille à qui le Ciel promet tant de miracles,  
 Recherche vôtre Fille, & d'un Hymen si beau  
 Veut dans Troye embrasée allumer le flambeau.  
 Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent  
 Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,  
 Tous ces mille Vaisseaux, qui chargez de vingt Rois  
 N'attendent que les vents pour partir sous vos loix ?  
 Ce long calme, il est vray, retarde vos Conquestes.  
 Ces vents depuis trois mois enchaînez sur nos testes,  
 D'Ilion trop long-temps vous ferment le chemin  
 Mais parmi tant d'honneurs vous estes homme enfin.  
 Tandis que vous vivrez, le Sort qui toujours change,  
 Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.  
 Bien-tost.. Mais quels malheurs dans ce billet tracez,  
 Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez ?  
 Vôtre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie ?  
 Pleurez vous Clytemnestre, ou bien Iphigenie ?



Q'est-ce qu'on vous écrit ? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non , tu ne mourras point , je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur . . .

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble. Apprens ce qui le cause,  
Et juge s'il est temps , Ami , que je repose.

Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblez  
Nos vaisseaux par les vents sembloient être appelez.

Nous partions. Et déjà par mille cris de joye ,  
Nous menacions de loin les rivages de Troye.

Un prodige étonnant fit taire ce transport.

Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le Port.

Il fallut s'arrester , & la rame inutile

Fatigua vainement une mer immobile.

Ce miracle inoui me fit tourner les yeux

Vers la Divinité qu'on adore en ces lieux.

Suivi de Menelas , de Nestor , & d'Ulyffe ,

J'offris sur les autels un secret sacrifice.

Quelle fut sa réponse ! Et quel devins-je , Arcas ,

Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas ?

*Vous armez contre Troye une puissance vaine ,*

*Si dans un sacrifice auguste & solennel*

*Une fille du sang d'Helene*

*De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.*

*Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie.*

*Sacrifiez Iphigenie.*

ARCAS.

Vôtre Fille !

AGAMEMNON.

Surpris , comme tu peux penser ,

Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer ,

Je demeuray sans voix , & n'en repris l'usage ,  
 Que par mille sanglots qui se firent passage.  
 Je condamnay les Dieux , & sans plus rien ouïr ,  
 Fis vœu sur leurs autels de leur désobéïr.  
 Que n'en croyois-je alors ma tendresse allarmée ?  
 Je voulois sur le champ congédier l'Armée.  
 Ulyffe en apparence approuvant mes discours ,  
 De ce premier torrent laissa passer le cours.  
 Mais bien-toft rappelant sa cruelle industrie ,  
 Il me representa l'honneur & la Patrie ,  
 Tout ce Peuple , ces Rois à mes ordres soumis ,  
 Et l'Empire d'Asie à la Grece promis ;  
 De quel front immolant tout l'Etat à ma Fille ,  
 Roy sans gloire , j'irois vieillir dans ma Famille.  
 Moi-même ( je l'avoüe avec quelque pudeur )  
 Charmé de mon pouvoir , & plein de ma grandeur ,  
 Ces noms de Roi des Rois , & de Chef de la Grece  
 Chatoüilloient de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse.  
 Pour comble de malheur , les Dieux toutes les nuits ,  
 Dés qu'un leger sommeil suspendoit mes ennuis ,  
 Vengeant de leurs Autels le sanglant privilege ,  
 Me venoient reprocher ma pitié sacrilege ,  
 Et presentant la foudre à mon esprit confus ,  
 Le bras déjà levé menassoient mes refus ,  
 Je me rendis , Arcas , & vaincu par Ulyffe ,  
 De ma Fille en pleurant j'ordonnay le supplice.  
 Mais des bras d'une Mere il falloït l'arracher.  
 Quel funeste artifice il me fallut chercher !  
 D'Achille qui l'aimoit , j'empruntay le langage ,  
 J'écrivis en Argos , pour hâter ce voyage ,  
 Que ce Guerrier , pressé de partir avec nous ,  
 Vouloit revoir ma Fille , & partir son Epoux.

## A R C A S.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille ?  
 Avez-vous prétendu que muet , & tranquille

Ce Heros , qu'armera l'amour & la raison ,  
 Vous laisse par ce meurtre abuser de son nom ?  
 Verra-t-il à ses yeux son Amante immolée ?

A G A M E M N O N .

Achille étoit absent. Et son pere Pelée ,  
 D'un Voisin ennemi redoutant les efforts ,  
 L'avoit , tu t'en souviens , rappelé de ces bords.  
 Et cette guerre , Arcas , selon toute apparence ,  
 Auroit dû plus long-temps prolonger son absence.  
 Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?  
 Achille va combattre , & triomphe en courant.  
 Et ce Vainqueur suivant de près sa Renommée ,  
 Hier avec la nuit arriva dans l'Armée.

Mais des nœuds plus puissans me retiennent le bras ?  
 Ma Fille qui s'approche , & court à son trépas ;  
 Qui loin de soupçonner un arrest si severe ,  
 Peut-estre s'applaudit des bontez de son Pere ,  
 Ma Fille... Ce nom seul dont les droits sont si saints ,  
 Sa jeunesse , mon sang , n'est pas ce que je plains.  
 Je plains mille vertus , une amour mutuelle ,  
 Sa pieté pour moy , ma tendresse pour elle ,  
 Un respect , qu'en son cœur rien ne peut balancer ,  
 Et que j'avois promis de mieux recompenser.  
 Non , je ne croiray point , ô Ciel ! que ta justice  
 Approuve la fureur de ce noir sacrifice.  
 Tes Oracles sans doute ont voulu m'éprouver ,  
 Et tu me punirois si j'osois l'achever.

Arcas , je t'ay choisi pour cette confiance.  
 Il faut montrer icy ton zele & ta prudence.  
 La Reine qui dans Sparte avoit connu ta foi ,  
 T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.  
 Prends cette lettre. Cours au devant de la Reine.  
 Et sui , sans t'arrêter , le chemin de Mycene.  
 Dès que tu la verras défens-lui d'avancer ;  
 Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.

Mais ne t'écarte point. Prends un fidelle guide.  
 Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,  
 Elle est morte. Calchas qui l'attend en ces lieux,  
 Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux;  
 Et la Religion contre nous irritée,  
 Par les timides Grecs fera seule écoutée.  
 Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition,  
 Réveilleront leur brigue & leur prétention,  
 M'arracheront peut-estre un pouvoir qui les blesse...  
 Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.  
 Mais sur tout ne va point par un zele indiscret  
 Découvrir à ses yeux mon funeste secret.  
 Que, s'il se peut, ma Fille à jamais abusée  
 Ignore à quel peril je l'avois exposée.  
 D'une Mere en fureur épargne moi les cris,  
 Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.  
 Pour renvoyer la Fille & la Mere offensée,  
 Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,  
 Et qu'il veut désormais jusques à son retour  
 Differer cet hymen, que pressoit son amour.  
 Ajoûte, tu le peux, que des froideurs d'Achille  
 On accuse en secret cette jeune Eriphille,  
 Que lui-même captive amena de Lesbos,  
 Et qu'auprès de ma Fille on garde dans Argos.  
 C'est leur en dire assez. Le reste, il faut le taire.  
 Déjà le jour plus grand nous frappe & nous éclaire.  
 Déjà même l'on entre, & j'entens quelque bruit.  
 C'est Achille. Va, pars. Dieux Ulyse le suit.



SCENE



## SCÈNE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

**Q**Uoy! Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide  
 La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?  
 D'un courage naissant sont-ce-là les essais?  
 Quels triomphes suivront de si nobles succès!  
 La Thessalie entière, ou vaincue, ou calmée,  
 Lesbos même conquise en attendant l'Armée,  
 De toute autre valeur éternels monumens,  
 Ne sont d'Achille oisif que les amusemens.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible Conquête:  
 Et que puisse bien-tost le Ciel qui nous arreste,  
 Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité  
 Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.  
 Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croye  
 D'un bruit qui me surprend, & me comble de joye?  
 Daignez-vous avancer le succès de mes vœux?  
 Et bien-tost des mortels suis-je le plus heureux?  
 Ont dit qu'Iphigenie en ces lieux amenée,  
 Doit bien-tost à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma Fille! Qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doit étonner?

AGAMEMNON à Ulyſſe.

Juſte Ciel! ſçauroit-il mon funeſte artifice!

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec juſtice.  
 Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?  
 O Ciel! Pour un hymen quel temps choiſiſſez-vous?  
 Tandis qu'à nos vaiſſeaux la mer toujourns fermée  
 Trouble toute la Grece, & conſume l'Armée,  
 Tandis que pour fléchir l'inclemence des Dieux,  
 Il faut du ſang peut-eſtre, & du plus précieux,  
 Achille ſeul, Achille à ſon amour s'applique?  
 Voudroit-il iñſulter à la crainte publique?  
 Et que le Chef des Grecs, irritant les Deſtins?  
 Preparât d'un Hymen la pompe & les feſtins?  
 Ah Seigneur! Eſt-ce ainſi que voſtre ame attendrie  
 Plaint le malheur des Grecs, & chérit la Patrie?

ACHILLE.

Dans les Champs Phrygiens les effets feront foi,  
 Qui la chérit le plus ou d'Ulyſſe ou de moi.  
 Juſques-là je vous laiſſe étaller voſtre zele.  
 Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.  
 Rempliſſez les Autels d'offrandes & de ſang.  
 Des viſtmes vous-même interrogez le flanc.  
 Du ſilence des vents demandez-leur la cauſe.  
 Ma's moi, qui de ce ſoin ſur Calchas me repoſe,  
 Souffrez, Seigneur, ſouffrez que je coure hâter  
 Un hymen, dont les Dieux ne ſçauroient s'irriter.  
 Transporté d'une ardeur, qui ne peut eſtre oiſive,  
 Je rejoindray bien-toſt les Grecs ſur cette rive.  
 J'aurois trop de regret ſi quelque autre Guerrier  
 Au Rivage Troyen deſcendoit le premier.

AGAMEMNON.

O Ciel! Pourquoi faut-il que ta ſecrette envie  
 Ferme à de tels Heros le chemin de l'Asie?

N'auray-je vû briller cette noble chaleur ;  
Que pour m'en retourner avec plus de douleur ?

U L Y S S E.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

A C H Y L L E.

Seigneur , qu'osez-vous dire ?

A G A M E M N O N.

Qu'il faut , Princes , qu'il faut que chacun se retire ,  
Que d'un credule espoir trop long-temps abusez ,  
Nous attendons les vents , qui nous sont refusez.  
Le Ciel protege Troye. Et par trop de presages  
Son couroux nous défend d'en chercher les passages.

A C H I L L E.

Quels presages affreux nous marquent son couroux ?

A G A M E M N O N.

Vous-mêmes consultez ce qu'il prédit de vous.  
Que sert de se flatter ? On sçait qu'à vôtre teste  
Les Dieux ont d'Ilion attaché la Conqueste.  
Mais on sçait que pour prix d'un triomphe si beau ,  
Ils ont aux champs Troyens marqué vôtre tombeau ;  
Que vostre vie ailleurs & longue , & fortunée ,  
Devant Troye en sa fleur doit estre moissonnée.

A C H I L L E.

Ainsi pour vous venger , tant de Rois assemblez  
D'un opprobre éternel retourneront comblez.  
Et Pâris couronnant son insolente flâme ,  
Retiendra sans peril la Sœur de vôtre Femme.

A G A M E M N O N.

Hé quoy ! Vôtre valeur , qui nous a devancez ,  
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez ?  
Les malheurs de Lesbos par vos mains ravagée ,  
Epouvantent encor toute la Mer Egée.  
Troye en a vû la flâme. Et jusques dans ses ports  
Les flots en ont poussé le débris & les morts.

Qij

Que dis-je? Les Troyens pleurent une autre Helene,  
 Que vous avez Captive envoyée à Mycene.  
 Car je n'en doute point, cette jeune Beauté  
 Garde en vain un secret que trahit sa fierté,  
 Et son silence même accusant sa noblesse,  
 Nous dit qu'elle nous cache une illustre Princesse.

## ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.  
 Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.  
 Moy, je m'arrêterois à de vaines menaces?  
 Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces?  
 Les Parques à ma Mere, il est vray, l'ont prédit,  
 Lors qu'un Epoux mortel fut reçu dans son lit.  
 Je puis choisir, dit-ton, ou beaucoup d'ans, sans gloire,  
 Ou peu de jours suivis d'une longue memoire.  
 Mais puis qu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,  
 Voudrois-je, de la Terre inutile fardeau,  
 Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,  
 Attendre chez mon Pere une obscure vieillesse,  
 Et toujours de la Gloire évitant le sentier,  
 Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier?  
 Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles.  
 L'Honneur parle, il suffit, ce sont-là nos Oracles.  
 Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains.  
 Mais, Seigneur, nôtre gloire est dans nos propres  
 mains.

Pourquoy nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?  
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme  
 eux-mêmes,  
 Et laissant faire au Sort, courons où la valeur  
 Nous promet un destin aussi grand que le leur.  
 C'est à Troye, & j'y cours. Et quoi qu'on me prédise,  
 Je ne demande aux Dieux, qu'un vent qui m'y  
 conduise.



Et quand moy seul enfin il faudroit l'assiéger,  
 Patrocle & moi, Seigneur, nous irons vous venger.  
 Mais non, c'est en vos mains que le Destin la livre.  
 Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.  
 Je ne vous presse plus d'approuver les transports  
 D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords :  
 Ce même amour soigneux de vôtre Renommée,  
 Veut qu'icy mon exemple encourage l'Armée,  
 Et me défend sur tout de vous abandonner  
 Aux timides conseils qu'on ose vous donner.



SCÈNE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez. Quelque prix qu'il en  
 coûte,  
 Il veut voler à Troye & poursuivre sa route.  
 Nous craignons son amour. Et lui-même aujourd'hui  
 Par une heureuse erreur nous armé contre luy.

AGAMEMNON.

Helas !

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure ?  
 Du sang qui se revolte est-ce quelque murmure ?  
 Croiray-je qu'une nuit a pû vous ébranler ?  
 Est-ce donc vôtre cœur qui vient de nous parler ?

Songez-y. Vous devez vôtre Fille à la Grece,  
 Vous nous l'avez promise. Et sur cette promesse  
 Calchas par tous les Grecs consulté chaque jour,  
 Leur a prédit des vents l'infailible retour.  
 A ses prédictions si l'effet est contraire,  
 Pensez-vous que Calchas continué à se taire,  
 Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez appaiser,  
 Laisserent mentir les Dieux, sans vous en accuser?  
 Et qui sçait ce qu'aux Grecs frustrez de leur Victime  
 Peut permettre un couroux, qu'ils croiront legi-  
 time?

Gardez-vous de réduire un Peuple furieux,  
 Seigneur, à prononcer entre-vous, & les Dieux.  
 N'est-ce pas vous enfin, de qui la voix pressante  
 Nous a tous appellez aux Campagnes du Xante?  
 Et qui de ville en ville attestiez les sermens  
 Que d'Helene autrefois firent tous les Amans,  
 Quand presque tous les Grecs, rivaux de vôtre Frere,  
 La demandoient en foule à Tyndare son Pere?  
 De quelque heureux Epoux que l'on dût faire choix,  
 Nous jurâmes dés-lors de défendre ses droits;  
 Et si quelque insolent lui voloit sa conquête,  
 Nos mains du Ravisseur lui promirent la teste.  
 Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,  
 Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté?  
 Vous seul nous arrachant à de nouvelles flâmes,  
 Nous avez fait laisser nos Enfans & nos Femmes.  
 Et quand de toutes parts assemblez en ces lieux,  
 L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux.  
 Quand la Grece déjà vous donnant son suffrage,  
 Vous reconnoît l'Autheur de ce fameux ouvrage.  
 Que ses Rois qui pouvoient vous disputer ce rang,  
 Sont prests pour vous servir de verser tout leur sang;  
 Le seul Agamemnon refusant la victoire,  
 N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire?

Et dès le premier pas se laissant effrayer,  
Ne commande les Grecs, que pour les renvoyer.

A G A M E M N O N.

Ah, Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,  
Vôtre cœur aisément se montre magnanime !

Mais que si vous voyez ceint du bandeau mortel,  
Vôtre Fils Telemaque approcher de l'Autel,  
Nous vous verrions troublé de cette affreuse image,  
Changer bien-tost en pleurs ce superbe langage,  
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'huy,  
Et courir vous jeter entre Calchas & luy !

Seigneur, vous le sçavez, j'ay donné ma parole,  
Et si ma Fille vient, je consens qu'on l'immole.

Mais malgré tous mes soins, si son heureux destin  
La retient dans Argos, ou l'arreste en chemin ;

Souffrez que sans presser ce barbare spectacle,  
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,

Que j'ose pour ma Fille accepter le secours

De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.

Vos conseils sur mon cœur n'ont eû que trop d'em-  
pire ;

Et je rougis . . . .





## S C E N E I V.

AGAMEMNON, ULYSSE,  
EURYBATE.

EURYBATE.

**S** Eigneur . . . .

AGAMEMNON.

Ah ! Que vient-on me dire !

EURYBATE.

La Reine , dont ma course a devancé les pas ,  
Va remettre bien-tost sa Fille entre vos bras.  
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée  
Dans ces bois, qui du Camp semblent cacher l'entrée.  
A peine nous avons dans leur obscurité  
Retrouvé le chemin que nous avons quitté.

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle ameine aussi cette jeune Eriphile ,  
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille ,  
Et qui de son Destin , qu'elle ne connoît pas ,  
Vient, dit-elle , en Aulide interroger Calchas.

Déjà

Déjà de leur abord la nouvelle est semée,  
 Et déjà de Soldats une foule charmée,  
 Sur tout d'Iphigénie admirant la beauté,  
 Pousse au Ciel mille vœux pour sa félicité.  
 Les uns avec respect environnoient la Reine,  
 D'autres me demandoient le sujet qui l'amène.  
 Mais tous ils confessoient que si jamais les Dieux  
 Ne mirent sur le Trône un Roy plus glorieux;  
 Egalemeut comblé de leurs faveurs secrètes,  
 Jamais Pere ne fust plus heureux que vous l'estes.

A G A M E M N O N.

Euribate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.  
 Le reste me regarde, & je vais y penser.



S C E N E V.

A G A M E M N O N, U L Y S S E.

A G A M E M N O N.

Juste Ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,  
 Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!  
 Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,  
 Par des larmes au moins soulager ma douleur!  
 Triste destin des Rois! Esclaves que nous sommes  
 Et des rigueurs du Sort, & des discours des hommes,  
 Nous nous voyons sans cesse assiegez de témoins.  
 Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

U L Y S S E.

Je suis Pere, Seigneur Et foible comme un autre,  
 Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre,

Et fremissant du coup qui vous fait soupirer,  
 Loin de blâmer vos pleurs, je suis prest de pleurer.  
 Mais vôtre amour n'a plus d'excuse legitime.  
 Les Dieux ont à Calchas amené leur Victime.  
 Il le sçait, il l'attend; Et s'il la voit tarder,  
 Luy-même à haute voix viendra la demander.  
 Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre  
 Des pleurs que vous arrache un interest si tendre.  
 Pleurez ce sang, pleurez. Ou plutôt sans passer,  
 Confidez l'honneur qui doit en réjallir.  
 Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos ra-  
 mes,

Et la perfide Troye abandonnée aux flâmes,  
 Ses Peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,  
 Helene par vos mains renduë à son Epoux.  
 Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées  
 Dans cette même Aulide avec vous retournées;  
 Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir  
 L'éternel entretien des siècles à venir.

## A G A M E M N O N.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance.  
 Je cede, & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.  
 La Victime bien-toit marchera sur vos pas,  
 Allez. Mais cependant faites taire Calchas.  
 Et m'aidant à cacher ce funeste mystere,  
 Laissez-moi de l'Autel écarter une Mere.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

### SCÈNE PREMIÈRE.

ERIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

**N**E les contraignons point, Doris, retirons-nous.  
Laissons-les dans les bras d'un Père & d'un  
Epoux,  
Et tandis qu'à l'envy leur amour se déploie,  
Mettons en liberté ma tristesse & leur joye.

DORIS.

Quoy, Madame ! toujours irritant vos douleurs,  
Croyez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs ?  
Je sçai que tout déplaist aux yeux d'une Captive,  
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive.  
Mais dans le temps fatal que repassant les flots,  
Nous suivions malgré nous le Vainqueur de Lesbos,  
Lors que dans son vaisseau Prisonniere timide,  
Vous voyiez devant vous ce Vainqueur homicide,  
Le dirai-je ? vos yeux de larmes moins trempés  
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.

R ij

Maintenant tout vous rit. L'aimable Iphigenie  
 D'une amitié sincere avec vous est unie.  
 Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de Sœur,  
 Et vous seriez dans Troye avec moins de douceur.  
 Vous vouliez voir l'Aulide, où son Pere l'appelle;  
 Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.  
 Cependant par un sort que je ne conçois pas,  
 Vostre douleur redouble, & croist à chaque pas.

## ERIPHILE.

Hé quoi ! te semble-t-il que la triste Eriphile  
 Doive estre de leur joye un témoin si tranquile ?  
 Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir  
 A l'aspect d'un bonheur, dont je ne puis jouir ?  
 Je vois Iphigenie entre les bras d'un Pere.  
 Elle fait tout l'orgueil d'une superbe Mere.  
 Et moi, toujours en bute à de nouveaux dangers,  
 Remise dès l'enfance en des bras étrangers,  
 Je reçûs, & je vois le jour que je respire,  
 Sans que Mere ni Pere ait daigné me sourire,  
 J'ignore qui je suis. Et pour comble d'horreur,  
 Un Oracle effrayant m'attache à mon erreur ;  
 Et quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,  
 Me dit, que sans perir, je ne me puis connoître.

## DORIS.

Non, non jusques au bout vous devez le chercher ;  
 Un Oracle toujours se plaît à se cacher.  
 Toujours avec un sens il en présente un autre.  
 En perdant un faux nom vous reprendrez le vostre.  
 C'est là tout le danger que vous pouvez courir,  
 Et c'est peut-estre ainsi que vous devez perir.  
 Songez que vostre nom fut changé dès l'enfance.

## ERIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance ;



Et ton Pere , du reste infortuné témoin ,  
 Ne me permit jamais de penetrer plus loin.  
 Helas dans cette Troye où j'estois attenduë ,  
 Ma gloire , disoit il, m'alloit estre renduë.  
 J'allois en reprenant & mon nom & mon rang ,  
 Des plus grands Rois en moi reconnoître le sang.  
 Déjà je découvrois cette fameuse Ville.  
 Le Ciel mene à Lesbos l'impitoyable Achille.  
 Tout cede , tout ressent les funestes efforts.  
 Ton Pere enseveli dans la foule des morts ,  
 Me laisse dans les fers à moi-même inconnuë ;  
 Et de tant de grandeurs , dont j'estois prévenuë ,  
 Vile Esclave des Grecs , je n'ai pu conserver  
 Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

## D O R I S.

Ah ! que perdant, Madame , un Témoin si fidelle ,  
 La main qui vous l'osta vous doit sembler cruelle !  
 Mais Calchas est icy. Calchas si renommé ,  
 Qui des secrets des Dieux fut toujourn informé.  
 Le Ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître,  
 Il sçait tout ce qui fut , & tout ce qui doit estre.  
 Pourroit-il de vos jours ignorer les Auteurs ?  
 Ce Camp même est pour vous tout plein de Pro-  
 tecteurs.

Bien-tost Iphigenie en épousant Achille ,  
 Vous va sous son appui présenter un azile.  
 Elle vous l'a promis , & juré devant moi.  
 Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

## E R I P H I L E.

Que dirois-tu , Doris , si passant tout le reste ,  
 Cet Hymen de mes maux étoit le plus funeste ?

## D O R I S.

Quoy ! Madame ?

Tu vois avec étonnement  
 Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.  
 Ecoute. Et tu te vas étonner que je vive.  
 C'est peu d'estre étrangere, inconnuë, & captive.  
 Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,  
 Cet Achille l'auteur de tes maux & des miens,  
 Dont la sanglante main m'enleva prisonniere,  
 Qui m'arracha d'un coup ma naissance & ton Pere,  
 De qui jusques au nom tout doit m'estre odieux,  
 Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

## DORIS.

Ah ! Que me dites-vous !

## ERIPHILE.

Je me flattois sans cesse  
 Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse.  
 Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,  
 Et te parle une fois, pour se taire toujours.  
 Ne me demande point sur quel espoir fondée,  
 De ce fatal amour je me vis possédée.  
 Je n'en accuse point quelques feintes douleurs  
 Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.  
 Le Ciel s'est fait sans doute une joye inhumaine  
 A rassembler sur moy tous les traits de sa haine.  
 Rappellerai-je encor le souvenir affreux  
 Du jour qui dans les fers nous jetta toutes deux ?  
 Dans les cruelles mains, par qui je fus ravie,  
 Je demeuray long-temps sans lumiere & sans vie.  
 Enfin mes tristes yeux chercherent la clarté ;  
 Et me voyant presser d'un bras ensanglanté,  
 Je fremissois, Doris, & d'un Vainqueur sauvage  
 Craignois de rencontrer l'effroyable visage.  
 J'entrai dans son Vaisseau, détestant sa fureur,  
 Et toujours détournant ma vûë avec horreur.

Je le vis. Son aspect n'avoit rien de farouche.  
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche.  
 Je sentis contre moy son cœur se déclarer,  
 J'oubliai ma colere, & ne scûs que pleurer.  
 Je me laissai conduire à cet aimable guide.  
 Je l'aimois à Lesbos, & je l'aime en Aulide.  
 Iphigenie en vain s'offre à me protéger,  
 Et me tend une main prompte à me soulager :  
 Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !  
 Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée,  
 Que pour m'armer contr'elle, & sans me découvrir  
 Traverser son bonheur, que je ne puis souffrir.

## D O R I S.

Et que pourroit contr'elle une impuissante haine ?  
 Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycene,  
 Éviter les tourmens que vous venez chercher,  
 Et combattre des feux contraints de se cacher ?

## E R I P H I L E.

Je le voulois, Doris. Mais quelque triste image  
 Que sa gloire à mes yeux montra sur ce rivage,  
 Au sort qui me traînoit il fallut consentir.  
 Une secrette voix m'ordonna de partir,  
 Me dit qu'offrant icy ma présence importune,  
 Peut-estre j'y pourrois porter mon infortune ;  
 Que peut-estre approchant ces Amans trop heureux,  
 Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux.  
 Voilà ce qui m'ameine & non l'impatience  
 D'apprendre à qui je dois une triste naissance.  
 Ou plûtoft leur hymen me servira de loy.  
 S'il s'acheve, il suffit, tout est fini pour moy.  
 Je perirai, Doris, & par une mort pronte,  
 Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,  
 Sans chercher des parens si long-temps ignorez,  
 Et que ma folle amour a trop déshonorez.

DORIS.

Que je vous plains , Madame ! Et que la tyrannie..

ERIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigenie.



## SCENE II.

AGAMEMNON , IPHIGENIE ,

ERIPHILE , DORIS.

IPHIGENIE.

Seigneur, où courez-vous ? Et quels empressements  
 Vous dérobent si-tost à nos embrassemens ?  
 A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?  
 Mon respect a fait place aux transports de la Reine.  
 Un moment à mon tour ne vous puis-je arrester ?  
 Et ma joye à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?  
 Ne puis-je....

AGAMEMNON.

Hé bien , ma Fille , embrassez vôtre Pere:  
 Il vous aime toujours.

IPHIGENIE.

Que cette amour m'est chere !  
 Quel plaisir de vous voir , & de vous contempler  
 Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !  
 Quels honneurs ! Quel pouvoir ! Déjà la Renommée  
 Par d'étonnans recits m'en avoit informée.  
 Mais que voyant de prés ce spectacle charmant ,  
 Je sens croître ma joye & mon étonnement !

Dieux ! Avec quel amour la Grece vous revere !  
 Quel bonheur de me voir la Fille d'un tel Pere !

A G A M E M N O N.

Vous meritiez , ma Fille , un Pere plus heureux.

I P H I G E N I E.

Quelle felicité peut manquer à vos vœux ?  
 A de plus grands honneurs un Roy peut-il prétendre ?  
 J'ai crû n'avoir au Ciel que des graces à rendre.

A G A M E M N O N.

Grands Dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

I P H I G E N I E.

Vous vous cachez , Seigneur , & semblez soupirer.  
 Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine.  
 Avons-nous sans vôtre ordre abandonné Mycene ?

A G A M E M N O N.

Ma Fille , je vous vois toujourns des mêmes yeux.  
 Mais les temps sont changez aussi-bien que les lieux.  
 D'un soin cruel ma joye est icy combattue.

I P H I G E N I E.

Hé ! mon Pere , oubliez vôtre rang à ma vûë.  
 Je prévois la rigueur d'un long éloignement.  
 N'osez-vous sans rougir estre Pere un moment ?  
 Vous n'avez devant vous qu'une jeune Princeffe ,  
 A qui j'avois pour moi vanté vôtre tendresse.  
 Cent fois lui promettant mes soins, vôtre bonté ,  
 J'ai fait gloire à ses yeux de ma felicité.  
 Que va-t-elle penser de vôtre indifferance ?  
 Ai-je flatté ses vœux d'une fausse esperance ?  
 N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis ?

A G A M E M N O N.

Ah ! Ma Fille !

I P H I G E N I E.

Seigneur , poursuivez.

IPHIGENIE.  
AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGENIE.  
Periffe le Troyen auteur de nos allarmes !

AGAMEMNON.  
Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGENIE.  
Les Dieux daignent sur tout prendre soin de vos jours.

AGAMEMNON.  
Les Dieux depuis un temps me sont cruels & sourds.

IPHIGENIE.  
Calchas, dit-on, prépare un pompeux Sacrifice.

AGAMEMNON.  
Puissai-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGENIE.  
L'offrira-t-on bien-tost ?

AGAMEMNON.  
Plûtost que je ne veux,

IPHIGENIE.  
Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux.

Verra-t-on à l'Autel vostre heureuse famille ,  
AGAMEMNON.

Helas !

IPHIGENIE.  
Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.  
Vous y serez , ma Fille.

Adieu.





## SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

**D**E cet accueil que dois-je soupçonner ;  
 D'une secrète horreur je me sens frissonner.  
 Je crains malgré moi-même un malheur que j'ignore.  
 Justes Dieux, vous sçavez pour qui je vous implore.

ERIPHILE.

Quoy ! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,  
 Quelque froideur suffit pour vous faire trembler ?  
 Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,  
 Moy, qui de mes parens toujours abandonnée,  
 Etrangere par tout, n'ai pas même en naissant  
 Peut-estre reçu d'eux un regard caressant ?  
 Du moins si vos respects sont rejettez d'un Pere,  
 Vous en pouvez gemir dans le sein d'une Mere.  
 Et de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,  
 Quels pleurs par un Amant ne sont point essuyez ?

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défens point. Mes pleurs, belle Eriphile,  
 Ne tiendront pas long-temps contre les soins d'A-  
 chille.

Sa gloire, son amour, mon Pere, mon devoir,  
 Lui donnent sur mon ame un trop juste pouvoir.

Mais de lui-même icy que faut-il que je pense ?  
 Cet Amant , pour me voir brûlant d'impatience ,  
 Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher ,  
 Qu'un Pere de si loin m'ordonne de chercher ,  
 S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vûë  
 Qu'avec tant de transports je croyois attenduë ?  
 Pour moi , depuis deux jours , qu'approchant de ces  
 lieux ,

Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux ,  
 Je l'attendois par tout , & d'un regard timide  
 Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide ,  
 Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi.  
 Et je demande Achille à tout ce que je voi.

Je viens , j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenuë.

Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnuë.

Lui seul ne paroist point. Le triste Agamemnon  
 Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.

Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystere ?

Trouverai-je l'Amant glacé comme le Pere ?

Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour  
 Eteint dans tous les cœurs la tendresse & l'amour ?

Mais non. C'est l'offenser par d'injustes allarmes.

C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.

Il n'estoit point à Sparte entre tous ces Amans ,

Dont le Pere d'Helene a reçu les sermens.

Lui seul de tous les Grecs , maître de sa parole ,

S'il part contre Ilion , c'est pour moi qu'il y vole.

Et satisfait d'un prix qui lui semble si doux ,

Il veut même y porter le nom de mon Epoux.







## SCENE IV.

CLYTEMNESTRE , IPHIGENIE ,  
ERIPHILE , DORIS.

CLYTEMNESTRE.

**M**A Fille , il faut partir sans que rien nous re-  
tienne ,  
Et sauver , en fuyant , vôtre gloire & la mienne.  
Je ne m'étonne plus qu'interdit & distrait ,  
Vôtre Pere ait paru nous revoir à regret.  
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre ,  
Il m'avoit par Arcas envoyé cette Lettre.  
Arcas s'est vû trompé par nôtre égarement ,  
Et vient de me la rendre en ce même moment.  
Sauvons encore un coup nôtre gloire offensée.  
Pour vôtre hymen Achille a changé de pensée ,  
Et refusant l'honneur qu'on lui veut accorder ,  
Jusques à son retour il veut le retarder.

ERIPHILE.

Qu'entens-je ?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cette outrage ,  
Il faut d'un noble orgueil armer vôtre courage.  
Moi-même de l'Ingrat approuvant le dessein ,  
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;  
Et mon choix que flattoit le bruit de sa noblesse ,  
Vous donnoit avec joye au Fils d'une Déesse.  
Mais puisque désormais son lâche repentir  
Dément le sang des Dieux , dont on le fait sortir ,

Ma Fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,  
 Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.  
 Lui ferons-nous penser par un plus long séjour,  
 Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?  
 Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.  
 J'ai fait de mon dessein avertir votre Père.  
 Je ne l'attens icy que pour m'en separer,  
 Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.  
*à Eriphile.*

Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre.  
 En de plus cheres mains ma retraite vous livre.  
 De vos desseins secrets on est trop éclaircy  
 Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez icy.



## SCENE V.

IPHIGENIE, ERIPHILE, DORIS.

IPHIGENIE.

**E**N quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !  
 Pour mon hymen Achille a changé de pensée.  
 Il me faut sans honneur retourner sur mes pas ;  
 Et vous cherchez icy quelqu'autre que Calchas.

ERIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGENIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.  
 Le fort injurieux me ravit un Epoux,  
 Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous ?  
 Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycene.  
 Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine ?

ERIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGENIE.

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir?

ERIPHILE.

D'Argos, dans un moment vous reprenez la route.

IPHIGENIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.

Mais, Madame, je vois que c'est trop vous presser.

Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser.

Achille . . . . Vous brûlez que je ne sois partie.

ERIPHILE.

Moi? Vous me soupçonnez de cette perfidie?

Moi j'aimerois, Madame, un Vainqueur furieux,

Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,

Qui la flâme à la main, & de meurtres avide,

Mit en cendres Lesbos . . . .

IPHIGENIE.

Oùi, vous l'aimez, Perfide.

Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,

Ses bras que dans le sang vous avez vus baignez,

Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flâme,

Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans vôtre ame;

Et loin d'en détester le cruel souvenir,

Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.

Déjà plus d'une fois dans vos plaintes forcées

J'ai dû voir, & j'ai vû le fond de vos pensées.

Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté

A remis le bandeau que j'avois écarté.

Vous l'aimiez. Que faisois-je? Et quelle erreur fatale

M'a fait entre mes bras recevoir ma Rivale?

Credule je l'aimois. Mon cœur même aujourd'hui

De son parjure Amant lui promettoit l'appui.

Voilà donc le triomphe où j'estois amenée.

Moi-même à vôtre char je me suis enchaînée.

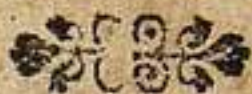
Je vous pardonne , hélas ! des vœux intéressés ,  
 Et la perte d'un cœur , que vous me ravissez.  
 Mais que sans m'avertir du piège qu'on me dresse ,  
 Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grece  
 L'Ingrat , qui ne m'attend que pour m'abandonner ,  
 Perfide , cet affront se peut-il pardonner ?

ERIPHILE. [dre ,

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre ,  
 Madame , on ne m'a pas instruite à les entendre.  
 Et les Dieux contre moi dès long-temps indignez ,  
 A mon oreille encor les avoient épargnez.  
 Mais il faut des Amans excuser l'injustice ,  
 Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse ?  
 Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon ,  
 Achille préferât une Fille sans nom ,  
 Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre ,  
 C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre ?

IPHIGENIE.

Vous triomphez , Cruelle , & bravez ma douleur.  
 Je n'avois pas encor senti tout mon malheur ;  
 Et vous ne comparez vôtre exil & ma gloire ,  
 Que pour mieux relever vôtre injuste victoire.  
 Toutefois vos transports sont trop précipitez.  
 Ce même Agamemnon à qui vous insultez ,  
 Il commande à la Grece, il est mon Pere, il m'aime ;  
 Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.  
 Mes larmes par avance avoient sçû le toucher.  
 J'ay surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.  
 Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse ,  
 J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse.



SCENE



## SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGENIE, ERIPHILE,  
DORIS.

ACHILLE.

**I**L est donc vrai, Madame, & c'est vous que je vois.  
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à la fois.  
Vous en Aulide? Vous? Hé qu'y venez-vous faire?  
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire?

IPHIGENIE.

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront contents.  
Iphigénie encor n'y fera pas long-temps.



## SCÈNE VII.

ACHILLE, ERIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

**E**Lle me fuit! Veillai-je, ou n'est-ce point un songe?  
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!  
Madame, je ne sçai si sans vous irriter,  
Achille devant vous pourra se présenter.

Mais si d'un Ennemi vous souffrez la priere ,  
Si lui-même souvent a plaint sa Prisonniere ;  
Vous sçavez quel sujet conduit icy leurs pas.  
Vous sçavez . . . .

ERIPHILE.

Quoi , Seigneur ! ne le sçavez-vous pas ?  
Vous , qui depuis un mois brûlant sur ce rivage ,  
Avez conclu vous-même , & hâté leur voyage ?

ACHILLE.

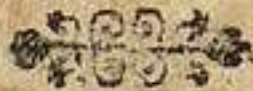
De ce même rivage absent depuis un mois ,  
Je le revis hier pour la première fois.

ERIPHILE.

Quoi ! Lors qu'Agamemnon écrivoit à Mycene ,  
Vôtre amour , vôtre main n'a pas conduit la sienne ?  
Quoi ! vous qui de sa Fille adoriez les traits . . .

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais ,  
Madame. Et si l'effet eût suivi ma pensée ,  
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.  
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis ?  
Mais je ne vois par tout que des yeux ennemis.  
Que dis-je ? En ce moment Calchas, Nestor, Ulyffe ,  
De leur vaine éloquence employant l'artifice ,  
Combattoient mon amour, & sembloient m'annoncer  
Que si j'en crois ma gloire il y faut renoncer.  
Quelle entreprise icy pourroient estre formée ?  
Sui-je , sans le sçavoir , la fable de l'armée ?  
Entrons. C'est un secret qu'il leur faut arracher.





## SCÈNE VIII.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

**D**ieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher ?

Orgueilleuse Rivale, on t'aime, & tu murmures ?  
Souffrirai-je à la fois ta gloire & tes injures ?

Ah ! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,  
Ou sur eux quelque orage est tout prest d'éclater.

J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.

On trompe Iphigenie. On se cache d'Achille.

Agamemnon gemit. Ne desesperons point ;

Et si le Sort contr'elle à ma haine se joint,

Je sçaurai profiter de cette intelligence,

Pour ne pas pleurer seule, & mourir sans vengeance.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

**O**UY, Seigneur, nous partions. Et mon juste  
courroux

Laissoit bien-tost Achille & le Camp loin de nous.  
Ma Fille dans Argos couroit pleurer sa honte.  
Mais lui-même étonné d'une fuite si prompte,  
Par combien de sermens, dont je n'ai pû douter,  
Vient-il de me convaincre, & de nous arrester?  
Il presse cet hymen, qn'on prétend qu'il differe,  
Et vous cherche brûlant d'amour & de colere.  
Prest d'imposer silence à ce bruit imposteur,  
Achille en veut connoître & confondre l'auteur.  
Bannissez ces soupçons qui troubloient nôtre joye.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croye.  
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,  
Et ressens vôtre joye autant que je le puis.  
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma Famille.  
Vous pouvez à l'Autel envoyer vôtre Fille.



Je l'attens. Mais avant que de passer plus loïn,  
 J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.  
 Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée.  
 Tout y ressent la Guerre, & non point l'Hyménée.  
 Le tumulte d'un Camp, Soldats & matelots,  
 Un Autel herissés de dards, de javelots,  
 Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,  
 Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquile;  
 Et les Grecs y verroient l'Epouse de leur Roy  
 Dans un état indigne & de vous & de moy.

M'en croirez-vous? Laissez de vos femmes suivie,  
 A cet hymen sans vous marcher Iphigenie.

## CLYTEMNESTRE.

Qui moi? Que remettant ma Fille en d'autres bras,  
 Ce que j'ai commencé je ne l'acheve pas?  
 Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,  
 Je refuse à l'Autel de lui servir de guide?  
 Dois-je donc de Calchas estre moins près que vous.  
 Et qui présentera ma Fille à son Epoux?  
 Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

## AGAMEMNON.

Vous n'estes point icy dans le Palais d'Atrée;  
 Vous estes dans un Camp.....

## CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soûmis,  
 Où le fort de l'Asie en vos mains est remis,  
 Où je vois sous vos loix marcher la Grece entiere,  
 Où le Fils de Thetis va m'appeller sa Mere.  
 Dans quel Palais superbe, & plein de ma grandeur,  
 Puis-je jamais paroître avec plus de splendeur!

## AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux auteur de nôtre Race  
 Daignez à mon amour accorder cette grace.  
 J'ai mes raisons.

Seigneur, au nom des mêmes Dieux,  
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux,  
Daignez ne point icy rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de vôtre complaisance.  
Mais puis que la raison ne vous peut émouvoir,  
Puis qu'enfin ma priere a si peu de pouvoir;  
Vous avez entendu ce que je vous demande,  
Madame. Je le veux, & je vous le commande.  
Obéissez.



SCENE II.

CLYTEMNESTRE, *seule.*

D'Où vient que d'un soin si cruel  
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'Autel?  
Fier de son nouveau rang m'ose-t-il méconnoître?  
Me croit-il à sa suite indigne de paroître?  
Ou de l'Empire encor timide possesseur,  
N'oseroit-il d'Helene icy montrer la Sœur?  
Et pourquoy me cacher? Et par quelle injustice  
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse?  
Mais n'importe, il le veut, & mon cœur s'y resout.  
Ma Fille, ton bonheur me console de tout:  
Le Ciel te donne Achille, & ma joye est extrême  
De t'entendre nommer.... Mais le voici lui-même.





## SCÈNE III.

ACHILLE , CLYTEMNESTRE:

ACHILLE.

**T**out succede, Madame , à mon empressement.  
 Le Roy n'a point voulu d'autre éclaircissement ,  
 Il en croit mes transports; & sans presque m'entendre  
 Il vient en m'embrassant de m'accepter pour Gendre.  
 Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté  
 Quel bonheur dans le Camp vous avez apporté ?  
 Les Dieux vont s'appaiser. Du moins Calchas public  
 Qu'avec eux dans une heure il nous reconcilie ,  
 Que Neptune & les Vents , prests à nous exaucer ,  
 N'attendent que le sang que sa main va verser.  
 Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie.  
 Déjà sur sa parole il se tournent vers Troye.  
 Pour moi , quoique le Ciel au gré de mon amour ,  
 Dût encore des vents retarder le retour ,  
 Que je quitte à regret la rive fortunée  
 Où je vais allumer les flambeaux d'Hymenée !  
 Puis-je ne point cherir l'heureuse occasion  
 D'aller du sang Troyen sceller nôtre union ?  
 Et de laisser bien-tost sous Troye ensevelie ,  
 Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie ?





## SCENE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE,  
IPHIGENIE, ERIPHILE,  
DORIS, ÆGINE.

ACHILLE.

**P** Rincesse, mon bonheur ne dépend que de vous.  
Vôtre Pere à l'Autel vous destine un Epoux.  
Venez-y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGENIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.  
La Reine permettra que j'ose demander  
Un gage à vôtre amour, qu'il me doit accorder.  
Je viens vous présenter une jeune Princesse.  
Le Ciel a sur son front imprimé sa noblesse.  
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosez.  
Vous sçavez ses malheurs, vous les avez causez.  
Moi-même (où m'emportoit une aveugle colere!)  
J'ai tantost sans respect affligé sa misere.  
Que ne puis-je aussi-bien par d'utiles secours,  
Reparer promptement mes injustes discours?  
Je lui preste ma voix, je ne puis davantage,  
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire vôtre ouvrage.  
Elle est vôtre Captive, & ses fers que je plains,  
Quand vous l'ordonnerez tomberont de ses mains.  
Commencez donc par là cette heureuse journée.  
Quelle puisse à nous voir n'estre plus condamnée.

Montrez

Montrez que je vais suivre au pié de nos Autels  
 Un Roy, qui non content d'effrayer les Mortels,  
 A des embrazemens ne borne point sa gloire,  
 Laisse aux pleurs d'une Epouse attendrir sa Victoire,  
 Et par les Malheureux quelquefois désarmé,  
 Sçait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ERIPHILE.

Oüy, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.  
 La guerre dans Lesbos me fit vôtre Captive.  
 Mais c'est pouffer trop loin ses droits injurieux,  
 Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame?

ERIPHILE.

Ouy, Seigneur, & sans conter le reste,  
 Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste,  
 Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs,  
 De la felicité de mes persecuteurs?

J'entens de toutes parts menacer ma Patrie.  
 Je voi marcher contre-elle une armée en furie.  
 Je voi déjà l'Hymen pour mieux me déchirer,  
 Mettre en vos mains le feu qui la doit devorer.  
 Souffrez que loin du Camp, & loin de vôtre vûë,  
 Toujours infortunée, & toujours inconnuë,  
 J'aïlle cacher un sort si digne de pitié,  
 Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié.

ACHILLE.

C'est trop, belle Princesse. Il ne faut que nous suivre.  
 Venez qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre.  
 Et que le doux moment de ma felicité  
 Soit le moment heureux de vôtre liberté.





## S C E N E V.

CLYTEMNESTRE, ACHILLE,  
IPHIGENIE, ERIPHILE, ARCAS,  
ÆGINE, DORIS.

A R C A S.

**M** Adame, tout est prest pour la ceremonie,  
Le Roy prés de l'Autel attend Iphigenie.  
Je viens la demander. Ou plutôt contre luy,  
Seigneur, je viens pour elle demander vostre appuy.

A C H I L L E.

Arcas, que dites-vous?

C L Y T E M N E S T R E.

Dieux! Que vient-il m'apprendre?

A R C A S, à *Achille*.

Je ne voy plus que vous qui puissiez la deffendre.

A C H I L L E.

Contre qui!

A R C A S.

Je le nomme & l'accuse à regret.

Autant que je l'ay pû, j'ai gardé le secret.

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute preste;

Dust tout cet appareil retomber sur ma teste,

Il faut parler.

C L Y T E M N E S T R E.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

A C H I L L E.

Qui que ce soit , parlez , & ne le craignez pas.

A R C A S.

Vous estes son Amant , & vous estes sa Mere ,  
Gardez-vous d'envoyer la Princeſſe à son Pere.

C L Y T E M N E S T R E.

Pourquoi le craignons-nous ?

A C H I L L E.

Pourquoy m'en déſier ?

A R C A S.

Il l'attend à l'Autel pour la ſacrifier.

A C H I L L E.

Luy !

C L Y T E M N E S T R E.

Sa Fille !

I P H I G E N I E.

Mon Pere !

E R I P H I L E.

O Ciel ! quelle nouvelle !

A C H I L L E.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contr'elle ?  
Ce discours ſans horreur ſe peut-il écouter ?

A R C A S.

Ah , Seigneur ! pluſt au Ciel que je puſſe en douter.  
Par la voix de Calchas l'Oracle la demande.  
De toute autre victime il refuſe l'offrande ;  
Et les Dieux juſques-là protecteurs de Paris ,  
Ne nous promettent Troye & les Vents qu'à ce prix.

C L Y T E M N E S T R E.

Les Dieux ordonneroient un meurtre abominable ?

I P H I G E N I E.

Ciel ! pour tant de rigueur dequoy ſuis-je coupable ?

C L Y T E M N E S T R E.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel  
Qui m'avoit interdit l'approche de l'Autel.

IPHIGENIE, à *Achille*.

Et voilà donc l'Hymen où j'étois destinée !

A R C A S.

Le Roy pour vous tromper feignoit cet hymenée.

Tout le Camp même est trompé comme vous.

C L Y T E M N E S T R E.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

A C H I L L E, *la relevant*.

Ah, Madame !

C L Y T E M N E S T R E.

Oubliez une gloire importune.

Ce triste abaissement convient à ma fortune.

Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir.

Une Mere à vos pieds peut tomber sans rougir.

C'est votre Epouse, hélas ! qui vous est enlevée.

Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.

C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord.

Et votre nom, Seigneur, l'a conduit à la mort.

Ira-t-elle des Dieux implorant la justice,

Embrasser leurs Autels parez pour son supplice ?

Elle n'a que vous seul. Vous estes en ces lieux

Son Pere, son Epoux, son Azile, ses Dieux.

Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.

Après de votre Epoux, ma Fille je vous laisse.

Seigneur, daignez m'attendre, & ne la point quitter.

A mon perfide Epoux je cours me présenter.

Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.

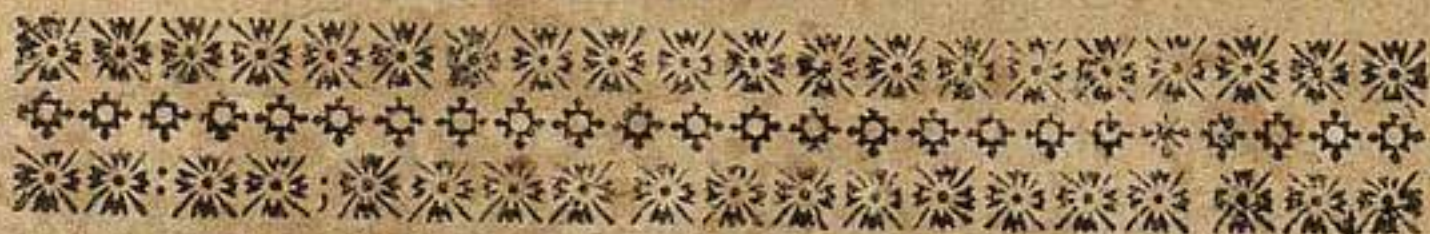
Il faudra que Calchas cherche une autre Victime.

Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,

Ma Fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.







S C E N E V I.

A C H I L L E , I P H I G E N I E .

A C H I L L E .

**M** Adame , je me tais , & demeure immobile.  
Est-ce à moi que l'on parle , & connoist-on  
Achille ?

Une Mere pour vous croit devoir me prier :  
Une Reine à mes pieds se vient humilier.  
Et me déshonorant par d'injustes allarmes ,  
Pour attendrir mon cœur , on a recours aux larmes.  
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérest que moy ?  
Ah ! sans doute on s'en peut reposer sur ma foy.  
L'outrage me regarde. Et quoi qu'on entreprenne ,  
Je répons d'une vie , où j'attache la mienne.  
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager ,  
C'est peu de vous défendre , & je cours vous venger ,  
Et punir à la fois le cruel stratagème  
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

I P H I G E N I E .

Ah ! demetrez , Seigneur , & daignez m'écouter.

A C H I L L E .

Quoi , Madame ! un Barbare osera m'insulter ?  
Il voit que de sa Sœur je cours venger l'outrage.  
Il sçait que le premier lui donnant mon suffrage ,  
Je le fis nommer Chef de vingt Rois ses Rivaux ,  
Et pour fruit de mes soins , pour fruit de mes travaux ,

Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire ,  
 Qui le doit enrichir , venger , combler de gloire ,  
 Content & glorieux du nom de vôtre Epoux ,  
 Je ne lui demandois que l'honneur d'estre à vous.  
 Cependant aujourd'hui sanguinaire , parjure ,  
 C'est peu de violer l'amitié , la nature ;  
 C'est peu que de vouloir sous un couteau mortel ,  
 Me montrer vôtre cœur fumant sur un Autel.  
 D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice ,  
 Il veut que ce soit moi qui vous mene au supplice ?  
 Que ma credule main conduise le couteau ,  
 Qu'au lieu de vôtre Epoux je sois vôtre Boureau ?  
 Et quel estoit pour vous ce sanglant hymenée ,  
 Si je fusse arrivé plus tard d'une journée ?  
 Quoy donc ! à leur fureur livrée en ce moment ,  
 Vous iriez à l'Autel me chercher vainement ,  
 Et d'un fer imprévû vous tomberiez frappée ,  
 En accusant mon nom qui vous auroit trompée ?  
 Il faut de ce peril de cette trahison ,  
 Aux yeux de tous les Grecs luy demander raison ,  
 A l'honneur d'un Epoux vous-même interessée ,  
 Madame , vous devez approuver ma pensée.  
 Il faut que le cruel qui m'a pû mépriser ,  
 Apprenne de quel nom il osoit abuser.

## IPHIGENIE.

Helas ! si vous m'aimez , si pour grace dernière  
 Vous daignez d'une Amante écouter la priere ,  
 C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.  
 Car enfin ce Cruel , que vous allez braver ,  
 Cet Ennemi barbare , injuste , sanguinaire ,  
 Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon Pere.

## ACHILLE.

Luy , vôtre Pere ? Après son horrible dessein  
 Je ne le connois plus que pour vôtre assassin.

IPHIGENIE.

C'est mon Pere, Seigneur, je vous le dis encore,  
 Mais un Pere que j'aime, un pere que j'adore,  
 Qui me chérit luy-même, & dont jusqu'à ce jour  
 Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.  
 Mon cœur dans ce respect élevé dès l'enfance,  
 Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense;  
 Et loin d'oser icy par un prompt changement,  
 Approuver la fureur de vostre emportement,  
 Loin que par mes discours je l'attise moy-même,  
 Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,  
 Pour avoir pû souffrir tous les noms odieux,  
 Dont vostre amour le vient d'outrager à mes yeux.  
 Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain & barbare,  
 Il ne gemisse pas du coup qu'on me prépare?  
 Quel Pere de son sang se plaist à se priver?  
 Pourquoi me perdrait-il, s'il pouvoit me sauver?  
 J'ai vû, n'en doutez point, ses larmes se répandre,  
 Faut-il le condamner avant que de l'entendre!  
 Helas! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé,  
 Doit-il de vostre haine estre encore accablé?

ACHILLE.

Quoi, Madame! parmi tant de sujets de crainte,  
 Ce sont-là les frayeurs dont vous estes atteinte?  
 Un cruel (comment puis-je autrement l'appeller?)  
 Par la main de Calchas s'en va vous immoler;  
 Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,  
 Le soin de son repos est le seul qui vous presse?  
 On me ferme la bouche? On l'excuse? On le plaint?  
 C'est pour luy que l'on tremble, & c'est moy que  
 l'on craint?

Triste effet de mes soins! Est-ce donc-là, Madame,  
 Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans vôtre ame.

IPHIGENIE.

Ah, cruel! cet amour dont vous voulez douter,

Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?  
 Vous voyez de quel œil , & comme indifferente ,  
 J'ay reçu de ma mort la nouvelle sanglante.  
 Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pû voir ,  
 A quel excès tantost alloit mon desespoir ,  
 Quand presqu'en arrivant un recit peu fidelle  
 M'a de vôtre inconstance annoncé la nouvelle !  
 Qui sçait même , qui sçait si le Ciel irrité  
 A pû souffrir l'excès de ma felicité ?  
 Helas ! il me sembloit qu'une flâme si belle  
 M'élevoit au dessus du sort d'une Mortelle.

A C H I L L E.

Ah ! si je vous suis cher , ma Princesse , vivez :



S C E N E V I I.

CLYTEMNESTRE , IPHIGENIE ,  
 ACHILLE , ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

**T**out est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez.  
 Agamemnon m'évite, & craignant mon visage,  
 Il me fait de l'Autel refuser le passage.  
 Des Gardes que lui-même a pris soin de placer,  
 Nous ont de toutes parts défendu de passer.  
 Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.  
Il me verra , Madame , & je vais lui parler.

IPHIGENIE.

Ah ! Madame... Ah, Seigneur ! Où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste priere ?  
Vous faudra-t-il toujours combattre la premiere ?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein , ma Fille ?

IPHIGENIE.

Au nom des Dieux ,

Madame , retenez un Amant furieux.

De ce triste entretien détournons les approches.

Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches ;

Je sçai jusqu'ou s'emporte un Amant irrité ;

Et mon Pere est jaloux de son autorité.

On ne connoist que trop la fierté des Atrides.

Laissez parler , Seigneur , des bouches plus timides.

Surpris , n'en doutez point , de mon retardement ,

Lui-même il me viendra chercher dans un moment.

Il entendra gemir une Mere oppressée.

Et que ne pourra point m'inspirer la pensée

De prévenir les pleurs que vous verseriez tous ,

D'arrester vos transports , & de vivre pour vous ?

ACHILLE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.

Donnez-lui l'un & l'autre un conseil salutaire.

Rappelez sa raison , persuadez-le bien ,

Pour vous , pour mon repos , & sur tout pour le sien ;

Je perds trop de momens en des discours frivoles.

Il faut des actions , & non pas des paroles.

*à Clytemnestre.*

Madame , à vous servir je vais tout disposer.

Dans votre appartement allez vous reposer.

Vostre Fille vivra , je puis vous le prédire.  
Croyez du moins , croyez que tant que je respire ,  
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas ;  
Cet Oracle est plus seur que celui de Calchas.

*Fin du troisiéme Acte.*





## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ERIPHILE, DORIS.

DORIS.

AH ! que me dites-vous ? Quelle étrange manie  
 Vous peut faire envier le sort d'Iphinie ?  
 Dans une heure elle expire ; Et jamais , dites-vous ,  
 Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.  
 Qui le croira , Madame ? Et quel cœur si farouche...

ÈRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.  
 Jamais de tant de soins mon esprit agité  
 Ne porta plus d'envie à sa félicité.  
 Favorables perils ! Espérance inutile !  
 N'as-tu pas vû sa gloire , & le trouble d'Achille ?  
 J'en ai vû , j'en ai fuy les signes trop certains.  
 Ce Heros si terrible au reste des humains ,  
 Qui ne connoît de pleurs que ceuxqu'il fait répandre,  
 Qui s'endurcit contr'eux dès l'âge le plus tendre ,  
 Et qui , si l'on nous fait un fidelle discours ,  
 Suça même le sang des Lions & des Ours ,  
 Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage ;  
 Elle l'a vû pleurer & changer de visage.

Et tu la plains , Doris ? Par combien de malheurs  
 Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs ?  
 Quand je devrois comme elle expirer dans une  
 heure . . . .

Mais que dis-je , expirer ? Ne crois pas qu'elle meure.  
 Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli  
 Achille aura pour elle impunément pâli ?  
 Achille à son malheur sçaura bien mettre obstacle.  
 Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet Oracle  
 Que pour croître à la fois sa gloire & mon tourment.  
 Et la rendre plus belle aux yeux de son Amant.  
 Hé quoi ! Ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle ?  
 On supprime des Dieux la sentence mortelle ;  
 Et quoique le bûcher soit déjà préparé ,  
 Le nom de la victime est encore ignoré.  
 Tout le Camp n'en sçait rien. Doris , à ce silence  
 Ne reconnois-tu pas un Pere qui balance ?  
 Et que fera-t-il donc ? Quel courage endurci  
 Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare icy ?  
 Une Mere en fureur , les larmes d'une Fille ,  
 Les cris, le desespoir de toute une famille ,  
 Le sang à ces objets facile à s'ébranler ,  
 Achille menaçant tout prest à l'accabler.  
 Non , te dis-je , les Dieux l'ont en vain condamnée.  
 Je suis , & je serai la seule infortunée.  
 Ah ! Si je m'en croyois !

D O R I S.

Quoi ! que méditez-vous ?

E R I P H I L E.

Je ne sçai qui m'arreste & retient mon couroux ,  
 Que par un prompt avis de tout ce qui se passe  
 Je ne coure des Dieux divulguer la menasse ,  
 Et publier par tout les complots criminels ,  
 Qu'on fait icy contr'eux & contre leurs Autels.



DORIS.

Ah ! quel dessein , Madame !

ERIPHILE.

Ah ! Doris , quelle joye !

Que d'encens brûleroit dans les Temples de Troye !  
 Si troublant tous les Grecs , & vengeant ma prison ,  
 Je pouvois contre Achille armer Agamemnon ;  
 Si leur haine , de Troye oubliant la querelle ,  
 Tournoit contr'eux le fer qu'ils aiguissent contr'elle ,  
 Et si de tout le Camp mes avis dangereux ,  
 Faisoient à ma Patrie un sacrifice heureux.

DORIS.

J'entens du bruit , on vient , Clytemnestre s'avance,  
 Remettez-vous , Madame , ou fuyez sa présence.

ERIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux ,  
 Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.



## S C E N E II.

CLYTEMNESTRE , ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Æ Gine , tu le vois , il faut que je le fuie.  
 Loin que ma Fille pleure , & tremble pour sa  
 vie ,

Elle excuse son Pere , & veut que ma douleur  
 Respeète encor la main qui lui perce le cœur.  
 O constance ! O respect ! Pour prix de sa tendresse  
 Le barbare , à l'Autel se plaint de sa paresse.

Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,  
 Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.  
 Il vient. Sans éclater contre son injustice,  
 Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.



### SCENE III.

AGAMEMNON , CLYTEMNESTRE ,  
 ÆGINE.

AGAMEMNON.

**Q**ue faites-vous, Madame? Et d'où vient que ces  
 lieux  
 N'offrent point avec vous vôtre Fille à mes yeux?  
 Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée.  
 Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?  
 A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas!  
 Ne peut-elle à l'Autel marcher que sur vos pas?  
 Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma Fille est toute preste.  
 Mais vous n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous  
 arreste?

AGAMEMNON.

Moy, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prest, Madame, & l'Autel est paré,

J'ay fait ce que m'ordonne un devoir legitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la Victime,

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? Et de quel soin jaloux....



SCÈNE IV.

IPHIGENIE, AGAMEMNON,

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE,

Venez, venez ma Fille, on n'attend plus que vous,  
Venez remercier un Pere qui vous aime,  
Et qui veut à l'Autel vous conduire luy-même.

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel discours ? Ma Fille vous pleurez,  
Et baissez devant moy vos yeux mal assurez.

Quel trouble ! Mais tout pleure, & la Fille, & la Mere,  
Ah ! Malheureux Arcas, tu m'as trahi.

IPHIGENIE.

Mon Pere,

Cessez de vous troubler, vous n'estes point trahi.

Quand vous commanderez, vous ferez obéi.

Ma vie est vôtre bien. Vous voulez le reprendre,

Vos ordres sans détour pouvoient se faire entendre.

D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis

Que j'acceptois l'Epoux que vous m'aviez promis,

Je sçauray, s'il le faut, Victime obéissante,

Tendre au fer de Calchas une teste innocente,

Et respectant le coup par vous-même ordonné,  
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

Si pourtant ce respect, si cette obéissance  
 Paroît digne à vos yeux d'une autre recompense,  
 Si d'une Mere en pleurs vous plaignez les ennuis,  
 J'ose vous dire icy qu'en l'état où je suis,  
 Peut-estre assez d'honneurs environnoient ma vie,  
 Pour ne pas souhaiter qu'elle me fust ravie,  
 Ni qu'en me l'arrachant un severe Destin  
 Si près de ma naissance en eût marqué la fin.  
 Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la premiere,  
 Seigneur, vous appellai de ce doux nom de Pere.  
 C'est moi qui si long-temps le plaisir de vos yeux,  
 Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,  
 Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,  
 Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesse.  
 Helas ! avec plaisir je me faisois compter  
 Tous les noms des Pais que vous allez dompter ;  
 Et déjà d'Ilion présageant la conquête,  
 D'un triomphe si beau je préparois la feste.  
 Je ne m'attendois pas que pour le commencer,  
 Mon sang fust le premier que vous dussiez verser.

Non que la peur du coup, dont je suis menacée,  
 Me fasse rappeler vôtre bonté passée.  
 Ne craignez rien. Mon cœur de vôtre honneur ja-  
 loux,

Ne fera point rougir un Pere tel que vous.  
 Et si je n'avois eû que ma vie à défendre,  
 J'aurois scû renfermer un souvenir si tendre.  
 Mais à mon triste sort, vous le sçavez, Seigneur,  
 Une Mere, un Amant attachoient leur bonheur.  
 Un Roy digne de vous a crû voir la journée  
 Qui devoit éclairer nôtre illustre Hymenée.  
 Déjà feur de mon cœur à sa flâme promis,  
 Il s'estimoit heureux, vous me l'aviez permis.

Il sçait vôtre dessein , jugez de ses allarmes.  
 Ma Mere est devant vous , & vous voyez ses larmes.  
 Pardonnez aux efforts que je viens de tenter ,  
 Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

## A G A M E M N O N.

Ma Fille , il est trop vrai. J'ignore pour quel crime  
 La colere des Dieux demande une Victime.  
 Mais il vous ont nommée. Un Oracle cruel  
 Veut qu'icy vôtre sang coule sur un Autel.  
 Pour défendre vos jours de leurs loix meurtrieres ,  
 Mon amour n'avoit pas attendu vos prieres.  
 Je ne vous dirai point combien j'ai resisté.  
 Croyez-en cet amour , par vous-même attesté.  
 Cette nuit même encore ( on a pû vous le dire )  
 J'avois revoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.  
 Sur l'interest des Grecs vous l'aviez emporté.  
 Je vous sacrifiois mon rang, ma seureté.  
 Arcas alloit du Camp vous défendre l'entrée.  
 Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.  
 Ils ont trompé les soins d'un Pere infortuné  
 Qui protegeoit en vain ce qu'ils ont condamné.  
 Ne vous assurez point sur ma foible puissance.  
 Quel frein pourroit d'un Peuple arrester la licence ,  
 Quand les Dieux nous livrant à son zele indiscret ,  
 L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret ?  
 Ma Fille , il faut ceder. Vostre heure est arrivée.  
 Songez bien dans quel rang vous estes élevée.  
 Je vous donne un conseil , qu'à peine je reçois ,  
 Du coup qui vous attend vous mourrez moins que  
 moi.

Montrez en expirant de qui vous estes née.  
 Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.  
 Allez ; Et que les Grecs , qui vont vous immoler ,  
 Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

## CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une Race funeste.  
 Oiiy, vous estes le sang d'Atrée & de Thyeste.  
 Bourreau de vostre Fille, il ne vous reste enfin  
 Que d'en faire à sa Mere un horrible festin.  
 Barbare! C'est donc là cet heureux sacrifice  
 Que vos soins preparoient avec tant d'artifice.  
 Quoy! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain,  
 N'a pas en le traçant arresté vôtre main?  
 Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?  
 Pensez-vous par des pleurs prouver vostre tendresse?  
 Où sont-ils ces combats que vous avez rendus,  
 Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?  
 Quel débris parle icy de vostre résistance?  
 Quel champ couvert de morts me condamne au filéce?  
 Voilà par quels témoins il falloit me prouver,  
 Cruel, que vostre amour a voulu la sauver.  
 Un Oracle fatal ordonne qu'elle expire.  
 Un Oracle, dit-il, tout ce qu'il semble dire?  
 Le Ciel, le juste Ciel par le meurtre honoré  
 Du sang de l'innocence est-il donc alteré?  
 Si du crime d'Helene on punit sa Famille,  
 Faites chercher à Sparte Hermione sa Fille.  
 Laissez à Menelas racheter d'un tel prix  
 Sa coupable moitié, dont il est trop épris.  
 Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?  
 Pourquoi vous imposer la peine de son crime?  
 Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc;  
 Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?  
 Que dis-je? Cet Objet de tant de jalousie,  
 Cette Helene, qui trouble & l'Europe, & l'Asie,  
 Vous semble-t-elle un prix digne de vos Exploits?  
 Combien nos fronts pour elle ont-ils rougis de fois?

Avant qu'un nœud fatal l'unist à vostre Frere ,  
 Thesée avoit osé l'enlever à son Pere.  
 Vous sçavez , & Calchas mille fois vous l'a dit ,  
 Qu'un Hymen clandestin mit ce Prince en son lit ;  
 Et qu'il en eut pour gage une jeune Princesse ,  
 Que sa Mere a cachée au reste de la Grece.  
 Mais non, l'amour d'un Frere, & son honneur blessé  
 Sont les moindres des soins , dont vous estes pressé.  
 Cette soif de regner , que rien ne peut éteindre ,  
 L'orgueil de voir vingt Rois vous servir & vous  
 craindre ,  
 Tous les droits de l'empire en vos mains confiez ,  
 Cruel , c'est à ces Dieux que vous sacrifiez ;  
 Et loin de repousser le coup qu'on vous prepare ,  
 Vous voulez vous en faire un merite barbare.  
 Trop jaloux d'un pouvoir , qu'on peut vous envier ,  
 De vostre propre sang vous courez le païer ,  
 Et voulez par ce prix épouvanter l'audace  
 De quiconque vous peut disputer vostre place.  
 Est-ce donc estre Pere ? Ah ! toute ma raison  
 Cede à la cruauté de cette trahison.  
 Un Prestre environné d'une foule cruelle ,  
 Portera sur ma Fille une main criminelle !  
 Déchirera son sein ? Et d'un œil curieux  
 Dans son cœur palpitant consultera les Dieux ?  
 Et moi , qui l'amenay triomphante , adorée ,  
 Je m'en retourneray , seule , & désesperée ?  
 Je verray les chemins encor tout parfumez  
 Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semez ?  
 Non , je ne l'auray point amenée au supplice ,  
 Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.  
 Ni crainte , ni respect ne m'en peut détacher.  
 De mes bras tout sanglant il faudra l'arracher.  
 Aussi barbare Epoux qu'impitoyable Pere ,  
 Venez , si vous l'osez , la ravir à sa Mere.

Et vous rentrez, ma Fille, & du moins à mes lois  
Obéissez encor pour la dernière fois.



## S C E N E V.

AGAMEMNON *seul.*

**A** De moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.  
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.  
Heureux, si dans le trouble, où flottent mes esprits,  
Je n'avois toutefois à craindre que ses cris !  
Helas ! En m'imposant une loi si severe  
Grands Dieux ! me deviez-vous laisser un cœur de  
Pere ?



## S C E N E VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

**U**N bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,  
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.  
On dit, & sans horreur je ne puis le redire,  
Qu'aujourd'hui par vôtre ordre Iphigenie expire.



Que vous-même étouffant tout sentiment humain,  
 Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.  
 On dit que sous mon nom à l'Autel appelée,  
 Je ne l'y conduisois que pour être immolée,  
 Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,  
 Vous vouliez me charger d'un employ si honteux.  
 Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en  
 pense ?

Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense ?

A G A M E M N O N.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins :  
 Ma Fille ignore encor mes ordres souverains ;  
 Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,  
 Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'Armée.

A C H I L L E.

Ah ! je sçai trop le sort que vous lui réservez.

A G A M E M N O N.

Pourquoy le demander, puis que vous le sçavez ?

A C H I L L E.

Pourquoi je le demande ? O ciel ! Le puis-je croire  
 Qu'on ose des fureurs avoüer la plus noire ?  
 Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux,  
 Je vous laisse immoler vôtre Fille à mes yeux ?  
 Que ma foy, mon amour, mon honneur y consente ?

A G A M E M N O N.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,  
 Oubliez-vous icy qui vous interrogez ?

A C H I L L E.

Oubliez-vous qui j'aime, & qui vous outragez !

A G A M E M N O N.

Et qui vous a chargés du soin de ma Famille ?  
 Ne pourrai-je sans vous disposer de ma Fille ?

Ne suis-je plus son Pere ? Estes-vous son Epoux ?  
Et ne peut-elle . . . .

A C H I L L E.

Non , elle n'est plus à vous.  
On ne m'abuse point par des promesses vaines.  
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines ,  
Vous deviez à mon sort unir tous ses momens ,  
Je deffendray mes droits fondez sur vos sermens.  
Et n'est-ce pas pour moy que vous l'avez mandée ?

A G A M E M N O N.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont deman-  
dée ;

Accusez & Calchas , & le Camp tout entier ,  
Ulyffe , Menelas , & vous tout le premier.

A C H I L L E.

Moy !

A G A M E M N O N.

Vous , qui de l'Asie embrassant la conquête ,  
Querellez tous les jours le Ciel qui vous arreste ,  
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs ,  
Avez dans tout le Camp répandu vos fureurs.  
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voye.  
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troye.  
Je vous fermois le champ , où vous voulez courir.  
Vous le voulez , partez , sa mort va vous l'ouvrir.

A C H I L L E.

Juste ciel ! Puis-je entendre , & souffrir ce langage ?  
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?  
Moy , je voulois partir aux dépens de ses jours ?  
Et que m'a fait à moy cette Troye où je cours ?  
Au pié de ses rempars quel interest m'appelle ?  
Pour qui , sourd à la voix d'une Mere immortelle ,  
Et d'un Pere éperdu negligant les avis ,  
Vais-je y chercher la mort , tant prédite à leur Fils ?

Jamais Vaisseaux partis des Rives du Scamandre,  
 Aux champs Theſſaliens oferent-ils descendre ?  
 Et jamais dans Lariffe un lâche Ravisseur  
 Me vint-il enlever ou ma Femme, ou ma Sœur ?  
 Qu'ay-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ay  
 faites ?

Je n'y vais que pour vous, Barbare que vous estes,  
 Pour vous, à qui des Grecs moy seul je ne dois rien,  
 Vous, que j'ay fait nommer & leur Chef, & le  
 mien,

Vous que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,  
 Avant que vous eussiez assemblé vostre Armée.  
 Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?  
 Ne courons-nous pas rendre Helene à son Epoux ?  
 Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moy-même,  
 Je me laisse ravir une Epouse que j'aime !  
 Seul d'un honteux affront vostre Frere blessé  
 A-t-il droit de venger son amour offensé ?  
 Vostre Fille me plût, je prétendis lui plaire.  
 Elle est de mes sermens seule Dépositaire  
 Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,  
 Ma foy lui promet tout, & rien à Menelas.  
 Qu'il poursuive, s'il veut, son Epouse enlevée.  
 Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.  
 Je ne connoy Priam, Helene, ni Pâris.  
 Je voulois vôtre Fille, & ne pars qu'à ce prix.

A G A M E M N O N.

Fuyez donc. Retournez dans vostre Theſſalie.  
 Moy-même je vous rens le serment qui vous lie.  
 Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,  
 Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,  
 Et par d'heureux exploits forçant la Destinée,  
 Trouveront d'Ilion la fatale journée.  
 J'entrevoiy vos mépris, & juge à vos discours,  
 Combien j'acheterois vos superbes secours.

De la Grece déjà vous vous rendez l'Arbitre,  
 Ses Rois, à vous offrir, m'ont paré d'un vain titre.  
 Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,  
 Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos  
 lois.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.  
 Je veux moins de valeur, & plus d'obéissance,  
 Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux.  
 Et je romps tous les nœuds, qui m'attachent à vous.

A C H I L L E.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere.  
 D'Iphigenie encor je respecte le Pere.  
 Peut-être sans ce nom, le Chef de tant de Rois  
 M'auroit osé braver pour la dernière fois.  
 Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre ?  
 J'ai votre Fille ensemble, & ma gloire à défendre.  
 Pour aller jusqu'au cœur, que vous voulez percer,  
 Voilà par quel chemin vos coups doivent passer.



S C E N E V I I.

A G A M E M N O N *seul.*

ET voilà ce qui rend sa perte inévitable.  
 Ma Fille toute seule étoit plus redoutable.  
 Ton insolent amour qui croit m'épouvanter,  
 Vient de hâter le coup que tu veux arrester.  
 Ne délibérons plus. Bravons sa violence.  
 Ma gloire intéressée emporte la balance.  
 Achille menaçant détermine mon cœur.  
 Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.  
 Holà, Gardes, à moy.

SCENE.



## SCÈNE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE,  
GARDÉS.

EURYBATE.

S Eigneur.

AGAMEMNON.

*Que vais-je faire ?*

Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire ?  
Cruel ! à quel combat faut-il te préparer ?  
Quel est cet Ennemi que tu leur va livrer ?  
Une Mere m'attend, une Mere intrepide,  
Qui défendra son sang contre un Pere homicide.  
Je verrai mes Soldats, moins barbares que moy,  
Respecter dans ses bras la Fille de leur Roy.  
Achille nous menace, Achille nous méprise.  
Mais ma Fille en est-elle à mes loix moins soumise ?  
Ma Fille, de l'Autel cherchant à s'échapper ?  
Gemit-elle du coup dont je la veux frapper ?  
Que dis-je ? que prétend mon sacrilege zele ?  
Quels vœux en l'immolant formeray-je sur elle !  
Quelques prix glorieux qui me soient proposez,  
Quels lauriers me plairont de son sang arrosez ?  
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême.  
Ah ! quels Dieux me seroient plus cruels que moy-  
même ?

Non, je ne puis. Cedons au sang, à l'amitié,  
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.

*Tome II.*

X

Quelle vive. Mais quoi ! Peu jaloux de ma gloire  
 Dois-je au superbe Achille accorder la victoire ?  
 Son téméraire orgueil que je vais redoubler ,  
 Croira que je lui cede , & qu'il m'a fait trembler.  
 De quel frivole soin mon esprit s'embarasse !  
 Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace !  
 Que ma Fille à ses yeux soit un sujet d'ennuy.  
 Il l'aime. Elle vivra pour un autre que luy.  
 Eurybate , appelez la Princesse , la Reine,  
 Qu'elles ne craignent point.



## S C E N E I X.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

**G**Rands Dieux , si vôtre haine  
 Persevere à vouloir l'arracher de mes mains ,  
 Que peuvent devant vous tous les foibles humains !  
 Loin de la secourir , mon amitié l'opprime ,  
 Je le sçais. Mais , grands Dieux , une telle Victime  
 Vaut bien que confirmant vos rigoureuses lois ,  
 Vous me la demandiez une seconde fois.





## SCÈNE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE,  
IPHIGENIE, ERIPHILE, EURYBATE,  
DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

**A** Llez, Madame, allez, prenez soin de sa vie.  
Je vous rends votre Fille, & je vous la confie.  
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas.  
Mes Gardes vous suivront commandez par Arcas.  
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.  
Tout dépend du secret & de la diligence.  
Ulyffe ni Calchas n'ont point encore parlé.  
Gardez que ce départ ne leur soit révélé.  
Cachez bien votre Fille, & que tout le Camp croye  
Que je la retiens seule, & que je vous renvoye.  
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contents,  
A mes tristes regards ne l'offrir de long-temps!  
Gardes, suivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur!

IPHIGENIE.

Ah! Mon Pere!

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement severe.  
Fuyez, vous dis-je. Et moy, pour vous favoriser,  
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser;  
Je vais faire suspendre une pompe funeste,  
Et de ce jour au moins luy demander le reste.

X ij



## SCENE XI.

ERIPHILE, DORIS.

ERIPHILE.

Sui-moy. Ce n'est pas là, Doris, nôtre chemin.  
DORIS.

Vous ne les suivez pas ?

ERIPHILE.

Ah ! je succombe enfin.

Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.

Je n'emporteray point une rage inutile.

Plus de raisons. Il faut, ou la perdre, ou perir.

Nien, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir.

*Fin du quatriéme Acte.*







## A C T E V.

### SCÈNE PREMIÈRE.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

**C**esse de m'arrester. Va, retourne à ma Mere,  
 Ægine, il faut des Dieux appaiser la colere.  
 Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober,  
 Regarde quel orage est tout prest à tomber.  
 Considere l'état où la Reine est réduite.  
 Voy comme tout le Camp s'oppose à nôtre fuite,  
 Avec quelle insolence ils ont de toutes parts  
 Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards.  
 Nos Gardes repoussez, la Reine évanouïe....  
 Ah! c'est trop l'exposer, souffre que je la fuye.  
 Et sans attendre icy ses secours impuissans,  
 Laisse-moy profiter du trouble de ses sens.  
 Mon Pere même, hélas! puisqu'il faut te le dire,  
 Mon Pere en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Luy, Madame? Quoy donc? Qu'est-ce qui s'est  
 passé?

IPHIGENIE.

Achille trop ardent l'a peut-estre offensé.  
 Mais le Roy qui le hait, veut que je le haïsse.  
 Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice,  
 Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits,  
 Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, Madame!

IPHIGENIE.

Ah, sentence! Ah, rigueur inouïe!  
 Dieux plus doux! vous n'avez demandé que ma vie.  
 Mourons, obéïssons. Mais qu'est-ce que je voy!  
 Dieux! Achille?



## SCENE II.

ACHILLE, IPHIGENIE.

ACHILLE.

**V**enez, Madame, suivez-moy.  
 Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante  
 D'un peuple qui se presse autour de cette Tente.  
 Paroïssiez. Et bien-tost, sans attendre mes coups,  
 Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.  
 Patrocles, & quelques Chefs qui marchent à ma suite.  
 De mes Thessaliens vous amene l'élite.  
 Tout le reste, assemblé près de mon étendart,  
 Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.

A vos Persecuteurs opposons cet azile.  
 Qu'ils viennent vous chercher sous les Tentes d'Achille.

Quoy, Madame ! Est-ce ainsi que vous me secondez ?  
 Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez.  
 Vous fiez-vous encore à de si foibles armes ?  
 Hastons-nous. Vôtres Pere a déjà vû vos larmes.

I P H I G E N I E.

Je le sçay bien, Seigneur. Aussi tout mon espoir  
 N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.

A C H I L L E.

Vous, mourir ? Ah ! cessez de tenir ce langage.  
 Songez-vous quel serment vous & moi nous engage ?  
 Songez-vous ( pour trancher d'inutiles discours )  
 Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours ?

I P H I G E N I E.

Le Ciel n'a point aux jours de cette Infortunée,  
 Attaché le bonheur de vôtre destinée.  
 Nôtre amour nous trompoit. Et les arrests du Sort  
 Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.  
 Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire  
 Qu'à vos vaillantes mains presente la Victoire.  
 Ce Champ si glorieux, où vous aspirés tous,  
 Si mon sang ne l'arrose, est sterile pour vous.  
 Telle est la loi des Dieux à mon Pere dictée.  
 En vain sourd à Calchas il l'avoit rejettée.  
 Par la bouche des Grecs contre moy conjurez,  
 Leurs ordres éternels se sont trop déclarez.  
 Partez. A vos honneurs j'apporte trop d'obstacles,  
 Vous-même dégagez la foy de vos Oracles.  
 Signalez ce Heros à la Grece promis,  
 Tournez vostre douleur contre ses Ennemis.  
 Déjà Priam pâlit. Déjà Troye en allarmes,  
 Redoute mon bûcher, & fremit de vos larmes.

Allez , & dans ses murs vuides de Citoyens ,  
 Faites pleurer ma mort aux Veuves des Troyens.  
 Je meurs dans cet espoir satisfaite , & tranquille ,  
 Si je n'ay pas vécu la Compagne d'Achille ,  
 J'espere que du moins un heureux Avenir ,  
 A vos faits immortels joindra mon souvenir ;  
 Et qu'un jour mon trépas , source de vostre gloire ,  
 Ouvrira le recit d'une si belle Histoire.  
 Adieu , Prince , vivez , digne Race des Dieux.

## A C H Y L L E.

Non , je ne reçois point vos funestes adieux.  
 En vain par ces discours vostre cruelle adresse  
 Veut servir vostre Pere , & tromper ma tendresse.  
 En vain vous prétendez , obstinée à mourir ,  
 Intereffer ma gloire à vous laisser perir.  
 Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,  
 Ma main , en vous servant , les trouve toutes prêtes.  
 Et qui de ma faveur se voudroit honorer ,  
 Si mon hymen prochain ne peut vous assurer ?  
 Ma gloire , mon amour , vous ordonnent de vivre.  
 Venez , Madame , il faut les en croire , & me suivre.

## I P H I G E N I E.

Qui moy ? Que contre un Pere osant me révolter ,  
 Je merite la mort , que j'irois éviter ?  
 Où seroit le respect ? Et ce devoir suprême.....

## A C H I L L E.

Vous suivrez un Epoux avoué par luy-même.  
 C'est un titre qu'en vain il prétend me voler ,  
 Ne fait-il des sermens que pour les violer ?  
 Vous-même , que retient un devoir si severe ,  
 Quand il vous donne à moy , n'est-il point vostre  
 Pere ?

Suivez-vous seulement les ordres absolus ,  
 Quand il cesse de l'être , & ne vous connoist plus ?  
 Enfin c'est trop tarder, ma Princesse, & ma crainte...

## IPHIGÉNIE.

Quoy , Seigneur ! vous iriez jusques à la contrainte ?  
 D'un coupable transport écoutant la chaleur ?  
 Vous pourriez ajoûter ce comble à mon malheur ?  
 Ma gloire vous seroit moins chere que ma vie ?  
 Ah , Seigneur ! épargnez la triste Iphigenie.  
 Asservie à des loix que j'ay dû respecter ,  
 C'est déjà trop pour moy , que de vous écouter.  
 Ne portez pas plus loin vostre injuste victoire.  
 Ou par mes propres mains immolée à ma gloire ,  
 Je sçauray m'affranchir dans ces extremitez ,  
 Du secours dangereux que vous me presentez.

## ACHILLE.

Hé bien ! N'en parlons plus. Obéissez , cruelle ,  
 Et cherchez une mort qui vous semble si belle.  
 Portez à vostre pere un cœur , où j'entrevoiy  
 Moins de respect pour luy , que de haine pour moy.  
 Une juste fureur s'empare de mon ame.  
 Vous allez à l'Autel , & moy j'y cours , Madame ,  
 Si de sang & de morts le Ciel est affamé ,  
 Jamais de plus de sang ses Autels n'ont fumé.  
 A mon aveugle amour tout sera legitime ,  
 Le Prestre deviendra la premiere Victime.  
 Le bûcher par mes mains détruit & renversé ,  
 Dans le sang des bourreaux nagera dispersé.  
 Et si dans les horreurs de ce désordre extrême  
 Vostre Pere frappé tombe , perit luy-même ,  
 Alors de vos respects voyant les tristes fruits ,  
 Reconnoissez les coups , que vous avez conduits.

## IPHIGÉNIE.

Ah , Seigneur ! Ah ! Cruel . . . Mais il fuit , il m'é-  
 chappe.

O toy , qui veux ma mort , me voila seule , frappe ,  
 Termine , juste Ciel , ma vie , & mon effroy ,  
 Et lance icy des traits , qui n'accablent que moy.



## S C E N E I I I.

CLYTEMNESTRE, IPHIGENIE,  
ÆGINE, EURYBATE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ouy, je la défendray contre toute l'Armée,  
Lâches, vous trahissez vostre Reine opprimée!

EURYBATE.

Non, Madame, il suffit que vous me commandiez.  
Vous nous verrez combattre, & mourir à vos piez.  
Mais de nos foibles mains, que pouvez-vous attendre?  
Contre tant d'Ennemis, qui vous pourra défendre?  
Ce n'est plus un vain Peuple en desordre assemblé.  
C'est d'un zele fatal tout le Camp aveuglé.  
Plus de pitié. Calchas seul regne, seul commande.  
La pieté severe exige son offrande.  
Le Roy de son pouvoir se voit déposséder,  
Et luy-même au Torrent nous contraint de ceder.  
Achille à qui tout cede, Achille à cet orage  
Voudroit luy-même en vain opposer son courage.  
Que fera-t-il, Madame? Et qui peut dissiper  
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moy prouver leur zele  
impie,  
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.

La mort seule , la mort pourra rompre les nœuds  
Dont mes bras nous vont joindre, & lier toutes deux,  
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,  
Que je souffre jamais . . . . Ah ma Fille !

IPHIGENIE.

Ah Madame !

Sous quel Astre cruel avez-vous mis au jour  
Le malheureux Objet d'une si tendre amour ?  
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous som-  
mes ?

Vous avez à combattre & les Dieux & les Hommes.  
Contre un Peuple en fureur vous exposerez-vous ?  
N'allez point , dans un Camp rebelle à votre Epoux,  
Seule à me retenir vainement obstinée ,  
Par des Soldats peut-être indignement traînée  
Présenter pour tout fruit d'un déplorable effort ,  
Un spectacle à mes yeux , plus cruel que la mort.  
Allez. Laissez aux Grecs achever leur ouvrage ,  
Et quittez pour jamais un malheureux Rivage.  
Du Bucher , qui m'attend , trop voisin de ces lieux ,  
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.  
Sur tout , si vous m'aimez , par cet amour de Mere ,  
Ne reprochez jamais mon trépas à mon Pere.

CLYTEMNESTRE.

Luy ! par qui votre cœur à Calchas présenté . .

IPHIGENIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le Cruel m'a déceüé !

IPHIGENIE.

Il me cedoit aux Dieux , dont il m'avoit reçüë.  
Ma mort n'emporte par tout le fruit de vos feux.  
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds.  
Vos yeux me reverront dans Oreste mon Frere.  
Puisse-t-il estre , hélas ! moins funeste à sa Mere !

D'un Peuple impatient vous entendez la voix.  
 D'aignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,  
 Madame, & rapellant vostre vertu sublime..  
 Eurybate, à l'Autel conduisez la Victime.



## S C E N E I V.

C L Y T E M N E S T R E , Æ G I N E ,  
 G A R D E S.

C L Y T E M N E S T R E.

A H ! vous n'irez pas seule, & je ne prétent pas..  
 Mais on se jette en foule au devant de mes pas.  
 Perfides, contentez vostre soif sanguinaire.

Æ G I N E.

Où courez-vous, Madame, & que voulez-vous  
 faire ?

C L Y T E M N E S T R E.

Helas ! je me consume en impuissans efforts ?  
 Et rentre au trouble affreux, dont à peine je sors.  
 Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie ?

Æ G I N E.

Ah ! Sçavez-vous le crime, & qui vous a trahie,  
 Madame ? Sçavez-vous quel Serpent inhumain  
 Iphigenie avoit retiré dans son sein ?  
 Eriphile en ces lieux par vous-même conduite,  
 A seule à tous les Grecs revelé vôtre fuite.



## CLYTEMNESTRE.

O Monstre , que Megere en ses flancs a porté !  
 Monstre ! que dans nos bras les Enfers ont jetté.  
 Quoy ! tu ne mourras point ! Quoy ! pour punir son  
 crime . . . .

Mais où va ma douleur chercher une Victime ?  
 Quoy pour noyer les Grecs, & leurs mille Vaisseaux,  
 Mer , tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?  
 Quoy ! lors que les chassant du Port qui les recele ,  
 L'Aulide aura vomis leur flotte criminelle ,  
 Les Vents , les mêmes Vents si long-temps accusez,  
 Ne te couvrirons pas de ses Vaisseaux brisez ?

Et toy Soleil , & toy , qui dans cette contrée  
 Reconnois l'heritier , & le vrai Fils d'Atrée ,  
 Toy , qui n'osas du Pere éclairer le Festin ,  
 Recule , ils t'ont appris ce funeste chemin.

Mais cependant , O ciel ! O mere infortunée !  
 De festons odieux ma Fille couronnée  
 Tend la gorge aux cousteaux, par son Pere apprestez,  
 Calchas va dans son sang . . . Barbares , arrestez.  
 C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.  
 J'entens gronder la foudre , & sens trembler la terre.  
 Un Dieu vengeur , un Dieu fait retentir ces coups.





## SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE,  
ARCAS, GARDES.

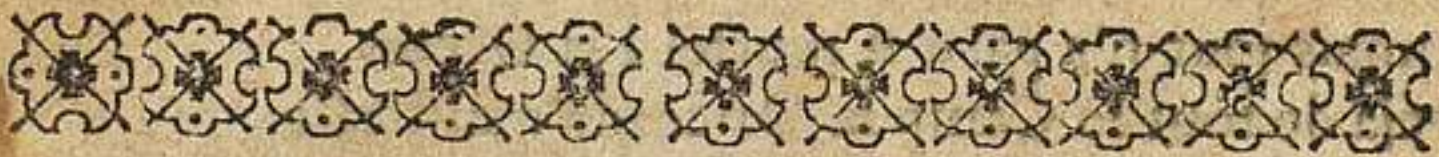
ARCAS.

**N**'En doutez point, Madame. Un Dieu combat  
pour vous.

Achille en ce moment exauce vos prieres.  
Il a brisé des Grecs les trop fortes barrières.  
Achille est à l'Autel. Calchas est éperdu.  
Le fatal sacrifice est encor suspendu.  
On se menace, on court, l'air gemit, le fer brille.  
Achille fait ranger autour de vôtre Fille  
Tous ses Amis, pour luy prêts à se dévoïer.  
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avoïer,  
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présages,  
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.  
Venez, puis qu'il se taist, venez par vos discours  
De vôtre Défenseur appuyer le secours;  
Luy-même de sa main de sang toute fumante,  
Il veut entre vos bras remettre son Amante.  
Luy-même il m'a chargé de conduire vos pas.  
Ne craignez rien.

## CLYTEMNESTRE.

Moy , craindre ! Ah ! Courons , cher Arcas.  
 Le plus affreux peril n'a rien dont je pâlisſe.  
 J'iray par tout. Mais Dieux ! Ne vois-je pas Ulyſſe ?  
 C'est luy. Ma Fille eſt morte , Arcas , il n'eſt plus  
 temps.



## SCENE DERNIERE.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE,  
 ARCAS, ÆGINE, GARDES.

## ULYSSE.

**N** On , vôtre Fille vit , & les Dieux ſont  
 contens.

Raſſurez-vous le Ciel a voulu vous la rendre.

## CLYTEMNESTRE.

Elle vit ! Et c'eſt vous qui venez me l'apprendre !

## ULYSSE.

Oüy , c'eſt moy , qui long-temps contre-elle & con-  
 tre vous

Ay crû devoir , Madame , affermir vôtre Epoux ,  
 Moy , qui jaloux tantost de l'honneur de nos armes ,  
 Par d'austeres conſeils ay fait couler vos larmes ,  
 Et qui viens , puis qu'enfin le Ciel eſt appaiſé ,  
 Reparer tout l'ennuy que je vous ay cauſé.

## CLYTEMNESTRE.

Ma Fille ! Ah , Prince ! O Ciel ! je demeure éperduë.  
 Quel miracle , Seigneur , quel Dieu me l'a renduë ?

U L Y S S E.

Vous m'en voyez moy-même en cet heureux moment

Saifi d'horreur , de joye, & de ravissement.

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grece.

Déjà de tout le Camp la Discorde maistresse

Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal ,

Et donné du combat le funeste signal.

De ce spectacle affreux vôtre Fille allarmée

Voyoit pour elle Achille , & contre-elle l'Armée.

Mais quoique seul pour elle , Achille furieux

Epouvantoit l'Armée , & partageoit les Dieux.

Déjà de traits en l'air s'élevoit un nuage.

Déjà couloit le sang , prémices du carnage.

Entre les deux partis Calchas s'est avancé ,

L'œil farouche , l'air sombre , & le poil herissé ,

Terrible , & plein du Dieu qui l'agitoit sans doute.

*Vous , Achille , a-t-il dit , & vous Grecs , qu'on mé-  
 coure.*

*Le Dieu , qui maintenant vous parle par ma voix ,*

*M'explique son Oracle , & m'instruit de son choix.*

*Un autre sang d'Helene , une autre Iphigenie*

*Sur ce bord immolée y doit laisser la vie.*

*Thecée avec Helene uni secretement ,*

*Fit succeder l'hymen à son enlevement.*

*Une Fille en sortit , que sa Mere a celée.*

*Du nom d'Iphigenie elle fut appelée.*

*Je vis moy-même alors ce fruit de leurs amours.*

*D'un sinistre avenir je menaçay ses jours.*

*Sous un nom emprunté sa noire destinée ,*

*Et ses propres fureurs icy l'ont amenée.*

*Elle*

*Elle me voit , m'entend , elle est devant vos yeux.  
 Et c'est elle en un mot que demandent les Dieux.*  
 Ainsi parle Calchas. Tout le Camp immobile  
 L'écoute avec frayeur , & regarde Eriphile.  
 Elle étoit à l'Autel , & peut-être en son cœur ;  
 Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.  
 Elle-même tantost d'une course subite  
 Etoit venuë aux Grecs annoncer vôtre fuite.  
 On admire en secret sa naissance , & son sort.  
 Mais puis que Troye enfin est le prix de sa mort ,  
 L'Armée à haute voix se déclare contr'elle ,  
 Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.  
 Déjà pour la saisir Calchas leve le bras.  
*Arreste , a-t-elle dit , & ne m'approche pas.*  
*Le sang de ces Heros dont tu me fais descendre ,  
 Sans tes profanes mains sçaura bien se répandre.*  
 Furieuse elle vole , & sur l'Autel prochain  
 Prend le sacré cousteau , le plonge dans son sein.  
 A peine son sang coule & fait rougir la terre ,  
 Les Dieux font sur l'Autel entendre le tonnerre ,  
 Les Vents agitent l'air d'heureux fremissemens ,  
 Et la Mer leur répond par ses gemissemens ,  
 La Rive au loin gemit blanchissante d'écume.  
 La flâme du Bucher d'elle-même s'allume.  
 Le Ciel brille d'éclairs , s'entrouvre , & parmi nous  
 Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.  
 Le Soldat étonné dit que dans une nuë  
 Jusques sur le Bucher Diane est descenduë ;  
 Et croit que s'élevant au travers de ses feux ,  
 Elle portoit au Ciel nôtre encens & nos vœux.  
 Tout s'empresse , tout part. La seule Iphigenie  
 Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.  
 Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.  
 Venez , Achille & luy brûlans de vous revoir ,

Madame , & désormais tous deux d'intelligence  
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix , quel encens , ô Ciel , puis-je jamais  
Recompenser Achille , & payer tes bienfaits !

F I N.

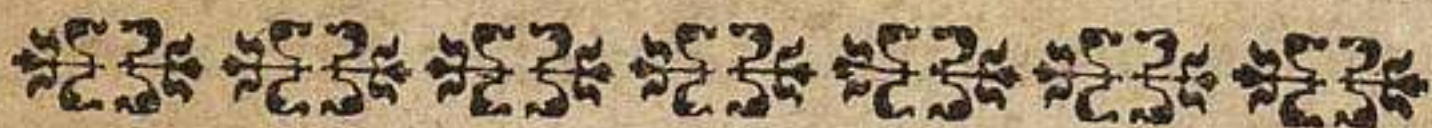


P H E D R E .

*TRAGEDIE.*







## P R E F A C E.

**V**OICY encore une Tragedie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aye suivi une route un peu differente de celle de cet Auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma Piece de tout ce qui m'a paru plus éclatant dans la sienne. Quand je ne luy devrois que la seule idée du caractere de Phedre, je pourrois dire que je luy dois ce que j'ay peut-être mis de plus raisonnable sur le Theatre. Je ne suis point étonné que ce caractere ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, & qu'il ait encore si bien réussi dans nôtre siècle, puis qu'il a toutes les qualitez qu'Aristote demande dans le Heros de la Tragedie, & qui sont propres à exciter la Compassion & la Terreur. En effet, Phedre n'est ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente. Elle est engagée par sa destinée, & par la colere des Dieux, dans une passion illegitime, dont elle a horreur toute la premiere. Elle fait tous ses efforts pour la surmonter. Elle aime mieux se laisser mourir, que de la déclarer à person-

ne. Et lors qu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion, qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des Dieux, qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les Tragedies des Anciens, où elle se refout d'elle-même à accuser Hipolyte. J'ai crû que la Calomnie avoit quelque chose de trop bas & de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une Princesse, qui a d'ailleurs des sentimens si nobles & si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une Nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, & qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie & l'honneur de sa Maîtresse. Phedre n'y donne les mains que parce qu'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même, & elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence, & de déclarer la verité.

Hipolyte est accusé dans Euripide & dans Seneque d'avoir en effet violé sa Belle-Mere. *Vim corpus tulit.* Mais il n'est icy accusé que d'en avoir eu le dessein. J'ay voulu épargner à Thesée une confusion qui l'auroit pû rendre moins agréable au Spectateurs

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les Anciens, qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un Philosophe exempt de toute imperfection. Ce qui faisoit que la mort de ce jeune Prince causoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai crû luy devoir donner quelque foiblesse qui le rendroit un peu coupable envers son Pere, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phedre, & se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré luy pour Aricie, qui est la Fille & la Sœur des ennemis mortels de son Pere.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'époufa & en eut un Fils après qu'Esculape l'eût ressuscité. Et j'ay lû encore dans quelques Auteurs qu'Hyppolyte avoit époufé & emmené en Italie une jeune Athenienne de grande naissance, qui s'appelloit Aricie, & qui avoit donné son nom à une petite Ville d'Italie.

Je rapporte ces autoritez, parce que je me suis très-scrupuleusement attaché à suivre la Fable. J'ai même suivi l'histoire de Thesée telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet Historien que j'ay trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thesée fût descendu dans les Enfers pour enlever Proserpine, étoit un voyage que ce Prince avoit fait en Epire vers la source de l'Acheron, chez un Roy dont Pirithoüs vouloit enlever la Femme, & qui arresta Thesée prisonnier après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ay tâché de conserver la vrai-semblance de l'histoire, sans rien perdre des ornemens de la Fable qui fournit extrêmement à la Poësie. Et le bruit de la mort de Thesée fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phedre de faire une déclaration d'amour, qui devient une des principales causes de son malheur, & qu'elle n'auroit jamais osé faire tant qu'elle auroit crû que son mary étoit vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette Piece soit en effet la meilleure de mes Tragedies. Je laisse & aux Lecteurs & au temps à décider de son veritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y sont severement punies. La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même. Les foibleesses de l'a-

mour

mour y passent pour de vraies foibleſſes. Les paſſions n'y ſont préſentées aux yeux que pour montrer tout le déſordre dont elles ſont cauſe : Et le vice y eſt peint par tout avec des couleurs qui en ſont controître & hair la difformité. C'eſt-là proprement le but que tout homme qui travaille pour le Public doit ſe propoſer. Et c'eſt ce que les premiers Poètes Tragiques avoient en vûë ſur toute choſe. Leur Theatre étoit une Ecole où la vertu n'étoit pas moins bien enſignée que dans les Ecoles des Philoſophes. Auffi Ariſtote a bien voulu donner des regles du Poème Dramatique : & Socrate, le plus ſage des Philoſophes, ne dédaignoit pas de mettre la main aux Tragedies d'Euripide. Il ſeroit à ſouhaiter que nos Ouvrages fuſſent auffi ſolides & auffi pleins d'utiles inſtructions que ceux de ces Poètes. Ce ſeroit peut-être un moyen de reconcilier la Tragedie avec quantité de perſonnes celebres par leur pieté & par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, & qui en jugeroient ſans doute plus favorablement, ſi les Auteurs ſongeoient autant à inſtruire leurs Spectateurs qu'à les divertir, ſ'ils ſuivoient en cela la véritable intention de la Tragedie.



## ACTEURS.

THESE'E, Fils d'Egée, Roy d'Athenes.

PHEGRE, Femme de Thesée, Fille de Minos & de Pasiphaé.

HIPPOLYTE, Fil<sup>s</sup> de Thesée & d'Antiope Reine des Amazones.

ARICIE, Princesse du Sang Royal d'Athenes.

OENONE, Nourrice & Confidente de Phedre.

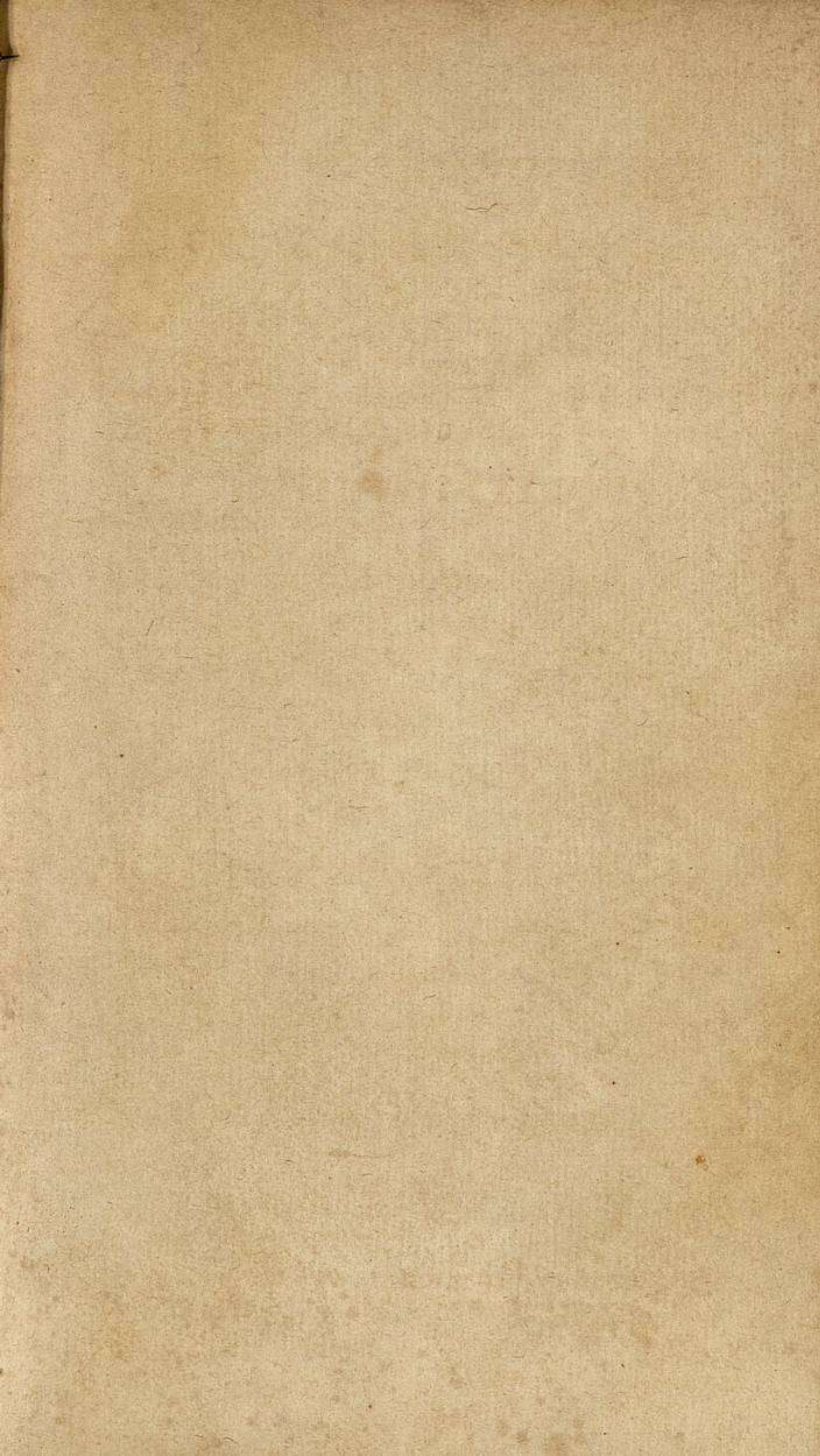
THERAMENE, Gouverneur d'Hippolyte.

ISMENE, Confidente d'Aricie.

PANOPE, Femme de la suite de Phedre.

GARDES.

*La Scene est à Trézène, ville du Peloponese.*

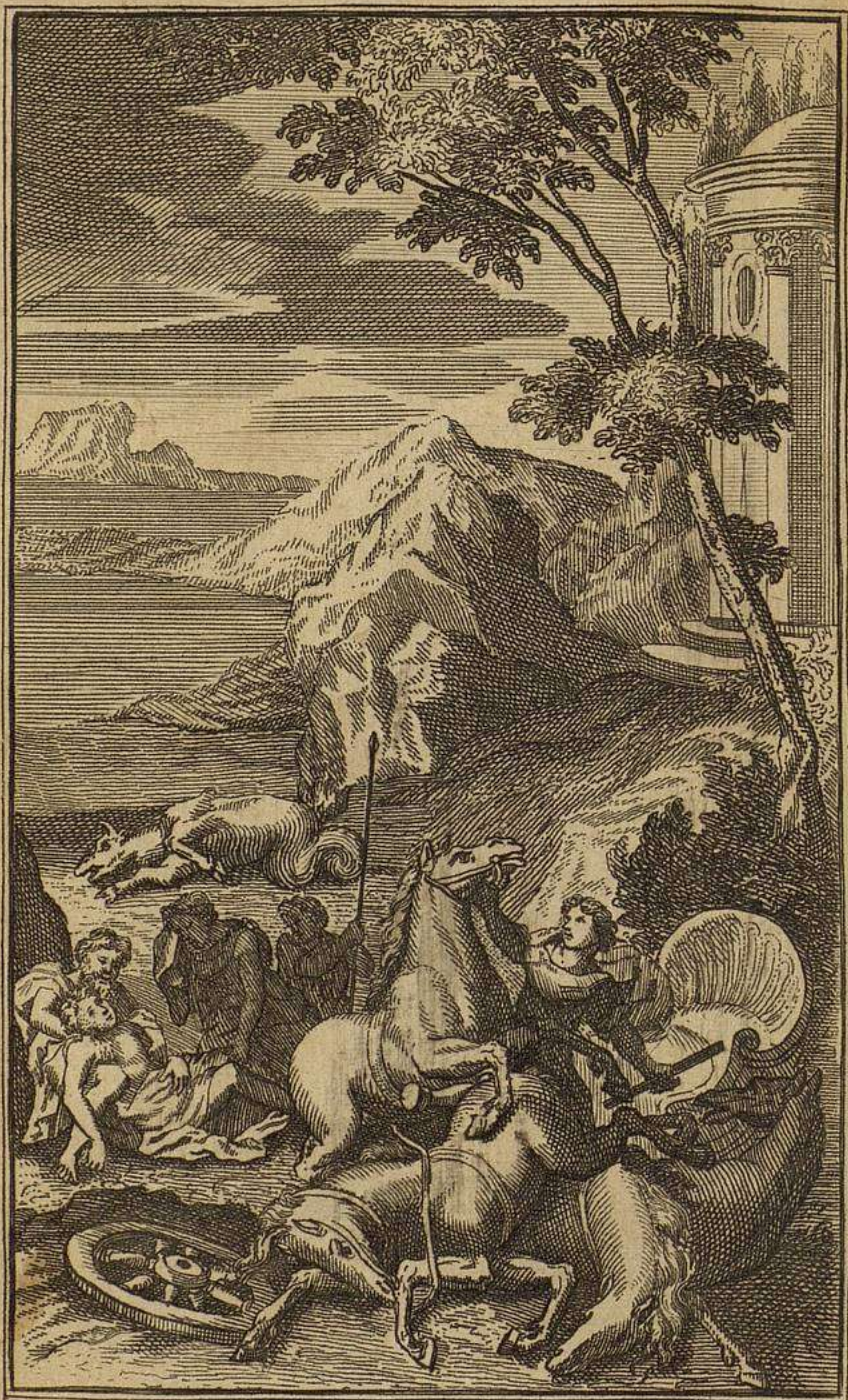








PHILIPPA M. HOPKINS



*PHEDRE & HIPPOLYTE*



# P H E D R E .

## T R A G E D I E .

### A C T E I .

#### S C E N E P R E M I E R E .

HIPOLYTE, THERAMENE.

HIPOLYTE.



Le dessein en est pris, je pars, cher Theramene,  
 Et quitte le séjour de l'aimable Trézene.  
 Dans le doute mortel dont je suis agité,  
 Je commence à rougir de mon oisiveté  
 Depuis plus de six mois éloigné de mon Pere,  
 J'ignore le destin d'une teste si chere.  
 J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THERAMENE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc  
 chercher ?

Déjà pour satisfaire à vôtre juste crainte,  
 J'ay couru les deux Mers que separe Corinthe,

Z iij

J'ay demandé Thesée aux Peuples de ces bords  
 Où l'on voit l'Acheron se perdre chez les Morts.  
 J'ay visité l'Elide, & laissant le Ténare,  
 Passé jusqu'à la Mer qui vit tomber Icare ?  
 Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats  
 Croyez-vous découvrir la trace de ses pas ?  
 Qui sçait même, qui sçait si le Roy vôtre Pere  
 Veut que de son absence on sçache le mystere ?  
 Et si lors qu'avec vous nous tremblons pour ses jours,  
 Tranquille, & nous cachant de nouvelles amours,  
 Ce Heros n'attend point qu'une Amante abusée....

H I P P O L Y T E.

Cher Theramene, arrête, & respecte Thesée.  
 De ses jeunes erreurs désormais revenu,  
 Par un indigne obstacle il n'est point retenu ;  
 Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,  
 Phedre depuis long-temps ne craint plus de Rivale.  
 Enfin en le cherchant je suivray mon devoir,  
 Et je fuiray ces lieux que je n'ose plus voir.

T H E R A M E N E.

Hé depuis quand, Seigneur, craignez-vous la présence

De ces paisibles lieux, si chers à vôtre Enfance,  
 Et dont je vous ay vû préférer le séjour  
 Au tumulte pompeux d'Athene & de la Cour ?  
 Quel peril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse.

H I P P O L Y T E.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face  
 Depuis que sur ces bords les Dieux ont envoyé  
 La Fille de Minos & de Pasypaë.

T H E R A M E N E.

J'entens. De vos Douleurs la cause m'est connue,  
 Phedre icy vous chagrine, & blesse vôtre vûe.  
 Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,  
 Que vôtre exil d'abord signala son crédit.

Mais sa haine sur vous autrefois attachée,  
 Ou s'est évanouïe, ou s'est bien relâchée.  
 Et d'ailleurs, quels perils vous peut faire courir  
 Une femme mourante, & qui cherche à mourir ?  
 Phedre atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,  
 Lasse enfin d'elle-même, & du jour qui l'éclaire,  
 Peut-elle contre vous former quelques desleins ?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.  
 Hippolyte en partant fuit une autre Ennemie.  
 Je fuis, je l'avouëray, cette jeune Aricie,  
 Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THERAMENE.

Quoy ! vous-même, Seigneur, la persecutez-vous ?  
 Jamais l'aimable Sœur des cruels Palantides,  
 Trempa-t-elle aux complots de ses Freres perfides,  
 Et devez-vous haïr ses innocens appas ?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuïrois pas ?

THERAMENE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer vôtre fuite ?  
 Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte,  
 Implacable ennemi des amoureuses lois,  
 Et d'un joug que Thesée a subi tant de fois ?  
 Venus par vôtre orgueil si long-temps méprisée,  
 Voudroit-elle à la fin justifier Thesée ?  
 Et vous mettant au rang du reste des mortels,  
 Vous a-t-elle forcé d'encenser ses Autels ?  
 Aimeriez-vous, Seigneur ?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire ?  
 Toy qui connois mon cœur depuis que je respire,  
 Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux,  
 Peux-tu me demander le désaveu honteux ?

C'est peu qu'avec son lait une Mere Amazone  
 M'ait fait lücer encor cet orgueil qui t'étonne.  
 Dans un âge plus meur moi-même parvenu ?  
 Je me suis applaudi , quand je me suis connu.  
 Attaché prés de moy par un zele sincere ,  
 Tu me contois alors l'histoire de mon Pere.  
 Tu sçais combien mon ame attentive à ta voix ,  
 S'échauffoit au recit de ses nobles exploits ;  
 Quand tu me dépeignois ce Heros intrepide ,  
 Consolant les Mortels de l'absence d'Alcide ,  
 Les Monstres étouffez , & les brigans punis ,  
 Procruste , Cercyon , & Scirron , & Sinnis ,  
 Et les os dispersez du Geant d'Epidaure ,  
 Et la Crete fumant du sang de Minotaure.  
 Mais quand tu recitois des faits moins glorieux ,  
 Sa foy par tout offerte , & reçüe en cent lieux ,  
 Helene à ses parens dans Sparte dérobée ,  
 Salamine témoin des pleurs de Péribée ,  
 Tant d'autres , dont les noms luy sont même écha-  
 pez ,  
 Trop credules esprits que sa flâme a trompez ;  
 Ariane aux rochers contant ses injustices ;  
 Phedre enlevée enfin sous de meilleurs auspices ;  
 Tu sçais comme à regret écoutant ce discours ,  
 Je te pressois souvent d'en abreger le cours.  
 Heureux ! si j'avois pü ravir à la memoire  
 Cette indigne moitié d'une si belle Histoire.  
 Et moi-même à mon tour je me verrois lié ?  
 Et les Dieux jusques-là m'auroient humilié ?  
 Dans mes lâches souüpirs d'autant plus méprisabile ,  
 Qu'un long amas d'honneurs rend Thefée excusa-  
 ble ,  
 Qu'aucuns Monstres par moy domtez jusqu'aujour-  
 d'huy ,  
 Ne m'ont acquis le droit de faillir comme luy.

Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie ,  
 Aurois-je pour Vainqueur dû choisir Aricie ?  
 Ne souviendrait-il plus à mes sens égarez ,  
 De l'obstacle éternel qui nous a separez ?  
 Mon Pere la reprouve , & par des loix severes  
 Il défend de donner des Neveux à ses Freres ;  
 D'une Tige coupable il craint un Rejetton.  
 Il veut avec leur Sœur ensevelir leur nom ,  
 Et que jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle ,  
 Jamais les feux d'Hymen ne s'allument pour elle.  
 Dois-je épouser ses droits contre un Pere irrité ?  
 Donneray-je l'exemple à la temerité ?  
 Et dans un fol amour ma jeunesse embarquée . . .

## THERAMENE.

Ah , Seigneur . Si vôtre heure est une fois marquée ,  
 Le Ciel de nos raisons ne sçait point s'informer.  
 Thesée ouvre vos yeux en voulant les fermer ,  
 Et sa haine irritant une flâme rebelle ,  
 Prête à son Ennemie une grace nouvelle.  
 Enfin d'un chaste amour pourquoy vous effrayer ?  
 S'il a quelque douceur , n'osez-vous l'essayer ?  
 En croirez-vous toujourns un farouche scrupule ?  
 Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule ?  
 Quels courages Venus n'a-t-elle pas domtez ?  
 Vous-même où seriez-vous , vous qui la combattez ,  
 Si toujourns Antiope à ses loix opposée ,  
 D'une publique ardeur n'eût brûlé pour Thesée ?  
 Mais que sert d'affecter un superbe discours ?  
 Avoüez-le , tout change. Et depuis quelques jours  
 On vous voit moins souvent , orgueilleux , & sauvage ,  
 Tantost faire voler un char sur le rivage ,  
 Tantost sçavant dans l'art par Neptune inventé .  
 Rendre docile au frein un Courcier indonté .

Les forêts de nos cris moins souvent retentissent.  
 Chargez d'un feu secret vos yeux s'appesantissent.  
 Il n'en faut point douter, vous aimez, vous brûlez.  
 Vous perissez d'un mal que vous dissimulez.  
 La charmante Aricie a-t-elle sçû vous plaire ?

H I P P O L Y T E.

Theramene, je pars, & vais chercher mon Pere.

T H E R A M E N E.

Ne verrez-vous point Phedre avant que de partir,  
 Seigneur ?

H I P P O L Y T E.

C'est mon dessein, tu peux l'en avertir.  
 Voyons-la, puisqu'ainsi mon devoir me l'ordonne.  
 Mais quel nouveau malheur trouble sa chere Oenone ?



S C E N E I I.

H I P P O L Y T E, O E N O N E,

T H E R A M E N E.

O E N O N E.

**H**Elas, Seigneur ! quel trouble au mien peut être  
 égal ?

La Reine touche presque à son terme fatal.  
 En vain à l'observer jour & nuit je m'attache.  
 Elle meurt dans mes bras d'un mal quelle me cache.



Un désordre éternel regne dans son esprit.  
 Son chagrin inquiet l'arrache de son lit.  
 Elle veut voir le jour : Et sa douleur profonde  
 M'ordonne toutefois d'écartier tout le monde . . . .  
 Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit , je la laisse en ces lieux ,  
 Et ne luy montre point un visage odieux.



SCÈNE III.

P H E D R E , O E N O N E .

P H E D R E .

**N**'Allons point plus avant. Demeurons , chere  
 Oenone.

Je ne me soutiens plus , ma force m'abandonne.  
 Mes yeux sont ébloüis du jour que je revoy ,  
 Et mes genoux tremblans se déroberent sous moy.  
 Hélas !

*Elle s'assit.*

O E N O N E .

Dieux tout puissans ! que nos pleurs vous appaisent.

P H E D R E .

Que ces vains ornemens , que ces voiles me pesent !  
 Quelle importune main , en formant tous ces nœuds ,  
 A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux ?  
 Tout m'afflige & me nuit , & conspire à me nuire.

O E N O N E.

Comme on voit tous les vœux l'un l'autre se détruire !

Vous-même condamnant vos injustes desseins ,  
Tantost à vous parer vous excitez vos mains.  
Vous-même rappelant vôtre force première ,  
Vous vouliez vous montrer & revoir la lumière ;  
Vous la voyez , Madame ; & prête à vous cacher ,  
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher ?

P H E D R E.

Noble & brillant Auteur d'une triste Famille ,  
Toy , dont ma Mere osoit se vanter d'être Fille ,  
Qui peut être rougis du trouble où tu me vois ,  
Soleil , je te viens voir pour la dernière fois.

O E N O N E.

Quoy ! vous ne perdrez point cette cruelle envie ?  
Vous verray-je toujours , renonçant à la vie ,  
Faire de vôtre mort les funestes apprêts ?

P H E D R E.

Dieux ! Que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !  
Quand pourrai-je au travers d'une noble poussière ,  
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

O E N O N E.

Quoy , Madame !

P H E D R E.

Insensée , où suis-je , & qu'ai-je dit ?  
Où laissai-je égarer mes vœux , & mon esprit ?  
Je l'ai perdu. Les Dieux m'en ont ravi l'usage.  
Oenone , la rougeur me couvre le visage ,  
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ,  
Et mes yeux malgré moy se remplissent de pleurs.

O E N O N E.

Ah ! s'il vous faut rougir , rougissez d'un silence ,  
Qui de vos maux encore aigrit la violence.  
Rebelle à tous nos soins , sourde à tous nos discours ,

Voulez-vous sans pitié laisser finir vos jours ?  
 Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?  
 Quel charme ou quel poison en a tari la source ?  
 Les ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,  
 Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;  
 Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure ,  
 Depuis que votre corps languit sans nourriture.  
 A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?  
 De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?  
 Vous offensez les Dieux auteurs de votre vie.  
 Vous trahissez l'Epoux à qui la foy vous lie ,  
 Vous trahissez enfin vos Enfants malheureux ,  
 Que vous précipitez sous un joug rigoureux.  
 Songez qu'un même jour leur ravira leur Mere ,  
 Et rendra l'esperance au Fils de l'Etrangere ,  
 A ce fier Ennemi de vous , de votre sang ,  
 Ce Fils qu'une Amazone a porté dans son flanc ;  
 Cette Hippolyte . . .

PHEDRE.

Ah Dieux !

OENONE.

Ce reproche vous touche ?

PHEDRE.

Malheureuse , quel nom est sorti de ta bouche ?

OENONE.

Hé bien , votre colere éclate avec raison,  
 J'aime à vous voir fremir à ce funeste nom.  
 Vivez donc. Que l'amour , le devoir vous excite.  
 Vivez , ne souffrez pas que le Fils d'une Scythe ,  
 Accablant vos Enfants d'un empire odieux , ( Dieux.  
 Commande au plus beau sang de la Grece , & des  
 Mais ne differez point , chaque moment vous tuë.  
 Reparez promptement votre force abbatuë ,  
 Tandis que de vos jours prêts à se consumer  
 Le flambeau dure encore , & peut se rallumer.

P H E D R E.

J'en ay trop prolongé la coupable durée.

O E N O N E

Quoy ! de quelques remords êtes-vous déchirée ?

Quel crime a pû produire un trouble si pressant ?

Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

P H E D R E.

Graces au Ciel , mes mains ne sont point criminelles.

Plût aux Dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

O E N O N E.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté ,

Dont vôtre cœur encor doit être épouvanté ?

P H E D R E.

Je t'en ay dit assez. Epargne moy le reste.

Je meurs , pour ne point faire un aveu si funeste.

O E N O N E.

Mourez donc , & gardez un silence inhumain.

Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.

Quoy qu'il vous reste à peine une foible lumiere ,

Mon ame chez les morts descendra la premiere.

Mille chemins ouverts y conduisent toujours ,

Et ma juste douleur choisira les plus courts.

Cruelle , quand ma foy vous a-t-elle déçûë ?

Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçûë ?

Mon Pais , mes Enfans , pour vous j'ay tout quitté.

Reserviez-vous ce prix à ma fidelité ?

P H E D R E.

Quel fruit esperes-tu de tant de violence ?

Tu fremiras d'horreur si je romps le silence.

O E N O N E.

Et que me dites-vous , qui ne cede , grands Dieux !

A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux ?

P H E D R E.

Quand tu sçauras mon crime , & le sort qui m'accab- ( ble,

Je n'en mourray pas moins , j'en mourray plus coupable.

OE NON E.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versez,  
Par vos foibles genoux que je tiens embrassez,  
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

P H E D R E.

Tu le veux. Lève-toy.

OE NON E.

Parlez. Je vous écoute.

P H E D R E.

Ciel ! que lui vais-je dire ? Et par où commencer ?

OE NON E.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

P H E D R E.

O haine de Venus ! O fatale colere !

Dans quels égaremens l'amour jetta ma Mere !

OE NON E.

Oublions-les , Madame. Et qu'à tout l'avenir  
Un silence éternel cache ce souvenir.

P H E D R E.

Ariane , ma Sœur , de quel amour blessée ,

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée ?

OE NON E.

Que faites-vous , Madame ? Et quel mortel ennuy  
Contre tout vôtre sang vous anime aujourd'huy ?

P H E D R E.

Puisque Venus le veut , de ce sang déplorable

Je peris la dernière , & la plus misérable.

OE NON E.

Aimez-vous ?

P H E D R E.

De l'amour j'ay toutes les fureurs,

OE NON E.

Pour qui ?

P H E D R E.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.

J'aime . . . à ce nom fatal je tremble , je frissonne.

J'aime . . . .

O E N O N E.

Qui ?

P H E D R E.

Tu connois ce Fils de l' Amazone ,

Ce Prince si long-temps par moy-même opprimé.

O E N O N E.

Hippolyte ! Grands Dieux !

P H E D R E.

C'est toy qui l'as nommé.

O E N O N E.

Juste Ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.

O désespoir ! O crime ! O déplorable Race !

Voyage infortuné ! Rivage malheureux !

Falloit-il approcher de tes bords dangereux ?

P H E D R E.

Mon mal vient de plus loin. A peine au Fils d' Egée ,

Sous les loix de l' Hymen je m'étois engagée ,

Mon repos , mon bonheur sembloit être affermi ,

Athenes me montra mon superbe Ennemi.

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vûë.

Un trouble s'éleva dans mon ame éperduë.

Mes yeux ne voyoient plus , je ne pouvois parler ,

Je sentis tout mon corps &amp; transir , &amp; brûler.

Je reconnus Venus , &amp; ses feux redoutables ,

D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.

Par des vœux assidus je crus les détourner ,

Je luy bâtis un temple , &amp; pris soin de l' orner ,

De victimes moy-même à toute heure entourée ,

Je cherchois dans leur flanc ma raison égarée ,

D'un incurable amour remedes impuissans !

En vain sur les Autels ma main brûloit l' encens,

Quand

Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse ,  
 J'adorois Hippolyte ; & le voyant sans cesse ,  
 Même au pié des Autels que je faisois fumer ,  
 J'offrois tout à ce Dieu , que je n'osois nommer.  
 Je l'évitois par tout. O comble de misere !  
 Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son Pere.  
 Contre moi-même enfin j'osay me revolter.  
 J'excitay mon courage à le persecuter.  
 Pour bannir l'Ennemi dont j'étois idolâtre ,  
 J'affectay les chagrins d'une injuste Marâtre ,  
 Je pressay son exil , & mes cris éternels  
 L'arracherent du sein , & des bras paternels.  
 Je respirois , Oenone ; & depuis son absence ,  
 Mes jours moins agitez couloient dans l'innocence ;  
 Soumise à mon Epoux , & cachant mes ennuis ,  
 De son fatal hymen je cultivois les fruits.  
 Vaines précautions ! Cruelle destinée !  
 Par mon Epoux luy-même à Trézene amenée ,  
 J'ai revû l'Ennemi que j'avois éloigné.  
 Ma blessure trop vive aussi-tôt a saigné.  
 Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée.  
 C'est Venus toute entiere à sa proye attachée.  
 J'ai conçu pour mon crime une juste terreur.  
 J'ai pris la vie en haine , & ma flamme en horreur ,  
 Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire ,  
 Et dérober au jour une flâme si noire.  
 Je n'ai pû soutenir tes larmes , tes combats.  
 Je t'ai tout avoué , je ne m'en repens pas ,  
 Pourvû que de ma mort respectant les approches ,  
 Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches ,  
 Et que tes vains secours cessent de rappeler  
 Un reste de chaleur , tout prêt à s'exhaler.



## S C E N E I V.

P H E D R E , O E N O N E ,  
P A N O P E .

P A N O P E .

**J**E voudrois vous cacher une triste nouvelle ,  
Madame. Mais il faut que je vous la revele.  
La mort vous a ravi vôtre invincible Epoux ,  
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous.

O E N O N E .

Panope , que dis-tu ?

P A N O P E .

Que la Reine abusée ,  
En vain demande au Ciel le retour de Thesée ,  
Et que par des Vaisseaux arrivez dans le Port  
Hippolyte son Fils vient d'apprendre sa mort.

P H E D R E .

Ciel !

P A N O P E .

Pour le choix d'un Maître Athenes se partage.  
Au Prince vôtre fils l'un donne son suffrage ,  
Madame , & de l'Etat l'autre oubliant les loix  
Au Fils de l'Etrangere ose donner sa voix.  
On dit même qu'au Trône une brigue insolente  
Veut placer Aricie , & le sang de Pallante.  
J'ay crû de ce peril vous devoir avertir.  
Deja même Hippolyte est tout prêt à partir ;  
Et l'on craint , s'il paroît dans ce nouvel orage ,  
Qu'il n'entraîne après luy tout un Peuple volage.



OENONE.

Panope, c'est assez. La Reine qui t'entend,  
Ne negligera point cet avis important



## SCÈNE V.

PHÈDRE, OENONE.

OENONE.

**M** Adame, je cessois de vous presser de vivre.  
Déjà même au tombeau je songeois à vous  
suivre,  
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix.  
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres loix.  
Vôtre fortune change & prend une autre face.  
Le Roy n'est plus, Madame, il faut prendre sa place.  
Sa mort vous laisse un Fils à qui vous vous devez,  
Esclave, s'il vous perd, & Roy, si vous vivez.  
Sur qui dans son malheur voulez-vous qu'il s'appuyez?  
Ses larmes n'auront plus de main qui les effuye.  
Et ses cris innocens portez jusques aux Dieux,  
Iront contre sa Mere irriter ses Ayeux.  
Vivez, vous n'avez plus de reproche à vous faire.  
Vôtre flâme devient une flâme ordinaire.  
Thesée en expirant vient de rompre les nœuds,  
Qui faisoient tout le crime & l'horreur de vos feux.  
Hippolyte pour vous devient moins redoutable;  
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.  
Peut-être convaincu de vôtre aversion  
Il va donner un Chef à la sédition.

A a ij

Détrompez son erreur , fléchissez son courage.  
 Roy de ses bords heureux , Trézene est son partage.  
 Mais il sçait que les loix donnent à vôtre Fils  
 Les superbes Remparts que Minerve a bâtis :  
 Vous avez l'un & l'autre une juste Ennemie.  
 Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

P H E D R E.

Hé bien ! A tes conseils je me laisse entraîner ,  
 Vivons , si vers la vie on peut me ramener ,  
 Et si l'amour d'un Fils en ce moment funeste ,  
 De mes foibles esprits peut ranimer le reste.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE.

Hippolyte demande à me voir en ce lieu ?  
 Hippolyte me cherche, & veut me dire adieu ?  
 Ismène, dis-tu vrai ? N'es-tu pas abusée ?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.  
 Préparez-vous, Madame, à voir de tous côtez  
 Voler vers vous les cœurs par Thésée écartez.  
 Aricie à la fin de son sort est Maîtresse,  
 Et bien-tost à ses pieds verra toute la Grece.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi ?  
 Je cesse d'être esclave, & n'ai plus d'Ennemi ?

ISMÈNE.

Non, Madame, les Dieux ne vous sont plus contraires,  
 Et Thésée a rejoint les Manes de vos Freres.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours ?

ISMÈNE.

On sème de sa mort d'incroyables discours.

On dit que Ravisseur d'une Amante nouvelle  
 Les Flots ont englouti cet Epoux infidelle.  
 On dit même, & ce bruit est par tout répandu,  
 Qu'avec Pirithois aux Enfers descendu  
 Il a vû le Cocyte & les Rivages sombres,  
 Et s'est montré vivant aux infernales Ombres;  
 Mais qu'il n'a pû sortir de ce triste séjour,  
 Et repasser les bords, qu'on passe sans retour.

A R I C I E.

Croiray-je qu'un mortel avant sa dernière heure  
 Peut penetrer des morts la profonde demeure?  
 Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutez?

I S M E N E.

Thesée est mort, Madame, & vous seule en doutez.  
 Athenes en gemit, Trézene en est instruite,  
 Et déjà pour son Roy, reconnoist Hippolyte.  
 Phedre dans ce Palais tremblante pour son Fils,  
 De ses Amis troublez demande les avis.

A R I C I E.

Et tu crois que pour moy plus humain que son Pere  
 Hippolyte rendra ma chaîne plus legere?  
 Qu'il plaindra mes malheurs?

I S M E N E.

Madame, je le croy.

A R I C I E.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toy?  
 Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,  
 Et respecte en moy seule un sexe qu'il dédaigne?  
 Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,  
 Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

I S M E N E.

Je sçay de ses froideurs tout ce que l'on recite,  
 Mais j'ay vû près de vous ce superbe Hippolyte,  
 Et même, en le voyant le bruit de sa fierté  
 A redoublé pour luy ma curiosité.

Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre.  
 Dès vos premiers regards je l'ay vû se confondre.  
 Ses yeux qui vainement vouloient vous éviter,  
 Déjà pleins de langueur ne pouvoient vous quitter.  
 Le nom d'Amant peut-être offense son courage.  
 Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage.

## A R I C I E.

Que mon cœur, chere Ismene écoute avidement  
 Un discours, qui peut-être a peu de fondement !  
 O toy ! qui me connois, te sembloit-il croyable  
 Que le triste joiët d'un sort impitoyable,  
 Un cœur toujournourri d'amertume & de pleurs,  
 Dût connoître l'amour & ses foibles douleurs ?  
 Reste du sang d'un Roy, noble Fils de la Terre,  
 Je suis seule échappée aux fureurs de la Guerre.  
 J'ay perdu dans la fleur de leur jeune saison  
 Six Freres, quel espoir d'une illustre Maison !  
 Le fer moissonna tout, & la Terre humectée  
 Bût à regret le sang des Neveux d'Erectée.  
 Tu sçais depuis leur mort quelle severe loy  
 Défend à tous les Grecs de soupirer pour moy.  
 On craint que de la Sœur les flâmes téméraires  
 Ne raniment un jour la cendre de ses Freres.  
 Mais tu sçais bien aussi de quel œil dédaigneux  
 Je regardois ce soin d'un Vainqueur soupçonneux.  
 Tu sçais que de tout temps à l'Amour opposée,  
 Je rendois souvent grace à l'injuste Thesée  
 Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.  
 Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vû son Fils.  
 Non que par les yeux seuls lâchement enchantée  
 J'aime en luy sa beauté, sa grace tant vantée,  
 Présens dont la nature a voulu l'honorer,  
 Qu'il méprise luy-même, & qu'il semble ignorer.  
 J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,  
 Les vertus de son Pere, & non point les foibleesses.

J'aime , je l'avoûrai , cet orgueil genereux  
 Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.  
 Phedre en vain s'honoroit des soupirs de Thesée.  
 Pour moy , je suis plus fiere , & fuis la gloire aisée  
 D'arracher un hommage à mille autres offert ,  
 Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.  
 Mais de faire fléchir un courage inflexible ,  
 De porter la douleur dans une ame insensible ,  
 D'enchaîner un Captif de ses fers étonné ,  
 Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné ;  
 C'est-là ce que je veux , c'est-là ce qui m'irrite.  
 Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte ,  
 Et vaincu plus souvent , & plutôt surmonté  
 Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont donté.  
 Mais , chere Ismene , hélas ! quelle est mon impru-  
 dence !

On ne m'opposera que trop de resistance.  
 Tu m'entendras peut-être humble dans mon ennui ,  
 Gemir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.  
 Hippolyte aimeroit ? Par quel bonheur extrême  
 Aurois-je pû fléchir . . . .

I S M E N E.

Vous l'entendrez lui-même.

Il vient à vous.



SCENE



## SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMENE.

HIPPOLYTE.

**M** Adame avant que de partir ,  
 J'ai crû de vôtre sort vous devoir avertir.  
 Mon Pere ne vit plus. Ma juste défiance  
 Présageoit les raisons de sa trop longue absence.  
 La mort seule bornant ses travaux éclatans ,  
 Pouvoit à l'Univers le cacher si long-temps.  
 Les Dieux livrent enfin à la Parque homicide  
 L'Ami , le Compagnon , le Successeur d'Alcide.  
 Je croi que vôtre haine , épargnant ses vertus ,  
 Ecoute sans regret ces noms qui lui sont dûs.  
 Un espoir adoucit ma tristesse mortelle.  
 Je puis vous affranchir d'une austere tutelle.  
 Je revoque les loix dont j'ai plaint la rigueur ,  
 Vous pouvez disposer de vous , de vôtre cœur.  
 Et dans cette Trézene aujourd'huy mon partage ,  
 De mon Ayeul Pitthée autrefois l'heritage ,  
 Qui m'a sans balancer reconnu pour son Roy ,  
 Je vous laisse aussi libre , & plus libre que moy.

ARICIE.

Moderez des bontez , dont l'excés m'embarasse.  
 D'un soin si genereux honorer ma disgrâce ,  
 Seigneur , c'est me ranger , plus que vous ne pensez ,  
 Sous ces austeres loix , dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un Successeur Athenes incertaine  
 Parle de vous , me nomme , & le Fils de la Reine.

De moy, Seigneur ?

H I P P O L Y T E.

Je sçay, sans vouloir me flatter,  
 Qu'une superbe loy semble me rejeter.  
 La Grece me reproche une Mere étrangere.  
 Mais si pour Concurrent je n'avois que mon Frere,  
 Madame, j'ai sur luy de veritables droits,  
 Que je sçaurois sauver du caprice des lois.  
 Un frein plus legitime arrête mon audace.  
 Je vous cede, ou plutôt je vous rends une place,  
 Un Sceptre que jadis vos Ayeux ont reçu.  
 De ce fameux Mortel que la terre a conçu.  
 L'adoption le mit entre les mains d'Egee.  
 Athenes par mon Pere accrue & protegée,  
 Reconnut avec joye un Roy si genereux,  
 Et laissa dans l'oubli vos Freres malheureux.  
 Athenes dans ses murs maintenant vous rappelle,  
 Assez elle a gemi d'une longue querelle,  
 Assez dans ses fillons vôtres sang englouti  
 A fait fumer le champ dont il étoit sorti.  
 Trézene m'obéit. Les campagnes de Crete  
 Offrent au Fils de Phedre une riche retraite.  
 L'Attique est vôtres bien. Je pars, & vais pour vous  
 Réunir tous les vœux partagez entre nous.

A R I C I E.

De tout ce que j'entens étonnée & confuse  
 Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.  
 Veillai-je ? Puis-je croire un semblable dessein ?  
 Quel Dieu, Seigneur, quel Dieu l'a mis dans vôtressein ?  
 Qu'à bon droit vôtres gloire en tous lieux est semée !  
 Et que la Verité passe la Renommée !  
 Vous-même en ma faveur vous voulez-vous trahir ?  
 N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr ?  
 Et d'avoir si long-temps pû défendre vôtres ame.  
 De cette inimitié...



## HIPPOLYTE.

Moy, vous haïr, Madame ?  
 Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté !  
 Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté ?  
 Quelles sauvages mœurs, qu'elle haine endurcie  
 Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie ?  
 Ay-je pû résister au charme décevant....

## ARICIE.

Quoy, Seigneur ?

## HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.  
 Je voy que la raison cede à la violence.  
 Puisque j'ai commencé de rompre le silence,  
 Madame, il faut poursuivre. Il faut vous informer  
 D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.  
 Vous voyez devant vous un Prince déplorable,  
 D'un téméraire orgueil exemple memorable.  
 Moy, qui contre l'Amour fierement revolté,  
 Aux fers de ses Captifs ay long-temps insulté ;  
 Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,  
 Pensois toujours du bord contempler les orages,  
 Asservi maintenant sous la commune loy,  
 Par quel trouble me vois-je emporté loin de moy ?  
 Un moment a vaincu mon audace imprudente.  
 Cette ame si superbe est enfin dépendante.  
 Depuis prés de six mois honteux, désesperé,  
 Portant par tout le trait, dont je suis déchiré,  
 Contre vous, contre moy vainement je m'éprouve :  
 Présente je vous fuis, absente je vous trouve.  
 Dans le fond des forêts vôtre image me fuit.  
 La lumiere du jour, les ombres de la nuit  
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite.  
 Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.  
 Moy-même pour tout fruit de mes soins superflus,  
 Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.

Mon arc , mes javelots, mon char, tout m'importune.  
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.  
Mes seuls gemissemens font retentir les bois ,  
Et mes Courriers oisifs ont oublié ma voix.

Peut-être le recit d'un amour si sauvage  
Vous fait en m'écoutant rougir de vôtre ouvrage.  
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien ?  
Quel étrange Captif pour un si beau lien !  
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère.  
Songez que je vous parle une langue étrangère ;  
Et ne rejettez pas des vœux mal exprimez ,  
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formez.



## S C E N E III.

HIPPOLYTE , ARICIE , THERAMENE.  
ISMENE.

THERAMENE.

Seigneur , la Reine vient , & je l'ai devancée.  
Elle vous cherche.

HIPPOLYTE.

Moy !

THERAMENE.

J'ignore sa pensée ,  
Mais on vous est venu demander de sa part.  
Phedre veut vous parler avant vôtre départ.

HIPPOLYTE.

Phedre? Que lui dirai-je? Et que peut-elle attendre...

ARICIE.

Seigneur , vous ne pouvez refuser de l'entendre.  
Quoique trop convaincu de son inimitié ,  
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

## HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je parts. Et j'ignore  
Si je n'offense point les charmes que j'adore.  
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, Prince, & suivez vos genereux desseins.  
Rendez de mon pouvoir Athenes tributaire.  
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.  
Mais cet Empire enfin si grand, si glorieux,  
N'est pas de vos présens le plus cher à mes yeux.



## SCENE IV.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

**A** Mi, tout est-il prêt? Mais la Reine s'avance.  
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.  
Fay donner le signal, cours, ordonne, & revien  
Me délivrer bien-toft d'un fâcheux entretien.



## SCENE V.

PHEDRE, HIPPOLYTE, OENONE.

PHEDRE à Oenone.

**L**E voicy. Vers mon cœur tout mon sang se retire.  
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

OENONE.

Souvenez-vous d'un Fils qui n'espere qu'en vous.

B b ij

P H E D R E.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous ,  
 Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes.  
 Je vous viens pour un Fils expliquer mes allarmes.  
 Mon Fils n'a plus de Pere & le jour n'est pas loin  
 Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.  
 Déjà mille ennemis attaquent son enfance ,  
 Vous seul pouvez contr'eux embrasser sa défense.  
 Mais un secret remords agite mes esprits.  
 Je crains d'avoir fermé vôtre oreille à ses cris.  
 Je tremble que sur lui vôtre juste colere  
 Ne poursuive bien-toft une odieuse Mere.

H I P P O L Y T E.

Madame , je n'ay point des sentimens si bas.

P H E D R E.

Quand vous me haïriez je ne m'en plaindrois pas ,  
 Seigneur. Vous m'avez vûë attachée à vous nuire ;  
 Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.  
 A vôtre inimitié j'ay pris soin de m'offrir.  
 Aux bords que j'habitois je n'ay pû vous souffrir.  
 En public , en secret contre vous déclarée ,  
 J'ay voulu par des mers en être separée.  
 J'ay même défendu par une expresse loy,  
 Qu'on osât prononcer vôtre nom devant moy.  
 Si pourtant à l'offense on mesure la peine ,  
 Si la haine peut seule attirer vôtre haine ,  
 Jamais Femme ne fut plus digne de pitié ,  
 Et moins digne , Seigneur , de vôtre inimitié.

H I P P O L Y T E.

Des droits de ses Enfans une Mere jalouse  
 Pardonne rarement au Fils d'une autre Epouse.  
 Madame , Je le sçay. Les soupçons impertuns  
 Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.  
 Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages,  
 Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

P H E D R E.

Ah , Seigneur ! Que le Ciel , j'ose icy l'attester ,  
De cette loy cominune a voulu m'excepter !  
Qu'un soin bien different me trouble , & me devore !

H I P P O L Y T E.

Madame , il n'est pas temps de vous troubler encore.  
Peut-être vôtre Epoux voit encore le jour.  
Le Ciel peut à nos pleurs accorder son retour.  
Neptune le protege , & ce Dieu tutelaire  
Ne fera pas en vain imploré par mon Pere.

P H E D R E.

On ne voit point deux fois le Rivage des morts ,  
Seigneur. I uis que Thesée a vû les sombres bords ,  
En vain vous esperez qu'un Dieu vous le renvoye ,  
Et l'avare Acheron ne lâche point sa proye.  
Que dis-je ? Il n'est point mort , puis qu'il respire en  
vous.

Toujours devant mes yeux je croy voir mon Epoux.  
Je le voy , je luy parle , & mon cœur .... Je m'égare,  
Seigneur , ma folle ardeur malgré moi se déclare.

H I P P O L Y T E.

Je voy de vôtre amour l'effet prodigieux.  
Tout mort qu'il est , Thesée est présent à vos yeux.  
Toujours de son amour vôtre ame est embrasée.

P H E D R E.

Oüy , Prince , je languis , je brûle pour Thesée.  
Je l'aime , non point tel que l'ont vû les Enfers ,  
Volage adorateur de mille objets divers ,  
Qui va du Dieu des morts deshonorer la couche ;  
Mais fidelle , mais fier , & même un peu farouche ,  
Charmant , jeune , traînant tous les cœurs après soy ,  
Tel qu'on dépeint nos Dieux , ou tel que je vous voy.  
Il avoit vôtre port , vos yeux , vôtre langage.  
Cette noble pudeur coloroit son visage ,  
Lors que de nôtre Crete il traversa les flots ,

B b iiij

Digne sujet des vœux des Filles de Minos.  
 Que faisiez-vous alors : Pourquoi sans Hippolyte  
 Des Heros de la Grece assembla-t-il l'élite ?  
 Pourquoi trop jeune encor ne pûtes-vous alors  
 Entrer dans le Vaisseau qui le mit sur nos bords ?  
 Par vous auroit péri le Monstre de la Crete ,  
 Malgré tous les détours de sa vaste retraite.  
 Pour en développer l'embaras incertain ,  
 Ma Sœur du fil fatal eût armé vôtre main.  
 Mais non , dans ce dessein je l'aurois devancée.  
 L'Amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.  
 C'est moi , Prince , c'est moi dont l'utile secours  
 Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours.  
 Que de soins m'eût coûté cette Tête charmante ?  
 Un fil n'eût point assez rassuré vôtre Amante.  
 Compagne du peril qu'il vous falloit chercher ,  
 Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher ;  
 Et Phedre au Labyrinthe avec vous descendue ,  
 Se seroit avec vous retrouvée , ou perdue.

## H I P P O L Y T E.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ? Madame, oubliez-vous  
 Que Thesée est mon Pere , & qu'il est vôtre  
 Epoux ?

## P H E D R E

Et sur quoy jugez-vous que j'en perds la memoire ,  
 Prince ? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire ?

## H I P P O L Y T E.

Madame , pardonnez. J'avoué en rougissant ,  
 Que j'accusois à tort un discours innocent.  
 Ma honte ne peut plus soutenir vôtre vûe.  
 Et je vais . . .

## P H E D R E.

Ah ! cruel , tu m'as trop entenduë.  
 Je t'en ay dit assez pour te tirer d'erreur.  
 Hé bien , connoi donc Phedre & toute sa fureur.

J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime ,  
 Innocente à mes yeux je m'approuve moi-même ,  
 Ni que du fol amour qui trouble ma raison ,  
 Ma lâche complaisance ait nourri le poison.  
 Objet infortuné des vengeances celestes ,  
 Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.  
 Les Dieux m'en sont témoins , ces Dieux qui dans  
 mon flanc

Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;  
 Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle  
 De séduire le cœur d'une foible Mortelle.  
 Toi-même en ton esprit rappelle le passé.  
 C'est peu de t'avoir fui , Cruel , je t'ai chassé.  
 J'ay voulu te paroître odieuse , inhumaine.  
 Pour mieux te résister , j'ai recherché ta haine.  
 De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?  
 Tu me haïssois plus , je ne t'aimois pas moins.  
 Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux char-  
 mes.

J'ay languï , j'ai séché , dans les feux , dans les larmes.  
 Il suffit de tes yeux pour t'en persuader ,  
 Si tes yeux un moment pouvoient me regarder.  
 Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire ,  
 Cet aveu si honteux , le crois-tu volontaire ?  
 Tremblante pour un Fils que je n'osois trahir ,  
 Je te venois prier de ne le point haïr.  
 Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !  
 Hélas ! je ne t'ai pû parler que de toi-même.  
 Vange-toi , puni moi d'un odieux amour.  
 Digne Fils du Heros qui t'a donné le jour ,  
 Délivre l'Univers d'un Monstre qui t'irrite.  
 La Veuve de Thésée ose aimer Hippolyte ?  
 Croi-moi , ce Monstre affreux ne doit point t'é-  
 chapper.

Voilà mon cœur. C'est-là que ta main doit frapper ,

Impatient déjà d'expier son offense,  
 Au devant de ton bras je le sens qui s'avance.  
 Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,  
 Si ta haine m'envie un supplice si doux,  
 Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée,  
 Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.  
 Donne.

O E N O N E.

Que faites-vous, Madame ? Justes Dieux !  
 Mais on vient. Evitez des témoins odieux,  
 Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.



S C E N E V I.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

THERAMENE.

**E** St-ce Phedre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne ?

Pourquoi, Seigneur, pourquoi ces marques de douleur ?

Je vous voi sans épée, interdit, sans couleurs ?

HIPPOLYTE.

Theramene, fuyons. Ma surprise est extrême.

Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.

Phedre... Mais non, grands Dieux ! Qu'en un profond oubli

Cet horrible secret demeure enseveli.

THERAMENE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée.

Mais Athenes, Seigneur, s'est déjà déclarée.



Ses Chefs ont pris les voix de toutes ses Tribus.  
Vôtre Frere l'emporte, & Phedre a le dessus.

HIPPOLYTE.

Phedre ?

THERAMENE.

Un Heraut chargé des volontez d'Athenes,  
De l'Etat en ses mains vient remettre les rênes.  
Son Fils est Roy, Seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoissez,  
Est-ce donc sa vertu que vous recompensez !

THERAMENE.

Cependant un bruit sourd veut que le Roy respire.  
On prétend que Thesée a paru dans l'Epire.  
Mais moi qui l'y cherchai, Seigneur, je sçai trop  
bien . . .

HIPPOLYTE.

N'importe, écoutons tout, & ne negligions rien.  
Examinons ce bruit, remontons à sa source.  
S'il ne merite pas d'interrompre ma course,  
Partons, & quelque prix qu'il en puisse coûter,  
Mettons le Sceptre aux mains dignes de le porter.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

### SCENE PREMIERE.

P H E D R E , O E N O N E .

P H E D R E .

**A** H ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on  
m'envoie.

Importune , peux-tu souhaiter qu'on me voye ?

De quoi viens-tu flatter mon esprit défolé :

Cache-moi bien plâtoft , je n'ai que trop parlé.

Mes fureurs au dehors ont osé se répandre.

J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.

Ciel ! Comme il m'écoutoit ! Par combien de dé-  
tours

L'insensible a long-temps éludé mes discours !

Comme il ne respiroit qu'une retraite pronte !

Et combien sa rougeur a redoublé sa honte !

Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein ?

Helas ! Quand son épée alloit chercher mon sein ,

A-t-il pâli pour moi ? Me l'a-t-il arrachée ?

Il suffit que ma main l'ait une fois touchée ,

Je l'ai renduë horrible à ses yeux inhumains.

Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

O E N O N E

Ainsi dans vos malheurs ne songeant qu'à vous  
plaindre ,

Vous nourrissez un feu , qu'il vous faudroit éteindre.

Ne vaudroit-il pas mieux , digne sang de Minos ,  
 Dans de plus nobles soins chercher vôtre repos ,  
 Contre un Ingrat qui plaît recourir à la fuite ,  
 Regner , & de l'Etat embrasser la conduite ?

P H E D R E.

Moi regner ! Moi ranger un Etat sous ma loi !  
 Quand ma foible raison ne regne plus sur moi ,  
 Lors que j'ai de mes sens abandonné l'empire ,  
 Quand sous un joug honteux à peine je respire ,  
 Quand je me meurs.

O E N O N E.

Fuyez.

P H E D R E.

Je ne le puis quitter.

O E N O N E.

Vous l'osâtes bannir , vous n'osez l'éviter.

P H E D R E.

Il n'est plus temps. Il sçait mes ardeurs insensées.  
 De l'austere pudeur les bornes sont passées.

J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon Vainqueur ,  
 Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur.

Toi-même rappelant ma force défaillante ,  
 Et mon ame déjà sur mes levres errante ,

Par tes conseils flatteurs tu m'as sçû ranimer.

Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

O E N O N E.

Helas ! de vos malheurs innocente ou coupable ,  
 De quoi pour vous sauver n'étois-je point capable ?

Mais si jamais l'offense irrita vos esprits ,

Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris ?

Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée

Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée !

Que son farouche orgueil le rendoit odieux !

Que Phedre en ce moment n'avoit-elle mes yeux !

P H E D R E.

Oenone , il peut quitter cet orgueil qui te blesse.  
 Nourri dans les forêts , il en a la rudesse.  
 Hippolyte endurci par de sauvages lois ,  
 Entend parler d'amour pour la premiere fois.  
 Peut-être sa surprise a causé son silence ,  
 Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

O E N O N E.

Songez qu'une Barbare en son sein l'a formé.

P H E D R E.

Quoique Scythe & Barbare , elle a pourtant aimé.

O E N O N E.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

P H E D R E.

Je ne me verrai point préférer de Rivale.  
 Enfin , tous tes conseils ne sont plus de saison.  
 Sers ma fureur , Oenone , & non point ma raison.  
 Il oppose à l'amour un cœur inaccessible.  
 Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible.

Les charmes d'un Empire ont paru le toucher.  
 Athenes l'attiroit , il n'a pû s'en cacher.  
 Déjà de ses vaisseaux la pointe étoit tournée ,  
 Et la voile flotloit aux vents abandonnée.  
 Va trouver de ma part ce jeune ambitieux ,  
 Oenone. Fait briller la couronne à ses yeux.  
 Qu'il mette sur son front le sacré diadême.  
 Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même.  
 Cedons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.  
 Il instruira mon Fils dans l'art de commander.  
 Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de Pere.  
 Je mets sous son pouvoir & le Fils & la Mere.  
 Pour le fléchir enfin tente tous les moyens.  
 Tes discours trouveront plus d'accés que les miens.

Presse , pleure , gemi , plain lui Phedre mourante.  
 Ne rougi point de prendre une voix suppliante.  
 Je t'avoûrai de tout , je n'espere qu'en toi.  
 Va , j'attens ton retour pour disposer de moi.



## S C E N E II.

P H E D R E *seule.*

O Toi ! qui vois la honte où je suis descenduë ,  
 Implacable Venus, suis-je assez confonduë ?  
 Tu ne sçaurois plus loin pousser ta cruauté.  
 Ton triomphe est parfait , tous tes traits ont porté.  
 Cruelle , si tu veux une gloire nouvelle ,  
 Attaque un Ennemi qui te soit plus rebelle.  
 Hippolyte te fuit , & bravant ton couroux ,  
 Jamais à tes Autels n'a fléchi les genoux.  
 Ton nom semble offenser ses superbes oreilles.  
 Déesse , vange-toi , nos causes sont pareilles.  
 Qu'il aime. Mais déjà tu reviens sur tes pas.  
 Oenone ? On me déteste , on ne t'écoute pas.



## S C E N E III.

P H E D R E , O E N O N E.

O E N O N E.

I L faut d'un vain amour étouffer la pensée ,  
 Madame. Rappeliez vôtre vertu passée.  
 Le Roy , qu'on a crû mort , va paroître à vos yeux ,  
 Thesée est arrivé. Thesée est en ces lieux.

Le peuple pour le voir , court & se précipite.  
Je sortois par vôtre ordre , & cherchois Hippolyte ,  
Lors que jusques au ciel mille cris élancez . . .

P H E D R E.

Mon Epoux est vivant , Oenone , c'est assez.  
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage.  
Il vit. Je ne veux pas en sçavoir davantage.

O E N O N E.

Quoy ?

P H E D R E.

Je te l'ay prédit , mais tu n'a pas voulu.  
Sur mes justes remors tes pleurs ont prévalu.  
Je mourois ce matin digne d'être pleurée ,  
J'ay suivi tes conseils , je meurs deshonorée.

O E N O N E.

Vous mourez ?

P H E D R E.

Juste Ciel ! Qu'ai-je fait aujourd'huy ?  
Mon Epoux va paroître , & son Fils avec luy.  
Je verrai le témoin de ma flâme adultere ,  
Observer de quel front j'ose aborder son Pere ,  
Le cœur gros de soupirs , qu'il n'a point écoutez ,  
L'œil humide de pleurs , par l'ingrat rebutez.  
Penses-tu que sensible à l'honneur de Thesée ,  
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée ?  
Laissera-t-il trahir & son Pere & son Roy ?  
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moy ?  
Il se tairoit en vain. Je sçai mes perfidies ,  
Oenone , & ne suis point de ces femmes hardies .  
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix ,  
Ont sçu se faire un front qui ne rougit jamais.  
Je connois mes fureurs , je les rappelle toutes.  
Il me semble déjà que ces murs , que ses voutes  
Vont prendre la parole , & prêts à m'accuser  
Attendent mon Epoux , pour le désabuser.

Mourons

Mourons. De tant d'horreurs, qu'un trépas me délivre.  
 Est-ce un malheur si grand, que de cesser de vivre ?  
 La mort aux malheureux ne cause point d'effroy.  
 Je ne crains que le nom que je laisse après moy.  
 Pour mes tristes Enfans quel affreux heritage !  
 Le sang de Jupiter doit enfler leur courage.  
 Mais quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,  
 Le crime d'une Mere est un pesant fardeau.  
 Je tremble qu'un discours, hélas ! trop veritable,  
 Un jour ne leur reproche une Mere coupable.  
 Je tremble qu'opprimez de ce poids odieux,  
 L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

O E N O N E.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un & l'autre,  
 Jamais crainte ne fût plus juste que la vôtre.  
 Mais à de tels affronts, pourquoy les exposer ?  
 Pourquoy contre vous-même allez-vous déposer ?  
 C'en est fait. On dira que Phedre trop coupable,  
 De son Epoux trahi fuit l'aspect redoutable.  
 Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours,  
 Vous-même en expirant appuyez ses discours.  
 A votre Accusateur, que pourrai-je répondre ?  
 Je feray devant luy trop facile à confondre.  
 De son triomphe affreux je le verray jouir,  
 Et conter vôtre honte à qui voudra l'oïr.  
 Ah ! que plutôt du Ciel la flâme me devore !  
 Mais ne me trompez point, vous est-il cher encore ?  
 De quel œil voyez-vous ce Prince audacieux ?

P H E D R E.

Je le voy comme un monstre effroyable à mes yeux.

O E N O N E.

Pourquoy donc lui ceder une victoire entiere ?  
 Vous le craignez . . Osez l'accuser la premiere  
 Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.  
 Qui vous démentira ? Tout parle contre lui.

Son épée en vos mains heureusement laissée,  
 Votre trouble présent, votre douleur passée,  
 Son Pere par vos cris dès long-temps prévenu,  
 Et déjà son exil par vous-même obtenu.

P H E D R E.

Moy, que j'ose opprimer & noircir l'innocence!

O E N O N E.

Mon zele n'a besoin que de votre silence.

Tremblante comme vous, j'en sens quelque remors.

Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.

Mais puisque je vous perds sans ce triste remede,

Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cede.

Je parlerai. Thesée aigri par mes avis,

Bornera sa vengeance à l'exil de son Fils.

Un Pere en punissant, Madame, est toujours Pere.

Un supplice leger suffit à sa colere.

Mais le sang innocent dût-il être versé,

Que ne demande point votre honneur menacé?

C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.

Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumet-  
 tre,

Madame, & pour sauver nôtre Honneur combattu,  
 Il faut immoler tout, & même la Vertu.

On vient, je voy Thesée.

P H E D R E.

Ah! je vois Hippolyte.

Dans ses yeux insolens je voi ma perte écrite.

Fay ce que tu voudras, je m'abandonne à toy,

Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moy,







## SCÈNE IV.

THESE'E , HIPPOLYTE , PHEDRE ,  
OENONE , THERAMENE .

THESE'E.

**L**A fortune à mes vœux cesse d'être opposée ,  
Madame , & dans vos bras met . . . .

PHEDRE.

Arrêtez , Thesée ,

Et ne profanez point des transports si charmans.  
Je ne merite plus ces doux empressements.  
Vous êtes offensé. La fortune jalouse  
N'a pas en vôtre absence épargné vôtre Epouse.  
Indigne de vous plaire , & de vous approcher ,  
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher.



## SCÈNE V.

THESE'E , HIPPOLYTE ,  
THERAMENE .

THESE'E.

**Q**uel est l'étrange accueil qu'on fait à vôtre Pere ,  
Mon Fils ?

HIPPOLYTE.

Phedre peut seule expliquer ce mystere .  
Mais si mes vœux ardens vous peuvent émouvoir ,  
Permettez-moy , Seigneur , de ne la plus revoir .

Cc ij

Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte  
Disparoisse des lieux que vôtre Epouse habite.

T H E S E'E.

Vous, Mon Fils, me quitter ?

H I P P O L Y T E.

Je ne la cherchois pas.

C'est vous qui sur ces bords conduisistes les pas.  
Vous daignâtes, Seigneur, aux rives de Trézene  
Confier en partant Aricie, & la Reine.  
Je fus même chargé du soin de les garder.  
Mais quel soin désormais peuvent me retarder ?  
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse,  
Sur de vils ennemis a montré son adresse.  
Ne pourray-je en fuyant un indigne repos,  
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots !  
Vous n'aviez pas encor atteint l'âge où je touche,  
Déjà plus d'un Tyran, plus d'un Monstre farouche  
Avoit de vôtre bras senti la pesanteur.  
Déjà de l'Insolence heureux persecuteur,  
Vous aviez des deux Mers assuré les rivages.  
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages.  
Hercules respirant sur le bruit de vos coups,  
Déjà de son travail se reposoit sur vous.  
Et moy, Fils inconnu d'un si glorieux Pere,  
Je suis même encor loin des traces de ma Mere.  
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper.  
Souffrez, si quelque Monstre a pû vous échapper,  
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,  
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,  
Eternisant des jours si noblement finis,  
Prouve à tout l'avenir que j'étois vôtre Fils.

T H E S E'E.

Que voi-je ? Qu'elle horreur dans ces lieux répandue  
Fait fuir devant mes yeux ma Famille éperdue ?

Si je reviens si craint, & si peu désiré,  
O Ciel de ma prison pourquoy m'as-tu tiré ?  
Je n'avois qu'un Ami. Son impudente flâme  
Du Tyran de l'Epire alloit ravir la Femme.  
Je servois à regret ses desseins amoureux ;  
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.  
Le Tyran m'a surpris sans défense & sans armes.  
J'ay vû Pirithois, triste objet de mes larmes,  
Livré par ce Barbare à des Monstres cruels,  
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.  
Moy-même il m'enferma dans des Cavernes sombres,  
Lieux profonds, & voisins de l'Empire des Ombres.  
Les Dieux après six mois enfin m'ont regardé.  
J'ay sçû tromper les yeux de qui j'étois gardé.  
D'un perfide Ennemi j'ay purgé la Nature.  
A ses Monstres luy-même a servi de pâture.  
Et lorsqu'avec transports je pense m'approcher  
De tout ce que les Dieux m'ont laissé de plus cher ;  
Que dis-je ? Quand mon ame à soy-même rendue  
Vient se rassasier d'une si chere vûe ;  
Je n'ay pour tout accueil que des fremissemens.  
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassemens.  
Et moy-même éprouvant la terreur que j'inspire,  
Je voudrois être encor dans les prisons d'Epire.  
Parlez. Phedre se plaint que je suis outragé.  
Qui m'a trahi ? Pourquoy ne suis-je pas vengé ?  
La Grece à qui mon bras fut tant de fois utile,  
A-t-elle au Criminel accordé quelque azile ?  
Vous ne répondez point. Mon Fils ; mon propre Fils  
Est-il d'intelligence avec mes Ennemis ?  
Entrons. C'est trop garder un doute qui m'accable.  
Connoissons à la fois le crime & le coupable,  
Que Phedre explique enfin le trouble où je la voy.



## S C E N E V I.

HIPPOLYTE, THERAMENE.

HIPPOLYTE.

**O**U tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroy ?  
 Phedre toujourns en proye à sa fureur extrême ?  
 Veut-elle s'accuser & se perdre elle-même ?  
 Dieux ! que dira le Roy ? Quel funeste poison  
 L'amour a répandu sur toute la Maison !  
 Moi-même plein d'un feu que sa haine reprouve ,  
 Quel il m'a vû jadis , & quel il me retrouve !  
 De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.  
 Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter.  
 Allons, cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse  
 Je pourray de mon Pere émouvoir la tendresse ,  
 Et luy dire un amour qu'il peut vouloir troubler ,  
 Mais que tout son pouvoir ne sçauroit ébranler.

*Fin du troisieme Acte.*





## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

THESE'E, OENONE.

THESE'E.

AH ! Qu'est-ce que j'entends ? Un Traître , un  
 Temeraire

Préparoit cet outrage a l'honneur de son Pere ?

Avec quelle rigueur , Destin , tu me poursuis !

Je ne sçais où je vais , je ne sçais où je suis.

O tendresse ! O bonté trop mal recompensée !

Projet audacieux ! détestable pensée !

Pour parvenir au but de ses noires amours ,

L'insolent de la force empruntoit le secours.

J'ai reconnu le fer , instrument de sa rage ,

Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.

Tous les liens du sang n'ont pû le retenir !

Et Phedre differoit à le faire punir !

Le silence de Phedre épargnoit le coupable !

OENONE.

Phedre épargnoit toujous un Pere déplorable.

Honteuse du dessein d'un Amant furieux ,

Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux ,

Phedre mouroit , Seigneur , & sa main meurtriere

Eteignoit de ses yeux l'innocente lumiere.

J'ai vû lever le bras , j'ai couru la sauver.

Moy seule à vôtre amour j'ai sçu la conserver ;

Et plaignant à la fois son trouble & vos allarmes,  
J'ay servi malgré moy d'interprete à ses larmes.

T H E S E ' E .

Le perfide ! Il n'a pû s'empêcher de pâlir.  
De crainte en m'abordant je l'ay vû tressaillir.  
Je me suis étonné de son peu d'allegresse.  
Ses froids embrassemens ont glacé ma tendresse.  
Mais ce coupable amour dont il est devoré,  
Dans Athenes déjà s'étoit-il déclaré ?

O E N O N E .

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la Reine.  
Un amour criminel causa toute sa haine.

T H E S E ' E .

Et ce feu dans Trézene a donc recommencé.

O E N O N E .

Je vous ay dit, Seigneur, tout ce qui s'est passé.  
C'est trop laisser la Reine à sa douleur mortelle.  
Souffrez que je vous quitte & me range auprès d'elle.



## S C E N E I I .

T H E S E ' E , H I P P O L Y T E .

T H E S E ' E .

**A** H ! le voici, Grands Dieux ! A ce noble main-  
rien

Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien :  
Faut-il que sur le front d'un profane Adultere,  
Brille de la Vertu le sacré caractère ?

Et ne devoit-on pas à des signes certains,  
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

H I P P O L Y T E .

## HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,  
Seigneur, a pû troubler vôtre auguste visage ?  
N'osez-vous confier ce secret à ma foy ?

## THESE'E.

Perfide, oses-tu bien te montrer devant moy ?  
Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,  
Reste impur des Brigands dont j'ay purgé la Terre.  
Après que le transport d'un amour plein d'horreur,  
Jusqu'au lit de ton Pere a porté sa fureur,  
Tu m'oses présenter une teste ennemie,  
Tu parois dans des lieux pleins de ton infâmie.  
Et ne vas pas chercher sous un Ciel inconnu,  
Des Pais où mon nom ne soit point parvenu.  
Fuy, Traître. Ne vien point braver icy ma haine,  
Et tenter un couroux que je retiens à peine.  
C'est bien assez pour moy de l'opprobre éternel,  
D'avoir pû mettre au jour un Fils si criminel,  
Sans que ta mort encore honteuse à ma Memoire,  
De mes nobles travaux vienne souïller la gloire.  
Fuis. Et si tu ne veux qu'un châtiment soudain  
T'ajôte aux Scelerats qu'a punis cette main,  
Pren garde que jamais l'Astre qui nous éclaire  
Ne te voye en ces lieux mettre un pié temeraire:  
Fuy, dis-je, & sans retour précipitant tes pas,  
De ton horrible aspect purge tous mes Etats.  
Et toy, Neptune, & toy, si jadis mon courage  
D'infâmes Assassins nettoya ton rivage,  
Souvien-toy que pour prix de mes efforts heureux,  
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux  
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle  
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.  
Avaré du secours que j'attens de tes soins.  
Mes vœux t'ont reservé pour de plus grands besoins.

Je t'implore aujourd'huy. Venge un malheureux  
Pere.

J'abandonne ce Traître à toute ma colere.  
Etouffe dans son sang ses defirs effrontez.  
Thesée à tes fureurs connoitra tes bontez.

H I P P O L Y T E.

D'un amour criminel Phedre accuse Hippolyte ?  
Un tel excés d'horreur rend mon ame interdite ,  
Tant de coups imprévus m'accablent à la fois ,  
Qu'ils m'ôtent la parole , & m'étouffent la voix.

T H E S E ' E.

Traître , tu prétendois qu'en un lâche silence ,  
Phedre enseveliroit ta brutale insolence.  
Il falloit en fuyant ne pas abandonner  
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner.  
Ou plutôt il falloit , comblant ta perfidie ,  
Luy ravir tout d'un coup la parole & la vie.

H I P P O L Y T E.

D'un mensonge si noir justement irrité ,  
Je devrois faire icy parler la Verité ,  
Seigneur. Mais je supprime un secret qui vous touche.  
Approuvez le respect qui me ferme la bouche ;  
Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis ,  
Examinez ma vie , & songez qui je suis.  
Quelques crimes toujours précédent les grands cri-  
mes.

Quiconque a pû franchir les bornes legitimes ,  
Peut violer enfin les droits les plus sacrez.  
Ainsi que la Vertu , le Crime a ses degrez.  
Et jamais on n'a vû la timide innocence  
Passer subitement à l'extrême licence.  
Un jour seul ne fait point d'un Mortel vertueux  
Un perfide Assassin , un lâche incestueux.  
Elevé dans le sein d'une chaste Heroïne ,  
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.



Pitthée estimé sage entre tous les Humains,  
 Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.  
 Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage ;  
 Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,  
 Seigneur, je croi sur tout avoir fait éclater  
 La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.  
 C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Grece.  
 J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse.  
 On sçait de mes chagrins l'inflexible rigueur.  
 Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.  
 Et l'on veut qu'Hippolyte épris d'un feu profane...

T H E S E' E.

Oùï, c'est ce même orgueil, Lâche qui te condamne.  
 Je vois de tes froideurs le principe odieux.  
 Phedre seule charmoit tes impudiques yeux.  
 Et pour tout autre objet ton ame indifferente  
 Dédaignoit de brûler d'une flâme innocente.

H I P P O L Y T E.

Non, mon Pere, ce cœur ( c'est trop vous le celer )  
 N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.  
 Je confesse à vos pieds ma veritable offense.  
 J'aime, j'aime, il est vrai, malgré vôtre défense.  
 Aricie à ses loix tient mes vœux asservis.  
 La Fille de Pallante a vaincu vôtre Fils.  
 Je l'adore, & mon ame à vos ordres rebelle,  
 Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

T H E S E' E.

Tu l'aime? Ciel! Mais non, l'artifice est grossier,  
 Tu te feins criminel pour te justifier.

H I P P O L Y T E.

Seigneur, depuis six mois je l'évite, & je l'aime.  
 Je venois en tremblant vous le dire à vous-même.  
 Hé quoi! De vôtre erreur rien ne vous peut tirer?  
 Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?  
 Que la Terre, le Ciel, que toute la Nature...

D d ij

T H E S E ' E

Toujours les Scelerats ont recours au parjure.  
Cesse, cesse, & m'épargne un importun discours,  
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

H I P P O L Y T E.

Elle vous paroît fausse, & pleine d'artifice;  
Phedre au fond de son cœur me rend plus de justice.

T H E S E ' E.

Ah ! que ton impudence excite mon courroux !

H I P P O L Y T E.

Quel temps à mon exil, quel lieux prescrivez-vous ?

T H E S E ' E.

Fusses-tu par de-là les Colonnes d'Alcide,  
Je me croirois encor trop voisin d'un Perfide.

H I P P O L Y T E.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,  
Quels Amis me plaindront quand vous m'abandon-  
nez ?

T H E S E ' E.

Va chercher des Amis, dont lestime funeste  
Honore l'adultere, applaudisse à l'inceste ;  
Des Traîtres, des Ingrats, sans honneur & sans loi,  
Dignes de proteger un méchant tel que toi.

H I P P O L Y T E.

Vous me parlez toujours d'inceste & d'adultere ?  
Je me tais. Cependant Phedre sort d'une Mere,  
Phedre est d'un sang, Seigneur, vous le sçavez trop  
bien,

De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

T H E S E ' E

Quoy ! ta rage à mes yeux perd toute retenue ?  
Pour la derniere fois ôte-toy de ma vûe.  
Sors, Traître. N'atten-pas qu'un Pere furieux  
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.



## SCÈNE III.

THESE'E *seul.*

Miserable, tu cours à ta perte infaillible.  
 Neptune par le Fleuve aux Dieux mêmes terrible,  
 M'a donné sa parole, & va l'exécuter.  
 Un Dieu vengeur te fuit, tu ne peux l'éviter.  
 Je t'aimois. Et je sens que malgré ton offense,  
 Mes entrailles pour toy se troublent par avance.  
 Mais à te condamner tu m'as trop engagé.  
 Jamais Pere en effet fut-il plus outragé?  
 Justes Dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,  
 Ai-je pû mettre au jour un Enfant si coupable?



## SCÈNE IV.

PHEDRE, THESE'E.

PHEDRE.

Seigneur, je viens à vous pleine d'un juste effroy,  
 Votre voix redoutable a passé jusqu'à moy.  
 Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.  
 S'il en est temps encor, épargnez votre Race.  
 Respectez votre sang, j'ose vous en prier.  
 Sauvez-moy de l'horreur de l'entendre crier.  
 Ne me préparez point la douleur éternelle  
 De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

D d iij

T H E S E ' E.

Non , Madame , en mon sang ma main n'a point trempé.

Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échapé.

Une immortelle main de sa perte est chargée.

Neptune me la doit , & vous serez vengée.

P H E D R E.

Neptune vous la doit ! Quoy vos vœux irritez . . . .

T H E S E ' E.

Quoy ! craignez-vous déjà qu'ils ne soient écoutez ?

Joignez-vous bien plutôt à mes vœux legitimes.

Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes.

Echauffez mes transports trop lents , trop retenus.

Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus.

Sa fureur contre vous se répand en injures.

Vôtre bouche , dit-il . est pleine d'impostures.

Il soutient qu' Aricie a son cœur , a sa foy ,

Qu'il l'aime.

P H E D R E.

Quoy , Seigneur !

T H E S E ' E.

Il l'a dit devant moy.

Mais je sçai rejeter un frivole artifice ,

Et perons de Neptune une prompt justice.

Je vay moi-même encore au pié de ses Autels ,

Le presser d'accomplir ses sermens immortels.



## S C E N E V.

P H E D R E seule.

**I**L fort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille ?

Quel feu mal étouffé dans mon cœur se reveille ?

Quel coup de foudre , ô Ciel ! & quel funeste avis !  
 Je volois toute entiere au secours de son Fils.  
 Et m'arrachant des bras d'Oenone épouvantée ,  
 Je cedois au remords dont j'étois tourmentée.  
 Qui sçait même où m'alloit porter ce repentir ?  
 Peut-être à m'accuser j'aurois pû consentir.  
 Peut-être si la voix ne m'eût été coupée ,  
 L'affreuse Verité me seroit échappée.  
 Hippolyte est sensible , & ne sent rien pour moy !  
 Aricie a son cœur ! Aricie a sa foy !  
 Ah Dieux ! Lorsqu'à mes vœux l'Ingrat inexorable  
 S'armoit d'un œil si fier , d'un front si redoutable ,  
 Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé ,  
 Fust contre tout mon sexe également armé.  
 Un autre cependant a fléchi son audace.  
 Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.  
 Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir.  
 Je suis le seul objet qu'il ne sçauroit souffrir.  
 Et je me chargerois du soin de le défendre !



## S C E N E I V.

P H E D R E , O E N O N E ,

P H E D R E.

**C**Here Oenone , sçais-tu ce que je viens d'apprendre ?

O E N O N E.

Non. Mais je viens tremblante , à ne vous point mentir ,

J'ay pâli du dessein qui vous a fait sortir.

D d iij

J'ay craint une fureur à vous-même fatale.

P H E D R E.

Oenone , qui l'eût crû ? J'avois une Rivale.

O E N O N E.

Comment ?

P H E D R E.

Hippolyte aime , & je n'en puis douter.  
Ce farouche Ennemi qu'on ne pouvoit domter ,  
Qu'offensoit le respect , qu'importunoit la plainte ,  
Ce Tigre , que jamais je n'abordai sans crainte ,  
Soumis , apprivoisé reconnoît un Vainqueur.  
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

O E N O N E.

Aricie ?

P H E D R E.

Ah , douleur non encore éprouvée !  
A quel nouveau tourment je me suis réservée !  
Tout ce que j'ay souffert , mes craintes , mes trans-  
ports ,  
La fureur de mes feux , l'horreur de mes remors ,  
Et d'un refus cruel l'insupportable injure  
N'étoit qu'un foible essay du tourment que j'endure.  
Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes  
yeux ?  
Comment se font ils vûs ? Depuis quand ? Dans quels  
lieux ?  
Tu le sçavois. Pourquoi me laissois-tu séduire ?  
De leur furtive ardeur ne pouvois tu m'instruire ?  
Les a-t-on vû souvent se parler , se chercher ?  
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher ?  
Hela ! Ils se voyoient avec pleine licence.  
Le Ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence.  
Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux.  
Tous les jours se levoient clairs & serens pour eux.

Et moy , triste rebut de la Nature entiere ,  
 Je me cachois au jour , je fuyois la lumiere.  
 La mort est le seul Dieu que j'osois implorer.  
 J'attendois le moment où j'allois expirer.  
 Me nourrissant de fiel , de larmes abreuvée ,  
 Encor dans mon malheur de trop prés observée ,  
 Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir ,  
 Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir ;  
 Et sous un front ferein déguisant mes allarmes ,  
 Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

## OENONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?  
 Ils ne se verront plus.

## PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours.

Au moment que je parle , ah , mortelle pensée !  
 Ils bravent la fureur d'une Amante insensée.  
 Malgré ce même exil qui va les écarter ,  
 Ils font mille sermens de ne se point quitter.  
 Non , je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,  
 Oenone. Pren pitié de ma jalouse rage.  
 Il faut perdre Aricie. Il faut de mon Epoux  
 Contre un sang odieux réveiller le couroux.  
 Qu'il ne se borne pas à des peines legeres.  
 Le crime de la Sœur passe celui des Freres.  
 Dans mes jaloux transports je le veux implorer.  
 Que fais-je ? Où ma raison se va-t elle égarer ?  
 Moy jalouse ! Et Thesée est celui que j'implore !  
 Mon Epoux est vivant , & moy je brûle encore !  
 Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?  
 Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.  
 Mes crimes deormais ont comblé la mesure.  
 Je respire à la fois l'inceste & l'imposture.  
 Mes homicides mains promptes à me venger ,  
 Dans le sang innocent brûlent de se plonger.

Misérable ! Et je vis ? Et je soutiens la vûë  
 De ce sacré Soleil dont je suis descenduë ?  
 J'ay pour Ayeul le Pere & le Maître des Dieux.  
 Le Ciel , tout l'Univers est plein de mes Ayeux.  
 Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.  
 Mais que dis-je ? Mon Pere y tient l'Urne fatale.  
 Le Sort , dit-on , l'a mise en ses severes mains.  
 Minos juge aux Enfers tous les pâles Humains.  
 Ah ! combien fremira son Ombre épouvantée ,  
 Lors qu'il verra sa Fille à ses yeux présentée ,  
 Contrainte d'avouër tant de forfaits divers ,  
 Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers ?  
 Que diras-tu , mon Pere , à ce spectacle horrible ?  
 Je croi voir de ta main tomber l'Urne terrible ,  
 Je croi te voir cherchant un supplice nouveau ,  
 Toy-même de ton sang devenir le Bourreau.  
 Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta Famille.  
 Reconnoi sa vengeance aux fureurs de ta Fille.  
 Helas ! Du crime affreux dont la honte me suit ,  
 Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit.  
 Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie ,  
 Je rends dans les tourmens une penible vie.

## O E N O N E.

Hé ! repoussez , Madame , une injuste terreur.  
 Regardez d'un autre œil une excusable erreur.  
 Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.  
 Par un charme fatal vous fustes entraînée.  
 Est-ce donc un prodige inouï parmi nous !  
 L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?  
 La foiblesse aux Humains n'est que trop naturelle.  
 Mortelle , subissez le sort d'une Mortelle.  
 Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-tems.  
 Les Dieux même , les Dieux de l'Olympe habitans ,  
 Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes ,  
 Ont brûlé quelquefois de feux illegitimes.



## PHÈDRE.

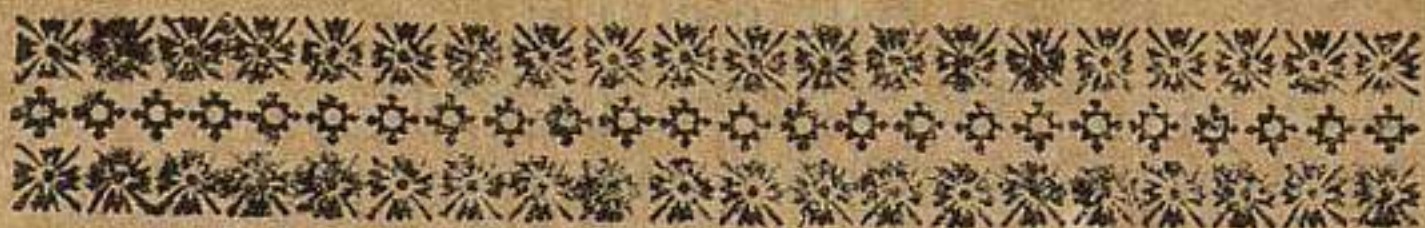
Qu'entens-je ! Quels conseils ose-t-on me donner !  
 Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner ,  
 Malheureuse ? Voilà comme tu m'as perduë.  
 Au jour que je fuyois , c'est toy qui m'a renduë.  
 Tes prieres m'ont fait oublier mon devoir.  
 J'évitois Hippolyte , & tu me l'as fait voir.  
 De quoy te chargeois-tu ? Pourquoi ta bouche impie  
 A-t-elle en l'accusant osé noircir sa vie ?  
 Il en mourra peut-être , & d'un Pere insensé  
 Le sacrilege vœu peut-être est exaucé.  
 Je ne t'écoute plus. Va-t-en , Monstre execrable.  
 Va , laisse-moy le soin de mon sort déplorable.  
 Puisse le juste Ciel dignement te payer ;  
 Et puisse ton supplice à jamais effrayer  
 Tous ceux , qui comme toy , par de lâches adresses ,  
 Des Princes malheureux nourrissent les foibleesses ;  
 Les poussent au penchant où leur cœur est enclin ,  
 Et leur osent du crime applanir le chemin ;  
 Détestables Flatteurs , Présent le plus funeste  
 Que puisse faire aux Rois la colere celeste.

OE NONNE seule.

Ah , Dieu ! Pour la servir, j'ay tout fait , tout quitté.  
 Et j'en reçois ce prix ? Je l'ay bien merité.

*Fin du quatrième Acte.*





## A C T E V.

### SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARICIE.

ARICIE.

**Q**Uoi! vous pouvez vous taire en ce peril extrême?  
 Vous laissez dans l'erreur un Pere qui vous aime?  
 Cruel, si de mes pleurs méprisant le pouvoir,  
 Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,  
 Partez, separez-vous de la triste Aricie.  
 Mais du moins en partant assurez votre vie.  
 Défendez votre honneur d'un reproche honteux,  
 Et forcez votre Pere à revoquer ses vœux.  
 Il en est temps encor. Pourquoi? Par quel caprice  
 Laissez-vous le champ libre à votre Accusatrice?  
 Eclaircissez Thesée.

HIPPOLYTE.

Hé! que n'ai-je point dit?  
 Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit?  
 Devois-je, en lui faisant un recit trop sincere,  
 D'une indigne rougeur couvrir le front d'un Pere?  
 Vous seule avez percé ce mystere odieux.  
 Mon cœur pour s'éparcher n'a que vous & les Dieux.  
 Je n'ay pû vous cacher, jugez si je vous aime,  
 Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.

Mais songez sous quel sceau je vous l'ay revelé.  
 Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,  
 Madame. Et que jamais une bouche si pure  
 Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure,  
 Sur l'équité des Dieux osons nous confier.  
 Ils ont trop d'interêt à me justifier ;  
 Et Phedre tost ou tard de son crime punie,  
 N'en sçauroids éviter la juste ignominie.  
 C'est l'unique respect que j'exige de vous.  
 Je permets tout le reste à mon libre courroux.  
 Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite,  
 Osez me suivre. Osez accompagner ma fuite.  
 Arrachez-vous d'un lieu funeste & profané,  
 Où la vertu respire un air empoisonné,  
 Profitez pour cacher vôtre promptre retraite,  
 De la confusion que ma disgrâce y jette.  
 Je vous puis de la fuite assurer les moyens,  
 Vous n'avez jusqu'icy de Gardes que les miens.  
 De puissans Défenseurs prendront nôtre querelle.  
 Argos nous tend les bras, & Sparte nous appelle.  
 A nos Amis communs portons nos justes cris.  
 Ne souffrons pas que Phedre assemblant nos débris  
 Du Trône paternel nous chasse l'un & l'autre,  
 Et promette à son Fils ma dépouille & la vôtre.  
 L'occasion est belle, il la faut embrasser.  
 Quelle peur vous retient ? Vous semblez balancer ?  
 Vôtre seul interêt m'inspire cette audace.  
 Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace ?  
 Sur les pas d'un Banni craignez-vous de marcher ?

## A R I C I E.

Helas ! qu'un tel exil, Seigneur, me feroit cher !  
 Dans quels ravissement, à vôtre sort liée  
 Du reste des Mortels je vivrois oubliée !  
 Mais n'étant point unis par un lien si doux,  
 Me puis-je avec honneur dérober avec vous ?

Je sçai que sans bleffer l'honneur le plus severe,  
 Je me puis affranchir des mains de vôtre Pere.  
 Ce n'est point m'arracher du sein de mes Parens,  
 Et la fuite est permise à qui fuit ses Tyrans.  
 Mais vous m'aimez, Seigneur. Et ma gloire allarmée...

## H I P P O L Y T E.

Non, non, j'ay trop de soin de vôtre renommée.  
 Un plus noble dessein m'ameine devant vous.  
 Fuyez vos ennemis, & suivez vôtre Epoux.  
 Libres dans nos malheurs, puisque le Ciel l'ordonne,  
 Le don de nôtre foy ne dépend de personne.  
 L'Hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.  
 Aux portes de Trézene, & parmi ces Tombeaux,  
 Des Princes de ma race antiques sepultures.  
 Est un Temple sacré formidable aux Parjures.  
 C'est-là que les Mortels n'osent jurer en vain.  
 Le Perfide y reçoit un châtiment soudain.  
 Et craignant d'y trouver la mort inévitable,  
 Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.  
 Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel  
 Nous iront confirmer le serment solennel.  
 Nous prendront à témoin le Dieu qu'on y revere.  
 Nous le prîrons tous deux de nous servir de Pere.  
 Les Dieux les plus sacrez j'attesteray le nom.  
 Et la chaste Diane, & l'auguste Junon,  
 Et tous les Dieux enfin témoins de mes tendresses,  
 Garantiront la foy de mes saintes promesses.

## A R I C I E.

Le Roy vient. Fuyez, Prince, & partez promptement.  
 Pour cacher mon départ je demeure un moment.  
 Allez, & laissez-moi quelque fidelle guide,  
 Qui conduise vers vous ma démarche timide.





## SCENE II.

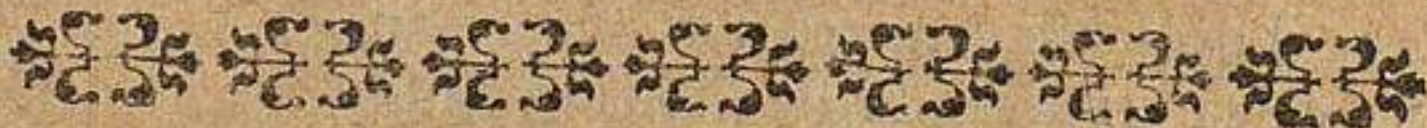
THESE'E, ARICIE, ISMENE.

THESE'E.

Dieux, éclairez mon trouble, & daignez à mes  
yeux  
Montrer la verité que je cherche en ces lieux.

ARICIE.

Songez à tout, chere Ismene, & sois prête à la fuite.



## SCENE III.

THESE'E, ARICIE.

THESE'E.

Vous changez de couleur, & semblez interdite,  
Madame ! Que faisoit Hippolyte en ce lieu ?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THESE'E.

Vos yeux ont scû domter ce rebelle courage ;  
Et ses premiers soupirs sont vôtre heureux ouvrage.

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la verité.  
De vôtre injuste haine il n'a pasherité.  
Il ne me traittoit point comme une criminelle.

T H E S E' E.

J'entens , il vous juroit une amour éternelle.  
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant.  
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

A R I C I E.

Luy , Seigneur ?

T H E S E' E.

Vous deviez le rendre moins volage.  
Comment souffriez-vous cet horrible partage ?

A R I C I E.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours  
D'une si belle vie osent noircir le cours ?  
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance ?  
Discernez-vous si mal le crime & l'innocence ?  
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux  
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux ?  
Ah ! c'est trop le livrer à des langues perfides.  
Cessez. Repentez-vous de vos vœux homicides.  
Craignez, Seigneur, craignez que le Ciel rigoureux  
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.  
Souvent dans sa colere il reçoit nos Victimes.  
Ses présens sont souvent la peine de nos crimes.

T H E S E' E.

Non , vous voulez en vain couvrir son attentat.  
Vôtre amour vous aveugle en faveur de l'Ingrat.  
Mais j'en croi des témoins certains , irreprochables.  
J'ay vû , j'ay vû couler des larmes veritables.

A R I C I E.

Prenez garde , Seigneur. Vos invincibles mains  
Ont de Monstres sans nombre affranchi les humains.  
Mais tout n'est pas détruit ; Et vous en laissez vivre  
Un... Vôtre Fils, Seigneur, me défend de poursuivre.  
Instruite du respect qu'il veut vous conserver ,  
Je l'affligerois trop si j'osois achever.

J'imite

J'imite sa pudeur, & fuis vôtre présence,  
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.



## SCÈNE IV.

THESE'E *seul.*

Quelle est donc sa pensée ? Et que cache un discours

Commencé tant de fois, interrompu toujours ?

Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine ?

Sont-ils d'accord tous deux, pour me mettre à la gêne ?

Mais moi-même, malgré ma severe rigueur,

Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur ?

Une pitié secreta & m'afflige, & m'étonne.

Une seconde fois interrogeons Oenone.

Je veux de tout le crime être mieux éclairci.

Gardes. Qu'Oenone sorte & vienne seule ici.



## SCÈNE V.

THESE'E, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la Reine médite,  
Seigneur. Mais je crains tout du transport qui l'agit.

Un mortel desespoir sur son visage est peint.

La pâleur de la mort est déjà sur son teint.

Déjà de sa présence avec honte chassée,

Dans la profonde mer Oenone s'est lancée.

Tome II.

Ee.





THERAMENE.

O soins tardifs, & superflus !  
Inutile tendresse ! Hippolyte n'est plus.

THESE'E.

Dieux !

THERAMENE.

J'ay vû des mortels perir le plus aimable,  
Et j'ose dire encor, Seigneur, le moins coupable.

THESE'E.

Mon Fils n'est plus ? Hé quoy ! quand je luy tends  
les bras,

Les Dieux impatiens ont hâté son trépas ?

Quel coup me l'a ravi ? Quelle foudre soudaine !

THERAMENE.

A peine nous sortions des portes de Trézene,

Il étoit sur son char. Ses gardes affligez

Imitoient son silence, autour de luy rangez.

Il suivoit tout pensif le chemin de Mycenes.

Sa main sur ses chevaux laissoit flotter les resnes.

Ses superbes Courriers qu'on voyoit autrefois

Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,

L'œil morne maintenant & la teste baissée,

Sembloient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri sorti du fond des flots

Des airs en ce moment a troublé le repos ;

Et du sein de la terre une voix formidable

Répond en gemissant à ce cri redoutable.

Jusqu'au fond de nos cœurs nôtre sang s'est glacé.

Des Courriers attentifs le crin s'est herissé.

Cependant sur le dos de la plaine liquide,

S'élève à gros boüillons une montagne humide.

L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,

Parmi des flots d'écume un Monstre furieux.

Son front large est armé de cornes menaçantes.

Tout son corps est couverts d'écailles jaunissantes.

E e ij

Indomtable Taureau , Dragon impetueux ,  
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux.  
 Ses longs mugissemens font trembler le rivage.  
 Le Ciel avec horreur voit ce Monstre sauvage ,  
 La terre s'en émeut , l'air en est infecté ,  
 Le flot , qui l'apporta , recule épouvanté.  
 Tout fuit , & sans s'armer d'un courage inutile,  
 Dans le temple voisin chacun cherche un azile.  
 Hippolyte lui seul digne Fils d'un Heros ,  
 Arrête ses Courriers , saisit ses javelots ,  
 Pousse au Monstre , & d'un dard lancé d'une main  
 sûre ,  
 Il lui fait dans le flanc une large blessure.  
 De rage & de douleur le Monstre bondissant  
 Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant ,  
 Se roule , & leur présente une gueule enflâmée ,  
 Qui les couvre de feu , de sang , & de fumée.  
 La frayeur les emporte , & sourds à cette fois ,  
 Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix.  
 En efforts impuissans leur maître se consume.  
 Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.  
 On dit qu'on a vû même en ce désordre affreux  
 Un Dieu, qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux ,  
 A travers des rochers la peur les précipite.  
 L'effieu crie , & se rompt. L'intrepide Hippolyte  
 Voit voler en éclats tout son char fracassé.  
 Dans les résnes luy-même il tombe embarrassé.  
 Excusez ma douleur. Cette image cruelle  
 Sera pour moi de pleurs une source éternelle.  
 J'ay vû , Seigneur , j'ay vû vôtre malheureux Fils  
 Traîné par les chevaux que sa main a nourris.  
 Il veut les rappeler , & sa voix les effraye.  
 Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une playe.  
 De nos cris douloureux la plaine retentit.  
 Leur fougue impetueuse enfin se rallentit.

Ils s'arrêtent , non loin de ces tombeaux antiques ,  
 Où des Rois ses Ayeux sont les froides reliques.  
 J'y cours en soupirant , & sa garde me fuit.  
 De son genereux sang la trace nous conduit.  
 Les rochers en sont teints. Les ronces dégoutantes  
 Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.  
 J'arrive , je l'appelle , & me tendant la main  
 Il ouvre un œil mourant , qu'il referme soudain.  
*Le Ciel , dit-il , m'arrache une innocente vie.*  
*Prends soin après ma mort de la triste Aricie.*  
*Cher Ami , si mon Pere un jour désabusé*  
*Plaint le malheur d'un Fils faussement accusé ,*  
*Pour appaiser mon sang , & mon Ombre plaintive ,*  
*Di-lui , qu'avec douceur il traite sa Captive .*  
*Qu'il luy rende . . .* A ce mot ce Heros expiré  
 N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré ,  
 Triste objet , où des Dieux triomphe la colere ,  
 Et que méconnoîtroit l'œil même de son Pere..

THESE'E.

O mon Fils ! cher espoir que je me suis ravi !  
 Inexorables Dieux , qui m'avez trop servi !  
 A quels mortels regrets ma vie est réservée !

THERAMENE.

La timide Aricie est alors arrivée.  
 Elle venoit , Seigneur , fuyant vôtre courroux ,  
 A la face des Dieux l'accepter pour Epoux.  
 Elle approche. Elle voit l'herbe rouge & fumante.  
 Elle voit ( quel objet pour les yeux d'une Amante ! )  
 Hippolyte étendu , sans forme & sans couleur.  
 Elle veut quelque temps douter de son malheur ,  
 Et ne connoissant plus ce Heros qu'elle adore ,  
 Elle voit Hippolyte , & le demande encore.

Mais trop seûre à la fin qu'il est devant ses yeux,  
 Par un triste regard elle accuse les Dieux,  
 Et froide gemissante, & presque inanimée,  
 Aux piés de son Amant elle tombe pâmée.  
 Ismene est auprès d'elle. Ismene toute en pleurs.  
 La rappelle à la vie, ou plûtoſt aux douleurs.  
 Et moy, je suis venu déteſtant la lumiere,  
 Vous dire d'un Heros la volonté dernière,  
 Et m'acquitter, Seigneur, du malheureux employ,  
 Dont son cœur expirant s'est reſoſé ſur moy.  
 Mais j'apperçoi venir ſa mortelle ennemie.



## SCENE DERNIERE.

THESE'E, PHEDRE, THERAMENE,  
 PANOPE, GARDES.

THESE'E.

**H**E' bien vous triomphez, & mon Fils est ſans vie.  
 Ah que j'ay lieu de craindre ! Et qu'un cruel ſoupçon  
 L'excufant dans mon cœur, m'allarme avec raiſon !  
 Mais, Madame, il eſt mort, prenez vôtre victime.  
 Jouifſez de ſa perte injuſte, ou legitime.  
 Je conſens que mes yeux ſoient toujourns abuſez,  
 Je le croy criminel puis que vous l'accuſez.  
 Son trépas à mes pleurs offre aſſez de matieres,  
 Sans que j'aïlle chercher d'odieuſes lumieres,  
 Qui ne pouvant le rendre à ma juſte douleur,  
 Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.

Laissez-moy loin de vous , & loin de ce Rivage  
 De mon Fils déchiré fuir la sanglante image.  
 Confus , persécuté d'un mortel souvenir ,  
 De l'Univers entier je voudrois me bannir.  
 Tout semble s'élever contre mon injustice.  
 L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.  
 Moins connu des mortels je me cacherois mieux.  
 Je hais jusques au soin dont m'honorent les Dieux.  
 Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrieres ,  
 Sans plus les fatiguer d'inutiles prieres.  
 Quoi qu'ils fissent pour moi , leur funeste bonté  
 Ne me sçauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

P H E D R E.

Non , Thesée , il faut rompre un injuste silence ;  
 Il faut à vôtre Fils rendre son innocence.  
 Il n'étoit point coupable.

T H E S É E.

Ah Pere infortuné !!

Et c'est sur vôtre foy que je l'ay condamné !  
 Cruelle , pensez-vous être assez excusée...

P H E D R E.

Les momens me sont chers , écoutez-moi , Thesée.  
 C'est moy qui sur ce Fils chaste & respectueux  
 Osay jeter un œil profane , incestueux.  
 Le Ciel mit dans mon sein une flâme funeste.  
 La détestable Oenone a conduit tout le reste.  
 Elle a crainit qu'Hippolyte instruit de ma fureur ,  
 Ne découvrit un feu qui luy faisoit horreur.  
 La Perfide abusant de ma foiblesse extrême.  
 S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.  
 Elle s'en est punie , & fuyant son couroux  
 A cherché dans les flots un supplice trop doux.  
 Le fer auroit déjà tranché ma destinée.  
 Mais je laissois gemir la Vertu soupçonnée.

J'ay voulu , devant vous exposant mes remords ,  
 Par un chemin plus lent descendre chez les morts.  
 J'ai pris , j'ay fait couler dans mes brûlantes veines  
 Un poison que Medée apporta dans Athenes.  
 Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu  
 Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu ;  
 Déjà je ne voi plus qu'à travers un nuage  
 Et le Cie! , & l'Époux que ma présence outrage ;  
 Et la Mort à mes yeux déroband la clarté ,  
 Rend au jour , qu'ils souilloient , toute sa pureté.

P A N O P E.

Elle expire , Seigneur.

T H E S E ' E.

D'une action si noire

Que ne peut avec elle expirer la memoire !  
 Allons de mon erreur, hélas ! trop éclaircis,  
 Mesler nos pleurs au sang de mon malheureux Fils.  
 Allons de ce cher Fils embrasser ce qui reste,  
 Expier la fureur d'un vœu que je déteste.  
 Rendons - lui les honneurs qu'il a trop meritez.  
 Et pour mieux appaiser ses Manes irritez ,  
 Que malgré les complots d'une injuste Famille.  
 Son Amante aujourd'hui me tienne lieu de Filie.

F I N.



ESTHER,

ESTHER.

TRAGÉDIE.

*Tirée de l'Écriture Sainte.*

*Tome II.*

Ff

Д В П П П П П П

Д В П П П П П П

Д В П П П П П П





## P R E F A C E.



A celebre Maison de Saint Cyr ayant été principalement établie pour élever dans la pieté un fort grand nombre de jeunes Demoi-  
 selles rassemblées de tous les endroits du Royaume, on n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre capables de servir Dieu dans les differens états où il lui plaira de les appeller. Mais en leur montrant les choses essentielles & necessaires, on ne neglige pas de leur apprendre celles qui peuvent servir à leur polir l'esprit, & à leur former le jugement. On a imaginé pour cela plusieurs moyens, qui sans les détourner de leur travail & de leurs exercices ordinaires, les instruisent en les divertissant. On leur met, pour ainsi dire, à profit leurs heures de recreation. On leur fait faire entr'elles sur leurs principaux devoirs des Conversations ingenieuses, qu'on leur a composées exprés, ou qu'elles-mêmes composent sur le champ. On les fait parler sur les histoires qu'on leur a lûes,

ou sur les importantes veritez qu'on leur a enseignées. On leur fait reciter par cœur, & déclamer les plus beaux endroits des meilleurs Poëtes. Et cela leur sert sur tout à les défaire de quantité de mauvaises prononciations, qu'elles pourroient avoir apportées de leurs Provinces. On a soin aussi de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix, & on ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment, & qu'elles peuvent employer un jour à chanter les loüanges de Dieu.

Mais la plûpart des plus excellens Vers de nostre Langue ayant été composez sur des matieres fort profanes, & nos plus beaux airs étant sur des paroles extrêmement molles & effeminées, capables de faire des impressions dangereuses sur de jeunes esprits; les Personnes illustres, qui ont bien voulu prendre la principale direction de cette Maison, ont souhaité qu'il y eût quelque Ouvrage, qui sans avoir tous ces défauts, pût produire une partie de ces bons effets. Elles me firent l'honneur de me communiquer leur dessein, & même de me demander si je ne pourrois pas faire sur quelque su-

jet de pieté & de morale une espece de Poëme , où le chant fût meflé avec le recit ; le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive & moins capable d'ennuyer.

Je leur propofai le fujet d'Esther, qui les frappa d'abord, cette Histoire leur paroiffant pleine de grandes leçons d'amour de Dieu, & de détachement du monde au milieu du monde même. Et je crûs de mon côté que je trouverois assez de facilité à traiter ce fujet ; d'autant plus qu'il me sembla, que fans alterer aucune des circonstances tant soit peu confiderables de l'écriture sainte, ce qui seroit à mon avis une espece de sacrilège, je pourrois remplir toute mon Action avec les seules Scenes, que Dieu luy-même, pour ainsi dire, a préparées.

J'entrepris donc la chose, & je m'apperçûs qu'en travaillant sur le plan qu'on m'avoit donné, j'exécutois en quelque forte un dessein qui m'avoit souvent passé dans l'esprit ; qui étoit de lier, comme dans les anciennes Tragedies Grecques, le Chœur & le Chant avec l'Action, & d'employer à chanter les loüanges du vray Dieu, cette partie du Chœur que

les Payens employoient à chanter les loüanges de leurs fausses Divinitez.

A dire vray , je ne pensois guère que la chose dût être aussi publique qu'elle l'a été. Mais les grandes veritez de l'Écriture , & la maniere sublime dont elles y sont énoncées , pour peu qu'on les présente, même imparfaitement aux yeux des hommes , sont si propres à les frapper ; & d'ailleurs ces jeunes Demoiselles ont déclamé & chanté cet Ouvrage avec tant de grace , tant de modestie , & tant de pieté , qu'il n'a pas été possible qu'il demeurât renfermé dans le secret de leur Maison. De sorte qu'un divertissement d'Enfans est devenu le sujet de l'empressement de toute la Cour ; le Roy luy-même , qui en avoit été touché , n'ayant pû refuser à tout ce qu'il y a de plus grands Seigneurs de les y mener , & ayant eu la satisfaction de voir par le plaisir qu'ils y ont pris , qu'on se peut aussi-bien divertir aux choses de pieté , qu'à tous les spectacles profanes.

Au reste , quoi-que j'aye évité soigneusement de mesler le profane avec le sacré , j'ay crû néanmoins que je pouvois emprunter deux ou trois traits d'Herodote , pour mieux peindre Assuerus. Car j'ay

suivi le sentiment de plusieurs sçavans Interpretes de l'Ecriture, qui tiennent que ce Roy est le même que le fameux Darius fils d'Hystaspe, dont parle cet Historien. En effet, ils en rapportent quantité de preuves, dont quelques-unes me paroissent des démonstrations. Mais je n'ay pas jugé à propos de croire ce même Herodote sur sa parole, lors qu'il dit que les Perse n'élevoient ni temples, ni autels, ni statuës à leurs Dieux, & qu'ils ne se servoient point de libations dans leurs sacrifices. Son témoignage est expressément détruit par l'Ecriture, aussi-bien que par Xenophon, beaucoup mieux instruit que luy des mœurs & des affaires de la Perse, & enfin par Quinte-Curse.

On peut dire que l'unité de Lieu est observée dans cette Pièce, en ce que toute l'action se passe dans le Palais d'Assuerus. Cependant comme on vouloit rendre ce divertissement plus agréable à des Enfans, en jettant quelque variété dans les décorations, cela a été cause que je n'ay pas gardé cette unité avec la même rigueur que j'ay fait autrefois dans mes Tragedies.

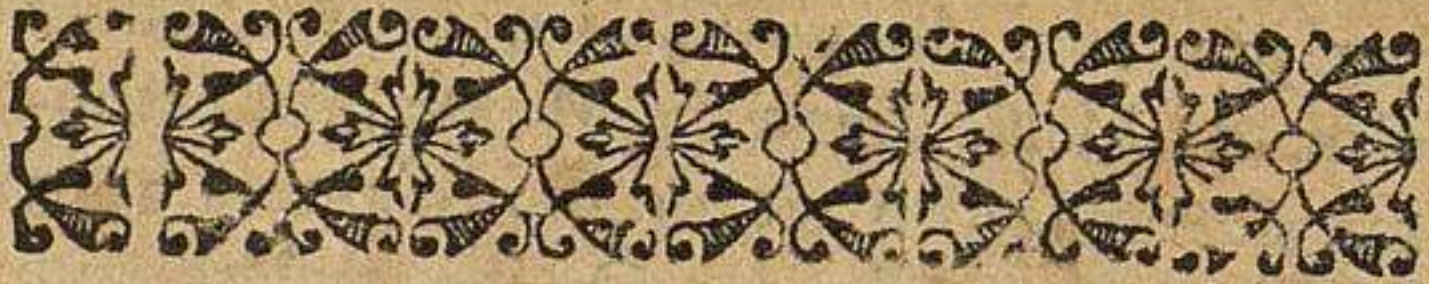
Je croy qu'il est bon d'avertir icy, que

bien qu'il y ait dans Esther des personnages d'hommes, ces personnages n'ont pas laissé d'être représentés par des Filles avec toute la bienséance de leur sexe. La chose leur a été d'autant plus aisée, qu'anciennement les habits des Persans & des Juifs étoient de longues robes qui tomboient jusqu'à terre.

Je ne puis me résoudre à finir cette Préface, sans rendre à celui qui a fait la Musique, la justice qui lui est dûë, & sans confesser franchement que ses chants ont fait un des plus grands agrémens de la Piece. Tous les connoisseurs demeurent d'accord, que depuis long-temps on n'a point entendu d'airs plus touchans, ni plus convenables aux paroles. Quelques personnes ont trouvé la Musique du dernier Chœur un peu longue, quoique tres-belle. Mais qu'auroit-on dit de ces jeunes Israélites qui avoient tant fait de vœux à Dieu, pour être délivrées de l'horrible peril où elles étoient, si ce peril étant passé, elles lui en avoient rendu de mediocres actions de grâces? Elles auroient directement peché contre la loüable coûtume de leur Nation, où l'on ne recevoit de Dieu aucun bienfait signalé qu'on ne l'en remerciât sur le champ

par de fort longs Cantiques ; témoins ceux de Marie sœur de Moyse , de Déborah , & de Judith , & de tant d'autres dont l'Écriture est pleine. On dit même que les Juifs encore aujourd'hui celebrent par de grandes actions de graces le jour où leurs Ancêtres furent délivrez par Esther de la cruauté d'Aman.





*Noms des Personnages.*

ASSUERUS, Roy de Perse.

ESTHER, Reine de Perse.

MARDOCHE'E, Oncle d'Esther.

AMAN, Favori d'Assuerus.

ZARE'S, Femme d'Aman.

HYDASPE, Officier du Palais interieur  
d'Assuerus.

ASAPH, autre Officier d'Assuerus.

ELISE, Confidente d'Esther.

THAMAR, Israélite de la suite d'Esther.

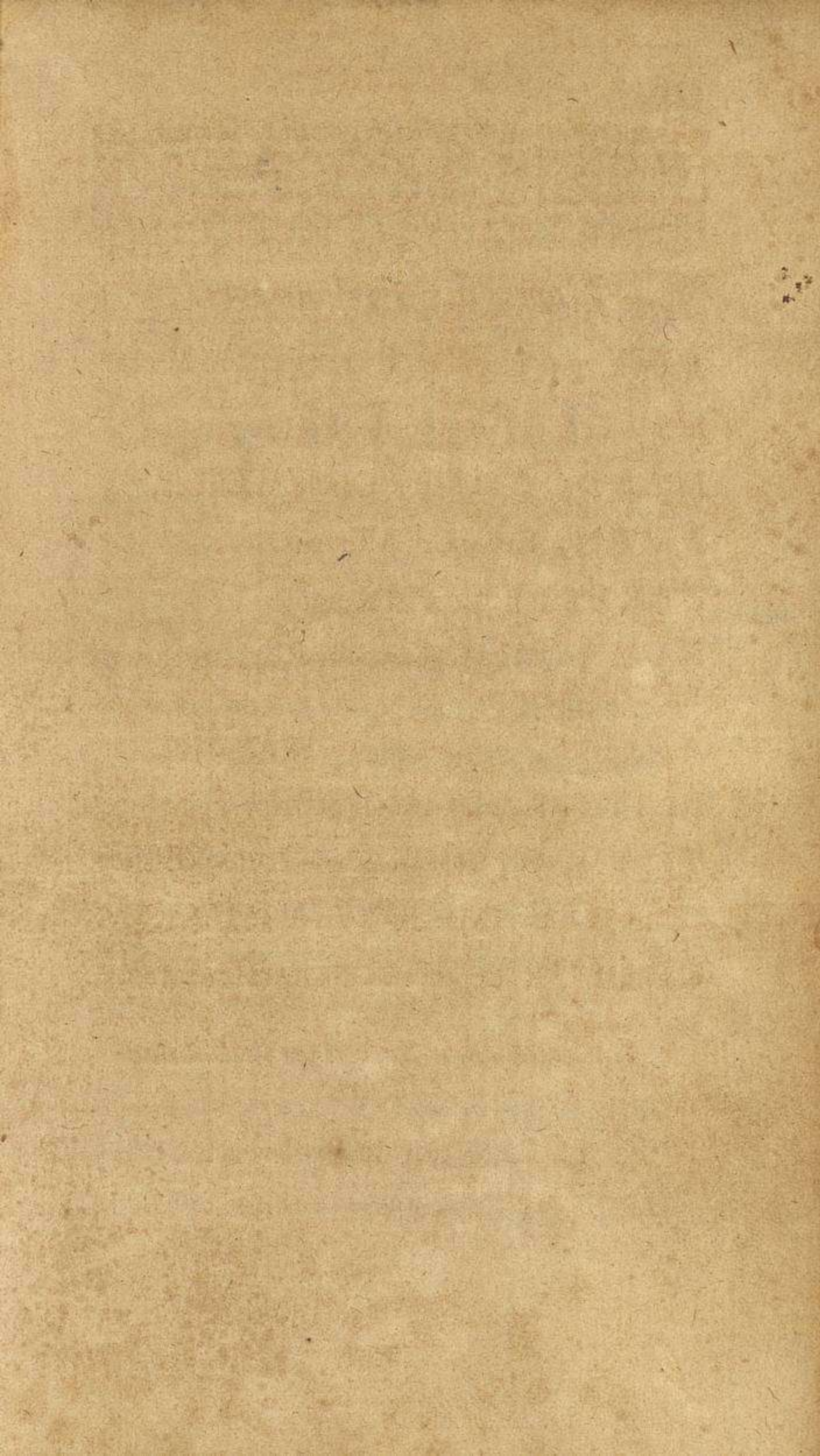
GARDES DU ROY ASSUERUS.

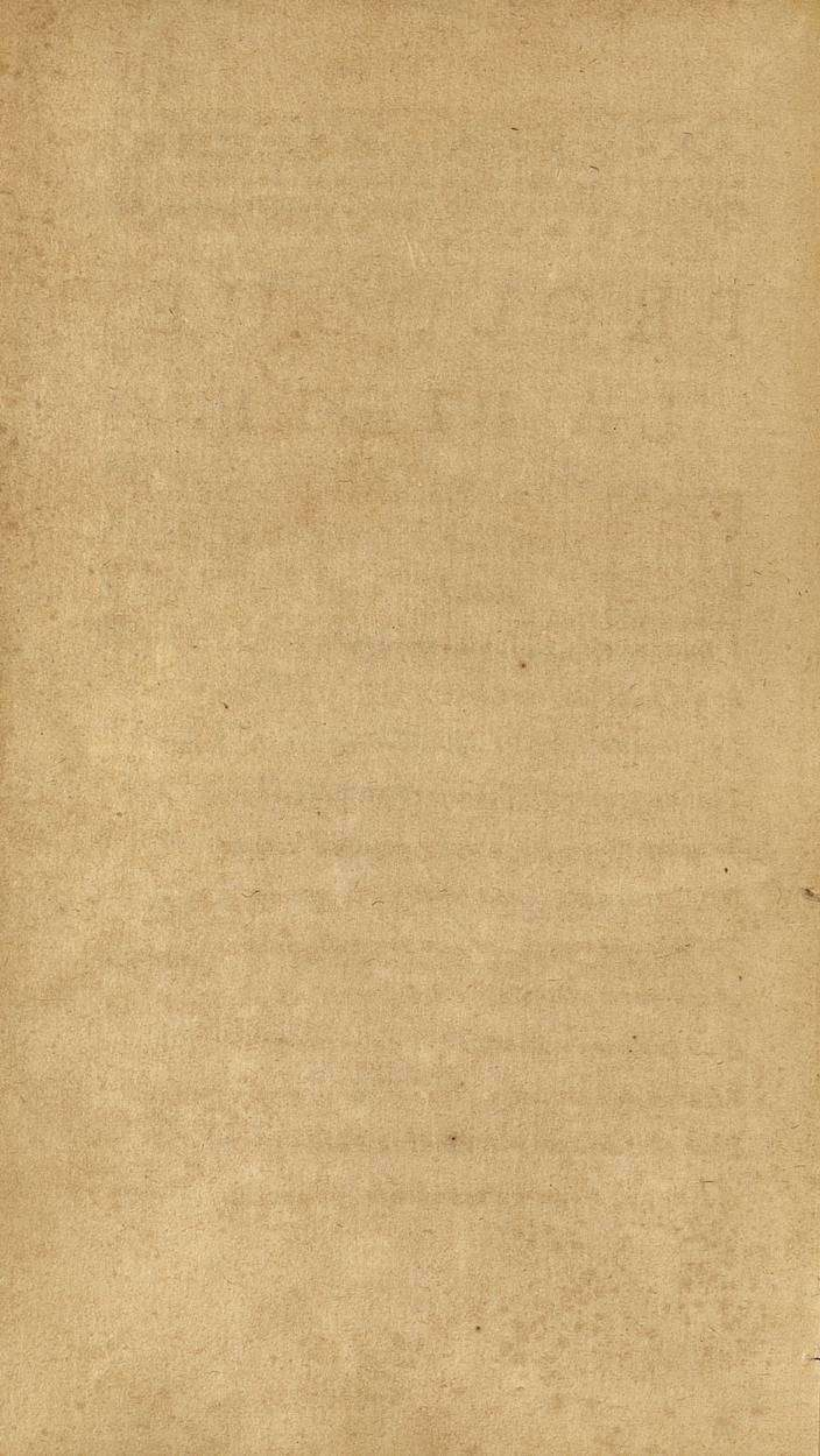
CHOEUR de jeunes Filles Israélites.

*La Scene est à Suse dans le Palais  
d'Assuerus.*

La Pieté fait le Prologue.









# PROLOGUE.

## LA PIÉTÉ.



*U séjour bienheureux de la Divinité,  
Je descens dans ce lieu \* par la Grace  
habité.*

\* La  
Maison  
de Saint  
Cyr,

*L'Innocence s'y plaît ma compagne éternelle,  
Et n'a point sous les Cieux d'azile plus fidelle.  
Icy, loin du tumulte, aux devoirs les plus saints  
Tout un peuple naissant est formé par mes mains,  
Je nourris dans son cœur la semence féconde  
Des Vertus dont il doit sanctifier le monde.  
Un Roy qui me protège, un Roy victorieux  
A commis à mes soins ce dépôt précieux.  
C'est luy, qui rassembla ces Colombes timides,  
Esparses en cent lieux, sans secours, & sans guides.  
Pour elles à sa porte élevant ce Palais,  
Il leur y fit trouver l'abondance & la paix,*

*Grand Dieu que cet ouvrage ait place en ta memoire.*

*Que tous les soins qu'il prend pour soutenir ta gloire,  
Soit gravez de ta main au Livre où sont écrits  
Les noms prédestinez des Rois que tu cheris.  
Tu m'écoutes. Ma voix ne t'est point étrangere,  
Je suis la Pieté, cette Fille si chere,  
Qui t'offre de ce Roy les plus tendres soupirs.  
Du feu de ton amour j'allume ses desirs.  
Du zele, qui pour toy l'enflâme & le devore,  
La chaleur se répend du Couchant à l'Aurore.  
Tu le vois tous les jours devant toy prosterné,  
Humilier ce front de splendeur couronné,  
Et confondant l'orgueil par d'augustes exemples,  
Baiser avec respect le pavé de tes Temples.  
De ta gloire animé, luy seul de tant de Rois  
S'arme pour ta querelle, & combat pour tes droits.  
Le perfide interest, l'aveugle jalousie,  
S'unissent contre toy pour l'affreuse Heresie.  
La Discorde en fureur fremit de toutes parts.  
Tout semble abandonner tes sacrez étendarts,  
Et l'Enfer couvrant tout de ses vapeurs funebres,  
Sur les yeux les plus saints a jetté ses tenebres.*

Luy seul invariable, & fondé sur la Foy,  
Ne cherche, ne regarde, & n'écoute que toy;  
Et bravant du Démon l'impuissant artifice,  
De la Religion soutient tout l'édifice.  
Grand Dieu, juge ta cause; & déploie aujourd'huy  
Ce bras, ce même bras, qui combattoit pour luy;  
Lors que des Nations à sa perte animées,  
Le Rhin vit tant de fois disperser les armées.  
Des mêmes Ennemis je reconnois l'orgueil.  
Ils viennent se briser contre le même écueil.  
Déjà rompant par tout leurs plus fermes barrières,  
Du débris de leurs Forts il couvre ses frontières.  
Tu luy donnes un Fils prompt à le seconder,  
Qui sçait combattre, plaire, obéir, commander;  
Un Fils, qui comme luy suivy de la victoire,  
Semble à gagner son cœur borner toute sa gloire.  
Un Fils à tous ses vœux avec amour soumis,  
L'éternel desespoir de tous ses Ennemis.  
Pareil à ces Esprits que ta Justice envoie,  
Quand son Roy luy dit, Pars, il s'élance avec joye.  
Du tonnerre vengeur s'en va tout embraser.  
Et tranquille à ses pieds revient le déposer.

*Mais tandis qu'un grand Roy venge ainsi mes injures ,*

*Vous , qui goûtez icy des délices si pures ,  
S'il permet à son cœur un moment de repos ,  
A vos jeux innocens appelez ce Heros.  
Retracez luy d'Esther l'histoire glorieuse ,  
Et sur l'Impieté la Foy victorieuse.*

*Et vous , qui vous plaisez aux folles passions ,  
Qu'allument dans vos cœurs les vaines fictions ,  
Profanes amateurs de spectacles frivoles ,  
Dont l'oreille s'ennuye au son de mes paroles ,  
Fuyez de mes plaisirs la sainte austerité.  
Tout respire icy Dieu , la Paix , la Verité.*



ESTHER.





*ESTHER*





ESTHER.  
TRAGÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, ELISE.

ESTHER.

*Le Theatre  
repre-  
sente  
l'Appar-  
tement  
d'Esther.*



EST-CE toy, chere Elise ? O jour trois  
fois heureux !  
Que beni soit le Ciel qui te rend à mes  
vœux !

Toy, qui de Benjamin comme moy descenduë,  
Fus de mes premiers ans la compagne assiduë ;  
Et qui d'un même joug souffrant l'oppression,  
M'aidois à soupirer les malheurs de Sion.  
Combien ce temps encore est cher à ma memoire !  
Mais toy, de ton Esther ignores-tu la gloire ?  
Depuis plus de six mois que je te fais chercher,  
Quel climat, quel desert a donc pû te cacher ?

*Tom II.*

G g

E L I S E.

Au bruit de vôtre mort justement éplorée ,  
 Du reste des humains je vivois séparée ;  
 Et de mes tristes jours n'attendois que la fin ,  
 Quand tout à coup , Madame , un Prophete divin ,  
 C'est pleurer trop long-temps une mort qui t'abuse ,  
 Leve-toy , m'a-t-il dit ; prens ton chemin vers Suse.  
 Là tu verras d'Esther la pompe & les honneurs ,  
 Et sur le thrône assis le sujet de tes pleurs.  
 Rassure , ajouta-t-il , tes Tribus allarmées ,  
 Sion ; le jour approche , où le Dieu des armées  
 Va de son bras puissant faire éclater l'appuy ;  
 Et le cri de son peuple est monté jusqu'à luy.  
 Il dit. Et moy de joye & d'horreur penetrée ,  
 Je cours. De ce Palais j'ay sçû trouver l'entrée.  
 O spectacle ! O triomphe admirable à mes yeux ,  
 Digne en effet du bras qui sauva nos Ayeux !  
 Le fier Assuerus couronne sa Captive ,  
 Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive.  
 Par quels secrets ressorts , par quel enchaînement  
 Le Ciel a-t-il conduit ce grand événement ?

E S T H E R.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce  
 De l'altiere Vasthi , dont j'occupe la place ,  
 Lors que le Roy contre-elle enflammé de dépit  
 La chassa de son thrône , ainsi que de son lit.  
 Mais il ne put si-tost en bannir la pensée.  
 Vasthi regna long-temps dans son ame offensée.  
 Dans ses nombreux Etats il fallut donc chercher  
 Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.  
 De l'Inde à l'Hellespont ses Esclaves coururent.  
 Les Filles de l'Egypte à Suse comparurent  
 Celles même du Parthe, & du Scythe indomté,  
 Y briguerent le sceptre offert à la beauté.

On m'élevoit alors solitaire , & cachée ,  
 Sous les yeux vigilans du sage Mardochée.  
 Tu sçais combien je dois à ses heureux secours.  
 La mort m'avoit ravi les auteurs de mes jours.  
 Mais luy , voyant en moy la fille de son frere ,  
 Me tint lieu , chere Elise , & de pere , & de mere.  
 Du triste état des Juifs jour & nuit agité ,  
 Il me tira du sein de mon obscurité ;  
 Et sur mes foibles mains fondant leur délivrance ,  
 Il me fit d'un Empire accepter l'esperance.  
 A ses desseins secrets tremblante j'obéis.  
 Je vins. Mais je cachai ma race & mon pais.  
 Qui pourroit cependant t'exprimer les cabales  
 Que formoit en ces lieux ce peuple de Rivaies ,  
 Qui toutes disputant un si grand interêt ,  
 Des yeux d'Assuerus attendoit leur arrêt ?  
 Chacune avoit sa brigue & de puissans suffrages.  
 L'une d'un sang fameux vantoit les avantages.  
 L'autre , pour se parer de superbes atours ,  
 Des plus adroites mains empruntoit le secours.  
 Et moy , pour toute brigue & pour toute artifice ,  
 De mes larmes au Ciel j'offrois le sacrifice.

Enfin , on m'annonça l'ordre d'Assuerus.  
 Devant ce fier Monarque , Elise , je parus.  
 Dieu tient le cœur des Rois entre ses mains puis-  
 santes.

Il fait que tout prospere aux ames innocentes ,  
 Tandis qu'en ses projets l'Orgueilleux est trompé,  
 De mes foibles attraits le Roy paru frappé ,  
 Il m'observa long-temps dans un sombre silence.  
 Et le Ciel , qui pour moy fit pancher la balance ,  
 Dans ce temps-là sans doute agissoit sur son cœur.  
 Enfin avec des yeux où regnoit la douceur ,  
 Soyez Reine , dit-il , & dès ce moment mê me  
 De sa main sur mon front posa son diadême.

Pour mieux faire éclater sa joye & son amour,  
 Il combla de présens tous les Grands de sa Cour ;  
 Et même ses bienfaits dans toutes ses Provinces  
 Inviterent le Peuple aux nôces de leurs Princes.

Helas ! durant ces jours de joye & de festins,  
 Quelle étoit en secret ma honte & mes chagrins !  
 Esther, disois-je, Esther dans la pourpre est assise.  
 La moitié de la Terre à son sceptre est soumise,  
 Et de Jerusalem l'herbe cache les murs !  
 Sion, repaire affreux de reptiles impurs,  
 Voit de son Temple saint les pierres dispersées,  
 Et du Dieu d'Israël les festes sont cessées !

## E L I S E.

N'avez-vous point au Roy confié vos ennuis ?  
 E S T H E R.

Le Roy, jusqu'à présent, ignore qui je suis.  
 Celui par qui le Ciel regle ma destinée,  
 Sur ce secret encor tient ma langue enchaînée.

## E L I S E.

Mardochée ? Hé peut-il approcher de ces lieux ?  
 E S T H E R.

Son amitié pour moy le rend ingénieux.  
 Absent je le consulte. Et ses réponses sages  
 Pour venir jusqu'à moy trouvent mille passages.  
 Un Pere a moins de soin du salut de son fils.  
 Déjà même, déjà par ses secrets avis  
 J'ay découvert au Roy les sanglantes pratiques  
 Que formoient contre lui deux ingrats Domestiques.  
 Cependant mon amour pour nôtre nation  
 A rempli ce Palais de filles de Sion,  
 Jeunes & tendres fleurs, par le sort agitées,  
 Sous un ciel étranger comme moy transplantées,  
 Dans un lieu séparé de profanes témoins,  
 Je mets à les former mon étude & mes soins.



Puissent jusques au Ciel vos soupirs innocens ,  
 Monter comme l'odeur d'un agreable encens.  
 Que Dieu jette sur vous des regards pacifiques.

ESTHER.

Mes Filles, chantez-nous quelque'un de ces cantiques ,  
 Où vos voix si souvent se meslant à mes pleurs ,  
 De la triste Sion celebrent les malheurs.

*Une Israélite seule. Chante.*

Déplorable Sion , qu'as-tu fait de ta gloire ?

Tout l'Univers admiroit ta splendeur.

Tu n'es plus que poussiere ; & de cette grandeur  
 Il ne nous reste plus que la triste memoire.

Sion , jusques au Ciel élevée autrefois ,

Jusqu'aux Enfers maintenant abaissée ,

Puissai-je demeurer sans voix ,

Si dans mes chants ta douleur retracée ,

Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée !

*Tout le Chœur.*

O rives du Jourdain ! O champs aimez des Cieux !

Sacrez monts , fertiles vallées

Par cent miracles signalées !

Du doux pais de nos ayeux

Serons-nous toujourns exilées ?

*Une Israélite seule.*

Quand verrai-je , ô Sion relever tes remparts ,

Et de tes tours les magnifiques faistes ?

Quand verrai-je de toutes parts

Tes peuples en chantant accourir à tes festes.

*Tout le Chœur.*

O rives du Jourdain ! O champs aimez des Cieux !

Sacrez monts , fertiles vallées

Par cent miracles signalées !

Du doux pais de nos ayeux

Serons-nous toujourns exilées.

*Fin du premier Acte. ;*



## ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ESTHER, MARDOCHÉE, ELISE,  
LE CHOEUR.

ESTHER.

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?  
Que vois-je ? Mardochée ? O mon Pere, est-ce  
vous ?

Un Ange du Seigneur sous son aîle sacrée  
A donc conduit vos pas, & caché vôtre entrée ?  
Mais d'où vient cet air sombre, & ce cilice affreux,  
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?  
Que nous annoncez-vous ?

MARDOCHÉE.

O Reine infortunée !

O d'un Peuple innocent barbare destinée !  
Lisez, lisez l'arrêt détestable, cruel.  
Nous sommes tous perdus, & c'est fait d'Israël.

ESTHER.

Juste Ciel ! Tout mon sang dans mes veines se glace.

MARDOCHÉE

On doit de tous les Juifs exterminer la race.  
Au sanguinaire Aman nous sommes tous livrez,  
Les glaives, les coûteaux sont déjà préparez.  
Toute la Nation à la fois est proscrire.  
Aman, l'impie Aman, race d'Amalecite,  
A pour ce coup funeste armé tout son credit,  
Et le Roy trop credule a signé cet édit.

Prévenu contre nous par cette bouche impure,  
 Il nous croit en horreur à toute la nature.  
 Ses ordres sont donnez, & dans tous les Etats  
 Le jour fatal est pris pour tant d'assassinats.  
 Cieux ! Eclairerez-vous cet horrible carnage ?  
 Le fer ne connoîtra ni le sexe, ni l'âge.  
 Tout doit servir de proye aux tigres, aux vautours,  
 Et ce jour effroyable arrive dans dix jours.

## E S T H E R.

O Dieu ! qui vois former des desseins si funestes,  
 As-tu donc de Jacob abandonné les restes ?

*Une des plus jeunes Israélites.*

Ciel ! Qui nous défendra, si tu ne nous défens ?

## M A R D O C H E'E.

Laissez les pleurs, Esther, à ces jeunes enfans.  
 En vous est tout l'espoir de vos malheureux freres.  
 Il faut les secourir. Mais les heures sont cheres.  
 Le temps vole, & bien-tost amenera le jour  
 Où le nom des Hebreux doit perir sans retour.  
 Toute pleine du feu de tant de saints Prophetes,  
 Allez, osez au Roy déclarer qui vous êtes.

## E S T H E R.

Helas ! ignorez-vous quelles severes lois  
 Aux timides mortels cachent icy les Rois ?  
 Au fond de leur Palais leur majesté terrible  
 Affecte à leurs Sujets de se rendre invifible.  
 Et la mort est le prix de tout Audacieux,  
 Qui sans être appellé se présente à leurs yeux :  
 Si le Roy à l'instant, pour sauver le coupable,  
 Ne lui donne à baïser son Sceptre redoutable.  
 Rien ne met à l'abry de cet ordre fatal,  
 Ni le rang, ni le sexe, & le crime est égal.  
 Moy-même sur son Thrône à ses côtez assise,  
 Je suis à cette loy comme une autre soumise.

Et



Et sans le prévenir, il faut pour lui parler,  
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse ap-  
peller.

MARDOCHÉE.

Quoy ! Lors que vous voyez perir vôtre Patrie,  
Pour quelque chose, Esther, vous comptez vôtre  
vie !

Dieu parle, & d'un Mortel vous craignez le cou-  
roux !

Que dis-je, Vôtre vie, Esther, est-elle à vous ?  
N'est-elle pas au sang, dont vous êtes issue ?  
N'est-elle pas à Dieu, dont vous l'avez reçue ?  
Et qui sçait, lors qu'au trône il conduisit vos pas,  
Si pour sauver son peuple il ne vous gardoit pas ?  
Songez-y bien. Ce Dieu ne vous a pas choisie  
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,  
Ni pour charmer les yeux des profanes humains.  
Pour un plus noble usage il réserve ses Saints.  
S'immoler pour son nom, & pour son heritage,  
D'un enfant d'Israël, voila le vray partage.  
Trop heureuse, pour lui de hazarder vos jours !  
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?  
Que peuvent contre lui tous les Rois de la Terre ?  
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.  
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.  
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.  
Au seul son de sa voix la Mer fuit, le Ciel tremble.  
Il voit comme un neant tout l'Univers ensemble.  
Et les foibles Mortels, vains joiets du trépas  
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étoient  
pas.

S'il a permis d'Aman l'audace criminelle,  
Sans doute qu'il vouloit éprouver vôtre zele.  
C'est lui qui m'excitant à vous oser chercher,  
Devant moy, chere Esther, a bien voulu marcher.

Tomme II.

H h

Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,  
 Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles.  
 Il peut confondre Aman, il peut briser nos fers  
 Par la plus foible main qui soit dans l'Univers.  
 Et vous, qui n'aurez point accepté cette grace,  
 Vous perirez peut-être, & toute vôtre Race.

## E S T H E R.

Allez. Que tous les Juifs dans Suse répandus,  
 A prier avec vous jour & nuit assidus,  
 Me prêtent de leurs vœux le secours salutaire,  
 Et pendant ces trois jours gardent un jeûne austere.  
 Déjà la sombre nuit a commencé son tour.  
 Demain quand le Soleil rallumera le jour,  
 Contente de perir, s'il faut que je perisse,  
 J'irai pour mon país m'offrir en sacrifice.  
 Qu'on s'éloigne un moment.

*Le Chœur se retire  
 vers le fond du  
 Theatre.*



## S C E N E I I.

E S T H E R, E L I S E, L E C H O E U R

E S T H E R.

O Mon souverain Roy!  
 Me voici donc tremblante, & seule devant toy.  
 Mon Pere mille fois m'a dit dans mon enfance,  
 Qu'avec nous tu juras une sainte alliance,

Quand pour te faire un peuple agreable à tes yeux ,  
 Il plut à ton amour de choisir nos Ayeux.  
 Mêmes tu leur promis de ta bouche sacrée ,  
 Une posterité d'éternelle durée.  
 Helas ! ce peuple ingrat a méprisé ta loy.  
 La Nation chérie a violé sa foy.  
 Elle a répudié son Epoux , & son Pere ,  
 Pour rendre à d'autres Dieux un honneur adulateur.  
 Maintenant elle sert sous un Maître étranger.  
 Mais c'est peu d'être esclave , on la veut égorger.  
 Nos superbes Vainqueurs insultant à nos larmes ,  
 Imputent à leurs Dieux le bonheur de leurs armes.  
 Et veulent aujourd'huy qu'un même coup mortel  
 Abolisse ton nom , ton peuple , & ton autel.  
 Ainsi donc un Perfide , après tant de miracles ,  
 Pourroit aneantir la foy de tes Oracles ?  
 Raviroit aux Mortels le plus cher de tes dons ,  
 Le Saint que tu promets , & que nous attendons ?  
 Non , non , ne souffre pas que ces peuples farouches ,  
 Yvres de nôtre sang , ferment les seules bouches  
 Qui dans tout l'Univers celebrent tes bienfaits ,  
 Et confonds tous ces Dieux qui ne furent jamais.  
 Pour moy , que tu retiens parmi ces Infidelles ,  
 Tu sçais combien je hais leurs festes criminelles ,  
 Et que je mets au rang des profanations  
 Leur table , leurs festins , & leurs libations :  
 Que même cette pompe où je suis condamnée ,  
 Ce bandeau dont il faut que je paroisse ornée  
 Dans ces jours solennels à l'Orgueil dédiéz ,  
 Seule , & dans le secret je le foule à mes piez :  
 Qu'à ces vains ornemens je préfere la cendre ,  
 Et n'ay de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.  
 J'attendois le moment marqué dans ton Arrest ,  
 Pour oser de ton peuple embrasser l'intérest.

Ce moment est venu. Ma prompt obéissance  
 Va d'un Roy redoutable affronter la présence.  
 C'est pour toy que je marche. Accompagne mes pas  
 Devant ce fier Lion, qui ne te connoît pas.  
 Commande en me voyant que son courroux s'ap-  
 païse,  
 Et prête à mes discours un charme qui lui plaise.  
 Les orages, les vents, les cieux te sont soumis.  
 Tourne enfin sa fureur contre nos ennemis.



## SCENE III.

## LE CHOEUR.

*Une Israélite seule.*

**P**leurons, & gemissons, mes fidelles Compagnes.  
 A nos sanglots donnons un libre cours.  
 Levons les yeux vers les saintes montagnes,  
 D'où l'Innocence attend tout son secours.  
 O mortelles allarmes !

Tout Israël perit. Pleurez, mes tristes yeux.  
 Il ne fut jamais sous les cieux  
 Un si juste sujet de larmes.

*Tout le Chœur.*

O mortelles allarmes !

*Une autre Israélite.*

N'étoit-ce pas assez qu'un Vainqueur odieux,  
 De l'auguste Sion eût détruit tout les charmes,  
 Et traîné ses enfans captifs en mille lieux ?

*Tout le Chœur.*

O mortelles allarmes !

*La même Israélite.*

Foibles agneaux , livrez à des loups furieux ,  
Nos soupirs sont nos seules armes.

*Tout le Chœur.*

O mortelles allarmes !

*Une des Israélites.*

Arrachons , déchirons tous ces vains ornemens ,  
Qui parent nôtre tête.

*Une autre.*

Revêtons-nous d'habillemens  
Conformes à l'horrible fête ,  
Que l'impie Aman nous apprête.

*Tout le Chœur.*

Arrachons , déchirons tous ces vains ornemens ,  
Qui parent nôtre tête.

*Une Israélite seule.*

Quel carnage de toutes parts !  
On égorge à la fois les enfans , les vieillards ;  
Et la sœur , & le frere ;  
Et la fille , & la mere ;  
Le fils dans les bras de son pere.  
Que de corps entassez ! Que de membres épars ,  
Privez de sepulture !  
Grand Dieu ! Tes Saints sont la pâture  
Des tigres & des leopards.

*Une des plus jeunes Israélites.*

Helas ! Si jeune encore ,

Par quel crime ay-je pû meriter mon malheur ?

Ma vie à peine a commencé d'éclorre.

Je tomberay comme une fleur ,

Qui n'a vû qu'une Aurore.

Helas ! Si jeune encore ,

Par quel crime ay-je pû meriter mon malheur !

H h iiiij

*Une autre.*

Des offenses d'autrui malheureuses victimes :  
Que nous servent , hélas ! ces regrets superflus ?  
Nos peres ont peché , nos peres ne sont plus ,  
Et nous portons la peine de leurs crimes.

*Tout le Chœur.*

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.  
Non , non , il ne souffrira pas  
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

*Une Israélite seule.*

Hé quoy ! diroit l'Impiété ,  
Où donc est-il ce Dieu si redouté ,  
Dont Israël nous vantoit la puissance ?

*Une autre.*

Ce Dieu jaloux , ce Dieu victorieux ;  
Fremissez , peuples de la terre ;  
Ce Dieu jaloux , ce Dieu victorieux  
Est le seul qui commande aux Cieux.  
Ni les éclairs , ni le tonnerre  
N'obéissent point à vos Dieux.

*Une autre.*

Il renverse l'audacieux.

*Une autre.*

Il prend l'humble sous sa défense.

*Tout le Chœur.*

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.  
Non , non , il ne souffrira pas  
Qu'on égorge ainsi l'innocence.

*Deux Israélites.*

O Dieu , que la gloire couronne !  
Dieu , que la lumière environne !  
Qui voles sur l'aîle des vents ,  
Et dont le trône est porté par les Anges !

*Deux autres des plus jeunes.*

Dieu ! qui veux bien que de simples Enfans  
Avec eux chantent tes loüanges.

*Tout le Chœur.*

Tu vois nos pressans dangers.  
Donne à ton nom la victoire.  
Ne souffre point que ta gloire  
Passe à des Dieux étrangers.

*Une Israélite seule.*

Arme-toy , Vien nous défendre.

Descends tels qu'autrefois la Mer te vit descendre.  
Que les méchans apprennent aujourd'huy  
A craindre ta colere.

Qu'ils soient comme la poudre ; & la paille legere  
Que le vent chasse devant luy.

*Tout le Chœur.*

Tu vois nos pressans dangers.  
Donne à ton nom la victoire.  
Ne souffre point que ta gloire  
Passe à des Dieux étrangers.

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

A M A N, H Y D A S P E.

A M A N.

**H**E quoy ? Lorsque le jour ne commence qu'à  
luire,  
Dans ce lieu redoutable oses-tu m'introduire ?

H Y D A S P E.

Vous sçavez qu'on s'en peut reposer sur ma foy,  
Que ces portes, Seigneur, n'obéissent qu'à moy.  
Venez. Par tout ailleurs on pourroit nous entendre.

A M A N.

Quel est donc le secret que tu me veux apprendre ?

H Y D A S P E.

Seigneur, de vos bienfaits mille fois honoré,  
Je me souviens toujourns que je vous ay juré  
D'exposer à vos yeux par des avis sinceres,  
Tout ce que ce Palais renferme de mysteres.  
Le Roy d'un noir chagrin paroît enveloppé.  
Quelque songe effrayant cette nuit l'a frappé.  
Pendant que tout gardoit un silence paisible,  
Sa voix s'est fait entendre avec un cri terrible.



J'ay couru. Le désordre étoit dans ses discours.  
 Il s'est plaint d'un peril qui menaçoit ses jours.  
 Il parloit d'ennemi, de ravisseurs farouches ;  
 Même le nom d'Esther est sorti de sa bouche.  
 Il a dans ces horreurs passé toute la nuit.  
 Enfin, las d'appeller un sommeil qui le fuit,  
 Pour écarter de lui ces images funebres,  
 Il s'est fait apporter ces Annales celebres,  
 Où les faits de son regne avec soin amassez,  
 Par de fidelles mains chaque jours sont tracez.  
 On y conserve écrits le service & l'offense,  
 Monumens éternels d'amour & de vengeance.  
 Le Roy que j'ay laissé plus calme dans son lit,  
 D'une oreille attentive écoute ce recit.

A M A N.

De quel temps de sa vie a-t-il choisi l'histoire ?

H Y D A S P E.

Il revoit tous ces temps si remplis de sa gloire,  
 Depuis le fameux jour qu'au trône de Cyrus,  
 Le choix du Sort plaça l'heureux Assuerus.

A M A N.

Ce songe, Hydaspes, est donc sorti de son idée ?

H Y D A S P E.

Entre tous les Devins fameux de la Chaldée,  
 Il a fait assembler ceux qui sçavent le mieux  
 Lire en un songe obscur les volontez des Cieux.  
 Mais quel trouble vous-même aujourd'huy vous  
 agite ?

Vôtre ame en m'écoutant paroît toute interdite.  
 L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis ?

A M A N.

Peux-tu le demander dans la place où je suis,  
 Hai, craint, envié, souvent plus miserable  
 Que tous les malheureux que mon pouvoir acca-  
 ble ?

H Y D A S P E.

Hé ! qui jamais du Ciel eut des regards plus doux ?  
Vous voyez l'Univers prosterné devant vous.

A M A N.

L'Univers ? Tous les jours un homme . . . un vil  
esclave ,

D'un front audacieux me dédaigne & me brave.

H Y D A S P E.

Quel est cet Ennemi de l'Etat , & du Roy ?

A M A N.

Le nom de Mardochée est-il connu de toy ?

H Y D A S P E.

Qui ? Ce Chef d'une race abominable , impie ?

A M A N.

Oüy , luy-même.

H Y D A S P E.

Hé , Seigneur ! D'une si belle vie  
Un si foible Ennemi peut-il troubler la paix ?

A M A N.

L'insolent devant moy ne se courba jamais.  
En vain de la faveur du plus grand des Monarques,  
Tout revere à genoux les glorieuses marques.  
Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchez ,  
N'osent lever leurs fronts à la terre attachez ,  
Luy fierement assis , & la tête immobile ,  
Traite tous ces honneurs d'impiété servile ,  
Présente à mes regards un front séditieux ,  
Et ne daigneroit pas au moins haïsser les yeux.  
Du Palais cependant il assiege la porre.  
A quelque heure que j'entre , Hydaspe , ou que je  
sorte ,  
Son visage odieux m'afflige , & me poursuit ;  
Et mon esprit troublé le voit encor la nuit.  
Ce matin j'ay voulu devancer la lumiere.  
Je l'ay trouvé couvert d'une affreuse poussiere.

Revêtu de lambeaux , tout pâle. Mais son œil  
 Conservoit sous la cendre encor le même orgueil.  
 D'où luy vient , cher Ami , cette impudente audace ?  
 Toy , qui dans ce Palais vois tout ce qui se passe ;  
 Crois-tu que quelque voix ose parler pour luy ?  
 Sur quel roseau fragile a-t-il mis son appuy ?

HYDASPE.

Seigneur , vous le sçavez , son avis salutaire  
 Découvrit de Tharés le complot sanguinaire.  
 Le Roy promit alors de le récompenser.  
 Le Roy depuis ce temps paroît n'y plus penser.

A M A N.

Non , il faut à tes yeux dépouiller l'artifice.  
 J'ay sçû de mon destin corriger l'injustice.  
 Dans les mains des Persans jeune enfant apporté ,  
 Je gouverne l'Empire , où je fus acheté.  
 Mes richesses des Rois égalent l'opulence.  
 Environné d'enfans , soutiens de ma puissance ,  
 Il ne manque à mon front que le bandeau royal.  
 Cependant , des mortels aveuglement fatal !  
 De cet amas d'honneurs , la douceur passagere  
 Fait sur mon cœur à peine une atteinte legere.  
 Mais Mardochée assis aux portes du Palais ,  
 Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits :  
 Et toute ma grandeur me devient insipide ,  
 Tandis que le soleil éclaire ce Perfide.

HYDASPE.

Vous serez de sa vûë affranchi dans dix jours.  
 La Nation entiere est promise aux Vautours.

A M A N.

Ah ! Que ce temps est long à mon impatience !  
 C'est luy , je te veux bien confier ma vengeance ,  
 C'est luy , qui devant moy refusant de ployer ,  
 Les a livrez au bras qui les va foudroyer.

C'étoit trop peu pour moy d'une telle victime.  
 La vengeance trop foible attire un second crime.  
 Un homme tel qu'Aman, lorsqu'on l'ose irriter,  
 Dans sa juste fureur ne peut trop éclater.  
 Il faut des châtimens dont l'Univers fremisse ;  
 Qu'on tremble, en comparant l'offense & le supplice ;  
 Que les peuples entiers dans le sang soient noyez.  
 Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayez :  
 Il fut des Juifs. Il fut une insolente Race.  
 Repandus sur la terre, ils en couvroient la face.  
 Un seul osa d'Aman attirer le courroux,  
 Aussi tost de la terre ils disparurent tous.

## H Y D A S P E.

Ce n'est donc pas, Seigneur, le sang Amalecite,  
 Dont la voix à les perdre en secret vous excite ?

## A M A N.

Je sçai que descendu de ce sang malheureux,  
 Une éternelle haine a dû m'armer contre-eux ;  
 Qu'ils firent d'Amalec un indigne carnage ;  
 Que jusq'au vils troupeaux, tout éprouva leur rage ;  
 Qu'un déplorable reste à peine fut sauvé.  
 Mais, croi moi, dans le rang où je suis élevé,  
 Mon ame à ma grandeur toute entière attachée,  
 Des intérêts du sang est foiblement touchée.  
 Mardochée est coupable, & que faut-il de plus ?  
 Je prévins donc contre-eux l'esprit d'Assuerus.  
 J'inventay des couleurs. J'armay la calomnie.  
 J'intressay sa gloire ; il trembla pour sa vie.  
 Je les peignis puissans, riches, séditioneux ;  
 Leur Dieu même ennemi de tous les autres Dieux.  
 Jusq'à quand souffre-t-on que ce peuple respire,  
 Et d'un culte profane infecte vôtre Empire ?  
 Etrangers dans la Perse, à nos Loix opposez,  
 Du reste des humains ils semblent divisez,

N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,  
 Et détestez par tout, détestent tous les hommes.  
 Prévenez, punissez leurs insolens efforts.  
 De leur dépoüille enfin grossissez vos trésors.  
 Je dis, & l'on me crut. Le Roy dès l'heure même  
 Mit dans ma main le sceau de son pouvoir suprême.  
 Assûre, me dit-il, le repos de ton Roy.  
 Va, perds ces malheureux; leur dépoüille est à toy.  
 Toute la Nation fut ainsi condamnée.  
 Du carnage avec luy je reglay la journée.  
 Mais de ce Traître enfin le trépas differé,  
 Fait trop souffrir mon cœur de son sang alteré.  
 Un je ne sçay quel trouble empoisonne ma joye.  
 Pourquoi dix jours encor faut-il que je le voye!

H Y D A S P E.

Et ne pouvez-vous pas d'un mot l'exterminer?  
 Dites au Roy, Seigneur, de vous l'abandonner.

A M A N.

Je viens pour épier le moment favorable.  
 Tu connois comme moy ce Prince inexorable.  
 Tu sçais combien terrible en ses soudains transports,  
 De nos desseins souvent il rompt tous les ressorts.  
 Mais à me tourmenter ma crainte est trop subtile.  
 Mardochée à ses yeux est une ame trop vile.

H Y D A S P E.

Que tardez-vous? Allez, & faites promptement  
 Elever de sa mort le honteux instrument.

A M A N.

J'entens du bruit, je fors. Toi, si le Roy m'appelle...

H Y D A S P E.

Il suffit.





## SCENE II.

ASSUERUS, HYDASPE, ASAPH.

*Suite d'Assuerus.*

ASSUERUS.

**A** Insi donc, sans cet avis fidelle,  
 Deux Traîtres dans son lit assassinoient leur Roy ?  
 Qu'on me laisse, & qu'Asaph seul demeure avec moy.



## SCENE III.

ASSUERUS, ASAPH.

ASSUERUS.

*Assis sur son Trône.*

**J**E veux bien l'avouer De ce couple perfide  
 J'avois presque oublié l'attentat parricide.  
 Et j'ay pâli deux fois au terrible recit  
 Qui vient d'en retracer l'image à mon esprit.  
 Je voy de quel succès leur fureur fut suivie,  
 Et que dans les tourmens ils laisserent la vie.  
 Mais ce Sujet zélé, qui d'un œil si subtil  
 Scût de leur noir complot développer le fil,  
 Qui me montra sur moy leur main déjà levée,  
 Enfin par qui la Perse avec moy fut sauvée,

Quel honneur pour sa foy , quel prix a-t-il reçu ?

A S A P H.

On lui promet beaucoup , c'est tout ce que j'ay sçû.

A S S U E R U S.

O d'un si grand service oublié trop condamnable !  
 Des embarras du trône effet inévitable !  
 De soins tumultueux un Prince environné ,  
 Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné.  
 L'avenir l'inquiete , & le présent le frappe.  
 Mais plus prompt que l'éclair le passé nous échappe.  
 Et de tant de mortels à toute heure empressez  
 A nous faire valoir leurs soins interessez ,  
 Il ne s'en trouve point qui touchez d'un vrai zele ,  
 Prennent à nôtre gloire un intérêt fidelle ;  
 Du merite oublié nous fassent souvenir ;  
 Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir.  
 Ah ! Que plutôt l'injure échappe à ma vengeance ,  
 Qu'un si rare bienfait à ma reconnoissance.  
 Et qui voudroit jamais s'exposer pour son Roy ?  
 Ce Mortel , qui montra tant de zele pour moy ,  
 Vit-il encor ?

A S A P H.

Il voit l'Astre qui vous éclaire.

A S S U E R U S.

Et que n'a-t-il plutôt demandé son salaire ?  
 Quel pais reculé le cache à mes bienfaits ?

A S A P H.

Affis le plus souvent aux portes du Palais ,  
 Sans se plaindre de vous ni de sa destinée ,  
 Il y traîne , Seigneur , sa vie infortunée.

A U E R U S.

Et je dois d'autant moins oublier la Vertu ,  
 Qu'elle-même s'oublie. Il se nomme , dis-tu ?

ASAPH.

Mardochée est le nom que je viens de vous lire.

ASSUERUS.

Et son país ?

ASAPH.

Seigneur , puisqu'il faut vous le dire ,  
C'est un de ces Captifs à perir destinez ,  
Des rives du Jourdain sur l'Euphrate amenez.

ASSUERUS.

Il est donc Juif ? O Ciel ! Sur le point que la vie  
Par mes propres Sujets m'alloit être ravie ,  
Un Juif rend par ses soins leurs efforts impuissans ?  
Un Juif m'a préservé du glaive des Persans ?  
Mais , puisqu'il m'a sauvé , quel qu'il soit , il n'im-  
porte.

Holà , quelqu'un.



## SCENE IV.

ASSUERUS , HYDASPE , ASAPH.

HYDASPE.

Seigneur.

ASSUERUS.

Regarde à cette porte ,  
Voy , s'il s'offre à tes yeux quelque Grand de ma  
Cour.

HYDASPE.

Aman à vôtre porte a devancé le jour.

ASSUERUS.

Qu'il entre. Ses avis m'éclaireront peut-être.

SCENE





## S C E N E V.

ASSUERUS; AMAN, HYDASPE.

ASAPH.

ASSUERUS.

**A** Pproche, heureux appuy du thrône de ton  
 Maître,  
 Ame de mes conseils, & qui seul tant de fois  
 Du sceptre de ma main a soulagé le poids.  
 Un reproche secret embarasse mon ame.  
 Je sçay combien est pur le zele qui t'enflâme.  
 Le mensonge jamais n'entra dans tes discours,  
 Et mon interêt seul est le but où tu cours.  
 Dis-moy donc. Que doit faire un Prince magna-  
 nime,  
 Qui veut combler d'honneurs un Sujet qu'il estime ?  
 Par quel gage éclatant, & digne d'un grand Roy,  
 Puis-je recompenser le merite & la foy ?  
 Ne donne point de borne à ma reconnoissance.  
 Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

A M A N. *tout bas.*

C'est pour toy-même, Aman, que tu vas pronon-  
 cer.

Et quel autre <sup>eto</sup> ~~toy~~ peut-on recompenser ?

A S S U E R U S.

Que penses-tu ?

A M A N.

Seigneur , je cherche , j'envisage  
 Des Monarques Persans la conduite & l'usage.  
 Mais à mes yeux en vain je les rappelle tous.  
 Pour vous regler sur eux que font-ils près de vous ?  
 Votre regne aux neveux doit servir de modele.  
 Vous voulez d'un Sujet reconnoître le zele.  
 L'honneur seul peut flatter un esprit genereux.  
 Je voudrois donc , Seigneur, que ce Mortel heureux  
 De la pourpre aujourd'huy paré comme vous-même,  
 Et portant sur le front le sacré diadème ,  
 Sur un de vos courriers pompeusement orné ,  
 Aux yeux de vos Sujets dans Suse fut mené ;  
 Que pour comble de gloire , & de magnificence ,  
 Un Seigneur éminent en richesse , en puissance ,  
 Enfin de vôtre Empire après vous le premier ,  
 Par la bride guidât son superbe courfier ;  
 Et luy-même marchant en habits magnifiques ,  
 Criât à haute voix dans les places publiques :  
 Mortels , prosternez-vous. C'est ainsi que le Roy  
 Honore le merite , & couronne la foy.

A S S U E R U S.

Je voy que la Sageffe elle-même t'inspire.  
 Avec mes volontez ton sentiment conspire.  
 Va , ne perds point de temps. Ce que tu m'as dicté ,  
 Je veux de point en point qu'il soit executé.  
 La Vertu dans l'oubli ne sera plus cachée.  
 Aux portes du Palais prens le Juif Mardochée.  
 C'est lui que je prétens honorer aujourd'hui.  
 Ordonne son triomphe , & marche devant lui.  
 Que Suse par ta voix de ton nom retentisse ,  
 Et fais à son aspect que tout genou fléchisse.  
 Sortez tous.

A M A N.

Dieux !



## SCÈNE VI.

ASSUERUS *seul.*

LE prix est sans doute inouy.  
 Jamais d'un tel honneur un Sujet n'a jouy.  
 Mais plus la recompense est grande & glorieuse,  
 Plus même de ce Juif la race est odieuse ;  
 Plus j'assure ma vie , & montre avec éclat  
 Combien Assuerus redoute d'être ingrat.  
 On verra l'innocent discerné du coupable.  
 Je n'en perdray pas moins ce peuple abominable.  
 Leurs crimes . . . .



## SCÈNE VII.

ASSUERUS, ESTHER, ELISE,  
THAMAR.*Partie du Chœur.*

*Esther entre s'appuyant  
 sur Elise; quatre Israéli-  
 tes se saisissent sa robe.*

ASSUERUS.

Sans mon ordre on porte icy les pas ?  
 Quel Mortel insolent vient chercher le trépas ?  
 Gardes. C'est vous, Esther? Quoi sans être attendue?

L i ij

ESTHER.

Mes filles, soutenez votre Reine éperdue.

Je me meurs.

*Elle tombe évanouie.*

ASSUERUS.

Dieux puissans ! Quelle étrange pâleur  
De son teint tout à coup efface la couleur !

Esther que craignez-vous ? suis-je pas votre Frere ?

Est-ce pour vous qu'est fait un ordre si severe ?

Vivez. Le sceptre d'or, que vous tend cette main,

Pour vous de ma clemence est un gage certain.

ESTHER.

Quelle voix salutaire ordonne que je vive,

Et rappelle en mon sein mon ame fugitive ?

ASSUERUS

Ne connoissez-vous pas la voix de votre Epoux ?

Encor un coup vivez, & revenez à vous.

ESTHER.

Seigneur, je n'ay jamais contemplé qu'avec crainte:

L'auguste majesté sur votre front empreinte.

Jugez combien ce front irrité contre moy,

Dans mon ame troublée a dû jeter d'effroy.

Sur ce thrône sacré, qu'environne la foudre,

J'ay crû vous voir tout prêt à me réduire en poudre.

Helas ! sans frissonner, quel cœur audacieux

Soutiendroient les éclairs qui sortoient de vos yeux ?

Ainsi du Dieu vivant la colere étincelle . . . .

ASSUERUS.

O Soleil ! O Flambeaux de lumiere immortelle !

Je me trouble moy-même, & sans fremissement

Je ne puis voir sa peine & son saisissement.

Calmez, Reine, calmez la frayeur qui vous presse,

Du cœur d'Assuerus souveraine maîtresse,

Eprouvez seulement son ardente amitié.

Faut-il de mes Etats vous donner la moitié ?

## ESTHER.

Hé ! se peut-il qu'un Roy craint de la Terre entière,  
 Devant qui tout fléchit , & baise la poussière ,  
 Jette sur son Esclave un regard si serain ,  
 Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain ?

## ASSUERUS.

Croyez-moy , chere Esther , ce sceptre , cet Empire ,  
 Et ces profonds respects que la terreur inspire ,  
 A leur pompeux éclat mêlent peu de douceur ,  
 Et fatiguent souvent leur triste possesseur.  
 Je ne trouve qu'en vous je ne sçay quelle grace ,  
 Qui me charme toujours , & jamais ne me lasse.  
 De l'aimable Vertu doux & puissans attraits !  
 Tout respire en Esther l'innocence & la paix.  
 Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres ,  
 Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres..  
 Que dis-je ? Sur ce trône assis auprès de vous ,  
 Des Astres ennemis j'en crains moins le couroux.  
 Et croy que vôtre front prête à mon diadème  
 Un éclat , qui le rend respectable aux Dieux même.  
 Osez donc me répondre , & ne me cachez pas  
 Quel sujet important conduit icy vos pas.  
 Quel intérêt, quels soins vous agitent, vous pressent ?  
 Je voi qu'en m'écoutant vos yeux au Ciel s'adressent..  
 Parlez. De vos desirs le succès est certain ,  
 Si ce succès dépend d'une mortelle main..

## ESTHER.

O bonté , qui m'assure , autant qu'elle m'honore !  
 Un intérêt pressant veut que je vous implore.  
 J'attens ou mon malheur , ou ma félicité ,  
 Et tout dépend , Seigneur , de vôtre volonté.  
 Un mot de vôtre bouche en terminant mes peines ,  
 Peut rendre Esther heureuse entre toutes les Reines.

ASSUERUS.

Ah ! que vous enflammez mon désir curieux !

ESTHER.

Seigneur, si j'ay trouvé grace devant vos yeux,  
Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,  
Permettez avant tout qu'Esther puisse à sa table  
Recevoir aujourd'hui son souverain Seigneur,  
Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur.  
J'oserai devant lui rompre ce grand silence,  
Et j'ay, pour m'expliquer, besoin de sa présence.

ASSUERUS.

Dans quelle inquiétude, Esther, vous me jetez !  
Toutefois qu'il soit fait comme vous souhaitez.  
Vous \*, que l'on cherche Aman, & qu'on lui fasse  
entendre,

Qu'invité chez la Reine il ait soin de s'y rendre.

*\* à ceux de sa suite.*

HYDASPE.

Les sçavans Chaldéens par vôtre ordre appelez,  
Dans cet appartement, Seigneur, sont assemblez.

ASSUERUS.

Princesse, un songe étrange occupe ma pensée.  
Vous-même en leur réponse êtes intéressée.  
Venez, derriere un voile écoutant leurs discours.  
De vos propres clartez me prêter le secours.  
Je crains pour vous, pour moiquelque ennemi perfide.

ESTHER.

Sui-moi, Thamar. Et vous, troupe jeune & timide,  
Sans craindre ici les yeux d'une profane Cour,  
A l'abri de ce thrône attendez mon retour.





## SCÈNE VIII.

ELISE, PARTIE DU CHOEUR.

*Cette  
Scène est  
partie dé-  
clamée  
sans chât,  
& partie  
chantée.*

ELISE.

**Q**ue vous semble, mes sœurs, de l'état où nous sommes ?

D'Esther, d'Aman qui le doit emporter ?

Est-ce Dieu, sont-ce les hommes ?

Dont les œuvres vont éclater ?

Vous avez vu quelle ardente colere

Allumoit de ce Roy le visage severe.

*Une des Israélites.*

Des éclairs de ses yeux l'œil étoit ébloüi.

*Une autre.*

Et sa voix m'a paru comme un tonnerre horrible.

ELISE.

Comment ce courroux si terrible

En un moment s'est-il évanoüi ?

*Une des Israélites* *Chante.*

Un moment a changé ce courage inflexible.

Le Lion rugissant est un Agneau paisible.

Dieu, nôtre Dieu sans doute a versé dans son cœur

Cet esprit de douceur.

*Le Chœur* *Chante.*

Dieu, nôtre Dieu sans doute a versé dans son cœur

Cet esprit de douceur.

*La même Israélite* *Chante.*

Tel qu'un ruisseau docile

Obéit à la main qui détourne son cours ,  
 Et laissant de ses eaux partager le secours ,  
     Va rendre tout un champ fertile ;  
 Dieu , de nos volontez arbitre souverain ,  
 Le cœur des Rois est ainsi dans ta main.

E L I S E.

Ah ! Que je crains , mes sœurs , les funestes nuages  
 Qui de ce Prince obscurcissent les yeux !  
 Comme il est aveuglé du culte de ses Dieux !

*Une des Israélites.*

Il n'atteste jamais que leurs noms odieux.

*Une autre.*

Aux feux inanimes dont se parent les cieus ,  
 Il rend de profanes hommages.

*Une autre.*

Tout son Palais est plein de leurs images.

*Le Chœur                      Chante.*

Malheureux ! vous quittez le Maître des humains ,  
 Pour adorer l'ouvrage de vos mains.

*Une Israélite                      Chante.*

Dieu d'Israël , dissipe enfin cette ombre.

Des larmes de tes Saints quand seras-tu touché ?

Quand sera le voile arraché ,

Qui sur tout l'Univers jette une nuit si sombre ?

Dieu d'Israël , dissipe enfin cette ombre.

Jusqu'à quand seras-tu caché ?

*Une des plus jeunes Israélites.*

Parlons plus bas , mes sœurs. Ciel ! si quelque in-  
 fidelle

Ecoutant nos discours nous alloit déceler !

E L I S E.

Quoy ! Fille d'Abraham , une crainte mortelle  
 Semble déjà vous faire chanceler ?

Hé ! si l'impie Aman dans sa main homicide  
 Faisant luire à vos yeux un glaive menaçant ,



A blasphemer le nom du Tout-puissant  
Vouloit forcer vôtre bouche timide ?

*Une autre Israélite.*

Peut-être Assuerus fremissant de couroux,  
Si nous ne courbons les genoux  
Devant une muette Idole,  
Commandera qu'on nous immole.  
Chere sœur, que choisirez-vous ?

*La jeune Israélite.*

Moy ! Je pourrois trahir le Dieu que j'aime ?  
J'adorerois un Dieu sans force, & sans vertu,  
Reste d'un tronc par les vents abbattu,  
Qui ne peut se sauver lui-même ?

*Le Chœur*

*Chante.*

Dieux impuissans, Dieux sourds, tous ceux qui vous  
implorent,

Ne seront jamais entendus.

Que les Démons, & ceux qui les adorent,  
Soient à jamais détruits & confondus.

*Une Israélite*

*Chante.*

Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je suis,  
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

Dans les craintes, dans les ennuis,  
En ses bontez mon ame se confie.

Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?

Que ma bouche & mon cœur, & tout ce que je  
suis,

Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.

E L I S E.

Je n'admiray jamais la gloire de l'Impie.

*Une autre Israélite.*

Au bonheur du Méchant qu'un autre porte envie.

E L I S E

Tous ses jours paroissent charmans.

L'or éclate en ses vêtemens.

Son orgueil est sans borne ainsi que sa richesse.  
Jamais l'air n'est troublé de ses gemissemens.  
Il s'endort, il s'éveille au son des instrumens.

Son cœur nâge dans la mollesse.

*Une autre Israélite.*

Pour comble de prospérité,  
Il espere revivre en sa posterité,  
Et d'enfans à sa table une riante troupe.  
Semble boire avec luy la joye à pleine coupe.

*Le Chœur.*

*Tout ce reste est chanté.*

Heureux, dit-on, le peuple florissant,  
Sur qui ces biens coulent en abondance!  
Plus heureux le peuple innocent,  
Qui dans le Dieu du Ciel a mis sa confiance!

*Une Israélite seule.*

Pour contenter les frivoles desirs,  
L'homme insensé vainement se consume.  
Il trouve l'amertume  
Au milieu des plaisirs.

*Une autre seule.*

Le bonheur de l'Impie est toujours agité  
Il erre à la mercy de sa propre inconstance.  
Ne cherchons la félicité  
Que dans la paix de l'innocence.

*La même avec une autre.*

O douce paix!  
O lumière éternelle!  
Beauté toujours nouvelle!  
Heureux le cœur épris de tes attraits!

O douce paix!

O lumière éternelle!  
Heureux le Chœur, qui ne te perd jamais!

*Le Chœur.*

O douce paix!  
O lumière éternelle.

Beauté toujours nouvelle !

O douce paix !

Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

*La même seule.*

Nulla paix pour l'Impie. Il la cherche ; elle fuit :  
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.

Le glaive au dehors le poursuit.

Le remords au dedans le glace.

*Une autre.*

La gloire des Méchans en un moment s'éteint.

L'affreux tombeau pour jamais les dévore.

Il n'en est pas ainsi de celui qui te craint.

Il renaîtra , mon Dieu , plus brillant que l'Aurore.

*Le Chœur.*

O douce paix !

Heureux le cœur qui ne te perd jamais !

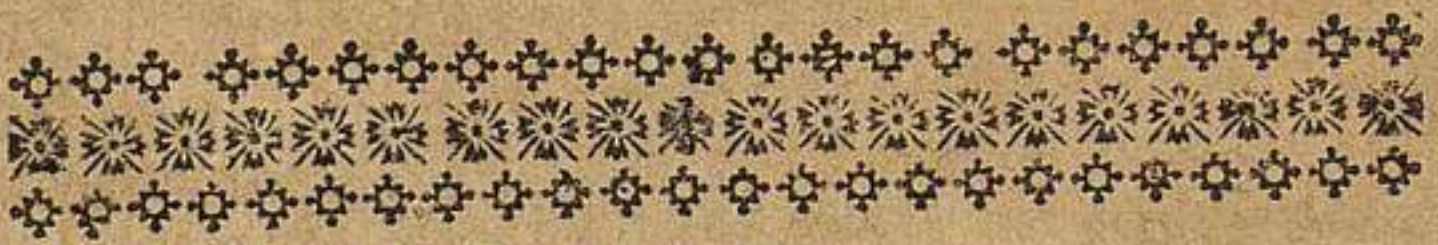
E L I S E , *sans chanter.*

Mes sœurs , j'entens du bruit dans la chambre pro-  
chaine.

On nous appelle , allons rejoindre nôtre Reine.

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE IV.

*Le Theatre  
repré-  
sente les  
Jardins  
d'Esther,  
& un des  
cotez du  
Salon où  
se fait le  
festin.*

### SCENE PREMIERE.

A M A N , Z A R E ' S .

Z A R E ' S .

**C'**Est donc icy d'Esther le superbe Jardin,  
Et ce Salon pompeux est le lieu du festin.  
Mais tandis que la porte en est encor fermée,  
Ecoutez les conseils d'une Epouse alarmée.  
Au nom du sacré nœud qui me lie avec vous,  
Dissimulez, Seigneur, cet aveugle couroux.  
Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte.  
Les Rois craignent sur tout le reproche & la plainte.  
Seul entre tous les Grands par la Reine invité,  
Resentez donc aussi cette félicité.  
Si le mal vous aigrit, que le bienfait vous touche.  
Je l'ay cent fois appris de vôtre propre bouche;  
Quiconque ne sçait pas devorer un affront,  
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,  
Loin de l'aspect des Rois qu'il s'écarte, qu'il fuye.  
Il est des contretemps qu'il faut qu'un Sage effuye.  
Souvent avec prudence un courage endure,  
Aux honneurs les plus hauts a servi de degré.

A M A N.

O douleur ! O supplice affreux à la pensée !  
 O honte , qui jamais ne peut être effacée !  
 Un execrable Juif , l'opprobre des humains ,  
 S'est donc vû de la pourpre habillé par mes mains !  
 C'est peu qu'il ait sur moy remporté la victoire ;  
 Malheureux , j'ay servi de Heraut à sa gloire.  
 Le traître ! Il insultoit à ma confusion.  
 Et tout le peuple même avec dérision ,  
 Observant la rougeur qui couvroit mon visage ,  
 De ma chute certaine en tiroit le présage.  
 Roy cruel ! Ce sont-là les jeux où tu te plais.  
 Tu ne m'as prodigué tes perfides bienfaits ,  
 Que pour me faire mieux sentir ta tyrannye ,  
 Et m'accabler enfin de plus d'ignominie.

Z A R E ' S.

Pourquoy juger si mal de son intention ?  
 Il croit recompenser une bonne action.  
 Ne faut-il pas , Seigneur , s'étonner au contraire ,  
 Qu'il en ait si long-temps differé le salaire ?  
 Du reste , il n'a rien fait que par vôtre conseil.  
 Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.  
 Vous êtes prés de luy le premier de l'Empire.  
 Sçait-il toute l'horreur que ce Juif vous inspire !

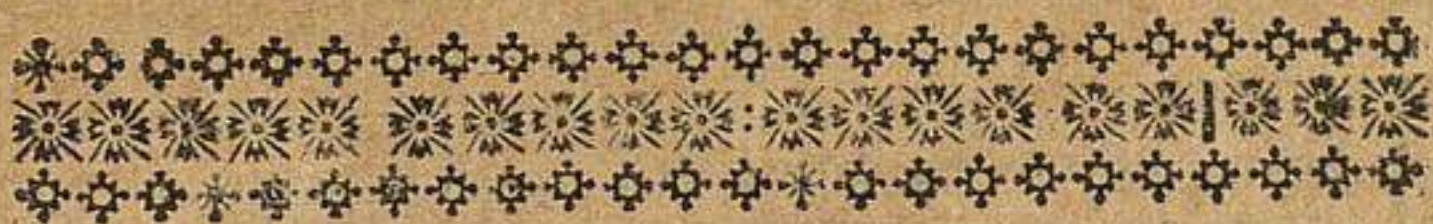
A M A N.

Il sçait qu'il me doit tout , & que pour sa grandeur  
 J'ay foulé sous les pieds remords , crainte , pudeur ;  
 Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance ,  
 J'ay fait taire les Loix , & gemir l'Innocence.  
 Que pour luy des Persans bravant l'aversion ,  
 J'ay cheri , j'ay cherché la malediction.  
 Et pour prix de ma vie à leur haine exposée ,  
 Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée ?

K K iij

## ZARE'S.

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?  
 Ce zele que pour luy vous fistes éclater,  
 Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,  
 Entre nous, avoient-ils d'autre objet que vous-même ?  
 Et, sans chercher plus loin tous ces Juifs desolez,  
 N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?  
 Et ne craignez-vous point que quelque avis funeste...  
 Enfin la Cour nous hait, le Peuple nous déteste.  
 Ce Juif même, il le faut confesser malgré moy,  
 Ce Juif comblé d'honneurs me cause quelque effroy.  
 Les malheurs sont souvent enchaînez l'un à l'autre ;  
 Et sa race toujourn fut fatale à la vôtre.  
 De ce leger affront songez à profiter.  
 Peut-être la Fortune est prête à vous quitter,  
 Aux plus affreux excés son inconstance passe.  
 Prévenez son caprice avant qu'elle se lasse.  
 Où tendez-vous plus haut ? Je fremis quand je voy  
 Les abysses profonds qui s'offrent devant moy.  
 La chute désormais ne peut être qu'horrible.  
 Osez chercher ailleurs un destin plus paisible.  
 Regagnez l'Hellepont, & ces bords écartez,  
 Où vos Ayeux errans jadis furent jettez,  
 Lorsque des Jusfs contre-eux la vengeance allumée  
 Chassa tout Amalec de la triste Idumée.  
 Aux malices du sort enfin dérobez-vous.  
 Nos plus riches tresors marcheront devant nous.  
 Vous pouvez du départ me laisser la conduite.  
 Sur tout de vos Enfans j'assureray la fuite.  
 N'ayez soin cependant que de dissimuler.  
 Contente sur vos pas vous me verrez voler.  
 La Mer la plus terrible & la plus orageuse  
 Est plus seure pour nous que cette Cour trompeuse.  
 Mais à grands pas vers vous je voi quelqu'un marcher.  
 C'est Hydaspes.



## SCÈNE II.

AMAN, ZARE'S, HYDASPE.

HYDASPE.

Seigneur, je courois vous chercher.  
 Votre absence en ces lieux suspend toute la joye ;  
 Et pour vous y conduire Assuerus m'envoye.

AMAN.

Et Mardochée est-il aussi de ce festin ?

HYDASPE.

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?  
 Quoy, toujours de ce Juif l'image vous désolle ?  
 Laissez-le s'applaudir d'un triomphe frivole.  
 Croit-il d'Assuerus éviter la rigueur ?  
 Ne possédez-vous pas son oreille & son cœur ?  
 On a payé le zele, on punira le crime.  
 Et l'on vous a, Seigneur, orné votre victime.  
 Je me trompe : ou vos vœux par Esther secondez  
 Obtiendront plus encor que vous ne demandez.

AMAN.

Croiray-je le bonheur que ta bouche m'annonce ?

HYDASPE.

J'ay des sçavans Devins entendu la réponse.  
 Ils disent que la main d'un perfide Etranger,  
 Dans le sang de la Reine est prête à se plonger.  
 Et le Roy qui ne sçait où trouver le coupable,  
 N'impute qu'aux seuls Juifs ce projet détestable.

К К iiiij

AMAN.

Oüy, ce sont, cher Ami, des monstres furieux.  
 Il faut craindre sur tout leur Chef audacieux.  
 La terre avec horreur dès long-temps les endure :  
 Et l'on n'en peut trop tost délivrer la Nature.  
 Ah ! je respire enfin. Chere Zarés, Adieu.

HYDASPE.

Les Compagnes d'Esther s'avancent vers ce lieu.  
 Sans doute leur concert va commencer la feste.  
 Entrez, & recevez l'honneur qu'on vous appreste.



## SCENE III.

E L I S E, L E C H O E U R.

*Une des Israélites.*

**C**'Est Aman.

*Une autre.*

C'est luy-même, & j'en fremis, ma sœur.

*La première.*

Mon cœur de crainte & d'horreur se resserre.

*L'autre.*

C'est d'Israël le superbe oppresseur.

*La première.*

C'est celuy qui trouble la Terre.

E L I S E.

Peut-on en le voyant ne le connoître pas ?

L'orgueil & le dédain sont peints sur son visage.

*Une Israélite.*

On lit dans ses regards sa fureur & sa rage.



*Une autre.*

Je croyois voir marcher la mort devant ses pas.

*Une des plus jeunes.*

Je ne sçay si ce Tigre a reconnu sa proye.  
Mais en nous regardant, mes sœurs, il m'a semblé  
Qu'il avoit dans les yeux une barbare joye,  
Dont tout mon sang est encore troublé.

E L I S E.

Que ce nouvel honneur va croître son audace !

Je le voy, mes sœurs, je le voy.

A la table d'Esther l'Insolent près du Roy

A déjà pris sa place.

*Une des Isrélites.*

Ministres du festin, de grace dites-nous,  
Quels mets à ce Cruel, quel vin préparez-vous ?

*Une autre.*

Le sang de l'orphelin,

*Une troisième.*

Les pleurs des miserables,

*La seconde.*

Sont ses mets les plus agreables.

*La troisième.*

C'est son breuvage le plus doux

Cheres sœurs, suspendez la douleur qui vous presse,  
Chantons, on nous l'ordonne. Et que puissent nos  
chants

Du cœur d'Assuerus adoucir la rudesse,

Comme autrefois David par ses accords touchans,

Calmoit d'un Roy jaloux la sauvage tristesse.

*Une Israélite.*

Que le Peuple est heureux,

Lois qu'un Roy genereux,

Craint dans tout l'Univers, veut encore qu'on l'aime !

Heureux le Peuple ! Heureux le Roy luy-  
même !

Tout le  
reste de  
cette Sce-  
ne est  
chanté.

*Tout le Chœur.*

O repos ! O tranquillité !  
O d'un parfait bonheur l'assurance éternelle ,  
Quand la suprême Autorité  
Dans ses Conseils a toujours auprès d'elle ,  
La Justice , & la Vérité !

*Une Israélite.*

Rois , chassez la calomnie.  
Ses criminels attentats  
Des plus paisibles Etats  
Troublent l'heureuse harmonie.



Sa fureur de sang avide  
Poursuit par tout l'Innocent.  
Rois , prenez soin de l'absent  
Contre sa langue homicide.



De ce Monstre si farouche  
Craignez la feinte douceur.  
La vengeance est dans son cœur ,  
Et la pitié dans sa bouche.



La fraude adroite & subtile  
Sème de fleurs son chemin.  
Mais sur ses pas vient enfin  
Le Repentir inutile.

*Une Israélite seule.*

D'un souffle l'Aquillon écarte les nuages ,  
Et chasse au loin la foudre & les orages.  
Un Roy sage , ennemi du langage menteur ,  
Ecarte d'un regard le perfide Imposteur.

*Une autre.*

J'admire un Roy victorieux ,  
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux.  
Mais un Roy sage , & qui hait l'injustice ,

Ces qua-  
tre Stan-  
ces sont  
chantées  
alterna-  
tivement  
par une  
voix  
seule &  
par tout  
le Chœur.

Qui sous la loy du Riche imperieux  
Ne souffre point que le pauvre gemisse ,  
Est le plus beau présent des Cieux ,

*Une autre.*

La Veuve en sa défense espere.

*Une autre.*

De l'Orphelin il est le Pere,

*Toutes ensemble.*

Et les larmes du Juste implorant son appuy  
Sont précieuses devant luy.

*Une Israélite seule.*

Détourne , Roy puissant , détourne tes oreilles  
De tout conseil barbare & mensonger.

Il est temps que tu t'éveilles.

Dans le sang innocent ta main va se plonger ,  
Pendant que tu sommeilles.

Détourne , Roy puissant , détourne tes oreilles  
De tout conseil barbare & mensonger.

*Une autre.*

Ainsi puisse sous toy trembler la Terre entiere.

Ainsi puisse à jamais contre tes Ennemis

Le bruit de ta valeur te servir de barriere.

S'ils t'attaquent , qu'ils soient en un moment sou-  
mis.



Que de ton bras la force les renverse.

Que de ton nom la terreur les disperse.

Que tout leur Camp nombreux soit devant tes  
soldats ,

Comme d'enfans une troupe inutile.

Et si par un chemin il entre en tes Etats ,

Qu'il en sorte par plus de mille.

*Fin du quatrième Acte.*



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ASSUERUS, ESTHER, AMAN, ELISE,  
LE CHOEUR.

ASSUERUS à Esther.

**O**uy, vos moindres discours ont des graces se-  
crettes.

Une noble pudeur à tout ce que vous faites

Donne un prix, que n'ont point ni la pourpre, ni  
l'or.

Quel climat renfermoit un si rare thresor?

Dans quel sein vertueux avez vous pris naissance?

Et quelle main si sage éleva vôtre enfance?

Mais dites promptement ce que vous demandez.

Tous vos desirs, Esther, vous seront accordez;

Dussiez-vous, je l'ay dit, & veux bien le redire,

Demander la moitié de ce puissant Empire.

ESTHER.

Je ne m'égare point dans ces vastes desirs.

Mais puisqu'il faut enfin expliquer mes soupirs,

Puisque mon Roy luy-même à parler me convie;

\* J'ose vous implorer & pour ma propre vie,

Et pour les tristes jours d'un Peuple infortuné,

Qu'à périr avec moy vous avez condamné.

ASSUERUS la relevant.

A périr? Vous? Quel Peuple? Et quel est ce mystere?

\* Elle se  
jette aux  
piés du  
Roy.

A M A N *tout bas.*

Je tremble.

E S T H E R.

Esther, Seigneur, eut un Juif pour son pere.  
De vos ordres sanglans vous sçavez la rigueur.

A M A N.

Ah, Dieux!

A S S U E R U S.

Ah! De quel coup me percez-vous le cœur?  
Vous la fille d'un Juif? Hé quoy? Tout ce que j'ai-  
me,

Cette Esther l'Innocence, & la sagesse même,  
Que je croyois du Ciel les plus cheres amours,  
Dans cette source impure auroit puisé ses jours?  
Malheureux!

E S T H E R.

Vous pourrez rejeter ma priere.  
Mais je demande au moins que pour grace derniere,  
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler;  
Et que sur tout Aman n'ose point me troubler.

A S S U E R U S.

Parlez.

E S T H E R.

O Dieu! Confonds l'audace & l'imposture:  
Des Juifs, dont vous voulez délivrer la Nature,  
Que vous croyez, Seigneur, le rebut des humains,  
D'une riche contrée autrefois Souverains,  
Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs Peres,  
Ont vû benir le cours de leurs destins prosperes.  
Ce Dieu, Maître absolu de la Terre & des Cieux,  
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.  
L'Eternel est son nom. Le monde est son ouvrage.  
Il entend les soupirs de l'Humble qu'on outrage,  
Juge tous les Mortels avec d'égales loix,  
Et du haut de son trône interroge les Rois.

Des plus fermes Etats la chute épouvantable,  
 Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.  
 Les Juifs à d'autres Dieux oserent s'adresser.  
 Roy, peuples en un jour tout se vit disperser.  
 Sous les Assyriens, leur triste servitude  
 Devint le juste prix de leur ingratitude

Mais pour punir enfin nos Maîtres à leur tour,  
 Dieu fit choix de Cyrus, avant qu'il vit le jour,  
 L'appella par son nom, le promit à la Terre,  
 Le fit naître, & soudain l'arma de son tonnerre,  
 Brisa les fiers remparts, & les portes d'airain,  
 Mit des superbes Rois la dépoüille en sa main,  
 De son Temple détruit vengea sur eux l'injure.  
 Babylone paya nos pleurs avec usure.

Cyrus par luy vainqueur publia ses bienfaits,  
 Regarda nôtre Peuple avec des yeux de paix,  
 Nous rendit & nos loix, & nos festes divines;  
 Et le Temple déjà sortoit de ses ruines.

Mais de ce Roy si sage, heritier insensé,  
 Son Fils interrompit l'ouvrage commencé,  
 Fut sourd à nos douleurs. Dieu rejetta sa Race,  
 Le retrancha luy-même, & vous mit en sa place.

Que n'esperions-nous point d'un Roy si genereux?  
 Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,  
 Dissons-nous; un Roy regne, ami de l'Innocence,  
 Par tout du nouveau Prince on vantoit la clemence.  
 Les Juifs par tout de joye en poufferent des cris.  
 Ciel! verra-t-on toujourns par de cruels esprits,  
 Des Princes les plus doux l'oreille environnée,  
 Et du bonheur public la source empoisonnée?  
 Dans le fond de la Thrace un Barbare enfanté,  
 Est venu dans ces lieux souffler la cruauté.

Un Ministre ennemi de vôtre propre gloire . . . .

A M A N.

De vôtre gloire? Moi? Ciel! Le pourriez-vous croire?

Moy , qui n'ay d'autre objet , ni d'autre Dieu....

A S S U E R U S.

Tay-toy.

Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton Roy ?

E S T H E R.

Nôtre ennemi cruel devant vous se déclare.  
C'est lui. C'est ce Ministre infidelle & barbare ,  
Qui d'un zele trompeur à vos yeux revêtu ,  
Contre nôtre innocence arma vôtre vertu.  
Et quel autre , grand Dieu ! qu'un Scythe impitoya-

ble ,  
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?  
Par tout l'affreux signal en même temps donné ,  
De meurtres remplira l'Univers étonné.

On verra sous le nom du plus juste des Princes ,  
Un perfide Etranger desoler vos Provinces ,  
Et dans ce Palais même en proye à son courroux ,  
Le sang de vos Sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée ?  
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?  
Les a-t-on vû marcher parmi vos Ennemis ?  
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?  
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie ,  
Pendant que vôtre main sur eux appesantie  
A leurs persecuteurs les livroit sans secours ,  
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours ,  
De rompre des Méchans les trames criminelles ,  
De mettre vôtre trône à l'ombre de ses aîles.  
N'en doutez point , Seigneur , il fut vôtre soutien  
Lui seul mit à vos piez le Parthe & l'Indien ,  
Dissipa devant vous les innombrables Scythes ,  
Et renferma les Mers dans vos vastes limites.  
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein  
De deux Traîtres tout prêts à vous percer le sein.

Helas ! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

ASSUERUS.

Mardochée ?

ESTHER.

Il restoit seul de nôtre famille.

Mon pere étoit son frere. Il descend , comme moy ,  
 Du sang infortuné de nôtre premier Roy.  
 Plein d'une juste horreur pour un Amalecite ,  
 Race que nôtre Dieu de sa bouche a maudite ,  
 Il n'a devant Aman , pû fléchir les genous ,  
 Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.  
 De-là contre les Juifs , & contre Mardochée ,  
 Cette haine , Seigneur , sous d'autres noms cachée.  
 En vain de vos bienfaits Mardochée est paré.  
 A la porte d'Aman est déjà préparé  
 D'un infame trépas l'instrument execrable.  
 Dans une heure au plus tard ce Vieillard venerable ,  
 Des portes du Palais par son ordre arraché ,  
 Couvert de vôtre pourpre y doit être attaché.

ASSUERUS.

Quel jour mêlé d'horreur vient effrayer mon ame ?  
 Tout mon sang de colere & de honte s'enflame.  
 J'étois donc le joiët . . Ciel , daigne m'éclairer.  
 Un moment sans témoins cherchons à respirer.  
 Appelez Mardochée , il faut aussi l'entendre.

\* Le Roy  
 s'éloigne.

Une Israélite.

Verité que j'implore , acheve de descendre.



SCENE





SCÈNE II.

ESTHER, AMAN, LE CHOEUR.

AMAN à Esther.

**D'**Un juste étonnement je demeure frappé.  
 Les ennemis des Juifs m'ont trahi, m'ont trompé.  
 J'en atteste du Ciel la puissance suprême,  
 En les perdant j'ay crû vous assurer vous-même.  
 Princesse en leur faveur employez mon credit.  
 Le Roy, vous le voyez, flotte encore interdit.  
 Je sçay par quels ressorts on le pousse, on l'arrête,  
 Et fais, comme il me plaît, le calme & la tempête.  
 Les intérêts des Juifs déjà me sont sacrez :  
 Parlez. Vos ennemis aussi-tost massacrez,  
 Victime de la foy que ma bouche vous jure,  
 De ma fatale erreur repareront l'injure,  
 Quel sang demandez-vous ?

ESTHER.

Va, traître, laisse-moy.  
 Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toy.  
 Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,  
 Tout prêt à te juger tient déjà sa balance.  
 Bien-tost son juste arrest te sera prononcé.  
 Tremble. Son jour approche, & ton regne est passé.

AMAN.

Où, ce Dieu, je l'avouë, est un Dieu redoutable.  
 Mais veut-il que l'on garde une haine implacable ?  
 C'en est fait. Mon orgueil est forcé de plier.  
 L'inexorable Aman est réduit à prier.\*

\* Il se jette à ses pieds.

Par le salut des Juifs, par ces piez que j'embrassé,  
 Par ce sage Vieillard, l'honneur de vôtre race,  
 Daignez d'un Roy terrible appaiser le couroux.  
 Sauvez Aman qui tremble à vos sacrez genoux.



### S C E N E I I I.

A S S U E R U S , E S T H E R , A M A N ,  
 E L I S E , G A R D E S , L E C H O E U R .

A S S U E R U S .

**Q** Uoy ? Le Traître sur vous porte ses mains,  
 hardies ?

Ah ! dans ses yeux confus je lis ses perfidies ;  
 Et son trouble appuyant la foy de vos discours ,  
 De tous ses attentats me rappellent le cours.  
 Qu'à ce monstre à l'instant l'ame soit arrachée.  
 Et que devant sa porte au lieu de Mardochée ,  
 Appaisant par sa mort & la terre & les cieux ,  
 De mes peuples vengez il repaisse les yeux

*Aman est emmené par les Gardes.*





## S C E N E I V.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHE'E,

ELISE, LE CHOEUR.

ASSUERUS *continuë en s'adressant  
à Mardochée.*

**M**ortel, chéri du Ciel, mon salut & ma joye,  
 Aux conseils des méchans ton Roy n'est plus en proye.  
 Mes yeux sont dessillez, le crime est confondu.  
 Viens briller près de moy dans le rang qui t'est dû.  
 Je te donne d'Aman les biens & la puissance.  
 Possede justement son injuste opulence.  
 Je romps le joug funeste où les Juifs sont soumis.  
 Je leur livre le sang de tous leurs Ennemis.  
 A l'égal des Persans je veux qu'on les honore,  
 Et que tout tremble au nom du Dieu qu'Esther adore.  
 Rebâtissez son Temple, & peuplez vos Citez.  
 Que vos heureux Enfans dans leurs solemnitez,  
 Consacrent de ce jour le triomphe & la gloire,  
 Et qu'à jamais mon nom vive dans leur memoire.





## SCENE V.

ASSUERUS, ESTHER, MARDOCHE'E,  
ASAPH, ELISE, LE CHOEUR.

ASSUERUS.

Que veut Asaph ?

ASAPH.

Seigneur, le Traître est expiré,  
Par le Peuple en fureur à moitié déchiré.  
On traîne, on va donner en spectacle funeste  
De son corps tout sanglant le misérable reste.

MARDOCHE'E.

Roy, qu'à jamais le Ciel prenne soin de vos jours.  
Le peril des Juifs presse & veut un prompt secours.

ASSUERUS.

Oui, je t'entens. Allons par des ordres contraires,  
Revoquer d'un Méchant les ordres sanguinaires.

ESTHER.

O Dieu ! Par quelle route inconnuë aux Mortels,  
Ta sagesse conduit ses desseins éternels !





## SCÈNE DERNIÈRE.

## LE CHŒUR.

*Tout le Chœur.*

**D**ieu fait triompher l'Innocence,  
Chantons célébrons sa puissance.

*Une Israélite.*

Il a vû contre nous les méchans s'assembler,  
Et nôtre sang prêt à couler.  
Comme l'eau sur la terre ils alloient le répandre.  
Du haut du Ciel sa voix s'est fait entendre.  
L'homme superbe est renversé.  
Ses propres flèches l'ont percé.

*Une autre.*

J'ay vû l'Impie adoré sur la terre.  
Pareil au cedre, il cachoit dans les cieux  
Son front audacieux.  
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre ?  
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus.  
Je n'ay fait que passer, il n'étoit déjà plus.

*Une autre.*

On peut des plus grands Rois surprendre la justice.  
Incapables de tromper,  
Ils ont peine à s'échapper  
Des pieges de l'artifice.  
Un cœur noble ne peut soupçonner en autruy.  
La bassesse & la malice,  
Qu'il ne sent point en luy.

*Une autre.*

Comment s'est calmé l'orage ?

*Une autre.*

Quelle main salutaire a chassé le nuage ?

*Tout le Chœur.*

L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.

*Une Israélite seule.*

De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé.

Au peril d'une mort funeste

Son zele ardent s'est exposé.

Elle a parlé, le Ciel a fait le reste.

*Deux Israélites.*

Esther a triomphé des filles des Persans,

La Nature & le Ciel à l'envi l'ont ornée.

*L'une des deux.*

Tout ressent de ses yeux les charmes innocens.

Jamais tant de beauté fut-elle couronnée ?

*L'autre.*

Les charmes de son cœur sont encor plus puissans.

Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

*Toutes deux ensemble.*

Esther a triomphé des filles des Persans.

La Nature & le Ciel à l'envi l'ont ornée.

*Une Israélite seule.*

Ton Dieu n'est plus irrité.

Réjoüis-toy, Sion, & fors de la poussière.

Quitte les vêtemens de ta captivité,

Et reprens ta splendeur première.

Les chemins de Sion à la fin sont ouverts.

Rompez vos fers,

Tribus captives.

Troupes fugitives,

Repassez les monts & les mers.

Rassemblez-vous des bouts de l'Univers.

*Tout le Chœur.*

Rompez vos fers ,  
Tribus captives.  
Troupes fugitives ,  
Repassez les monts & les mers.  
Rassemblez-vous des bouts de l'Univers.

*Une Israélite seule.*

Je verray ces campagnes si cheres.

*Une autre.*

J'iray pleurer au tombeau de mes Peres.

*Tout le Chœur.*

Repassez les monts & les mers.  
Rassemblez-vous du bout de l'Univers.

*Une Israélite seule.*

Relevez , relevez les superbes portiques  
Du Temple où nôtre Dieu se plaît d'être adoré.  
Que de l'or le plus pur son Autel soit paré ,  
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.  
Liban , dépouille-toy de tes cedres antiques.  
Prêtres sacrez , préparez vos cantiques.

*Une autre.*

Dieu descend , & revient habiter parmi nous.  
Terre , fremi d'allegresse & de crainte.  
Et vous , sous sa majesté sainte ,  
Cieux , abaissez-vous.

*Une autre.*

Que le Seigneur est bon ! Que son joug est aimable !!  
Heureux , qui dès l'enfance en connoît la douceur !  
Jeune peuple , courez à ce Maître adorable.  
Les biens les plus charmans n'ont rien de comparable  
Aux torrens de plaisirs qu'il répand dans un cœur.  
Que le Seigneur est bon ! Que son joug est aimable !!  
Heureux , qui dès l'enfance en connoît la douceur !

*Une autre.*

Il s'appaise , il pardonne.  
Du cœur ingrat qui l'abandonne

Il attend le retour.

Il excuse nôtre foiblesse.

A nous chercher même il s'empresse.

Pour l'enfant qu'elle a mis au jour,

Une mere a moins de tendresse.

Ah ! qui peut avec luy partager nôtre amour ?

*Trois Israélites.*

Il nous fait remporter une illustre victoire.

*L'une des trois.*

Il nous a revelé sa gloire.

*Toutes trois ensemble.*

Ah ! qui peut avec lui partager nôtre amour ?

*Tout le Chœur.*

Que son nom soit beni. Que son nom soit chanté,

Que l'on celebre ses ouvrages,

Au delà des temps & des âges,

Au delà de l'éternité.

**F I N.**

ATHALIE.



ATHALIE.

TRAGEDIE.

*Tirée de l'Écriture Sainte.*

*Tome II.*

Mm

三十一

三十一

三十一

三十一



## P R E F A C E.

**L** O U T le monde ſçait que le Royaume de Juda étoit compoſé des deux Tribus de Juda & de Benjamin, & que les dix autres Tribus qui ſe revolterent contre Rohoam, compoſoient le Royaume d'Israël. Comme les Rois de Juda étoient de la Maïſon de David, & qu'ils avoient dans leur partage la Ville & le Temple de Jeruſalem, tout ce qu'il y avoit de Prêtres & de Levites ſe retirèrent auprès d'eux, & leur demeurèrent toujours attachez. Car depuis que le Temple de Salomon fut bâti, il n'étoit plus permis de ſacrifier ailleurs, & tous ces autres Autels qu'on élevoit à Dieu ſur des montagnes, appellez par cette raiſon dans l'Ecriture les hauts Lieux, ne lui étoient point agréables. Ainſi le culte legitime ne ſubſiſtoit plus que dans Juda. Les dix Tribus, excepté un tres-petit nombre de perſonnes, étoient ou Idolâtres, ou Schiſmاتيques.

Au reste, ces Prêtres & ces Levites faisoient eux-mêmes une Tribu fort nombreuse. Ils furent partagez en diverses Classes pour servir tour à tour dans le Temple, d'un jour de Sabbath à l'autre. Les Prêtres étoient de la Famille d'Aaron, & il n'y avoit que ceux de cette Famille, lesquels pussent exercer la Sacrificature. Les Levites leur étoient subordonnez, & avoient soin entr'autres choses du chant, de la préparation des victimes, & de la garde du Temple. Ce nom de Levite ne laisse pas d'être donné quelquefois indifféremment à tous ceux de la Tribu. Ceux qui étoient en semaine avoient, ainsi que le grand Prêtre, leur logement dans les portiques ou galeries, dont le Temple étoit environné, & qui faisoient partie du Temple même. Tout l'édifice en general s'appelloit le Lieu saint. Mais on appelloit plus particulièrement de ce nom cette partie du Temple intérieur, où étoit le Chandelier d'or, l'Autel des parfums, & les Tables des Pains de propositions. Et cette partie étoit encore distinguée du Saint des Saints, où étoit l'Arche, & où le grand Prêtre seul avoit droit d'entrer une fois l'année. C'étoit une Tradition assez conf.

tante que la Montagne sur laquelle le Temple fut bâti, étoit la même Montagne, où Abraham avoit autrefois offert en sacrifice son fils Isaac.

J'ay crû devoir expliquer icy ces particularitez, afin que ceux à qui l'Histoire de l'ancien Testament ne sera pas assez présente, n'en soient point arrêtez en lisant cette Tragédie. Elle a pour sujet, Joas reconnu & mis sur le Thrône; & j'aurois dû dans les regles l'intituler Joas. Mais la plûpart du monde n'en ayant entendu parler que sous le nom d'Athalie, je n'ay pas jugé à propos de la leur présenter sous un autre titre, puisque d'ailleurs Athalie y joüe un personnage si considerable, & que c'est sa mort qui termine la Piece. Voicy une partie des principaux événemens qui devancerent cette grande action.

Joram Roy de Juda, fils de Josaphat, & le septième Roy de la race de David, épousa Athalie fille d'Achab & de Jezebel, qui regnoient en Israël, fameux l'un & l'autre, mais principalement Jezabel, par leurs sanglantes persecutions contre les Prophetes. Athalie, non moins impie que sa mere, entraîna bien-tost le Roy son Mary dans l'Idolâtrie, & fit même conf-

truire dans Jerufalem un Temple à Baal, qui étoit le Dieu du païs de Tyr & de Sidon, où Jezabel avoit pris naiffance. Joram, après avoir vû perir par les mains des Arabes & des Philiftins tous les Princes fes enfans à la referve d'Okofias, mourut lui-même miferablement d'une longue maladie qui lui confuma les entrailles. Sa mort funefte n'empêcha pas Okofias d'imiter fon impieté & celle d'Athalie fa mere. Mais ce Prince, après avoir regné feulement un an, étant allé rendre vifite au Roy d'Israël frere d'Athalie, fut enveloppé dans la ruine de la Maifon d'Achab; & tué par l'ordre de Jehu, que Dieu avoit fait facrer par fes Prophetes, pour regner fur Israël, & pour être le Miniftre de fes vengeances. Jehu extermina toute la pofterité d'Achab, & fit jetter par les fenêtres Jezabel, qui felon la prédiction d'Elie, fut mangée des chiens dans la vigne de ce même Naboth, qu'elle avoit fait mourir autrefois pour s'emparer de fon heritage. Athalie ayant appris à Jerufalem tous ces massacres, entreprit de fon côté d'éteindre entièrement la Race royale de David, en faifant mourir tous les enfans d'Okofias fes petits-fils. Mais heureufement Jofabet fœur

d'Okofias , & fille de Joram , mais d'une autre mere qu'Athalie , étant arrivée lorsqu'on égorgéoit les Princes ses Neveux , elle trouva moyen de dérober du milieu des morts le petit Joas encore à la mammelle , & le confia avec sa Nourrice au grand Prêtre son mary , qui les cacha tous deux dans le Temple , où l'Enfant fut élevé secrettement jusqu'au jour qu'il fut proclamé Roy de Juda. L'Histoire des Rois dit que ce fut la septième année d'après. Mais le Texte Grec des Paralippomenes , que Severe Sulpice a suivi , dit que ce fut la huitième. C'est ce qui m'a autorisé à donner à ce Prince neuf à dix ans , pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fais

Je croi ne lui avoir rien fait dire , qui soit au dessus de la portée d'un enfant de cet âge , qui a de l'esprit , & de la memoire. Mais quand j'aurois été un peu au-delà , il faut considerer que c'est icy un Enfant tout extraordinaire , élevé dans le Temple par un grand Prêtre , qui le regardant comme l'unique esperance de sa Nation , l'avoit instruit de bonne heure dans tous les devoirs de la Religion & de la Royauté. Il n'en étoit pas de même des Enfants des Juifs , que de la plûpart des nô-

tres. On leur apprennoit les saintes Lettres, non-seulement dès qu'ils avoient atteint l'usage de la raison; mais, pour me servir de l'expression de Saint Paul, dès la mammelle. Chaque Juif étoit obligé d'écrire une fois en sa vie de sa propre main le volume de la Loy tout entier. Les Rois étoient même obligez de l'écrire deux fois, & il leur étoit enjoint de l'avoir continuellement devant les yeux. Je puis dire icy que la France voit en la personne d'un Prince de huit ans & demi, qui fait aujourd'huy ses plus cheres délices, un exemple illustre de ce que peut dans un Enfant un heureux naturel aidé d'une excellente éducation: & que si j'avois donné au petit Joas la même vivacité & le même discernement qui brille dans les reparties de ce jeune Prince, on m'auroit accusé avec raison d'avoir peché contre les regles de la vraisemblance.

L'âge de Zacharie fils du grand Prêtre n'étant point marqué, on peut lui supposer, si l'on veut, deux ou trois ans de plus qu'à Joas.

J'ay suivi l'explication de plusieurs Commentateurs fort habiles, qui prou-



vent par le Texte même de l'Écriture, que tous ces soldats à qui Joiada, ou Joad, comme il est appelé dans Joseph, fit prendre les armes consacrées à Dieu par David, étoient autant de Prêtres & de Levites, aussi-bien que les cinq Centeniers qui les commandoient. En effet, disent ces Interpretes; tout devoit être saint dans une si sainte action, & aucun Profane n'y devoit être employé. Il s'y agissoit non-seulement de conserver le Sceptre dans la maison de David, mais encore de conserver à ce grand Roy cette suite de Descendans dont devoit naître le Messie. *Car ce Messie tant de fois promis comme Fils d'Abraham, devoit être aussi Fils de David, & de tous les Rois de Juda.* De là vient que \* l'illustre & sçavant Prélat, de qui j'ay emprunté ces paroles, appelle Joas le précieux reste de la maison de David. Joseph en parle dans les mêmes termes. Et l'Écriture dit expressément, que Dieu n'extermina pas toute la Famille de Joram, voulant conserver à David la Lampe qu'il lui avoit promise. Or cette Lampe qu'étoit-ce autre chose que la

\* *M. de Meaux.*

lumiere qui devoit être un jour revelée aux Nations ?

L'Histoire ne specifie point le jour où Joas fut proclamé. Quelques Interpretes veulent que ce fût un jour de Fête. J'ay choisi celle de la Pentecôte, qui étoit l'une des trois grandes Fêtes des Juifs. On y celebroit la memoire de la publication de la Loy sur le Mont de Sinai, & on y offroit aussi à Dieu les premiers pains de la nouvelle moisson, ce qui faisoit qu'on la nommoit encore la Fête des Frémices. J'ay songé que ces circonstances me fourniroient quelque varieté pour les chants du Chœur.

Ce Chœur est composé de jeunes Filles de la Tribu de Levi, & je mets à leur teste une Fille, que je donne pour sœur à Zacharie. C'est elle qui introduit le Chœur chez sa Mere : Elle chante avec luy, porte la parole pour luy, & fait enfin les fonctions de ce Personnage des anciens Chœurs qu'on appelloit le Coryphée. J'ay aussi essayé d'imiter des Anciens cette continuité d'Action, qui fait que leur Theatre ne

demeure jamais vuide ; les intervalles des Actes n'étant marquez que par des hymnes & par des moralitez du Chœur, qui ont rapport à ce qui se passe.

On me trouvera peut-être un peu hardi d'avoir osé mettre sur la Scene un Prophete inspiré de Dieu, & qui prédit l'avenir. Mais j'ay eu la précaution de ne mettre dans sa bouche que des expressions tirées des Prophetes mesmes. Quoyque l'Ecriture ne dise pas en termes exprés que Joïada ait eu l'esprit de prophetie, comme elle le dit de son Fils, elle le représente comme un homme tout plein de l'Esprit de Dieu. Et d'ailleurs ne paroist-il pas par l'Evangile, qu'il a pû prophetiser en qualité de souverain Pontife ? Je suppose donc qu'il voit en esprit le funeste changement de Joas, qui après trente années d'un regne fort pieux, s'abandonna aux mauvais conseils des Flatteurs, & se souilla du meurtre de Zacharie, fils & successeur de ce grand Prêtre. Ce meurtre commis dans le Temple, fut une des principales causes de la colere de Dieu contre les Juifs, & de tous les malheurs.

qui leur arriverent dans la suite. On prétend même que depuis ce jour-là les réponses de Dieu cessèrent entièrement dans le Sanctuaire. C'est ce qui m'a donné lieu de faire prédire tout de suite à Joad & la destruction du Temple & la ruine de Jerusalem. Mais comme les Prophetes joignent d'ordinaire les consolations aux menaces, & que d'ailleurs il s'agit de mettre sur le Thrône un des Ancestres du Messie, j'ay pris occasion de faire entrevoir la venue de ce Consolateur, après lequel tous les anciens Justes soupiroient. Cette Scene, qui est une espece d'Episode, amene tres-naturellement la Musique, par la coûtume qu'avoient plusieurs Prophetes d'entrer dans leurs saints transports au son des instrumens. Témoin cette troupe de Prophetes, qui vinrent au devant de Saül avec des harpes & des lyres, qu'on portoit devant eux; & témoin Elisée luy-même, qui étant consulté sur l'avenir par le Roy de Juda & par le Roy d'Israël, dit comme fait icy Joad, *Abducite mihi Psaltem.* Ajoûtez à cela, que cette Prophetie sert beaucoup à aug-

menter le trouble dans la Piece, par la  
consternation & par les differens mou-  
vemens où elle jette le Chœur & les  
principaux Acteurs





*Les Noms des Personnages.*

**J O A S**, Roy de Juda, fils d'Okofias.

**A T H A L I E**, Veuve de Joram, Ayeule de Joas.

**J O A D**, autrement **J O I A D A**, Grand Prêtre.

**J O S A B E T**, Tante de Joas, Femme du Grand Prêtre.

**Z A C H A R I E**, fils de Joad & de Josabet.

**S A L O M I T H**, Sœur de Zacharie.

**A B N E R**, l'un des principaux Officiers des Rois de Juda.

**A Z A R I A S**.

**I S M A E L**.

**ET LES TROIS AUTRES CHEFS** des }  
Prêtres & des Levites.

**M A T H A N**, Prêtre Apostat, Sacrificateur de Baal.

**N A B A L**, Confident de Mathan.

**A G A R**, Femme de la suite d'Athalie.

**TROUPE DE PRESTRES ET DE LEVITES.**

**SUITE D'ATHALIE.**

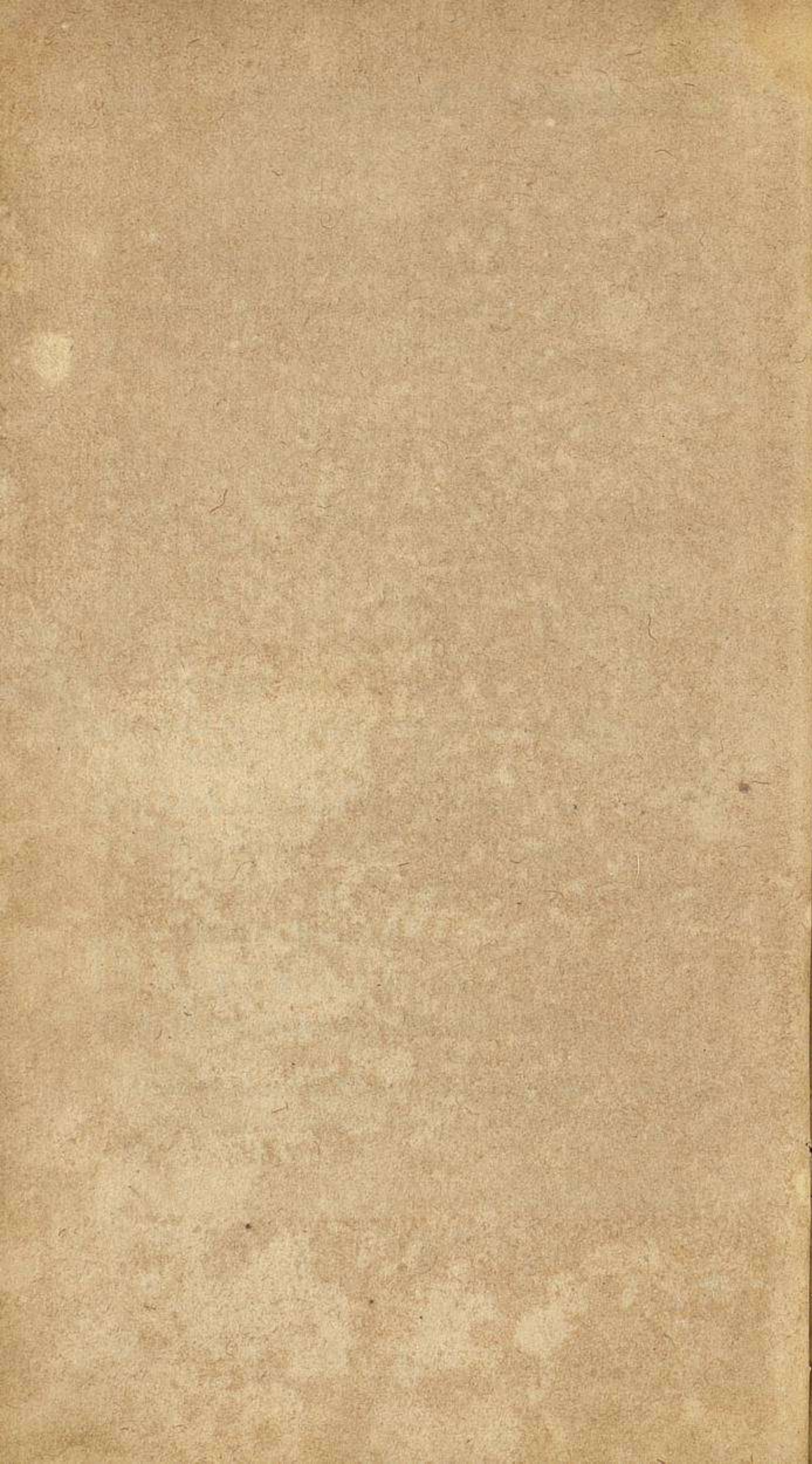
**L A N O U R R I C E** de Joas.

**C H O E U R** de jeunes Filles de la Tribu de Levi.

*La Scene est dans le Temple de Jerusalem, dans un Vestibule de l'appartement du Grand Prêtre.*

**ATHALIE.**









111111



*ATHALIE*



# ATHALIE.

## TRAGEDIE.

---

### ACTE I.

#### SCENE PREMIERE.

JOAD, ABNER.

ABNER.



OÙ, je viens dans son Temple adorer  
l'Eternel.

Je viens, selon l'usage antique & so-  
lemnel,

Celebrer avec vous la fameuse journée,

Où sur le Mont Sina la Loy nous fut donnée.

Que les temps sont changez ! Si-tost que de ce jour

La Trompette sacrée annonçoit le retour,

Du Temple orné par tout de festons magnifiques,

Le peuple saint en foule inondoit les portiques.

Et tous devant l'Autel avec ordre introduits,

De leurs champs dans leurs mains portant les nou-  
veaux fruits,

*Tome II,*

N n

Au Dieu de l'Univers consacroient ces prémices.  
 Les Prêtres ne pouvoient suffire au sacrifice.  
 L'audace d'une Femme arrêtant ce concours,  
 En des jours tenebreux a changé ces beaux jours.  
 D'Adorateurs zelez à peine un petit nombre  
 Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.  
 Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,  
 Ou même s'empressant aux autels de Baal,  
 Se fait initié à ses honteux mysteres,  
 Et blasphême le nom qu'ont invoqué leurs peres.  
 Je tremble, qu'Athalie, à ne vous rien cacher,  
 Vous-même de l'Autel vous faisant arracher,  
 N'acheve enfin sur vous ses vengeances funestes,  
 Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

## J O A D.

D'où vous vient aujourd'huy ce noir pressentiment?

## A B N E R.

Pensez-vous être saint & juste impunément ?  
 Dés long-temps elle haït cette fermeté rare  
 Qui rehausse en Joad l'éclat de la Tiare.  
 Dés long-temps vôtre amour pour la Religion  
 Est traité de revolte & de sedition  
 Du merite éclatant cette Reine jalouse,  
 Haït sur tout Josabet vôtre fidelle épouse.  
 Si du grand Prêtre Aaron Joad est successeur,  
 De nôtre dernier Roy Josabet est la sœur.  
 Mathan d'ailleurs, Mathan, ce Prêtre sacrilege,  
 Plus méchant qu'Athalie, à toute heure l'assiège,  
 Mathan de nos autels infâme déserteur,  
 Et de toute vertu zelé persecuteur.  
 C'est peu que le front ceint d'une mître étrangere,  
 Ce Levite à Baal prête son ministere.  
 Ce Temple l'importune, & son impieté  
 Voudroit ancantir le Dieu qu'il a quitté,

Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente.

Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.

Il affecte pour vous une fausse douceur.

Et par là de son fiel colorant la noirceur,

Tantost à cette Reine il vous peint redoutable ;

Tantost voyant pour l'or sa soif insatiable,

Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connoissez,

Vous cachez des trésors par David amassez.

Enfin depuis deux jours la superbe Athalie,

Dans un sombre chagrin paroît ensevelie.

Je l'observois hier, & je voyois ses yeux

Lancer sur le Lieu saint des regards furieux ;

Comme si dans le fond de ce vaste édifice,

Dieu cachoit un Vengeur armé pour son supplice.

Croyez-moy plus j'y pense, & moins je puis douter

Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater,

Et que de Jesabel la fille sanguinaire,

Ne vienne attaquer Dieu jusqu'en son sanctuaire.

### J O A D.

Celuy qui met un freint à la fureur des flots,

Sçait aussi des Méchans arrêter les complots.

Soûmis avec respect à sa volonté sainte,

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ay point d'autre crainte.

Cependant je rends grace au zèle officieux,

Qui sur tous mes perils vous fait ouvrir les yeux.

Je voi que l'injustice en secret vous irrite,

Que vous avez encor le cœur Israélite.

Le Ciel en soit beni. Mais ce secret courroux,

Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?

La foy qui n'agit point, est-ce une foy sincère ?

Huit ans déjà passez, une impie Etrangere :

N. n. iijj

Du sceptre de David usurpe tous les droits ,  
 Se baigne impunément dans le sang de nos Rois ,  
 Des enfans de son fils détestable homicide ,  
 Et même contre Dieu leve son bras perfide.  
 Et vous l'un des soutiens de ce tremblant Etat ,  
 Vous nourri dans les camps du saint Roy Josaphat ,  
 Qui sous son fils Joram commandiez nos armées ,  
 Qui rassurâtes seul nos villes allarmées ,  
 Lorsque d'Okofias le trépas imprévû ,  
 Dispersa tout son camp à l'aspect de Jehu ;  
 Je crains Dieu , dites-vous , sa verité me touche.  
 Voicy comme ce Dieu vous répond par ma bouche :  
 Du zele de ma loy que sert de vous parer ?  
 Par de steriles vœux pensez-vous m'honorer ?  
 Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?  
 Ai-je besoin du sang des boucs & des genisses ?  
 Le sang de vos Rois crie , & n'est point écouté.  
 Rompez , rompez tout pacte avec l'impieté.  
 Du milieu de mon peuple exterminiez les crimes ,  
 Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.

## A B N E R.

Hé que puis-je au milieu de ce peuple abbatu ?  
 Benjamin est sans force , & Juda sans vertu.  
 Le jour qui de leur Roy vit éteindre la race ,  
 Eteignit tout le feu de leur antique audace.  
 Dieu même , disent-ils , s'est retiré de nous.  
 De l'honneur des Hebreux autrefois si jaloux ,  
 Il voit sans interêt leur grandeur terrassée ,  
 Et sa misericorde à la fin s'est lassée.  
 On ne voit plus pour nous ses redoutables mains ,  
 De merveilles sans nombre effrayer les humains.  
 L'Arche sainte est muette , & ne rend plus d'oracles.

## J O A D.

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?  
 Quand Dieu par plus d'effets montra t-il son pouvoit ?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,  
Peuple ingrat ? Quoy toujours les plus grandes mer-  
veilles

Sans ébranler ton cœur frapperont tes oreilles ?  
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours  
Des prodiges fameux accomplis en nos jours ?  
Des Tyrans d'Israël les celebres disgraces,  
Et Dieu trouvé fidelle en toutes ses menaces ;  
L'impie Achab détruit, & de son sang trempé  
Le champ que par le meurtre il avoit usurpé ;  
Près de ce champ fatal Jezabel immolée,  
Sous les pieds des chevaux cette Reine foulée ;  
Dans son sang inhumain les chiens désalterez,  
Et de son corps hideux les membres déchirez ;  
Des Prophetes menteurs la troupe confondue,  
Et la flamme du Ciel sur l'autel descendue ;  
Elie aux Elemens parlant en Souverain,  
Les Cieux par luy fermez & devenus d'airain,  
Et la terre trois ans sans pluye & sans rosée ;  
Les morts se ranimans à la voix d'Elifée ;  
Reconnoissez, Abner, à ces traits éclatans,  
Un Dieu, tel aujourd'huy qu'il fut dans tous les  
temps.

Il sçait, quand il luy plaît, faire éclater sa gloire,  
Et son peuple est toujours présent à sa memoire.

## A B N E R.

Mais où sont ces honneurs à David tant promis,  
Et prédit même encore à Salomon son fils ?  
Helas ! Nous esperions que de leur race heureuse  
Devoit sortir des Rois une suite nombreuse,  
Que sur toute tribu, sur toute nation,  
L'un d'eux établiroit sa domination,  
Feroit cesser par tout la discorde & la guerre,  
Et verroit à ses pieds tous les Rois de la terre.

J O A D.

Aux promesses du Ciel pourquoy renoncez-vous ?

A B N E R.

Ce Roy fils de David , où le chercherons-nous ?

Le Ciel même peut-il reparer les ruines

De cet arbre seché jusques dans ses racines ?

Athalie étouffa l'enfant même au berceau.

Les morts après huit ans sortent-ils du tombeau ?

Ah ! Si dans sa fureur elle s'étoit trompée ,

Si du sang de nos Rois quelque goutte échapée....

J O A D.

Hé bien ? Que feriez-vous ?

A B N E R.

O jour heureux pour moy !

De quelle ardeur j'irois reconnoître mon Roy !

Doutez-vous qu'à ses pieds nos tribus empressees....

Mais pourquoi me flatter de ces vaines pensées ?

Déplorable heritier de ces Rois triomphans ,

Okofias restoit seul avec ses enfans.

Par les traits de Jehu je vis percer le pere ,

Vous avez vû les fils massacrez par la mere..

J O A D.

Je ne m'explique point. Mais quand l'astre du jour

Aura sur l'horison fait le tiers de son tour ,

Lorsque la troisiéme heure aux prieres rappelle ,

Retrouvez-vous au Temple avec ce même zele.

Dieu pourra vous montrer par d'importans bienfaits,

Que sa parole est stable , & ne trompe jamais.

Allez , pour ce grand jour il faut que je m'apprête.

Et du Temple déjà l'aube blanchit le faiste.

A B N E R.

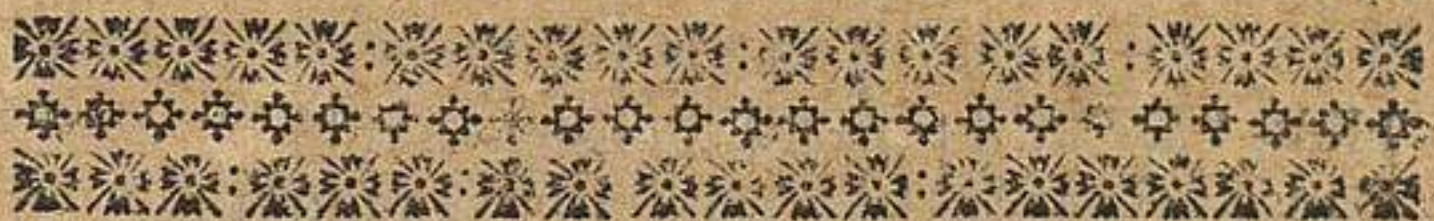
Quel sera ce bienfait que je ne comprends pas ?

L'illustre Josabet porte vers vous ses pas.

Je fors , & vais me joindre à la troupe fidelle.

Qu'attire de ce jour la pompe solemnelle.





## SCÈNE II.

JOAD, JOSABET.

JOAD.

**L**es temps sont accomplis, Princesse, il faut parler,  
 Et vôtre heureux larcin ne se peut plus celer,  
 Des ennemis de Dieu la coupable insolence  
 Abusant contre lui de ce profond silence,  
 Accusent trop long-temps ses promesses d'erreur.  
 Que dis-je? Le succès animant leur fureur,  
 Jusques sur nôtre Autel vôtre injuste Marâtre,  
 Veut offrir à Baal un encens idolâtre,  
 Montrons ce jeune Roy que vos mains ont sauvé,  
 Sous l'aîle du Seigneur dans le Temple élevé.  
 De nos Princes Hebreux il aura le courage,  
 Et déjà son esprit a devancé son âge,  
 Avant que son destin s'explique par ma voix,  
 Je vais l'offrir à Dieu, par qui regnent les Rois.  
 Aussi-tôt assemblant nos Levites, nos Prêtres,  
 Je leur déclareray l'heritier de leurs Maîtres.

JOSABET.

Sçait-il déjà son nom, & son noble destin?

JOAD.

Il ne répond encor qu'au nom d'Eliacin,  
 Et se croit quelque enfant rejeté par sa mere,  
 A qui j'ai par pitié daigné servir de pere.

JOSABET.

Helas ! De quel peril je l'avois sçû tirer !  
 Dans quel peril encore est-il prêt de rentrer ?

JOAD.

Quoy ? Déjà vôtre foi s'affoiblit & s'étonne ?

JOSABET.

A vos sages conseils , Seigneur , je m'abandonne.  
 Du jour que j'arrachay cet Enfant à la mort ,  
 Je remis en vos mains tout le soin de son sort.  
 Même de mon amour craignant la violence ,  
 Autant que je le puis , j'évite sa présence ,  
 De peur qu'en le voyant quelque trouble indiscret  
 Ne fasse avec mes pleurs échapper mon secret.  
 Sur-tout j'ay crû devoir aux larmes aux prieres ,  
 Consacrer ces trois jours & ces trois nuits entieres.  
 Cependant aujourd'huy puis-je vous demander  
 Quels amis vous avez prêts à vous seconder ?  
 Abner , le brave Abner viendra-t-il nous défendre ?  
 A-t-il prés de son Roy fait serment de se rendre ,

JOAD.

Abner , quoiqu'on se pût assurer sur sa foy ,  
 Ne sçait pas même encor si nous avons un Roy.

JOSABET.

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?  
 Est-ce Obed ? Est-ce Amnon que cet honneur regarde ?  
 De mon Pere sur eux les bienfaits répandus....

JOAD.

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

JOSABET.

Qui donc opposez-vous contre ses satellites ?

JOAD.

Ne vous l'ay-je pas dit ? Nos Prêtres , nos Levites.

JOSABET.

Je sçay que prés de vous en secret assemblé  
 Par vos soins prévoyans leur nombre est redoublé ;

Que

Que pleins d'amour pour vous, d'horreur pour Atha-  
lie,

Un serment solennel par avance les lie

A ce fils de David qu'on leur doit reveler.

Mais quelque noble ardeur dont ils puissent brûler,

Peuvent-ils de leur Roy venger seuls la querelle?

Pour un si grand ouvrage, est-ce assez de leur zele?

Doutez-vous qu'Athalie, au premier bruit semé

Qu'un fils d'Okoïas est icy renfermé,

De ses fiers Etrangers assemblant les cohortes,

N'environne le Temple & n'en brise les portes?

Suffira-t-il contre-eux de vos Ministres saints,

Qui levant au Seigneur leurs innocentes mains,

Ne sçavent que gemir, & prier pour nos crimes,

Et n'ont jamais versé que le sang des Victimes?

Peut-être dans leurs bras Joas percé de coups...

J O A D.

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour  
nous?

Dieu, qui de l'orphelin protege l'innocence,

Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance;

Dieu, qui hait les Tyrans, & qui dans Jezraël

Jura d'exterminer Achab & Jezabel;

Dieu, qui frappant Joram, le mary de leur fille,

A Jusques sur son fils poursuivi leur famille;

Dieu, dont le bras vengeur, pour un temps sus-

pendu,

Sur cette race impie est toujours étendu.

J O S A B E T.

Et c'est sur tous ces Rois sa justice severe,

Que je crains pour le fils de mon malheureux frere.

Qui sçait si cet enfant par leur crime entraîné,

Avec eux en naissant ne fut pas condamné?

Si Dieu le separant d'une odieuse race,

En faveur de David voudra lui faire grace?

*Tome II.*

○ ○

Helas ! l'état horrible où le Ciel me l'offrit ,  
 Revient à tout moment effrayer mon esprit.  
 De Princes égorgés la chambre étoit remplie.  
 Un poignard à la main l'implacable Athalie ,  
 Au carnage animoit ses barbares Soldats ,  
 Et poursuivoit le cours de ses assassinats.  
 Joas laissé pour mort frappa soudain ma vûe.  
 Je me figure encor sa Nourrice éperdue ,  
 Qui devant les Bourreaux s'étoit jettée en vain ,  
 Et foible le tenoit renversé sur son sein.  
 Je le pris tout sanglant. En baignant son visage ,  
 Mes pleurs du sentiment luy rendirent l'usage.  
 Et soit frayeur encore , ou pour me caresser ,  
 De ses bras innocens je me sentis presser.  
 Grand Dieu ! que mon amour ne luy soit point fu-  
 neste.

Du fidelle David , c'est le précieux reste.  
 Nourri dans ta maison en l'amour de ta Loy ,  
 Il ne connoît encor d'autre pere que toy.  
 Sur le point d'attaquer une Reine homicide ,  
 A l'aspect du peril , si ma foy s'intimide ,  
 Si la chair & le sang se troublant aujourd'huy ,  
 Ont trop de part aux pleurs que je répans pour luy ;  
 Conserve l'heritier de tes saintes promesses ,  
 Et ne punis que moy de toutes mes foiblesses.

## J O A D.

Vos larmes , Josabet , n'ont rien de criminel.  
 Mais Dieu veut qu'on espere en son soin paternel.  
 Il ne recherche point , aveugle en sa colere ,  
 Sur le fils qui le craint , l'impiété du pere.  
 Tout ce qui reste encor de fidelles Hebreux ,  
 Luy viendront aujourd'huy renouveler leurs vœux.  
 Autant que de David la race est respectée ,  
 Autant de Jezabel la fille est détestée.

Joas les touchera par sa noble pudeur ,  
 Où semble de son sang reluire la splendeur.  
 Et Dieu , par sa voix même appuyant nôtre exem-  
 ple ,

De plus près à leur cœur parlera dans son Temple.  
 Deux infidelles Rois tour à tour l'ont bravé.  
 Il faut que sur le trône un Roy soit élevé ,  
 Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses Ancêtres,  
 Dieu l'a fait remonter par la main de ses Prêtres ,  
 L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau ,  
 Et de David éteint rallumé le flambeau.

Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de sa race ,  
 Il doive de David abandonner la trace ;  
 Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché ,  
 Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a seché.  
 Mais si ce même Enfant à tes ordres docile ,  
 Doit être à tes desseins un instrument utile ;  
 Fay qu'au juste heritier le sceptre soit remis.  
 Livre en mes foibles mains ses puissans ennemis.  
 Confonds dans ses conseils une Reine cruelle.  
 Daigne , daigne , mon Dieu , sur Mathan & sur elle ;  
 Répandre cet esprit d'imprudence & d'erreur ,  
 De la chute des Rois funeste avancoureur.

L'heure me presse. Adieu. Des plus saintes fa-  
 milles

Vôtre fils & sa sœur vous amènent les filles.





## SCENE III.

JOSABET, ZACHARIE, SALOMITH,  
LE CHOEUR.

JOSABET.

**C**Her Zacharie, allez, ne vous arrêtez pas,  
De vôtre auguste Pere accompagnez les pas.  
O filles de Levi, troupe jeune & fidelle,  
Que déjà le Seigneur embrase de son zele,  
Qui venez si souvent partager mes soupirs,  
Enfans, ma seule joye en mes longs déplaisirs;  
Ces festons dans vos mains, & ces fleurs sur vos têtes,  
Autrefois convenoient à nos pompeuses fêtes.  
Mais, hélas! en ce temps d'opprobre & de douleurs,  
Quelle offrande sied mieux que celle de nos pleurs?  
J'entens déjà, j'entens la trompette sacrée,  
Et du Temple bien-tost on permettra l'entrée.  
Tandis que je me vais préparer à marcher,  
Chantez, loüez le Dieu que vous venez chercher.





## SCÈNE IV.

## LE CHŒUR.

*Tout le Chœur chante.*

**T**out l'Univers est plein de sa magnificence.  
 Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais.  
 Son Empire a des temps précédé la naissance.

Chantons, publions ses bienfaits.

*Une voix seule.*

En vain l'injuste violence  
 Au peuple qui le louë, imposeroit silence,  
 Son nom ne perira jamais.

Le jour annonce au jour sa gloire & sa puissance.

Tout l'Univers est plein de sa magnificence,  
 Chantons, publions ses bienfaits.

*Tout le Chœur epete.*

Tout l'Univers est plein de sa magnificence.  
 Chantons, publions ses bienfaits.

*Une voix seule.*

Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

Il fait naître & meûrir les fruits.

Il leur dispense avec mesure

Et la chaleur des jours, & la fraîcheur des nuits;

Le champ qui les reçut, les rend avec usure.

*Une autre.*

Il commande au Soleil d'animer la nature,

Et la lumière est un don de ses mains.

Mais sa Loy sainte, sa Loy pure

Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

O o iij

*Une autre.*

O Mont de Sinaï , conserve la memoire  
De ce jour à jamais auguste & renommé ,  
    Quand sur ton sommet enflammé  
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé,  
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.  
    Dis-nous, pourquoy ces feux & ces éclairs ,  
Ces torrens de fumée , & ce bruit dans les airs ,  
    Ces trompettes & ce tonnerre ?  
Venoit-il renverser l'ordre des elemens ?  
    Sur ses antiques fondemens.  
Venoit-il ébranler la terre ?

*Une autre.*

Il venoit reveler aux enfans des Hebreux ,  
De ses preceptes saints la lumiere immortelle.  
    Il venoit à ce peuple heureux  
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

*Tout le Chœur.*

O divine , ô charmante Loy !  
O justice , ô bonté suprême !  
    Que de raisons , quelle douceur extrême  
D'engager à ce Dieu son amour & sa foy !

*Une voix seule.*

D'un joug cruel il sauva nos ayeux ,  
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.  
Il nous donne ses loix , il se donne luy-même :  
    Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.

*Le Chœur.*

O justice ! ô bonté suprême !

*La même voix.*

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ,  
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.  
Il nous donne ses loix , il se donne luy-même.  
    Pour tant de biens il commande qu'on l'aime.



*Le Chœur.*

O divine, ô charmante Loy!  
Que de raisons, quelle douceur extrême,  
D'engager à son Dieu son amour & sa foy!

*Une autre voix seule.*

Vous, qui ne connoissez qu'une crainte servile,  
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?  
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile

Et si pénible de l'aimer?

L'esclave craint le Tyran qui l'outrage.

Mais des enfans l'amour est le partage.

Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,  
Et ne l'aimer jamais?

*Tout le Chœur.*

O divine, ô charmante Loy, &c.





## ACTE II.

---

### SCENE PREMIERE.

JOSABET, SALOMITH,  
LE CHOEUR.

JOSABET.

**M**Es filles, c'est assez, suspendez vos cantiques.

Il est temps de nous joindre aux prieres publiques.  
Voicy nôtre heure. Allons celebrer ce grand jour,  
Et devant le Seigneur paroître à nôtre tour.



### SCENE II.

ZACHARIE, JOSABET, SALOMITH,  
LE CHOEUR.

JOSABET.

**M**Ais que vois-je ? mon fils, quel sujet vous ramaine ?

Où courez-vous ainsi tout pâle & hors d'haleine ?

ZACHARIE.

O ma Mere!

JOSABET.

Hé bien, quoy?

ZACHARIE.

Le Temple est profané.

JOSABET.

Comment?

ZACHARIE.

Et du Seigneur l'Autel abandonné.

JOSABET.

Je tremble. Hâtez-vous d'éclaircir votre mere.

ZACHARIE.

Déjà selon la Loy, le grand Prêtre mon Pere,  
Après avoir au Dieu qui nourrit les humains,  
De la Moisson nouvelle offert les premiers pains,  
Luy presentoit encore entre ses mains sanglantes,  
Des victimes de paix les entrailles fumantes.

Debout à ses côtez le jeune Eliacin,

Comme moy, le servoit en long habit de lin?

Et cependant du sang de la chair immolée,

Les Prêtres arrosoient l'Autel & l'assemblée.

Un bruit confus s'éleve, & du peuple surpris

Détourne tout à coup les yeux & les esprits.

Une Femme... Peut-on la nommer sans blasphème?

Une Femme... C'étoit Athalie elle-même.

JOSABET.

Ciel!

ZACHARIE.

Dans un des parvis aux hommes réservé,

Cette Femme superbe entre le front levé,

Et se préparoit même à passer les limites

De l'enceinte sacrée ouverte aux seuls Levites.

Le peuple s'épouvante & fuit de toutes parts.

Mon pere... Ah, quel couroux animoit ses regards!

Moïse à Pharaon parut moins formidable.  
 Reine, fors, a-t-il dit, de ce lieu redoutable,  
 D'où te bannit ton sexe & ton impiété.  
 Viens-tu du Dieu vivant braver la majesté ?  
 La Reine alors sur luy jettant un œil farouche,  
 Pour blasphemer sans doute ouvroit déjà la bouche.  
 J'ignore si de Dieu l'Ange se dévoilant,  
 Est venu luy montrer un glaive étincelant.  
 Mais sa langue en sa bouche à l'instant s'est glacée,  
 Et toute son audace a paru terrassée.  
 Ses yeux comme effrayez n'osoient se détourner.  
 Sur tout, Eliacin paroïssoit l'étonner.

J O S A B E T.

Quoy donc ? Eliacin a paru devant elle ?

Z A C H A R I E.

Nous regardions tous deux cette Reine cruelle,  
 Et d'une égale horreur nos cœurs étoient frappez.  
 Mais les Prêtres bien-toft nous ont enveloppez.  
 On nous a fait sortir. J'ignore tout le reste,  
 Et venois vous conter ce desordre funeste.

J O S A B E T.

Ah ! de nos bras sans doute elle vient l'arracher.  
 Et c'est luy qu'à l'Autel sa fureur vient chercher,  
 Peut-être en ce moment l'objet de tant de larmes.  
 Souvien-toy de David, Dieu, qui vois mes allarmes.

S A L O M I T H.

Quel est-il, cet objet des pleurs que vous versez ?

Z A C H A R I E.

Les jours d'Eliacin seroient-ils menacez ?

S A L O M I T H.

Auroit-il de la Reine attiré la colere ?

Z A C H A R I E.

Que craint-on d'un enfans sans support, & sans  
 pere.

JOSABET.

Ah ! la voici. Sortons, Il la faut éviter.



## SCÈNE III.

ATHALIE, AGAR, ABNER.

*Suite d'Athalie.*

AGAR.

**M** Adame dans ces lieux , pourquoy vous arrê-  
ter ?

Icy tous les objets vous blessent , vous irritent ,  
Abandonnez ce Temple aux Prêtres qui l'habitent.

Fuyez tout ce tumulte , & dans vôtre Palais

A vos sens agitez venez rendre la paix.

ATHALIE.

Non , je ne puis , tu vois mon trouble , & ma foi-  
bleffe.

Va , fay dire à Mathan qu'il vienne , qu'il se presse.

Heureuse , si je puis rrouver par son secours

Cette paix que je cherche , & qui me fuit toujours \* \* Elle  
s'assied.





## S C E N E I V.

ATHALIE, ABNER, &amp;c.

ABNER.

**M** Adame, pardonnez si j'ose le défendre.  
 Le zele de Joad n'a point dû vous surprendre.  
 Du Dieu que nous servons, tel est l'ordre éternel.  
 Luy-même il nous traça son Temple & son Autel,  
 Aux seuls enfans d'Aron commit ses sacrifices,  
 Aux Levites marqua leur place & leurs offices,  
 Et sur tout défendit à leur posterité,  
 Avec tout autre Dieu toute société.  
 Hé quoy ? Vous de nos Rois & la femme & la mere,  
 Estes-vous à ce point parmi nous étrangere ?  
 Ignorez-vous nos loix ? Et faut-il qu'aujourd'huy...  
 Voici vôtre Mathan, je vous laisse avec luy.

ATHALIE.

Vôtre présence, Abner, est ici necessaire.  
 Laissons-là de Joad l'audace temeraire,  
 Et tout ce vain amas de superstitions,  
 Qui ferment vôtre Temple aux autres Nations.  
 Un sujet plus pressant excite mes allarmes,  
 Je sçay que dès l'enfance élevé dans les armes.  
 Abner a le cœur noble, & qu'il rend à la fois  
 Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses Rois.  
 Demeurez.





## S C E N E V.

MATHAN, ATHALIE, ABNER, &amp;c.

MATHAN.

GRande Reine, est-ce icy vôtre place ?  
 Quel trouble vous agite, & quel effroy vous glace ?  
 Parmi vos ennemis que venez-vous chercher ?  
 De ce Temple profane osez-vous approcher ?  
 Avez-vous dépouillé cette haine si vive . . .

ATHALIE.

Prestez-moy l'un & l'autre une oreille attentive.  
 Je ne veux point icy rappeler le passé,  
 Ni vous rendre raison du sang que j'ay versé.  
 Ce que j'ay fait, Abner, j'ay crû le devoir faire.  
 Je ne prens point pour juge un peuple temeraire.  
 Quoy que son insolence ait osé publier,  
 Le Ciel même a pris soin de me justifier.  
 Sur d'éclatans succès ma puissance établie,  
 A fait jusqu'aux deux Mers respecter Athalie.  
 Par moi Jerusalem goûte un calme profond.  
 Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,  
 Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,  
 Comme au temps de vos Rois, désoler ses rivages ;  
 Le Syrien me traite & de Reine & de Sœur.  
 Enfin, de ma maison le perfide Oppresseur,  
 Qui devoit jusqu'à moy pousser sa barbarie,  
 Jehu, le fier Jehu tremble dans Samarie.

De toutes parts pressé par un puissant Voisin  
 Que j'ay sçû soulever contre cet Assassin,  
 Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.  
 Je jouïssois en paix du fruit de ma sagesse.  
 Mais un trouble importun vient depuis quelques  
 jours

De mes prosperitez interrompre le cours.  
 Un songe ( Me devois-je inquieter d'un songe ? )  
 Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.  
 Je l'évite par tout, par tout il me poursuit.

C'étoit pendant l'horreur d'une profonde nuit.  
 Ma mere Jesabel devant moy s'est montrée,  
 Comme au jour de sa mort pompeusement parée.  
 Ses malheurs n'avoient point abbatu sa fierté.  
 Même elle avoit encor cet éclat emprunté ;  
 Dont elle eut soin de peindre & d'orner son visage,  
 Pour reparer des ans l'irreparable outrage.  
 Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moy.  
 Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toy.  
 Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,  
 Ma fille. En achevant ces mots épouvantables,  
 Son ombre vers mon lit a paru se baïffer.  
 Et moy, je luy tendois les mains pour l'embrasser.  
 Mais je n'ay plus trouvé qu'un horrible mélange  
 D'os & de chair meurtries, & traînez dans la fange,  
 Des lambeaux pleins de sang, & des membres  
 affreux,

Que des chiens dévorant se disputoient entr'eux.

A B N E K.

Grand Dieu !

A T H A L I E.

Dans ce desordre à mes yeux se présente  
 Un jeune Enfant couvert d'une robe éclatante,  
 Tels qu'on voit des Hebreux les Prêtres revêtus.  
 Sa vue a ranimé mes esprits abattus.



Mais lors que revenant de mon trouble funeste,  
 J'admirois sa douceur, son air noble & modeste,  
 J'ay senti tout à coup un homicide acier,  
 Que le traître en mon sein a plongé tout entier:  
 De tant d'objets divers le bizarre assemblage  
 Peut-être du hazard vous paroît un ouvrage.  
 Moy-même quelque temps honteuse de ma peur,  
 Je l'ay pris pour l'effet d'une sombre vapeur.  
 Mais de ce souvenir mon ame possédée  
 A deux fois en dormant revû la même idée.  
 Deux fois mes tristes yeux se sont vû retracer  
 Ce même Enfant toujours tout prêt à me percer.  
 Lasse enfin des horreurs dont j'étois poursuivie,  
 J'allois prier Baal de veiller sur ma vie;  
 Et chercher du repos au pié de ses Autels.  
 Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels!  
 Dans le Temple des Juifs un instinct m'a poussée,  
 Et d'appaiser leur Dieu j'ay concû la pensée.  
 J'ay cru que des présens calmeroient son courroux,  
 Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus  
 doux.

Pontife de Baal, excusez ma foiblesse.  
 J'entre. Le peuple fuit. Le sacrifice cesse.  
 Le grand Prêtre vers moi s'avance avec fureur.  
 Pendant qu'il me parloit, ô surprise! ô terreur!  
 J'ay vû ce même Enfant dont je suis menacée,  
 Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.  
 Je l'ay vû, son même air, son même habit de lin,  
 Sa démarche, ses yeux, & tous ses traits enfin.  
 C'est luy-même. Il marchoit à côté du grand  
 Prêtre.

Mais bien-tost à ma vûë on l'a fait disparoître.  
 Voilà quel trouble icy m'oblige à m'arrêter,  
 Et surquoy j'ay voulu tous deux vous consulter.  
 Que presage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN.

Ce songe, & ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE.

Mais cet Enfant fatal, Abner, vous l'avez vû.

Quel est-il ? De quel sang ? Et de quelle Tribu ?

ABNER.

Deux Enfans à l'Autel prêtoient leur ministère.

L'un est fils de Joad, Josabet est sa mere.

L'autre m'est inconnu.

MATHAN.

Pourquoi délibérer ?

De tous les deux, Madame, il se faut assurer.

Vous sçavez pour Joad mes égards, mes mesures,

Que je ne cherche point à venger mes injures,

Que la seule équité regne en tous mes avis.

Mais luy-même après tout, fust-ce son propre fils,

Voudroit-il un moment laisser vivre un coupable ?

ABNER.

De quel crime un enfant peut-il être capable ?

MATHAN.

Le Ciel nous le fait voir un poignard à la main.

Le Ciel est juste & sage & ne fait rien en vain.

Que cherchez-vous de plus ?

ABNER.

Mais sur la foy d'un songe

Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se  
plonge ?

Vous ne sçavez encor de quel pere il est né,

Quel il est.

MATHAN.

On le craint, tout est examiné.

A d'illustres parens s'il doit son origine,

La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.

Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,

Qu'importe qu'au hazard un sang vil soit versé ?

Est-ce

Est-ce aux Rois à garder cette lente justice ?  
 Leur feureté souvent dépend d'un prompt supplice.  
 N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.  
 Dès qu'on leur est suspect , on n'est plus innocent.

A B N E R.

Hé quoy , Mathan ? D'un Prêtre est-ce là le langage !

Moy , nourri dans la guerre aux horreurs du carnage ,

Des vengeances des Rois ministres rigoureux ,  
 C'est moi qui prête icy ma voix aux Malheureux.

Et vous , qui luy devez des entrailles de pere ,

Vous , ministre de paix dans les temps de colere ,

Couvrant d'un zele faux vôtre ressentiment ,

Le sang à vôtre gré coule trop lentement !

Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte ,

Madame. Quel est donc ce grand sujet de crainte ?

Un songe , un foible Enfant , que vôtre œil prévenu ,

Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

A T H A L I E.

Je le veux croire , Abner ; Je puis m'être trompée.

Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.

Hé bien ! il faut revoir cet Enfant de plus près.

Il en faut à loisir examiner les traits.

Qu'on les fasse tous deux paroître en ma présence.

A B N E R.

Je crains . . .

A T H A L I E.

Manqueroit-on pour moi de complaisance ?

De ce refus bizarre où seroient les raisons ?

Il pourroit me jeter en d'étranges soupçons ;

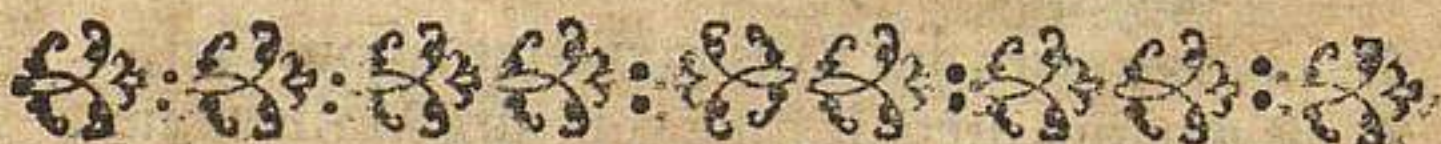
Que Josabet , vous dis-je , ou Joad les amène.

Je puis , quand je voudray , parler en Souveraine.

*Tome I I.*

P P

Vos Prêtres , je veux bien , Abner , vous l'avoüer ,  
 Des bontez d'Athalie ont lieu de se loüer.  
 Je sçay sur ma conduite & contre ma puissance ,  
 Jusqu'ouï de leurs discours ils portent la licence.  
 Ils vivent cependant , & leur Temple est debout.  
 Mais je sens que bien-toïst ma douceur est à bout.  
 Que Joad mette un frein à son zele sauvage ,  
 Et ne m'irrite point par un second outrage.  
 Allez.



## S C E N E V I.

ATHALIE, MATHAN, &amp;c.

MATHAN.

**E**Nfin je puis parler en liberté.  
 Je puis dans tout son jour mettre la verité.  
 Quelque monstre naissant dans ce Temple s'élève,  
 Reine , n'attendez que le nuage creve.  
 Abner chez le grand Prêtre a devancé le jour.  
 Pour le sang de ses Rois vous sçavez son amour.  
 Et qui sçait si Joad ne veut point en leur place  
 Substituer l'enfant dont le Ciel vous menace ,  
 Soit son fils , soit quelque autre . . .

ATHALIE.

Ouy , vous m'ouvrez les yeux.  
 Je commence à voir clair dans cet avis des Cieux.  
 Mais je veux de mon doute être débarassée.  
 Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.

Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.  
Laissez-moy , cher Mathan , le voir , l'interroger.  
Vous cependant allez , & sans jeter d'allarmes ,  
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.



SCENE VII.

JOAS, JOSABET, ATHALIE,  
ZACHARIE, ABNER, SALOMITH,  
DEUX LEVITES, LE CHOEUR, &c.

JOSABET *aux deux Levites.*

O Vous , sur ces enfans si chers , si précieux ,  
Ministres du Seigneur , ayez toujours les yeux.

ABNER *à Josabet.*

Princesse , assurez-vous , je les prens sous ma garde.

ATHALIE.

O Ciel ! plus j'examine , & plus je le regarde ,  
C'est luy. D'horreur encor tous mes sens sont saisis.  
Epouse de Joad , est-ce là vôtre Fils ?

JOSABET.

Qui ? Lui , Madame ?

ATHALIE.

Lui.

JOSABET.

Je ne suis point sa mere.

Voilà mon Fils.

P'ij

ATHALIE.

ATHALIE.

Et vous, quel est donc vôtre pere ?  
Jeune Enfant, répondez.

JOSABET.

Le Ciel jusqu'aujourd'huy ...

ATHALIE.

Pourquoy vous pressez-vous de répondre pour luy ?  
C'est à lui de parler.

JOSABET.

Dans un âge si tendre  
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre ?

ATHALIE.

Cet âge est innocent. Son ingenuité  
N'altere point encor la simple Verité,  
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, *tout bas.*

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous ?

JOAS.

J'ay nom Eliacin.

ATHALIE.

Vôtre pere ?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin,  
Entre les bras de Dieu jetté dès ma naissance,  
Et qui de mes parens n'eûs jamais connoissance.

ATHALIE.

Vous estes sans parens ?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment ? Et depuis quand ?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sçait-on pas au moins quel pais est le vôtre ?

JOAS.

Ce Temple est mon pais, je n'en connois point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce Temple ?

JOAS.

Une femme inconnuë,

Qui ne dit point son nom, & qu'on n'a point revuë.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfans au besoin ?

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Tous les jours je l'invoque, & d'un soin paternel,

Il me nourrit des dons offerts sur son Autel.

ATHALIE.

Quel prodige nouveau me trouble & m'embarrasse ?

La douceur de sa voix, son enfance, sa grace,

Font insensiblement à mon inimitié

Succéder... Je serois sensible à la pitié ?

ABNER.

Madame, voilà donc cet ennemi terrible.

De vos songes menteurs l'imposture est visible,

A moins que la pitié, qui semble vous troubler,

Ne soit ce coup fatal qui vous faisoit trembler.

ATHALIE à Joas & à Josabet.  
Vous sortez ?

JOSABET.

Vous avez entendu sa fortune.  
Sa présence à la fin pourroit être importune.

ATHALIE.

Non. Revenez. Quel est tous les jours vôtre employ ?

JOAS.

J'adore le Seigneur. On m'explique sa Loy.  
Dans son Livre divin on m'apprend à la lire,  
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette Loy ?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé,  
Qu'il vange tost ou tard son saint Nom blasphemé,  
Qu'il est le défenseur de l'Orphelin timide,  
Qu'il resiste au Superbe, & punit l'Homicide.

ATHALIE.

J'entens. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu.  
A quoy s'occupe-t-il ?

JOAS.

Il louë, & benit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son Temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs ?

JOAS.

Quelquefois à l'Autel  
Je présente au grand Prêtre ou l'encens, ou le sel,



J'entens chanter de Dieu les grandeurs infinies.  
Je voi l'ordre pompeux de ses ceremonies.

A T H A L I E.

Hé quoy ! Vous n'avez point de passe-temps plus  
doux ?

Je plains le triste sort d'un Enfant tel que vous.  
Venez dans mon Palais , vous y verrez ma gloire.

J O A S.

Moi des bienfaits de Dieu je perdrois la memoire ?

A T H A L I E.

Non , je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

J O A S.

Vous ne le priez point.

A T H A L I E.

Vous pourrez le prier.

J O A S.

Je verrois cependant en invoquer un autre ?

A T H A L I E.

J'ai mon Dieu que je sers. Vous servirez le vôtre.  
Ce sont deux puissans Dieux.

J O A S.

Il faut craindre le mien.

Lui seul est Dieu , Madame , & le vôtre n'est rien.

A T H A L I E.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

J O A S.

Le bonheur des méchans comme un torrent s'écoule.

A T H A L I E.

Ces Méchans, qui sont-ils ?

J O S A B E T.

Hé , Madame ! Excusez.

Un Enfant . . .

A T H A L I E à Jôfabet

J'aime à voir comme vous l'instruisez . . .

Enfin , Eliacin , vous avez sçû me plaire.  
 Vous n'estes point sans doute un Enfant ordinaire.  
 Vous voyez , je suis Reine , & n'ai point d'heritier.  
 Laissez-là cet habit , quittez ce vil métier.  
 Je veux vous faire part de toutes mes richesses.  
 Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses.  
 A ma table , par tout , à mes côtez assis ,  
 Je prétens vous traiter comme mon propre fils.

J O A S.

Comme vôtre fils ?

ATHALIE.

Oüy. Vous vous taisez ?

J O A S.

Quel Pere

Je quitterois ! Et pour . . .

ATHALIE.

Hé bien ?

J O A S.

Pour quelle Mere ?

ATHALIE à Josaber.

Sa memoire est fidelle , & dans tout ce qu'il dit  
 De vous & de Joad je reconnois l'esprit.  
 Voilà comme infectant cette simple jeunesse ,  
 Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.  
 Vous cultivez déjà leur haine & leur fureur,  
 Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

J O S A B E T.

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire ?  
 Tout l'Univers le sçait. Vous-même en faites  
 gloire.

ATHALIE.

Oüy , ma juste fureur , & j'en fais vanité ,  
 A vengé mes Parens sur ma posterité.  
 J'aurois vû massacrer & mon Pere , & mon Frere ,  
 Du haut de son Palais précipiter ma Mere.

Et

Et dans un même jour égorger à la fois,  
 Quel spectacle d'horreur ! quatre vingt Fils de Rois.  
 Et pourquoi ? Pour venger je ne sçai quels Prophetes  
 Dont elle avoit puni les fureurs indiscrettes  
 Et moy, Reine sans cœur, Fille sans amitié,  
 Esclave d'une lâche & frivole pitié,  
 Je n'aurois pas du moins à cette aveugle rage  
 Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,  
 Et de vôtre David, traité tous les neveux,  
 Comme on traitoit d'Achab les restes malheureux ?  
 Où serois-je aujourd'hui, si domtant ma foiblesse  
 Je n'eusse d'une Mere étouffé la tendresse,  
 Si de mon propre sang ma main versant des flots  
 N'eût par ce coup hardi reprimé vos complots ?  
 Enfin de vôtre Dieu l'implacable vengeance  
 Entre nos deux Maisons rompit toute alliance.  
 David m'est en horreur, & les fils de ce Roy  
 Quoique nez de mon sang, sont étrangers pour  
 moy.

JOSABET.

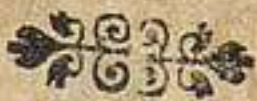
Tout vous a réussi ? que Dieu voye & nous juge.

ATHALIE.

Ce Dieu depuis long-temps vôtre unique refuge,  
 Que deviendra l'effet de ses prédictions ?  
 Qu'il vous donne ce Roy promis aux Nations,  
 Cet Enfant de David, vôtre espoir, vôtre attente.  
 Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente,  
 J'ay voulu voir, j'ay vû.

ABNER à Josabet

Je vous l'avois promis,  
 Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.





## SCENE VIII.

JOAD , JOSABET , JOAS , ZACHARIE ,  
 ABNER , SALOMITH , LEVITES ,  
 LE CHOEUR .

JOSABET à Joad ,

**A**vez-vous entendu cette superbe Reine ,  
 Seigneur ?

J O A D .

J'entendois tout , & plaignois vôtre peine.  
 Ces Levites & moy prests à vous secourir ,  
 Nous estions avec vous resolus de perir .

Que Dieu veille sur vous , \* *Enfant dont le  
 courage*

Vient de rendre à son nom ce noble témoignage .

Je reconnois , Abner , ce service important .

Souvenez-vous de l'heure où Joad vous attend .

Et nous , dont cette Femme impie & meurtriere

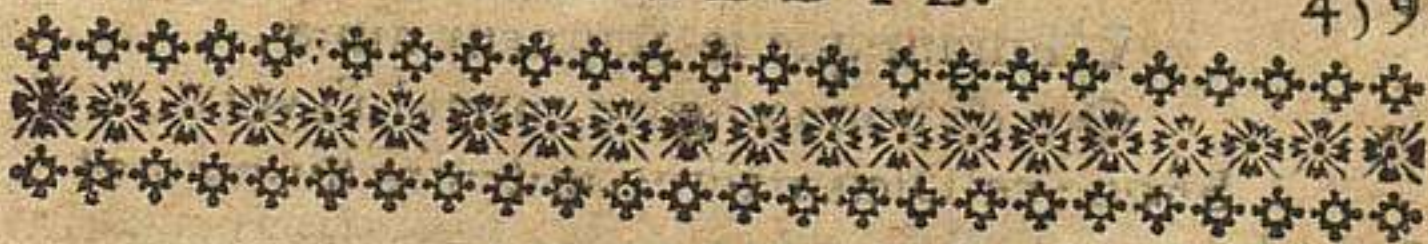
A fouillé les regards & troublé la priere ,

Rentrons , & qu'un sang pur par mes mains  
 épanché ,

Lave jusques au marbre où ses pas ont touché .



\* à Joas,  
 en l'em-  
 brassant.



## SCÈNE IX.

## LE CHOEUR.

*Une des Filles du Chœur.*

Quel astre à nos yeux vient de luire ?  
 Quel sera quelque jour cet Enfant merveilleux ?  
 Il brave le faste orgueilleux ,  
 Et ne se laisse point séduire  
 A tous ses attraits périlleux.

*Une autre.*

Pendant que du Dieu d'Athalie  
 Chacun court encenser l'autel ,  
 Un Enfant courageux publie  
 Que Dieu luy seul est éternel ,  
 Et parle comme un autre Elie  
 Devant cet autre Jezabel.

*Une autre.*

Qui nous revelera ta naissance secrète ,  
 Cher Enfant ? Es-tu fils de quelque saint Prophète ?

*Une autre.*

Ainsi l'on vit l'aimable Samuel  
 Croistre à l'ombre du Tabernacle.  
 Il devint des Hebreux l'esperance & l'oracle.  
 Puisses-tu , comme luy , consoler Israël !

*Une autre chante.*

O bienheureux mille fois

Qq ij

L'Enfant que le Seigneur aime ,  
 Qui de bonne heure entend sa voix ,  
 Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !  
 Loin du monde élevé , de tous les dons des Cieux  
 Il est orné dès sa naissance ;  
 Et du Méchant l'abord contagieux  
 N'altère point son innocence.

*Tout le Chœur.*

Heureuse , heureuse l'enfance  
 Que le Seigneur instruit & prend sous sa défense !

*La même voix seule.*

Tel est un secret vallon  
 Sur le bord d'une onde pure ,  
 Croist à l'abri de l'Aquilon  
 Un jeune lys , l'amour de la Nature.  
 Loin du monde élevé , &c.

*Tout le Chœur.*

Heureux , heureux mille fois  
 L'enfant que le Seigneur rend docile à ses loix !

*Une voix seule.*

Mon Dieu , qu'une vertu naissante  
 Parmi tant de perils marche à pas incertains !  
 Qu'une Ame qui te cherche , & veut être inno-  
 cente ,

Trouve d'obstacle à ses desseins !  
 Que d'Ennemis lui font la guerre !  
 Où se peuvent cacher tes Saints ?  
 Les Pecheurs couvrent la terre.

*Une autre.*

O Palais de David , & sa chere Cité ,  
 Mont fameux , que Dieu même a long-temps ha-  
 bité ,

Comment as-tu du Ciel attiré la colere ?

Sion , chere Sion , que dis-tu quand tu vois

Une impie étrangere

Assise hélas ! au thrône de tes Rois ?

*Tout le Chœur.*

Sion , chere Sion , que dis-tu quand tu vois

Une impie Etrangere

Assise , hélas ! au thrône de tes Rois ?

*La même voix continuë.*

Au lieu des Cantiques charmans ,

Où David t'exprimoit ses saints ravissémens ,

Et benissoit son Dieu , son Seigneur , & son Pere ;

Sion , chere Sion , que dis-tu quand tu vois

Loüer le Dieu de l'impie Etrangere,

Et blasphemer le nom qu'ont adoré tes Rois ?

*Une voix seule.*

Combien de temps , Seigneur , combien de temps  
encore

Verrons-nous contre toy les Méchans s'élever ?

Jusques dans ton saint Temple ils viennent te  
braver.

Ils traitent d'insensé le peuple qui t'adore.

Combien de temps , Seigneur , combien de temps  
encore

Verrons-nous contre toy les Méchans s'élever ?

*Une autre.*

Que vous sert , disent-ils , cette vertu sauvage ?

De tant de plaisirs si doux

Pourquoy fuyez-vous l'usage !

Vôtre Dieu ne fait rien pour vous.

*Une autre.*

Rions , chantons , dit cette Troupe impie ,

De fleurs en fleurs , de plaisirs en plaisirs

Promenons nos desirs.

Sur l'avenir , insensé qui se fie.

De nos ans passagers le nombre est incertain.

Hâtons-nous aujourd'huy de jôüir de la vie ,

Qui sçait si nous serons demain ?

Qq iij

*Tout le Chœur.*

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils fremissent de  
crainte

Ces Malheureux, qui de ta Cité sainte  
Ne verront point l'éternelle splendeur.

C'est à nous de chanter, nous, à qui tu reveles  
Tes clartez immortelles,  
C'est à nous de chanter tes dons & ta grandeur.

*Une voix seule.*

De tous ces vains plaisirs où leur ame se plonge,  
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe,  
Dont on a reconnu l'erreur.

A leur réveil, ô réveil plein d'horreur !

Pendant que le pauvre à ta table

Gousterà de la paix la douceur ineffable ;  
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,  
Que tu présenteras au jour de ta fureur  
A toute la Race coupable.

*Tout le Chœur.*

O réveil plein d'horreur !

O songe peu durable ?

O dangereuse erreur !

*Fin du second Acte.*







# ACTE III.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

MATHAN, NABAL,  
LE CHOEUR.

MATHAN.

JEUNES Filles, allez. Qu'on dise à Josabet  
Que Mathan veut icy lui parler en secret.

*Une des Filles du Chœur.*

Mathan ! O Dieu du Ciel puiffes-tu le confondre.

NABAL.

Hé quoi ? Tout se disperse & fuit sans vous ré-  
pondre ?

MATHAN.

Approchons.





## S C E N E I I.

ZACHARIE, MATHAN,  
NABAL.

ZACHARIE.

**T** Emeraire , où voulez-vous passer ?  
 Au delà de ce lieu gardez-vous d'avancer.  
 C'est des Ministres saints la demeure sacrée.  
 Les loix à tout profane en défendent l'entrée.  
 Qui cherchez-vous ? Mon Pere en ce jour solemnel,  
 De l'idolâtre impur fait l'aspect criminel ;  
 Et devant le Seigneur maintenant prosternée ,  
 Ma Mere en ce devoir craint d'être détournée.

MATHAN.

Mon fils , nous attendrons , cessez de vous troubler.  
 C'est vôt're illustre Mere à qui je veux parler.  
 Je viens icy chargé d'un ordre de la Reine.





## SCÈNE III.

MATHAN, NABAL.

NABAL.

**L**eurs enfans ont déjà leur audace hautaine.  
 Mais que veut Athalie en cette occasion ?  
 D'où nais dans ses conseils cette confusion ?  
 Par l'insolent Joad ce matin offensée,  
 Et d'un Enfant fatal en songe menacée,  
 Elle alloit immoler Joad à son courroux,  
 Et dans ce Temple enfin placer Baal & vous.  
 Vous m'en aviez déjà confié vôt're joye,  
 Et j'esperois ma part d'une si riche proye.  
 Qui fait changer ainsi ses vœux irresolus ?

MATHAN.

Ami, depuis deux jours je ne la connois plus.  
 Ce n'est plus cette Reine éclairée, intrepide,  
 Elevée au dessus de son sexe timide,  
 Qui d'abord accabloit ses ennemis surpris,  
 Et d'un instant perdu connoissoit tout le prix.  
 La peur d'un vain remords trouble cette grande ame,  
 Elle flotte, elle hesite, en un mot elle est femme.  
 J'avois tantost rempli d'amertume & de fiel,  
 Son cœur déjà saisi des menaces du Ciel.  
 Elle-même à mes soins confiant sa vengeance,  
 M'avoit dit d'assembler sa garde en diligence.  
 Mais soit que cet Enfant devant elle amené,  
 De ses parens, dit-on, rebut infortuné,

Eût d'un songe effrayant diminué l'allarme,  
Soit qu'elle eût même en luy vû je ne sçay quel  
charme ;

J'ay trouvé son courroux chancelant, incertain,  
Et déjà remettant sa vengeance à demain.  
Tous ses projets sembloient l'un l'autre se détruire.  
Du sort de cet Enfant je me suis fait instruire,  
Ay-je dit. On commence à vanter ses ayeux.  
Joad de temps en temps le montre aux factieux,  
Le fait attendre aux Juifs comme un autre Moïse,  
Et d'oracles menteurs s'appuye & s'autorise.  
Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.  
Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.

Est-ce à moy de languir dans cette incertitude ?  
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquietude.  
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt.  
Les feux vont s'allumer, & le fer est tout prêt.  
Rien ne peut de leur Temple empêcher le ravage,  
Si je n'ai de leur foy cet Enfant pour ostage.

N A B A L.

Hé bien ! Pour un Enfant qu'ils ne connoissent pas,  
Que le hazard peut-être a jetté dans leurs bras,  
Voudront-ils que leur Temple enseveli sous l'herbe...

M A T H A N.

Ah ! de tous les mortels connois le plus superbe.  
Plûtost que dans mes mains par Joad soit livré  
Un Enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,  
Tu luy verras subir la mort la plus terrible.  
D'ailleurs pour cet Enfant leur attache est visible.  
Si j'ay bien de la Reine entendu le recit,  
Joad sur sa naissance en sçait plus qu'il ne dit.  
Quel qu'il soit, je prévoiy qu'il leur sera funeste.  
Ils le refuseront. Je prens sur moy le reste.  
Et j'espere qu'enfin de ce Temple odieux,  
Et la flamme & le fer vont délivrer mes yeux.

N A B A L.

Qui peut vous inspirer une haine si forre ?  
 Est-ce que de Baal le zele vous transporte ?  
 Pour moy , vous le sçavez , descendu d'Ismaël  
 Je ne sers ni Baal , ni le Dieu d'Israël.

M A T H A N.

Ami , peux-tu penser que d'un zele frivole  
 Je me laisse aveugler pour une vaine Idole ,  
 Pour un fragile bois , que malgré mon secours  
 Les vers sur son autel consomment tous les jours ?  
 Né Ministre du Dieu qu'en ce Temple on adore ,  
 Peut-être que Mathan le serviroit encore ,  
 Si l'amour des grandeurs , la soif de commander  
 Avec son joug étroit pouvoient s'accommoder.

Qu'est-il besoin , Nabal , qu'à tes yeux je rappelle  
 De Joad & de moy la fameuse querelle ,  
 Quand j'osay contre luy disputer l'encensoir ,  
 Mes brigues , mes combats , mes pleurs , mon  
 desespoir ?

Vaincu par lui , j'entray dans une autre carriere ,  
 Et mon ame à la Cour s'attacha toute entiere.  
 J'approchay par degrez de l'oreille des Rois ,  
 Et bien-tost en oracle on érigea ma voix.  
 J'étudiay leur cœur , je flattay leurs caprices ,  
 Je leur semay de fleurs le bords des précipices.  
 Prés de leurs passions rien ne me fut sacré.  
 De mesure & de poids je changeois à leur gré.  
 Autant que de Joad l'inflexible rudesse ,  
 De leur superbe oreille offensoit la mollesse ;  
 Autant je les charmois par ma dexterité ,  
 Dérobant à leurs yeux la triste Verité ,  
 Prestant à leurs fureurs des couleurs favorables ,  
 Et prodigue sur tout du sang des Miserables.

Enfin au Dieu nouveau qu'elle avoit introduit ;  
 Par les mains d'Athalie un Temple fut construit.

Jerusalem pleura de se voir profanée.  
 Des enfans de Levi la troupe consternée  
 En poussa vers le Ciel des hurlemens affreux.  
 Moy seul donnant l'exemple aux timides Hebreux,  
 Déserteurs de leur Loy j'approuvay l'entreprise,  
 Et par là de Baal meritay la Prêtrise.  
 Par là je me rendis terrible à mon Rival,  
 Je ceignis la tiare, & marchay son égal.  
 Toutefois je l'avoüe, en ce comble de gloire  
 Du Dieu que j'ay quitté l'importune memoire  
 Jette encore en mon ame un reste de terreur.  
 Et c'est ce qui redouble & nourrit ma fureur.  
 Heureux si sur son Temple achevant ma vengeance,  
 Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,  
 Et parmi le débris, le ravage, & les morts,  
 A force d'attentats perdre tous mes remords.  
 Mais voicy Josabet.



## S C E N E I V.

JOSABET, MATHAN, NABAL.

MATHAN.

**E**Nvoyé par la Reine  
 Pour rétablir le calme & dissiper la haine,  
 Princesse en qui le Ciel mit un esprit si doux,  
 Ne vous étonnez pas si je m'adresse à vous.  
 Un bruit, que j'ai pourtant soupçonné de mensonge,  
 Appuyant les avis qu'elle a reçûs en songe,

Sur Joad accusé de dangereux complots ,  
 Alloit de sa colere attirer tous les flots.  
 Je ne veux point icy vous vanter mes services.  
 De Joad contre moy je sçay les injustices.  
 Mais il faut à l'offense opposer les bienfaits.  
 Enfin je viens chargé des paroles de paix.  
 Vivez , solemnisez vos festes sans ombrage.  
 De vostre obéissance elle ne veut qu'un gage.  
 C'est , pour l'en détourner j'ay fait ce que j'ay pû,  
 Cet Enfant sans parens , qu'elle dit qu'elle a vû.

J O S A B E T.

Eliacin !

M A T H A N.

J'en ay pour elle quelque honte.  
 D'un vain songe peut-être elle fait trop de conte ;  
 Mais vous vous déclarez ses mortels ennemis ,  
 Si cet Enfant sur l'heure en mes mains n'est remis.  
 La Reine impatiente attend vôtre réponse.

J O S A B E T.

Et voilà de sa part la paix qu'on nous annonce !

M A T H A N.

Pourriez-vous un moment douter de l'accepter ?  
 D'un peu de complaisance , est-ce trop l'acheter ?

J O S A B E T.

J'admirois si Mathan dépouillant l'artifice ,  
 Avoit pû de son cœur surmonter l'injustice ,  
 Et si de tant de maux le funeste inventeur ,  
 De quelque ombre de bien pouvoit être l'auteur.

M A T H A N.

De quoy vous plaignez-vous ? Vient-on avec furie  
 Arracher de vos bras vôtre fils Zacharie ?  
 Quel est cet autre Enfant si cher à vôtre amour ?  
 Ce grand attachement me surprend à mon tour.  
 Est-ce un trésor pour vous si précieux , si rare ?  
 Est-ce un libérateur que le Ciel vous prepare ?

Songez-y. Vos refus pourroient me confirmer  
Un bruit sourd , que déjà l'on commence à semer.

J O S A B E T.

Quel bruit ?

M A T A N.

Que cet Enfant vient d'illustre origine ,  
Qu'à quelque grand projet vôtre Epoux le destine.

J O S A B E T.

Et Mathan par ce bruit qui flatte sa fureur....

M A T H A N.

Princesse , c'est à vous à me tirer d'erreur.  
Je sçai que du mensonge implacable ennemie ,  
Josabet livreroit même sa propre vie ,  
S'il falloit que sa vie à sa sincérité  
Coûtast le moindre mot contre la verité.  
Du sort de cet Enfant on n'a donc nulle trace ?  
Une profonde nuit enveloppe sa race ?  
Et vous-même ignorez de quels parens issu ,  
De quelles mains Joad en ses bras l'a reçu ?  
Parlez , je vous écoute , & suis prêt de vous croire.  
Au Dieu que vous servez , Princesse , rendez gloire.

J O S A B E T.

Méchant , c'est bien à vous d'oser ainsi nommer  
Un Dieu que vôtre bouche enseigne à blasphemer.  
Sa verité par vous peut-elle être attestée ,  
Vous , Malheureux , assis dans la chaire empestée  
Où le mensonge regne & répand son poison ,  
Vous , nourri dans la fourbe & dans la trahison ?







## SCÈNE V.

JOAD, JOSABET, MATHAN,  
NABAL.

JOAD.

**O**U suis-je ? De Baal ne vois je pas le Prêtre ?  
Quoy, Fille de David, vous parlez à ce traître ?  
Vous souffrez qu'il vous parle ? Et vous ne craignez  
pas

Que du fond de l'abyfme entr'ouvert sous fes pas,  
Il ne forte à l'instant des feux qui vous embrasent,  
Ou qu'en tombant sur luy ces murs ne vous écrasent ?  
Que veut-il ? De quel front cet ennemi de Dieu  
Vient-il infecter l'air qu'on respire en lieu ?

MATHAN.

On reconnoît Joad à cette violence.  
Toutefois il devroit montrer plus de prudence,  
Respecter une Reine, & ne pas outrager  
Celuy que de son ordre elle a daigné charger.

JOAD.

Hé bien que nous fait-elle annoncer de sinistre ?  
Quel sera l'ordre affreux qu'apporte un tel Ministre ?

MATHAN.

J'ay fait à Josabet fçavoir fa volonté.

JOAD.

Sors donc de devant moy, Monstre d'impicté.  
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.  
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,  
Abiron, & Dathan, Doeg, Achitophel.  
Les chiens, à qui son bras a livré Jezabel,

Attendant que sur toy sa fureur se déploye,  
Déjà sont à ta porte & demandent leur proye.

MATHAN.\*

\* Il se  
trouble.

Avant la fin du jour... on verra qui de nous...  
Doit... Mais sortons, Nabal.

NABAL.

Où vous égarez-vous?  
De vos sens étonnez, quel désordre s'empare?  
Voilà vostre chemin.



## SCENE VI.

JOAD, JOSABET.

JOSABET.

L'Orage se déclare.

Athalie en fureur demande Eliacin.  
Déjà de sa naissance & de vôtre dessein  
On commence, Seigneur, à percer le mystere.  
Peu s'en faut que Mathan ne m'ait nommé son pere.

JOAD.

Au perfide Mathan, qui l'auroit revelé?  
Vostre trouble à Mathan n'a-t-il point trop parlé?

JOSABET.

J'ay fait ce que j'ay pû pour m'en rendre maîtresse.  
Cependant, croyez-moy, Seigneur, le peril presse.  
Reservons cet Enfant pour un temps plus heureux.  
Tandis que les méchans délibèrent entr'eux,  
Avant qu'on l'environne, avant qu'on nous l'arrache,  
Une seconde fois souffrez que je le cache.

Les

Les portes , les chemins lui sont encore ouverts.  
 Faut-il le transporter aux plus affreux deserts ?  
 Je suis prête. Je sçay une secrète issue  
 Par où , sans qu'on le voye , & sans en être apperçûë ,  
 De Cedron avec luy traversant le torrent ,  
 J'iray dans le désert , où jadis en pleurant ,  
 Et cherchant comme nous son salut dans la fuite ,  
 David d'un fils rebelle évita la poursuite.  
 Je craindrai moins pour luy les lions & les ours...  
 Mais pourquoy de Jehu refuser le secours ?  
 Je vous ouvre peut-être un avis salutaire.  
 Faisons de ce thresor Jehu dépositaire.  
 On peut dans ses Etats le conduire aujourd'huy ,  
 Et le chemin est court qui mene jusqu'à luy.  
 Jehu n'a point un cœur farouche , inexorable ,  
 De David à ses yeux le nom est favorable.  
 Helas ! Est-il un Roy si dur & si cruel ,  
 A moins qu'il n'eût pour mere une autre Jezabel ,  
 Qui d'un tel Suppliant ne plaignît l'infortune ?  
 Sa cause à tous les Rois n'est-elle pas commune ?

J O A D.

Quels timides conseils m'osez-vous suggerer ?  
 En l'appuy de Jehu pourriez-vous esperer ?

J O S A B E T.

Dieu défend-il tout soin & toute prévoyance ?  
 Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?  
 A ses desseins sacrez employant les Humains ,  
 N'a-t-il pas de Jehu luy-même armé les mains ?

J O A D.

Jehu qu'avoit choisi sa sagesse profonde ,  
 Jehu , sur qui je vois que vostre espoir se fonde ,  
 D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.  
 Jehu laisse d'Achab l'affreuse Fille en paix ,  
 Suit des Rois d'Israël les profanes exemples ,  
 Du vil Dieu de l'Egypte a conservé les Temples.

Jehu sur les hauts Lieux enfin osant offrir  
 Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,  
 N'a pour servir sa cause & venger ses injures,  
 Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.  
 Non, non, c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.  
 Montrons Eliacin, & loin de le cacher,  
 Que du bandeau Royal sa teste soit ornée.  
 Je veux même avancer l'heure déterminée,  
 Avant que de Mathan le complot soit formé.



## SCENE VII.

JOAD, JOSABET, AZARIAS,  
*suivi du Chœur & de plusieurs Levites.*

JOAD.

**H**E' bien, Azarias, le Temple est-il fermé ?

AZARIAS.

J'en ay fait devant moy fermer toutes les portes.

JOAD.

N'y reste-t-il que vous, & vos saintes Cohortes ?

AZARIAS.

De ses parvis sacrez j'ay deux fois fait le tour.  
 Tout a fuy. Tous se sont separez sans retour,  
 Miserable troupeau, qu'a dispersez la crainte,  
 Et Dieu n'est plus servi que dans la Tribu sainte.  
 Depuis qu'à Pharaon ce Peuple est échapé,  
 Une égale terreur ne l'avoit point frappé.

J O A D.

Peuple lâche en effet , & né pour l'esclavage ,  
 Hardi contre Dieu seul ! Pour suivons nôtre ouvrage ,  
 Mais qui retient encor ces Enfans parmi nous ?

*Une des Filles du Chœur.*

Hé ! pourrions-nous, Seigneur, nous separer de vous ?  
 Dans le Temple de Dieu sommes-nous étrangères ?  
 Vous avez près de vous nos peres , & nos freres.

*Une autre.*

Helas si pour venger l'opprobre d'Israël  
 Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois \* Jahel, \* Juges  
ch. 4.  
 Des ennemis de Dieu percer la teste impie ,  
 Nous lui pouvons du moins immoler nôtre vie.  
 Quand vos bras combattront pour son Temple atta-  
 qué ,  
 Par nos larmes du moins il peut être invoqué.

J O A D.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,  
 Des Prêtres , des Enfans , ô Sagesse éternelle ?  
 Mais si tu les soutiens , qui peut les ébranler ?  
 Du tombeau quand tu veux tu sçais nous rappeler.  
 Tu frappes , & guéris. Tu pers , & ressuscites.  
 Ils ne s'assurent point en leurs propres merites ,  
 Mais en ton nom sur eux invoqué tant de fois ,  
 En tes sermens jurez au plus saint de leurs Rois ,  
 En ce Temple où tu fais ta demeure sacrée ,  
 Et qui doit du Soleil égaler la durée.  
 Mais d'où vient que mon cœur fremit d'un saint éfroi ?  
 Est-ce l'Esprit divin qui s'empare de moi ?  
 C'est luy-même. Il m'échauffe. Il parle. Mes yeux  
 s'ouvrent ,  
 Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

R r i j

Levites , de vos sons prêtez-moy les accords ,  
Et de ses mouvemens secondez les transports.

LE CHOEUR *chante au son de toute la  
symphonie des instrumens.*

Que du Seigneur la voix se fasse entendre ,  
Et qu'à nos cœurs son Oracle divin  
Soit ce qu'à l'herbe tendre  
Est au Prin.emps la fraîcheur du matin.

J O A D.

Cieux , écoutez ma voix. Terre , prête l'oreille.  
Ne dis plus , ô Jacob , que ton Seigneur sommeille.  
Pêcheurs disparoissez , le Seigneur se reveille.

*Ici recommence la symphonie , & Joad aussi-tost  
reprend la parole.*

\* Joas.  
\* Zacharie.  
rie.  
Comment en un plomb vil \* l'or pur s'est-il changé ?  
Quel est dans le Lieu saint \* ce Pontife égorgé ?  
Pleure , Jerusalem , pleure , Cité perfide ?  
Des Prophetes divins malheureuse homicide.  
De son amour pour toy ton Dieu s'est dépoüillé.  
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.

\* Captivité de  
Babylone.  
\* Où menez-vous ces enfans , & ces femmes !  
Le Seigneur a détruit la Reine des Citez.  
Ses Prêtres sont captifs , ses Lois sont rejettes.  
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnitez.  
Temple , renverse-toy , Cedres , jettez des flammes.  
Jerusalem , objet de ma douleur ,  
Quelle main en ce jour t'a ravi tous tes charmes ?  
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes  
Pour pleurer ton malheur ?

A Z A R I A S.

O saint Temple !

J O S A B E T.

O David !

## LE CHOEUR.

Dieu de Sion rappelle,  
Rappelle en sa faveur tes antiques bontez.

*La symphonie recommence encore, & Joad un moment après l'interrompt.*

J O A D.

\* L'E-  
glise.

Quelle \* Jérusalem nouvelle  
Sort du fond du désert brillante de clartez,  
Et porte sur le front une marque immortelle ?

Peuples de la terre, chantez.

Jérusalem renaît plus charmante, & plus belle.

D'où luy viennent de tous costez

Ces \* enfans qu'en son sein elle n'a point portez ?  
Leve, Jérusalem, leve ta tête altière.

\* Les  
Gentils.

Regarde tous ces Rois de ta gloire étonnez.

Les Rois des Nations devant toy prosternez,

De tes pieds baissent la poussière.

Les peuples à l'envy marchent à ta lumière.

Heureux ! qui pour Sion d'une sainte ferveur  
Sentira son ame embrasée.

Cieux, répandez vostre rosée,

Et que la Terre enfante son Sauveur.

J O S A B E T.

Helas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,  
Si les Rois de qui doit descendre ce Sauveur....

J O A D.

Préparez, Josabet, le riche diadème,  
Que sur son front sacré David porta luy-même.

Et \* vous, pour vous armer, suivez-moy dans ces \* Aus-  
lieux, *à l'entrée du temple* *Levites.*

Où se garde caché, loin des profanes yeux,  
Ce formidable amas de lances & d'épées,  
Qui du sang Philistin jadis furent trempées,

Et que David vainqueur, d'ans & d'honneurs chargé,  
Fit consacrer au Dieu qui l'avoit protégé.

Peut-on les employer pour un plus noble usage ?  
Venez , je veux moy-même en faire le partage.



## S C E N E V I I I.

SALOMITH, LE CHOEUR.

SALOMITH.

**Q**ue de craintes , mes Sœurs , que de troubles  
mortels !

Dieu tout-puissant , sont-ce-là les prémices ,  
Les parfums , & les sacrifices  
Qu'on devoit en ce jour offrir sur tes autels ?

*Une des Filles du Chœur.*

Quel spectacle à nos yeux timides !  
Qui l'eût crû , qu'on dût voir jamais  
Les glaives meurtriers , les lances homicides  
Briller dans la maison de paix ?

*Une autre.*

D'où vient que pour son Dieu pleine d'indifférence,  
Jerusalem se tait en ce pressant danger ?

D'où vient , mes sœurs , que pour nous protéger ,  
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence ?

SALOMITH.

Helas ! dans une Cour , où l'on n'a d'autres loix  
Que la force & la violence,  
Où les honneurs & les emplois  
Sont le prix d'une aveugle & basse obéissance,



Ma sœur , pour la triste innocence ,  
Qui voudroit élever sa voix ?

*Une autre.*

Dans ce peril , dans ce desordre extrême ,  
Pour qui prépare-t-on ce sacré diadème !

SALOMITH.

Le Seigneur a daigné parler :  
Mais ce qu'à son Prophete il vient de reveler ,  
Qui pourra nous le faire entendre ?

S'arme-t-il pour nous défendre ?

S'arme-t-il pour nous accabler ?

*Tout le Chœur chante.*

O promesse ! ô menace ! ô tenebreux mystere !  
Que de maux , que de biens sont prédits tour à tour !  
Comment peut-on avec tant de colere ,  
Accorder tant d'amour ?

*Une voix seule.*

Sion ne sera plus. Une flame cruelle  
Détruira tous ses ornemens.

*Une autre voix.*

Dieu protege Sion. Elle a pour fondemens  
Sa parole éternelle.

*La premiere.*

Je voi tout son éclat disparoître à mes yeux.

*La seconde.*

Je voi de toutes parts sa clarté répanduë.

*La premiere.*

Dans un gouffre profond Sion est descenduë.

*La seconde.*

Sion a son front dans les Cieux.

*La premiere.*

Quel triste abaissement !

*La seconde.*

Quelle immortelle gloire !

*La premiere.*

Que de cris de douleurs !

*La seconde.*

Que de chants de victoire !

*Une troisieme.*Cessons de nous troubler. Nostre Dieu quelque jour  
Dévoilera ce grand mystere.*Toutes trois.*

Reverons sa colere.

Esperons en son amour.

*Une autre.*

D'un cœur qui t'aime ,

Mon Dieu , qui peut troubler la paix ?

Il cherche en tout ta volonté suprême ,

Et ne se cherche jamais.

Sur la terre , dans le Ciel même ,

Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix

D'un cœur qui t'aime ?

*Fin du troisieme Acte.*

ACTE



# ACTE IV.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

JOAS, JOSABET, ZACHARIE,  
SALOMITH, UN LEVITE,  
LE CHOEUR.

SALOMITH.

**D'**UN pas majestueux à côté de ma Mere,  
Le jeune Eliacin s'avance avec mon Frere.  
Dans ces voiles, mes Sœurs, que portent-ils tous  
deux ?

Quel est ce glaive enfin qui marche devant eux ?

JOSABET à Zacharie.

Mon fils, avec respect posez sur cette table  
De nostre sainte Loy le Livre redoutable.  
Et vous aussi posez, aimable Eliacin,  
Cet auguste Bandeau près du Livre divin.  
Levite, il faut placer Joad ainsi l'ordonne,  
Le glaive de David auprès de sa couronne.

JOAS.

Princesse, quel est donc ce spectacle nouveau ?  
Pourquoy ce Livre saint, ce glaive, ce bandeau ?

*Tome II.*

5 f

Depuis que le Seigneur m'a reçu dans son Temple,  
D'un semblable appareil je n'ay point vû d'exemple.

JOSABET.

Tous vos doutes, mon fils, bien-toft s'éclairciront.

JOAS.

Vous voulez essayer ce bandeau sur mon front ?

Ah ! Princesse, gardez d'en profaner la gloire.

Du Roy qui l'a porté respectez la memoire.

Un malheureux Enfant aux Ours abandonné...

JOSABET *lui essayant le Diadème.*

Laissez, mon fils, je fais ce qui m'est ordonné.

JOAS.

Mais j'entens les sanglots sortir de vôtre bouche !

Princesse, vous pleurez ! Quelle pitié vous touche ?

Est-ce qu'en holocauste aujourd'huy présenté

Je dois, comme autrefois la fille de Jephthé,

Du Seigneur par ma mort appaiser la colere ?

Helas ! un fils n'a rien qui ne soit à son pere.

JOSABET.

Voici qui vous dira les volontez des cieux.

Ne craignez rien. Et nous, sortons tous de ces  
lieux.





## SCENE II.

JOAD, JOAS.

*JOAS courant dans les bras du grand Prêtre.*

**M**On pere!

JOAD.

Hé bien, mon fils ?

JOAS.

Qu'est-ce donc qu'on prépare ?

JOAD.

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare.  
 Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,  
 Des grāds desseins de Dieu sur son peuple & sur vous.  
 Armez-vous d'un courage & d'une foy nouvelle.  
 Il est temps de montrer cette ardeur & ce zele,  
 Qu'au fond de vostre cœur mes soins ont cultivez,  
 Et de payer à Dieu ce que vous luy devez.  
 Sentez-vous cette noble & genereuse envie ?

JOAS.

Je me sens prêt, s'il veut, de luy donner ma vie.

JOAD.

On vous a lū souvent l'histoire de nos Rois.  
 Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites loix  
 Doit s'imposer un Roy digne du diadème ?

JOAS.

Un Roy sage, ainsi Dieu l'a \* prononcé luy-mê-

me,

\* *Dante.*

*6. 179*

S f ij

Sur la richesse & l'or ne met point son appuy ,  
 Craint le Seigneur son Dieu ; sans cesse a devant luy  
 Ses preceptes , ses loix , ses jugemens severes ,  
 Et d'injustes fardeaux n'accable point ses freres.

J O A D.

Mais sur l'un de ces Rois s'il falloit vous regler ,  
 A qui choisiriez-vous , mon fils de ressembler ?

J O A S.

David pour le Seigneur plein d'un amour fidelle ,  
 Me paroist des grands Rois le plus parfait modelle.

J O A D.

Ainsi dans leurs excés vous n'imiteriez pas  
 L'infidelle Joram , l'impie Okofias.

J O A S.

O mon pere !

J O A D.

Achevez , dites , que vous en semble ?

J O A S.

Puisse perir comme eux quiconque leur ressemble.  
 Mon pere , en quel état vous vois-je devant moy ?

J O A D *se prosternant à ses pieds.*

Je vous rends le respect que je dois à mon Roy.  
 De vostre ayeul David , Joas , rendez-vous digne.

J O A S.

Joas ? Moy ?

J O A D.

Vous sçauvez par quelle grace insigne ,  
 D'une Mere en fureur Dieu trompant le dessein ,  
 Quand déjà son poignard estoit dans vostre sein ,  
 Vous choisit , vous sauva du milieu du carnage.  
 Vous n'êtes pas encore échappé de sa rage.  
 Avec la même ardeur qu'elle voulut jadis  
 Perdre en vous le dernier des Enfants de son Fils ,  
 A vous faire perir sa cruauté s'attache ,  
 Et vous poursuit encor sous le nom qui vous cache.

Mais sous vos étendars j'ai déjà sçû ranger  
Un peuple obeïssant & prompt à vous venger.

Entrez, genereux Chefs des Familles sacrées,  
Du ministere saint tour à tour honorées.



SCÈNE III.

JOAS, JOAD, AZARIAS, ISMAEL.

*& les trois autres Chefs des Levites.*

JOAD *continuë.*

**R**oy, voilà vos Vengeurs contre vos ennemis.  
Prêtres, voilà le Roy que je vous ay promis.

AZARIAS.

Quoy c'est Eliacin ?

ISMAEL.

Quoy cet Enfant aimable...

JOAD.

Est des Rois de Juda l'heritier veritable,  
Dernier né des Enfans du triste Okofias,  
Nourri, vous le sçavez, sous le nom de Joas;  
De cette fleur si tendre & si-tost moissonnée,  
Tout Juda, comme vous, plaignant la destinée,  
Avec ses Freres morts le crut envelopé.  
Du perfide coûteau comme eux il fut frappé.  
Mais Dieu du coup mortel sçut détourner l'atteinte,  
Conserva dans son cœur la chaleur presque éteinte.

Permit que des bourreaux trompant l'œil vigilant,  
 Jofabet dans son sein l'emportât tout sanglant ;  
 Et n'ayant de son vol que moy seul pour complice,  
 Dans le Temple cachast l'Enfant & la Nourrice.

J O A S.

Helas ! de tant d'amour & de tant de bienfaits,  
 Mon pere, quel moyen de m'acquiter jamais ?

J O A D.

Gardez pour d'autres temps cette reconnoissance.

Voilà donc vostre Roy, vostre unique esperance.

J'ay pris soin jusqu'icy de vous le conserver.

Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.

Bien-tost de Jofabet la Fille meurtriere

Instruite que Joas voit encor la lumiere,

Dans l'horreur du tombeau viendra le replonger.

Déjà sans le connoistre elle veut l'égorger.

Prêtres saints, c'est à vous de prévenir sa rage.

Il faut finir des Juifs le honteux esclavage,

Venger vos Princes morts, relever vostre Loy,

Et faire aux deux Tribus reconnoistre leur Roy.

L'entreprise sans doute est grande & perilleuse.

J'attaque sur son trône une Reine orgueilleuse,

Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nom-

breux

De hardis Etrangers, d'infidelles Hebreux.

Mais ma force est au Dieu, dont l'interest me guide.

Songez qu'en cet Enfant tout Israël reside.

Déjà ce Dieu vengeur commence à la troubler.

Déjà trompant ses soins j'ay scû vous rassembler.

Elle nous croit ici sans armes, sans défense.

Couronnons, proclamons Joas en diligence.

De-là, du nouveau Prince intrepides soldats,

Marchons en invoquant l'Arbitre des combats ;

Et reveillant la foy dans les cœurs endormie,

Jusques dans son Palais cherchons nostre Ennemie.



Et quels cœurs si plongez dans un lâche sommeil ,  
 Nous voyant avancer dans ce saint appareil ,  
 Ne s'empressez pas à suivre nostre exemple ?  
 Un Roy que Dieu luy-même a nourri dans son  
 Temple ,

Le successeur d'Aaron de ses Prêtres suivis ,  
 Conduisant au combat les Enfans de Levi ,  
 Et dans ces mêmes mains des peuples reverées ,  
 Les armes au Seigneur par David consacrées ?  
 Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.  
 Dans l'infidelle sang baignez-vous sans horreur.  
 Frappez & Tyriens , & même Israélites ,  
 Ne descendez-vous pas de ces fameux Levites ,  
 Qui lors qu'au Dieu du Nil le volage Israël  
 Rendit dans le desert un culte criminel ,  
 De leur plus chers parens saintement homicides ,  
 Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfidés ,

Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur  
 D'être seuls employez aux Autels du Seigneur ?

Mais je vois que déjà vous brûlez de me suivre.  
 Jurez donc avant tout sur cet auguste Livre ,  
 A ce Roy que le Ciel vous redonne aujourd'hui ,  
 De vivre , de combattre , & de mourir pour lui.

## I A Z A R I A S.

Ouy , nous jurons icy pour nous , pour tous nos  
 Freres ,

De rétablir Joas au trône de ses Peres ,  
 De ne poser le fer entre nos mains remis ,  
 Qu'après l'avoir vengé de tous ses ennemis.  
 Si quelque transgresseur enfraint cette promesse ,  
 Qu'il éprouve , grand Dieu , ta fureur vengeresse :  
 Qu'avec luy , ses enfans de ton partage exclus ,  
 Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus.

J O A D.

Et vous , à cette Loy , vostre regle éternelle ,  
Roy , ne jurez-vous pas d'être toujourns fidelle ?

J O A S.

Pourrois-je à cette Loy ne me pas conformer ?

J O A D.

O mon fils , de ce nom j'ose encor vous nommer ,  
Souffrez cette tendresse , & pardonnez aux larmes  
Que m'arrachent pour vous de trop justes allar-  
mes.

Loin du trône nourri , de ce fatal honneur ,  
Helas ! vous ignorez le charme empoisonneur.  
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'yvresse ,  
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.  
Bien-toft ils vous diront , que les plus saintes Loix ,  
Maîtresses du vil peuple , obéissent aux Rois ;  
Qu'un Roy n'a d'autre frein que sa volonté même ;  
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;  
Qu'aux larmes , au travail le Peuple est condamné ,  
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;  
Que s'il n'est opprimé , tost ou tard il opprime.  
Ainsi de piege en piege , & d'abîme en abîme ,  
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté ,  
Ils vous feront enfin hair la Verité.

Vous peindront la vertu sous une affreuse image.  
Helas ! ils ont des Rois égaré le plus sage.

Promettez sur ce Livre & devant ces Témoins ,  
Que Dieu fera toujourns le premier de vos soins ,  
Que severe aux Méchans , & des Bons le refuge ,  
Entre le Pauvre & vous , vous prendrez Dieu pour  
juge ;

Vous souvenant , mon fils , que caché sous ce lin ,  
Comme eux vous fûtes pauvre , & comme eux or-  
phelin.

JOAS.

Je promets d'observer ce que la Loy m'ordonne.  
Mon Dieu, punissez-moy, si je vous abandonne.

JOAD.

Venez, de l'huile sainte il faut vous consacrer.  
Paroissez, Josabet, vous pouvez vous montrer.



## SCÈNE IV.

JOAS, JOAD, JOSABET, ZACHARIE,  
AZARIAS, &c.

SALOMITH, LE CHOEUR.

JOSABET *embrassant Joas.*

O Roy, fils de David!

JOAS.

O mon unique Mere!  
Venez, cher Zacharie, embrasser vostre frere.

JOSABET *à Zacharie.*

Aux pieds de vostre Roy prosternez-vous, mon fils.

JOAD *pendant qu'ils s'embrassent.*

Enfans, ainsi toujourns puissiez-vous être unis!

JOSABET *à Joas.*

Vous sçavez donc quel sang vous a donné la vie?

JOAS.

Et je sçay quelle main sans vous me l'eût ravie.

JOSABET.

De vostre nom, Joas, je puis donc vous nommer.

JOAS.

Joas ne cessera jamais de vous aimer.

Quoy, c'est là...

JOSABET.

C'est Joas

JOAD.

Écoutons ce Levite.



S C E N E V.

JOAS, JOSABET, JOAD, &c.

UN LEVITE.

UN LEVITE.

J'Ignore contre Dieu quel projet on médite.  
 Mais l'airain menaçant fremit de toutes parts.  
 On voit luire des feux parmi des étendarts ;  
 Et sans doute Athalie assemble son armée.  
 Déjà même au secours toute voix est fermée.  
 Déjà le sacré mont, où le Temple est bâti,  
 D'insolens Tyriens est par tout investi.  
 L'un d'eux en blasphémant, vient de nous faire en-  
 tendre  
 Qu'Abner est dans les fers, & ne peut nous défendre.

JOSABET à Joas.

Cher Enfant, que le Ciel en vain m'avoit rendu.  
 Hélas ! pour vous sauver j'ay fait ce que j'ay pû.  
 Dieu ne se souvient plus de David vostre pere.

JOAD à Josabet.

Quoy ! Vous ne craignez pas d'attirer sa colere

Sur vous, & sur ce Roy si cher à vostre amour ?  
 Et quand Dieu de vos bras l'arrachant sans retour,  
 Voudroit que de David la Maison fust éteinte ;  
 N'estes-vous pas icy sur la montagne sainte,  
 Où \* le Pere des Juifs sur son fils innocent,  
 Leva sans murmurer son bras obéissant,  
 Et mit sur le bûcher ce fruit de sa vieillesse,  
 Laisant à Dieu le soin d'accomplir sa promesse,  
 Et luy sacrifiant avec ce fils aimé,  
 Tout l'espoir de sa Race en luy seul renfermé ?

\* *Abraham.*

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde,  
 Prenne tout le côté que l'Orient regarde.  
 Vous, le côté de l'Ourse, & vous de l'Occident.  
 Vous, le Midy. Qu'aucun par un zele imprudent,  
 Découvrant mes desseins, soit Frêre, soit Levite.  
 Ne sorte avant le temps, & ne se précipite.  
 Et que chacun enfin d'un même esprit poussé,  
 Garde en mourant le poste où je l'auray placé.  
 L'Ennemi nous regarde en son aveugle rage,  
 Comme de vils troupeaux reservez au carnage,  
 Et croit ne rencontrer que desordre & qu'effroy.  
 Qu'Azarias par tout accompagne le Roy.  
 Venez, \* cher rejetton d'une vaillante Race,  
 Remplir vos Défenseurs d'une nouvelle audace.  
 Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir,  
 Et perissez du moins en Roy, s'il faut perir.  
 Suivez-le, Josabet. \* Vous, donnez-moy ses armes.  
 Enfans, offrez à Dieu vos innocentes larmes.

\* *A 7043.*

\* *A 1473*  
*Levite.*





## SCENE VI.

SALOMITH, LE CHOEUR.

TOUT LE CHOEUR *chante.*

**P**artez , Enfans d'Aaron , partez.  
 Jamais plus illustre querelle  
 De vos ayeux n'arma le zele.  
 Partez , Enfans d'Aaron , partez.  
 C'est vostre Roy , c'est Dieu pour qui vous com-  
 battez.

*Une voix seule.*

Où sont les traits que tu lances ,  
 Grand Dieu , dans ton juste couroux ?  
 N'es-tu plus le Dieu jaloux ?  
 N'es-tu plus le Dieu des vengeances ?

*Une autre.*

Où sont , Dieu de Jacob , tes antiques bontez ?  
 Dans l'horreur qui nous environne ,  
 N'entens-tu que la voix de nos iniquitez ?  
 N'es-tu plus le Dieu qui pardonne ?

*Tout le Chœur.*

Où sont , Dieu de Jacob , tes antiques bontez ?

*Une voix seule.*

C'est à toy que dans cette guerre  
 Les flèches des Méchans prétendent s'adresser.  
 Faisons , disent-ils , cesser  
 Les Festes de Dieu sur la terre.  
 De son joug importun délivrons les Mortels.  
 Massacrons tous ses Saints. Renverfons ses Autels.

Que de son Nom , que de sa gloire  
Il ne reste plus de memoire.

Que ny luy , ny son Christ ne regnent plus sur nous.

*Tout le Chœur.*

Où sont les traits que tu lances ,  
Grand Dieu , dans ton juste courroux ?  
N'es-tu plus le Dieu jaloux ?  
Nes-tu plus le Dieu des vengeances ?

*Une voix seule.*

Triste reste de nos Rois ,  
Chere & derniere fleur d'une tige si belle ,  
Helas ! sous le coôteau d'une Mere cruelle  
Te verrons-nous tomber une seconde fois ?  
Prince aimable , dy - nous , si quelque Ange au  
berceau

Contre tes Assassins prit soin de te défendre ;

Ou si dans la nuit du tombeau

La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre.

*Une autre.*

D'un Pere & d'un Ayeul contre toy revoltez ,  
Grand Dieu , les attentats luy sont-ils imputez ?  
Est-ce que sans retour ta pitié l'abandonne ?

*Le Chœur.*

Où sont , Dieu de Jacob , tes antiques bontez ?

N'et-tu plus le Dieu qui pardonne ?

*Une des Filles du Chœur , sans chanter.*

Cheres Sœurs , n'entendez-vous pas

Des cruels Tyriens la trompette qui sonne ?

SALOMITH.

J'entens mesme les cris des barbares soldats ,

Et d'horreur j'en frissonne.

Courons , fuyons , retirons-nous

A l'ombre salutaire

Du redoutable Sanctuaire.

*Fin du quatriéme Acte.*



## ACTE V.

---

SCENE PREMIERE.

ZACHARIE, SALOMITH,  
LE CHOEUR.

SALOMITH.

**C**HER Zacharie, hé bien ? Que nous apprenez-vous ?

ZACHARIE.

Redoublez au Seigneur vostre ardente priere.  
Peut-être nous touchons à nostre heure derniere.  
Pour l'horrible combat, ma Sœur, l'ordre est donné.

SALOMITH.

Que fait Joas ?

ZACHARIE.

Joas vient d'être couronné.

Le grand Prêtre a sur luy répandu l'huile sainte.  
O Ciel ! dans tous les yeux quelle joye étoit peinte  
A l'aspect de ce Roy racheté du tombeau !  
Ma Sœur, on voit encor la marque du coûteau.  
On voit paroistre aussi sa fidelle Nourrice,  
Qui cachée en un coin de ce vaste édifice,  
Gardoit ce cher dépost, & n'avoit de ses soins  
Que les yeux de ma Mere, & que Dieu pour témoin.



Nos Levites pleuroient de joye & de tendresse,  
 Et mesloient leurs sanglots à leurs cris d'allegresse.  
 Luy, parmi ces transports, affable, & sans orgueil,  
 A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil,  
 Juroit de se regler par leur avis sinceres,  
 Et les appelloit tous les peres ou ses freres.

## SALOMITH.

Ce secret au dehors est-il aussi semé?

## ZACHARIE.

Ce secret dans le Temple est encor renfermé.  
 Des enfans de Levi la troupe partagée,  
 Dans un profond silence aux portes s'est rangée.  
 Tous doivent à la fois précipiter leurs pas,  
 Et crier pour signal, Vive le Roy Joas.  
 Mais mon Pere défend que le Roy se hazarde,  
 Et veut qu'Azarias demeure pour sa garde.  
 Cependant Athalie un poignard à la main,  
 Rit des foibles remparts de nos portes d'airain,  
 Pour les rompre, elle attend les fatales machines,  
 Et ne respire enfin que sang & que ruines.  
 Quelques Prêtres, ma Sœur, ont d'abord proposé  
 Qu'en un lieu souterrain par nos peres creusé,  
 On renfermast du moins nostre Arche précieuse.  
 O crainte, a dit mon Pere, indigne, injurieuse!  
 L'Arche, qui fit tomber tant de superbes tours,  
 Et força le Jourdain de rebrousser son cours,  
 Des Dieux des Nations tant de fois triomphante,  
 Fuiroit donc à l'aspect d'une Femme insolente?  
 Ma Mere auprès du Roy, dans un trouble mortel,  
 L'œil tantost sur ce Prince, & tantost vers l'Autel,  
 Muette, & succombant sous le poids des allarmes,  
 Aux yeux les plus cruels arracheroit les larmes.  
 Le Roy de temps en temps la presse entre ses bras,  
 La flate... Cheres Sœurs, suivez toutes ses pas,

Et s'il faut aujourd'huy que nôtre Roy perisse,  
Allons, qu'un même sort avec luy nous unisse.

S A L O M I T H.

Quelle insolente main frappe à coups redoublez ?  
Qui fait courir ainsi ces Levites troublez ?  
Quelle précaution leur fait cacher leurs armes ?  
Le Temple est-il forcé ?

Z A C H A R I E.

Dissipez vos allarmes.

Dieu nous envoie Abner.



S C E N E I I.

ABNER, JOAD, JOSABET,  
ZACHARIE, SALOMITH,  
ISMAEL, DEUX LEVITES,  
&c.

J O A D.

**E**N croiray-je mes yeux,  
Cher Abner ? Quel chemin a pû jusqu'en ces lieux  
Vous conduire au travers d'un camp qui nous  
assiege ?  
On disoit que d'Achab la Fille sacrilege

Avoit

Avoit , pour assurer ses projets inhumains ,  
Chargé d'indignes fers vos genereuses mains.

A B N E R.

Oüy , Seigneur , elle a craint mon zele & mon cour-  
rage.

Mais c'est le moindre prix que me gardoit sa rage.  
Dans l'horreur d'un cachot par son ordre enfermé ,  
J'attendois que le Temple en cendre consumé ,  
De tant de flots de sang non encore assouvie ,  
Elle vint m'affranchir d'une importune vie ,  
Et retrancher des jours qu'auroit dû mille fois  
Terminer la douleur de survivre à mes Rois.

J O A D.

Par quel miracle a-t-on obtenu vostre grace ?

A B N E R.

Dieu dans ce cœur cruel sçait seul ce qui ce passe.  
Elle m'a fait venir , & d'un air égaré ,  
Tu vois de mes soldats tout ce Temple entouré.  
Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre.  
Et ton Dieu contre moy ne le sçauroit défendre.  
Ses Prêtres toutefois , mais il faut se hâter ,  
A deux conditions peuvent se racheter :  
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance  
Un tresor dont je sçai qu'ils ont la connoissance ,  
Par vostre Roy David autrefois amassé ,  
Sous le sceau du secret au grand Prêtre laissé.  
Va , dy-leur qu'à ce prix je leur permet de vivre.

J O A D.

Quel conseil , cher Abner , croyez-vous qu'on doit  
suivre ?

A B N E R.

Et tout l'or de David , s'il est vray qu'en effet  
Vous gardiez de David quelque tresor secret ,  
Et tout ce que les mains de cette Reine avare  
Vous avez pû sauver & de riche & de rare ,

Donnez-le. Voulez-vous que d'impurs assassins  
Viennent briser l'Autel, brûler les Cherubins,  
Et portant sur nostre Arche une main temeraire,  
De vostre propre sang souiller le Sanctuaire ?

J O A D.

Mais fieroit-il, Abner, à des cœurs genereux  
De livrer au supplice un Enfant malheureux,  
Un Enfant, que Dieu même à ma garde confie,  
Et de nous racheter aux dépens de sa vie ?

A B N E R.

Helas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant  
Qu'Athalie oubliast un Enfant innocent ;  
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente,  
Crût calmer par ma mort le Ciel qui la tourmente !  
Mais que peuvent pour luy vos inutiles soins ?  
Quand vous perirez tous, en perira-t-il moins ?  
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?  
Pour obeir aux loix d'un Tyran inflexible,  
Moïse par sa Mere au Nil abandonné,  
Se vit presque en naissant, à perir condamné.  
Mais Dieu le conservant contre toute esperance,  
Fit par le Tyran même élever son enfance.  
Qui sçait ce qu'il reserve à vostre Eliacin ;  
Et si luy préparant un semblable destin,  
Il n'a point de pitié déjà rendu capable  
De nos malheureux Rois l'homicide implacable ?  
Du moins, & Josabet, comme moy, l'a pû voir,  
Tantost à son aspect je l'ay vû s'émouvoir.  
J'ay vû de son couroux tomber la violence.  
Princesse, en ce peril vous gardez le silence ?  
Hé quoy ? Pour un Enfant, qui vous est étranger,  
Souffrez-vous que sans fruit Joad laisse égorger,  
Vous, son Fils, tout ce peuple ; & que le feu dévore  
Le seul Lieu sur la terre où Dieu veut qu'on l'adore ?

Que feriez-vous de plus, si des Rois vos ayeux  
Ce jeune Enfant étoit un reste précieux ?

JOSABET, *tout bas à Joad.*

Pour le sang de ses Rois vous voyez sa tendresse.  
Que ne luy parlez-vous ?

JOAD.

Il n'est pas temps, Princesse.

ABNER.

Le temps est cher, Seigneur, plus que vous ne pensez.  
Tandis qu'à me répondre icy vous balancez,  
Mathan près d'Athalie étincelant de rage,  
Demande le signal & presse le carnage.  
Faut-il que je me jette à vos sacrez genoux ?  
Au nom du Lieu si saint, qui n'est ouvert qu'à vous,  
Lieu terrible, où de Dieu la majesté repose,  
Quelque dure que soit la loy qu'on vous impose,  
De ce coup impréveu songeons à nous parer.  
Donnez-moy seulement le temps de respirer.  
Demain, dès cette nuit je prendray des mesures  
Pour assurer le Temple, & vanger ses injures.  
Mais je voy que mes pleurs & que mes vains discours  
Pour vous persuader font un foible secours.  
Vostre austere vertu n'en peut être frappée. (épée.)  
Hé bien ! Trouvez-moi donc quelque arme, quelque  
Et qu'aux portes du Temple, où l'Ennemi m'attend,  
Abner puisse du moins mourir en combattant.

JOAD.

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.  
De tant de maux, Abner, détournons la menace.  
Il est vray, de David un tresor est resté.  
La garde en fut commise à ma fidélité.  
C'étoit des tristes Juifs l'esperance dernière,  
Que mes soins vigilans cachoient à la lumière.  
Mais puisqu'à vostre Reine il faut le découvrir,  
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.

T t ij

De ses plus braves Chefs qu'elle entre accompagnée,  
 Mais de nos saints Autels qu'elle tienne éloignée  
 D'un ramas d'Etrangers l'indiscrette fureur.  
 Du pillage du Temple épargnez-moy l'horreur.  
 Des Prêtres, des Enfans luy feroient ils quelque  
 ombre?

De sa Suite avec vous qu'elle regle le nombre.  
 Et quant à cet Enfant si craint, si redouté,  
 De vostre cœur, Abner, je connois l'équité.  
 Je vous veux devant elle expliquer sa naissance.  
 Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance.  
 Et je vous feray juge entre Athalie & luy.

ABNER.

Ah! je le prens déjà, Seigneur, sous mon appuy.  
 Ne craignez rien. Je cours vers celle qui m'envoye:



### SCENE III.

JOAD, JOSABET, ISMAEL,  
 ZACHARIE, &c.

JOAD.

Grand Dieu, voicy ton heure, on t'ameine ta  
 proye.

Ismaël, écoutez. \*

JOSABET.

Puissant Maistre des Cieux,  
 Remets-luy le bandeau dont tu couvris ses yeux,  
 Lors que luy déroband tout le fruit de son crime,  
 Tu cachas dans mon sein cette tendre victime.

\* Il luy  
 parle à  
 l'oreille.

JOAD.

Allez , sage Ismaël , ne perdez point de temps.  
 Suivez de point en point ces ordres importants.  
 Sur tout , qu'à son entrée , & que sur son passage ,  
 Tout d'un calme profond luy présente l'image.  
 Vous , Enfans , préparez un thrône pour Joas.  
 Qu'il s'avance suivi de nos sacrez Soldats.  
 Faites venir aussi sa fidelle Nourrice ,  
 Princesse , & de vos pleurs que la source tarisse.  
 Vous \* dès que cette Reine yvre d'un fol orgueil  
 De la porte du Temple aura passé le seuil ,  
 Qu'elle ne pourra plus retourner en arriere ,  
 Prenez soin qu'à l'instant la trompette guerriere  
 Dans le camp ennemi jette un subit effroy  
 Appelez tout le Peuple au secours de son Roy.  
 Et faites retentir jusques à son oreille  
 De Joas conservé l'étonnante merveille.  
 Il vient.

\* à son  
 Levite.



## SCENE IV.

JOAS , JOAD , JOSABET , TROUPES  
 DE PRESTRES ET DE LEVITES ,  
 &c.

JOAD *continuë.*

**L**Evites saints , Prêtres de nostre Dieu ,  
 Par tout , sans vous montrer , environnez ce lieu.  
 Et laissant à mes soins gouverner vôtres zele ,  
 Pour paroistre attendez que ma voix vous appelle.

\* Ils se  
 cachent  
 sous.

Roy , je croy qu'à vos vœux cet espoir est permis ,  
 Venez voir à vos pieds tomber vos ennemis.  
 Celle dont la fureur poursuivit vôtre enfance ,  
 Vers ces lieux à grands pas pour vous perdre s'avance.  
 Mais ne la craignez point. Songez qu'autour de vous  
 L'Ange exterminateur est debout avec nous.  
 Montez sur vôtre thrône , &... Mais la porte s'ouvre.  
 Permettez un moment que ce voile vous couvre , \*  
 Vous changez de couleur , Princesse ?

\* Il tire  
 un ri-  
 deau.

JOSABET.

Ah ! sans pâlir ?

Puis-je voir d'assassins le Temple se remplir ?  
 Quoy ? Ne voyez-vous pas quelle nombreuse escor-  
 te...

JOAD.

Je voi que du saint Temple on referme la porte.  
 Tout est en seureté.



S C E N E V.

ATHALIE , JOAS, *caché derriere le rideau*

JOAD , JOSABET , ABNER ,

SUITE D'ATHALIE.

ATHALIE à Joad.

**T**E voilà , Seducteur ,  
 De ligue , de complots pernicious auteur ,  
 Qui dans le trouble seul as mis tes esperances ;  
 Eternel ennemi des suprêmes puissances.



En l'appui de ton Dieu tu t'estois reposé.  
 De ton espoir frivole es-tu defabusé ?  
 Il laisse en mon pouvoir & son Temple & ta vie.  
 Je devrois sur l'Autel, où ta main sacrifie,  
 Te. Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.  
 Ce que tu m'as promis songe à l'exécuter.  
 Cet Enfant, ce trésor qu'il faut qu'on me remette,  
 Où sont-ils ?

J O A D

Sur le champ tu seras satisfaite.

*Le rideau se tire.*

Je te les vais montrer l'un & l'autre à la fois.

Paroissez, cher Enfant, digne sang de nos Rois.  
 Connois-tu l'heritier du plus saint des Monarques,  
 Reine de ton poignard connois du moins ces mar-  
 ques.

Voilà ton Roy, ton Fils, le Fils d'Okofias.  
 Peuples, & vous Abner, reconnoissez Joas.

A B N E R.

Ciel !

A T H A L I E à Joad.

Perfide ?

J O A D.

Vois-tu cette Juïve fidelle ?

Dont tu sçais bien qu'alors il suçoit la mammelle ?  
 Il fut par Josabet à ta rage enlevé.

Ce Temple le reçeut, & Dieu l'a conservé.

Des trésors de David voilà ce qui me reste.

A T H A L I E.

Ta fourbe à cet Enfant, Traître, sera funeste.

D'un Fantôme odieux, Soldats, délivrez-moy.

J O A D.

Soldats du Dieu vivant, défendez vôtre Roy.

*Icy le fond du Theatre s'ouvre. On voit le dedans du Temple; & les Levites armez sortent de tous côtez sur la Scene.*

ATHALIE.

Où suis-je ? O trahison ! O Reine infortunée !  
D'armes & d'ennemis je suis environnée.

JOAD

Tes yeux cherchent en vain , tu ne peux échapper ,  
Et Dieu de toutes parts a sçû t'envelopper.  
Ce Dieu que tu bravois , en nos mains t'a livrée ,  
Rends-luy compte du sang dont tu t'es enyvrée.

ATHALIE.

Quoy ? La peur a glacé mes indignes soldats ?  
Lâche Abner , dans quel piège as-tu conduit mes pas ?

ABNER.

Reine , Dieu m'est témoin . . .

ATHALIE.

Laisse-là ton Dieu , Traître ,

Et venge-moy.

*ABNER se jettant aux pieds de Joas.*

Sur qui ? Sur Joas ? Sur mon Maître !

ATHALIE.

Lui Joas ? Lui ton Roy ! Songez , méchans , songez  
Que mes armes encor vous tiennent assiegez.  
J'entens à haute voix tout mon camp qui m'appelle.  
On vient à mon secours. Tremblez troupe rebelle.



## SCENE VI.

ISMAEL, JOAS, JOAD, ATHALIE, &c.

*ISMAEL à Joad.*

**S**Eigneur , le Temple est libre , & n'a plus d'enne-  
mis.

L'Etranger est en fuite , & le Juif est souûmis.

Comme

Comme le vent dont l'air dissipe la fumée,  
 La voix du Tout-puissant a chassé cette Armée.  
 Nos Levites, du haut de nos sacrez parvis,  
 D'Okofias au peuple ont annoncé le Fils,  
 On conté son enfance au glaive dérobée,  
 Et la fille d'Achab dans le piège tombée.  
 Par tout en même-temps la trompette a sonné,  
 Et ses sons & leurs cris dans son camp étonné  
 Ont répandu le trouble & la terreur subite,  
 Dont Gedeon frappa le fier Madianite.  
 Les Tyriens jettant armes & boucliers,  
 Ont par divers chemins disparu les premiers.  
 Quelques Juifs éperdus ont aussi pris la fuite.  
 Mais de Dieu sur Joas admirant la conduite,  
 Le reste à haute voix s'est pour lui déclaré.  
 Enfin d'un même esprit tout le Peuple inspiré,  
 Femmes, vieillards, enfans, s'embrassant avec joye,  
 Benissent le Seigneur, & celui qu'il envoie.  
 Tous chantent de David le Fils ressuscité.  
 Baal est en horreur dans la sainte Cité.  
 De son temple profane on a brisé les portes.  
 Mathan est égorgé.

A T H A L I E.

Dieu des Juifs, tu l'emportes!  
 Oüy, c'est Joas, Je cherche en vain à me tromper.  
 Je reconnois l'endroit où je le fis frapper.  
 Je vois d'Okofias & le port & le geste.  
 Tout me retrace enfin un sang que je déteste.  
 David, David triomphe. Achab seul est détruit.  
 Impitoyable Dieu, toy seul as tout conduit  
 C'est toy qui me flattant d'une vengeance aisée,  
 M'as vingt fois en un jour à moy-même opposée,  
 Tantost pour un enfant excitant mes remors,  
 Tantost m'éblouissant de tes riches trefors,

Que j'ai crains de livrer aux flâmes , au pillage.  
 Qu'il regne donc ce Fils , ton soin , & ton ouvrage ,  
 Et que pour signaler son empire nouveau ,  
 On luy fasse en mon sein enfoncer le coûteau.  
 Voicy ce qu'en mourant lui souhaite sa Mere.  
 Que dis-je souhaiter ? je me flatte , j'espere ,  
 Qu'indocile à ton joug , fatigué de ta Loy ,  
 Fidelle au sang d'Achab , qu'il a reçu de moy ,  
 Conforme à son Ayeul , à son Pere semblable ,  
 On verra de David l'heritier détestable  
 Abolir tes honneurs profaner ton Autel ,  
 Et venger Athalie , Achab , & Jezabel.

J O A D.

Qu'à l'instant hors du Temple elle soit emmenée ,  
 Et que la sainteté n'en soit point profanée.  
 Allez , sacrez Vengeurs de vos Princes meurtris ,  
 De leur sang par sa mort faire cesser les cris.  
 Si quelque audacieux embrasse sa querelle ,  
 Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.



S C E N E V I I.

J O A S , J O A D , J O S A B E T ,  
 A B N E R , &c.

J O A S.

**D**ieu , qui voyez mon trouble & mon affliction ,  
 Détournez loin de moi sa malediction ,  
 Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie.  
 Faites que Joas meure , avant qu'il vous oublie.

JOAD aux Levites.

Appellez tout le peuple, & montrons luy son Roy,  
 Qu'il lui vienne en ses mains renouveler sa foy.  
 Roy, Prêtres, Peuple, allons, pleins de recon-  
 noissance,  
 De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance,  
 Et saintement confus de nos égaremens,  
 Nous rengager à luy par de nouveaux sermens.  
 Abner, auprès du Roy reprenez vostre place.  
 Hé bien ! de cette Impie a-t-on puni l'audace ?



SCENE DERNIERE.

UN LEVITE, JOAS, JOAD, &c.

UN LEVITE.

**L**E fer a de sa vie expié les horreurs.  
 Jerusalem long-temps en proye à ses fureurs,  
 De son joug odieux à la fin soulagée,  
 Avec joye en son sang la regarde plongée.

JOAD.

Par cette fin terrible, & due à ses forfaits,  
 Apprenez, Roy des Juifs, & noubliez jamais,  
 Que les Rois dans le Ciel ont un Juge severe,  
 L'innocence un Vengeur, & l'Orphelin un Pere.

*Fin du cinquième Acte.*



# CANTIQUES SPIRITUELS.

## CANTIQUE PREMIER.

A la loüange de la Charité.

*Tiré de S. Paul 1. aux Corinthiens chap. 13.*



Les Méchans m'ont vanté leurs men-  
songes frivoles ?

Mais je n'aime que les paroles  
De l'éternelle Verité.  
Plein du feu divin qui m'inspire,  
Je consacre aujourd'huy ma Lyre  
A la celeste Charité.



En vain je parlerois le langage des Anges.  
En vain, mon Dieu, de tes loüanges  
Je remplirois tout l'Univers.  
Sans amour, ma gloire n'égale  
Que la gloire de la cymbale,  
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

Que sert à mon esprit de percer les abîmes  
 Des mysteres les plus sublimes,  
 Et de lire dans l'avenir ?  
 Sans amour, ma science est vaine,  
 Comme le songe, dont à peine  
 Il reste un léger souvenir.



Que me sert que ma Foy transporte les montagnes ?  
 Que dans les arides campagnes  
 Les torens naissent sous mes pas ;  
 Ou que ranimant la poussiere,  
 Elle rende aux Morts la lumiere,  
 Si l'amour ne l'anime pas ?



Oui, mon Dieu, quand mes mains de tout mon heritagē  
 Aux pauvres feroient le partage ;  
 Quand même pour le nom Chrétien,  
 Bravant les croix les plus infames,  
 Je livrerois mon corps aux flâmes  
 Si je n'aime, je ne suis rien.



Que je voy de Vertus qui brille sur ta trace,  
 Charité, fille de la Grace !  
 Avec toy marche la Douceur,  
 Que suit avec un air affable  
 La Patience inseparable  
 De la paix son aimable sœur.



Tel que l'Astre du jour écarte les tenebres  
 De la nuit compagne funebre,  
 Telle tu chasses d'un coup d'œil  
 L'envie aux humains si fatale,  
 Et toute la troupe infernale  
 Des Vices enfans de l'Orgueil.

Libre d'ambition , simple , & sans artifice ,  
 Autant que tu hais l'injustice ,  
 Autant la Verité te plaist.  
 Que peut la Colere farouche  
 Sur un cœur que jamais ne touche  
 Le soin de son propre interest ?



Aux foibleſſes d'autruy , loin d'estre inexorable ,  
 Toujours d'un voile favorable  
 Tu t'efforces de les couvrir.  
 Quel triomphe manque à ta gloire ?  
 L'Amour ſçait tout vaincre , tout croire ,  
 Tout eſperer , & tout ſouffrir.



Un jour Dieu ceſſera d'inspirer des oracles.  
 Le don des langues , les miracles ,  
 La ſcience aura ſon declin.  
 L'Amour , la Charité divine  
 Eternelle en ſon origine  
 Ne connoiſtra jamais de fin.



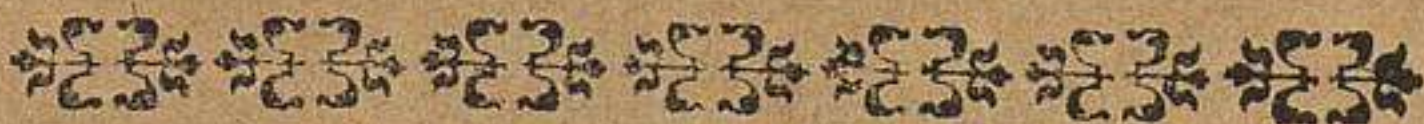
Nos clartez icy bas ne ſont qu'énigmes ſombres.  
 Mais Dieu ſans voiles , & ſans ombres  
 Nous éclairera dans les cieux.  
 Et ce Soleil inaccessible ,  
 Comme à ſes yeux je ſuis viſible ,  
 Se rendra viſible à mes yeux.



L'amour ſur tous les Dons l'emporte avec Juſtice.  
 De noſtre ceſte édifice  
 La Foy vive eſt le fondement.  
 La ſainte Eſperance l'éleve ,  
 L'ardente Charité l'acheve ,  
 Et l'aſſure éternellement.



Quand pourray-je t'offrir , ô Charité suprême ,  
 Au sein de la lumière même  
 Le Cantique de mes soupirs ;  
 Et toujours brûlant pour ta gloire ,  
 Toujours puiser , & toujours boire  
 Dans la source des vrais plaisirs.



## CANTIQUE II.

Sur le bonheur des Justes , & sur le  
 malheur des Reprouvez.

*Tiré de la Sagesse. Chap. 5.*

**H**Eureux , qui de la Sagesse  
 Attendant tout son secours ,  
 N'a point mis en la Richesse  
 L'espoir de ses derniers jours.  
 La mort n'a rien qui l'étonne ;  
 Et dès que son Dieu l'ordonne ,  
 Son ame prenant l'essor ,  
 S'éleve d'un vol rapide  
 Vers la demeure , où reside  
 Son véritable threfor.



De quelle douleur profonde  
 Seront un jour penetrez  
 Ces insensez , qui du monde ,  
 Seigneur , vivent enyvrez ;  
 Quand par une fin soudaine  
 Détrompez d'une ombre vaine.

Qui passe & ne revient plus ,  
 Leurs yeux du fond de l'abîme  
 Prés de ton thrône sublime  
 Verront briller tes Elus !



Infortunez que nous sommes ,  
 Où s'égaroient nos esprits ?  
 Voilà , diront-ils , ces hommes ,  
 Vils objets de nos mépris.  
 Leur simple & penible vie  
 Nous parut une folie.  
 Mais aujourd'huy triomphans ,  
 Le Ciel chante leur louange ,  
 Et Dieu luy-même les range  
 Au nombre de ses Enfans.



Pour trouver un bien fragile  
 Qui nous vient d'estre arraché ,  
 Par quel chemin difficile  
 Hélas ! nous avons marché !  
 Dans une route insensée  
 Nostre ame en vain s'est lassée ,  
 Sans se reposer jamais ,  
 Fermant l'œil à la lumière ,  
 Qui nous montrait la carrière  
 De la bien-heureuse Paix.



De nos attentats injustes  
 Quel fruit nous est-il resté ?  
 Où sont les titres augustes ,  
 Dont nostre orgueil s'est flatté ?  
 Sans amis , & sans défense ,  
 Au thrône de la vengeance  
 Appelez en jugement ,  
 Foibles & tristes victimes ,

Nous



Et l'autre par son poids funeste  
Me tient vers la Terre panché.



Helas ! en guerre avec moy-même ,  
Où pourray-je trouver la paix !  
Je veux , & n'accompli jamais.  
Je veux. Mais , ô misere extrême !  
Je ne fais pas le bien que j'aime ,  
Et je fais le mal que je hais.



O Grace , ô rayon salutaire ,  
Vient me mettre avec moi d'accord :  
Et domptant par un doux effort  
Cet homme qui t'est si contraire ,  
Fay ton esclave volontaire  
De cet esclave de la mort.



## CANTIQUE IV.

Sur les vaines occupations des gens  
du siecle.

*Tiré de divers endroits d'Isaïe , & de Jeremie.*

**Q**uel charme vainqueur du monde  
Vers Dieu m'éleve aujourd'huy ?  
Malheureux l'homme , qui fonde  
Sur les hommes son appuy.  
Leur gloire fuit , & s'efface  
En moins de temps que la trace  
Du vaisseau qui fend les mers ,  
Ou de la flèche rapide ,

Qui loin de l'œil qui la guide  
Cherche l'oiseau dans les airs.



De la Sageffe immortelle  
La voix tonne, & nous instruit.  
Enfans des hommes, dit-elle,  
De vos soins quel est le fruit ?  
Par quelle erreur, Ames vaines,  
Du plus pur sang de vos veines  
Achetez-vous si souvent,  
Non un pain qui vous repaiffe,  
Mais une ombre, qui vous laisse  
Plus affamez que devant ?



Le pain que je vous propose  
Sert aux Anges d'aliment :  
Dieu luy-même le compose  
De la fleur de son froment.  
C'est ce pain si délectable  
Que ne sert point à sa table  
Le Monde que vous suivez.  
Je l'offre à qui me veut suivre.  
Approchez. Voulez-vous vivre ?  
Prenez, mangez, & vivez.



O Sageffe, ta parole  
Fit éclore l'Univers,  
Posa sur un double Pole  
La Terre au milieu des Mers.  
Tu dis. Et les Cieux parurent,  
Et tous les Astres coururent  
Dans leur ordre se placer.  
Avant les siècles tu regnes.  
Et qui suis-je, que tu daignes  
Jusqu'à moy te rabaisser ?

Le Verbe , image du Pere ,  
 Laisa son thrône éternel ,  
 Et d'une mortelle Mere  
 Voulut naistre homme , & mortel.  
 Comme l'orgueil fut le crime ,  
 Dont il naissoit la Victime ,  
 Il dépoüilla sa splendeur ,  
 Et vint pauvre & miserable ,  
 Apprendre à l'homme coupable  
 Sa veritable grandeur.



L'ame heureusement captive  
 Sous ton joug trouve la paix ,  
 Et s'abbeuve d'une eau vive  
 Qui ne s'épuise jamais.  
 Chacun peut boire en cette onde.  
 Elle invite tout le monde.  
 Mais nous courons follement ,  
 Chercher des sources bourbeuses ,  
 Ou des cisternes trompeuses  
 D'où l'eau fuit à tout moment.

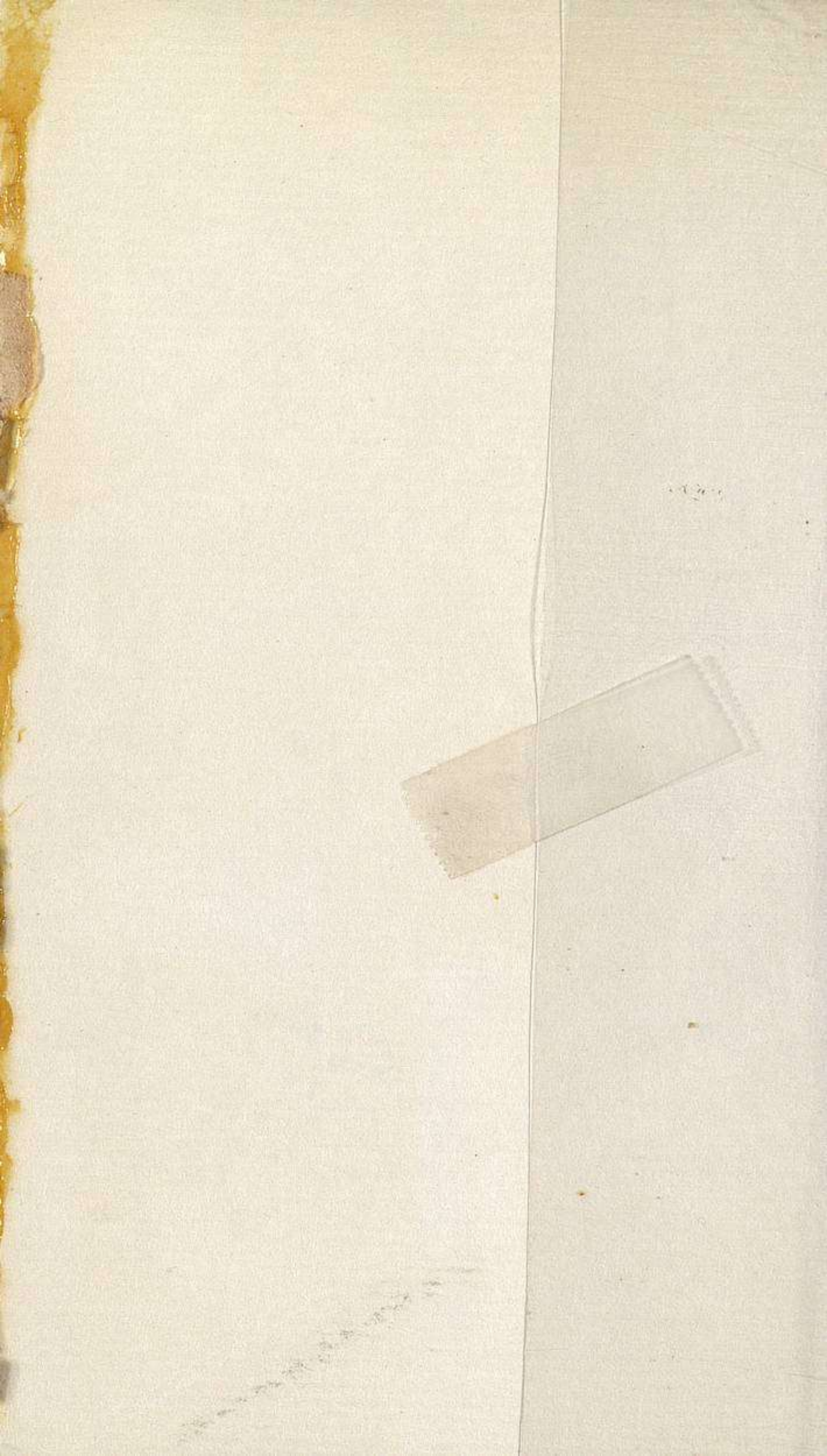
F I N.

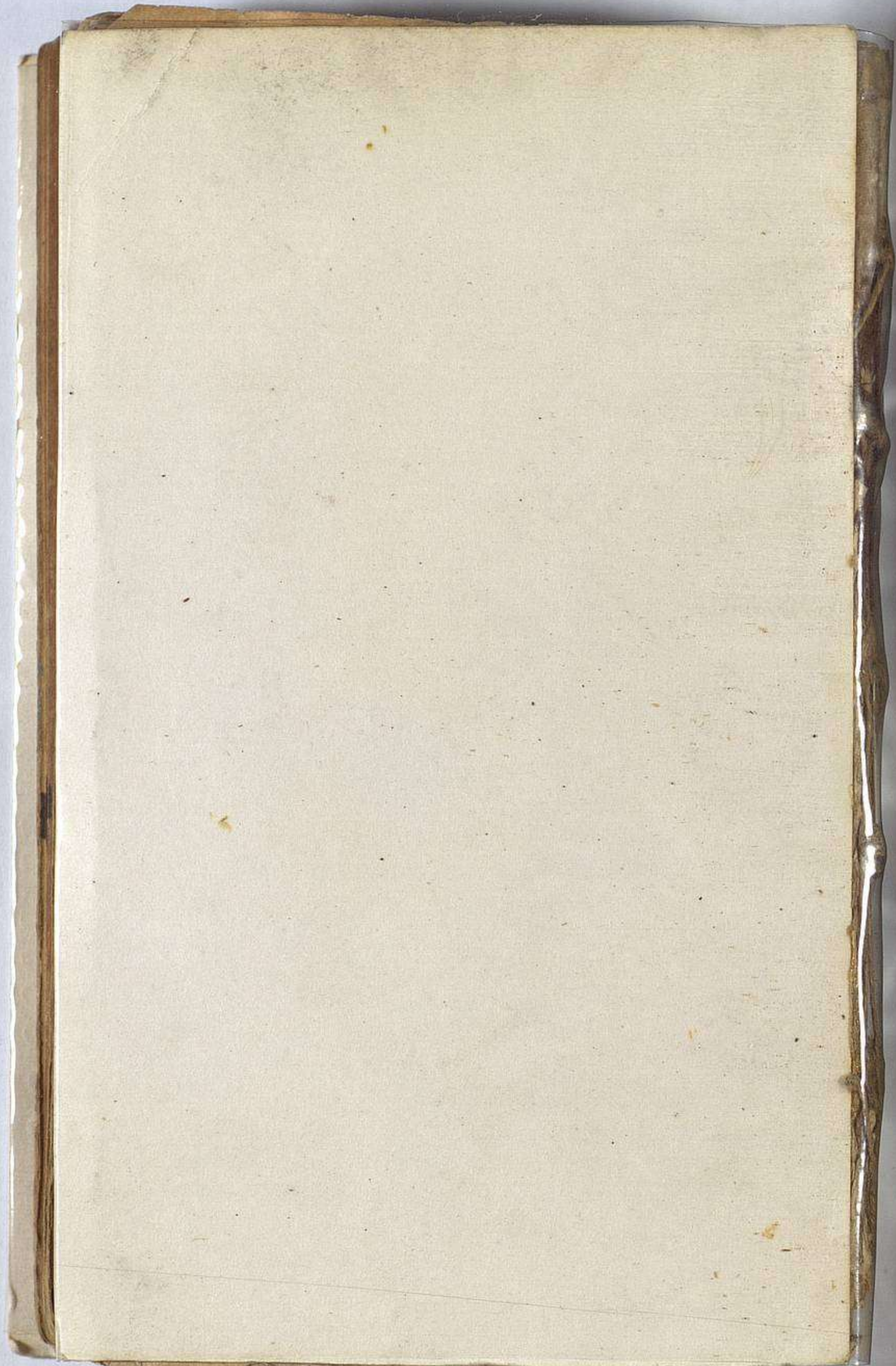
CAIXA D'ESTALVIS  
 LAIETANA  
 Mataró

Biblioteca Popular

Reg. 83 900

Sig. 871.6 Rac







RACINE

NOUVEAU  
DÉ  
RACINE

s. XVIII

831.6 Rac